

VALERY ALEFF

PRÉPARATIONS

Serais-je déjà prêt pour le Purgatoire ? On ne sait pas toujours si l'on est prêt ou non ; et si l'on est prêt, on peut douter de la tâche que l'on se propose. On s'est mis sur son trente-et-un et l'on essaie de se souvenir dans quel but on a ouvert toutes les penderies à la recherche d'un costume sur lequel on n'arrivait pas à mettre la main, malgré tous les efforts, tous les tâtonnements, tous les attouchements. On le trouve enfin, on le met, on se met devant un miroir pour enlever tous les grains de poussière, et puis on s'installe dans un fauteuil pour se souvenir à quoi sert ce rite, ce costume et même ce miroir. On se connaît suffisamment pour ne pas se regarder dans un miroir tous les jours et même tous les mois. On se connaît par cœur, et l'on n'a pas envie de découvrir les nouveaux signes de vieillesse qui signalent l'approche du Purgatoire ou d'un autre royaume où les corps se reposent dans l'attente du jugement dernier ou du jugement premier : cela dépend du bout par lequel on prend ce jugement. On est assis dans un fauteuil et l'on se souvient ; et l'on se souvient de tout, même des détails enfouis dans l'enfance, dans la matrice de la mère. Mais quel que soit le nombre d'efforts que l'on perd, on n'arrive pas à se souvenir du voyage que l'on se proposait d'entreprendre avant d'endosser le costume qui continue à tenir compagnie au corps.

Supposons que nous sachions où se dirigent nos pieds, lorsque nous quittons enfin le fauteuil dans l'assurance que nous savons où nous allons et pourquoi. Nous savons même ce qui nous attend au bout de notre chemin, et nous ne doutons pas un seul moment ; autrement dit, nous ne mettons pas en doute la véracité de nos connaissances, de notre assurance. Les pieds nous portent quelque part et soudain nous voyons le bout de notre chemin : le bout, le but, la fin. Nos pieds s'arrêtent, comme s'ils ne savaient plus à quoi ils servent dans ce monde, et nous regardons devant nous ; ou plutôt vers le bas car, la plupart du temps, nous sommes sur le point de nous installer dans l'Enfer qui se trouve toujours dans la partie la plus basse de la création. Nous regardons vers le bas et nous nous mettons à nous lamenter, même si nous ne voyons rien du tout : l'Enfer est très souvent invisible. Même lorsque nous nous y trouvons, nous ne voyons pas toujours ses feux, ses pluies, ses démons, leurs fourches et leurs langues fourchues. Nous sentons tout cela, et c'est le tourment le plus affreux que l'on puisse imaginer, que le destin puisse nous offrir : nous ne savons pas de quelle façon nous recevons toutes nos blessures. Quand nous voyons un couteau qui s'apprête à nous envoyer promener dans l'autre monde, nous pouvons lever une main et créer une sorte d'écran entre nous et ce couteau qui continue à s'approcher de notre peau. Certes, cet écran ne sert à rien, mais au moins nous avons l'impression que nous gardons notre dignité

jusqu'au bout. Nous gardons presque tout : notre dignité humaine, notre énergie, notre volonté, notre « moi » ; tandis qu'en Enfer nous perdons presque tout, sauf notre capacité à souffrir.

Bref, nous sommes au bord d'un précipice, mais au dernier moment nous entendons le froufrou des ailes et nous voyons un ange qui s'approche de nous à pas de géant. Il nous annonce la bonne nouvelle : nous faisons partie des élus, ce qui veut dire que notre corps séjournera au Paradis, au lieu de crier et de se tortiller sur les poêles de l'Enfer ; et dans ses casseroles. En Enfer, nous entendons souvent une voix qui dit ceci : « Que mange-t-on ce soir ? » Et une autre voix lui répond : « Nous mangeons ce poulet aux haricots verts. » Au Paradis, nous ne tenons jamais le rôle d'un poulet ou celui des haricots, des endives, de la sauce béchamel. Nous volons, volons, volons, d'un arbre à un autre, d'une connaissance à une méconnaissance ; et nous nous disons que même les méconnaissances et l'ignorance sont bénies au Paradis. Qui plus est, nous nous réjouissons quand nous constatons que nous ne connaissons pas quelque chose. « Je ne connais pas cet arbre, je ne connais pas cet homme. Je ne crois pas qu'il soit Dieu. »

L'ange nous dit : « Tu n'es pas obligé de connaître mon nom. Que je sois Gabriel ou Samuel – quelle importance ! » Et nous continuons notre vol à travers les étoiles. À un moment donné, nous disons à l'ange : « Pourquoi te donnes-tu la peine de me transporter au bord des cieux ? Serais-je Mahomet ? Je suis chrétien, tu sais. Et je tiens à le rester. » « Toutes les religions se rassemblent, répond-il. Et les élus volent toujours vers le ciel, au lieu de croupir dans la boue. » À ce moment-là nous nous rendons compte que l'ange sait quelque chose, et nous résistons à la tentation de le questionner, quoiqu'Heidegger dise au sujet du questionnement qu'il a l'air de bénir, comme s'il était un prêtre et le questionnement un être humain ou un paquebot. Non, nous préférons l'ignorance, et nous érigeons cette ignorance en doctrine, à l'instar de Nicholas de Cues qui a répété le mot « *docta* » tout au long de sa vie. Ainsi les noms, les doctrines et les doutes se mettent à s'immiscer dans notre conscience, dans notre vol ou envol. Au lieu de nous dire : « Pourvu que cet état de choses perdure », nous nous mettons à réfléchir, à répondre à nos propres questions. À la réponse : « Où vas-tu ? » nous répondons : « Je ne marche pas, je vole. » Et quelques secondes plus tard, nous nous retrouvons par terre ou en Enfer.

On nous parle du Paradis et même sur terre (au milieu de la boue) on trouve toujours quelques centimètres où l'on se sent bien, comme si l'on était au milieu du Paradis, sur un banc d'où l'on voit tous les arbres et toutes les ignorances. Il y a toujours « on » et « on » qui débordent d'optimisme, de sorte que cet optimisme nous traîne sous les pieds et nous accuse

de mauvaise humeur, de misanthropie, de psychopathie. J'avance car je ne peux faire autrement. Il est vrai que je peux reculer, mais si je recule, ne serait-ce que pendant une seconde ou deux, je saute, je saute, et je n'aime pas sauter, d'autant que mes jambes ressentent les retombées de ces sauts et m'empêchent, par conséquent, de dormir, dormir sur les deux oreilles. J'avance masqué et prudemment, mais quelqu'un arrache mon masque et me dit que le monde est merveilleux, qu'il ne faut surtout pas penser au Purgatoire. Il n'y a que le Paradis dans le monde et au-delà du monde, me dit-on, et je suis incapable de fermer la bouche de celui ou de celle ou de ceux qui parlent. (*Parla, parlate*, comme disent les Italiens.) La lumière et aussi les ténèbres, la noirceur du ciel et de la terre sont pleines des bouches qui parlent sans arrêt, comme si je ne connaissais pas le chemin et risquais m'enfoncer dans trois Enfers (la trinité des Enfers), si je n'écoutais personne. Et les masques ne servent à rien : on me démasque sans arrêt et l'on me parle de l'humanité au sein de laquelle je suis censé me sauver du Purgatoire pour atterrir en face de saint Pierre. Sans passer par Dieu sait où, sans grimper les montagnes et nager dans les mers.

On me parle de l'opération de sauvetage qui se déroule sur un des échelons qui font partie de l'échelle qui s'enfonce dans les étoiles. Il paraît que l'histoire de l'humanité s'apparente à cette échelle et que nous grimpons sans cesse pour nous approcher de Dieu, pour nous installer sur Ses genoux. Oui, il y a un chaos qui ne présage rien de bon – tout au début, tout au début. Et puis ce chaos devient de moins en moins chaotique car il y a une âme qui naît au milieu de ce chaos. Peu à peu on arrive à la conclusion suivante : il n'y a que le milieu, le centre d'où une quantité de rayons a l'air de gicler pour semer l'harmonie dans l'univers chaotique, désordonné et ridicule. Et l'histoire, notre histoire, n'est rien d'autre que le voyage de ces rayons que nous attribuons tantôt au soleil, tantôt à une station nucléaire – comme si Dieu n'existait pas du tout, malgré l'avènement de Jésus Christ et les tous premiers chrétiens (qui étaient bien, bien, bien, paraît-il). On me dit que ces rayons me portent vers l'humanité entière en compagnie de laquelle je dois continuer mon voyage pour me m'en dépêtrer une fois pour toute.

Je me dépêtre et je me pêtre, je me dépêtre et je me pêtre – c'est ainsi que le temps s'écoulait dans ma vie juvénile, par trop confiante. À présent je choisis ma voie qui me mène au diable vauvert : je n'en doute pas. Mais je préfère mon diable, mon vauvert, à tous les diables de la terre, à toutes les idoles devant lesquelles les foules s'inclinent et s'agenouillent. Oui, j'avance à tâtons, mais ce sont mes tâtons, dis-je, en jouant avec les mots, les syllabes, les sons et même les lumières. Il ne faut surtout pas croire qu'au milieu des murs où je me fraie le chemin il n'y a aucun rayon du soleil, de la lune et des anges.

C'est ma lumière et elle a l'air d'une lampe de poche, j'en conviens. Mais il s'agit de ma lampe et de ma poche : les poches des autres et leurs allumettes ne m'intéressent pas.

Il y a deux jours, j'ai subi une panne d'électricité : tout d'un coup, tout a sauté. Je n'arrivais même pas à me faire la tasse de thé qui me revigore tous les matins. (Pas tous les matins du monde : tous mes matins, à moi.) Une femme est venue, et l'espace d'un instant j'ai cru qu'il s'agissait de ma femme, d'autant qu'elle a sorti un briquet de sa poche. Elle descend dans la cave, trouve un bouton, deux boutons, et la lumière fut, comme disent ceux qui veulent prouver au monde entier qu'ils connaissent la Bible par cœur, qu'ils sont religieusement corrects. La lumière est toujours là, et un mystique dirait qu'il s'agit de *la* lumière, qu'il n'y en a pas d'autre en vertu de l'unicité du monde, de son monothéisme. Vous allumez une allumette et un mystique vous dit que vous avez allumé le Tout-Puissant qui a besoin de cette allumette pour exister, pour durer dans les siècles des siècles à l'intérieur de Ses créatures. Vous êtes Sa créature et vous regardez le ciel en vous demandant comment vous pourrez réanimer ce Dieu qui est mort depuis Nietzsche ou n'importe quel païen ; Platon, par exemple. Platon ne connaissait pas Dieu et c'est pour cela qu'il croupit à présent dans la boue de l'Enfer. Alors, un bienfaiteur de l'humanité descend en Enfer, tend une allumette à Platon et dit : « Allumez cette allumette et vous serez sauvé. » Platon allume l'allumette et la lumière fut, une fois de plus. Il est sauvé, il se sauve ; il monte au ciel, comme n'importe quel tzigane.

C'est ainsi que cela se passe dans le monde : tout se tient et une allumette peut sauver n'importe qui – même Judas, même Brutus – des flammes de l'Enfer, pourvu que la lumière se mette à briller au bout de cette allumette. Et puis nous constatons que nous brûlons : cette allumette est une représentante de l'Enfer, pas une messagère du ciel. Cette allumette met feu à nos vêtements et nous brûlons, nous nous immolons pour protester contre l'ordre du monde. C'est ainsi que le chaos est né, quoi que l'on dise. C'est pour échapper à l'ordre du monde, à sa cruauté inimaginable que l'homme invente le chaos, cette face obscure de toute chose. La lumière sème la pagaille, les incendies, tandis que le chaos nous plonge dans la nuit des temps, dans la nuit tout court où nous pouvons dormir sur nos deux oreilles ; et je ne demande pas mieux que de dormir sur mes deux oreilles. Il y a des philosophes et même des mystiques qui disent que ces deux oreilles sont le fondement de la sagesse ou de l'ignorance doctrinale – de tout ce que vous voulez. Et si vous ne voulez rien, il y a le chaos et la nuit, que vous le vouliez ou non. Il faut par conséquent se contenter de ce qui est, même si ce « est » ne satisfait aucun de nos sens ; même si ce « est » est l'ignorance et rien d'autre. J'avance, j'avance ; ou je dors, je dors – je ne sais pas encore. Il y a un briquet à côté de mon

lit, et ce briquet appartient sans doute à ma femme ou simplement à la femme que j'ai vue un jour dans ma cave où elle cherchait les interrupteurs en espérant inaugurer un autre spectacle, un autre son et lumière. La lumière fut, la joie fut. Nous voyons la lumière et nous crions : « Hourra ! » C'est à cela que se limite notre spectacle, le spectacle de la vie. Nous crions « hourra » pour un oui et pour un non. Nous perdons nos clés et nous les retrouvons ; et nous crions « hourra », comme si l'on nous annonçait que nous sommes immortels. On ne nous annonce rien du tout et nous ne serons jamais immortels, même si l'on nous dit que nous sommes Dieu. Nous crions « hourra » et nous nous effondrons, et le son que nous produisons en nous effondrant fait partie intégrante de notre spectacle, de notre « hourra et horreur ».

Comment trouver son chemin au milieu de toutes ces exclamations, confusions, allumettes, interrupteurs et horreurs ? Il faut que je me dirige vers la source de mes maux car je sais que le tout précède les parties, les détails, les feux follets et toutes les folies dont les hommes et les femmes sont friands. Au commencement il y avait le tout, autrement dit. Nous sommes les effets de cette cause cachée dans la nuit des temps, et notre tâche consiste à illuminer cette nuit pour en faire le jour des temps. Comme si, à la lumière du jour, nous voyons tout ce qu'il y a, n'importe quel atome. Certes, nous voyons un paysage, mais nous ne savons pas ce qui se cache au milieu de ce paysage ou sous une de ses racines. N'importe quel arbre peut être à l'origine du monde, de son malheur perpétuel. Et même si nous abattons tous les arbres, nos malheurs seront toujours là. Il est impossible d'abattre les malheurs. Nous pouvons grimper sur eux, comme s'ils étaient des arbres. Mais ce que nous verrons au sommet de nos efforts se réduira à une autre série de malheurs, à une *serial* des malheurs, à une dynastie des malheurs. Et ce n'est pas la peine de crier : « Horreur ! », « *horror* », « *morro* ». À propos, quand on dit : « Elle se bat vaillamment contre le cancer », on veut dire qu'elle fait beaucoup d'efforts pour échapper à la mort ; comme si elle grimpeait sur un arbre. Hélas : c'est la mort tout court qu'elle voit du sommet de son cancer. La mort tout court – aussi courte qu'une tombe.

On comprend les pharaons qui ne voulaient pas que l'on dise au sujet de leur tombe : « Tout court, tout court. Aussi court que son propriétaire. » Toute leur vie, ils voulaient être tout long et devenir tout court après la mort équivalait à une insulte post-mortem qui éclaboussait toute leur vie. Pendant celle-ci, on peut faire tout ce que l'on veut ; on peut même s'abaisser, s'humilier pour obtenir quelque chose. Et l'humiliation double de taille lorsqu'on n'obtient pas ce que l'on veut, malgré tous les abaissements, toutes les bassesses. Mais la mort rachète tout, d'autant que la largeur, la grandeur de la tombe est visible, tandis

que la plupart des bassesses ne sont pas visibles à l'œil nu. On se dit : « Il était grand » en présence d'une tombe de taille, d'une pyramide qui s'élance vers le ciel, comme pour rivaliser avec la tour de Babel. Et pourtant les pharaons ne pensaient pas à Dieu au cours des travaux, en regardant les blocs de pierres et les corps qui les transportaient d'une manière ou d'une autre – tantôt sur leur dos, tantôt au moyen de roues. Ils ne se disaient même pas que les dieux pourraient dîner avec eux dans leur salle à manger, installée au sommet de la pyramide pour permettre aux invités et aussi à leurs hôtes d'admirer le panorama de l'Égypte. Non, ils ne pensaient qu'à leur grandeur et aux nombres des chefs d'œuvres que leurs esclaves pourraient mettre à côté de leur lit. Ils pensaient à la vie dans l'au-delà, à leur Purgatoire personnel. Moi, j'y pense aussi tout en sachant que je n'ai aucun droit de faire un choix dans ce domaine.

Je descends jusqu'à la source pour me retrouver, pour trouver le tout d'où je descends, d'où je proviens tant bien que mal. Tout est mal dans cette vie : les venus, les avenues, les advenus et le personnage qui fait son apparition sur le seuil d'une demeure ou plutôt d'un théâtre, comme disait Shakespeare. Ce personnage se meut, puisqu'il est là pour se mouvoir, pour nous émouvoir, pour dire quelque chose, sinon le public et la postérité n'apprendront rien du tout et demeureront aussi stupides qu'ils l'ont toujours été, malgré la présence du Seigneur. Il s'ennuie dans sa solitude altière et se demande s'il ne vaut pas mieux créer quelques personnages pour s'amuser, pour mieux se connaître. Il crée une demeure, et un nombre impressionnant de « fut » surgit à l'horizon. La lumière fut, la lune fut, la terre fut, les eaux furent, les hommes et les femmes furent et ils sont toujours là, hélas. (Malgré les déluges, la sécheresse, la bombe atomique.) Oui, un nombre incalculable de dinosaures et d'autres espèces, d'autres menaces se mettent à marcher en direction de la porte qui mène vers la vie ou ce que l'on appelle injustement, peu judicieusement, la vie. Et l'on se demande (assez justement) s'il s'agit du chaos primordial, d'un chaos pur et simple ou de rien du tout. Peu importe : la vie est en marche et c'est ce qui compte, comme disent les autres. (Moi, je ne le dis pas pour ne pas dire n'importe quoi.) La nature est déjà là pour accueillir toutes ces créatures qui s'identifient avec elle, faute de mieux. (Rien d'étonnant : ils ne connaissent pas Dieu, pas encore.) Ils marchent, ils clopinent, ils clopignent. Puis ils se mettent à voler, et c'est ainsi que naissent les oiseaux de mauvais augure. Contrairement à ce que l'on pense, il n'y a pas de bon augure de par le monde. Il est vrai qu'au cours d'un long vagabondage, on peut tomber sur un moyen augure qui ne présage ni rien de bon ni rien de mauvais, mais cela n'a pas d'importance car la vie se déroule comme elle le veut. Comme sa volonté est aveugle, elle se déroule n'importe comment. Qui plus est, souvent elle s'empêtre dans son

propre déroulement. Elle se roule sur elle-même et c'est à nous de la dérouler, de la remettre en marche. Oui, cette tâche nous incombe, et certains l'appellent « le libre arbitre ». Cela veut dire que nous pouvons ne pas dérouler la vie, au lieu de nous mettre à genoux pour tripoter les fils sans les déchirer. Et si, par le plus grand des hasards, nous déchirons tout ce cauchemar, tout se remet en ordre, comme si de rien n'était. « Rien n'était, rien n'était, rien n'était », nous disons-nous, au lieu de nous souvenir de la source, du tout, du big bang. (La source : ur, ur, comme disent les Allemands. Les chats le disent aussi, parfois.) Au moins pourrions-nous essayer de nous rappeler nos vies antérieures.

Je ne me souviens pas de la vie que j'ai vécue dans la peau d'un dinosaure, mais si je suis là depuis le big bang, je n'ai pas pu échapper à ce sort, d'autant que ma folie des grandeurs continue à battre son plein. Que faisais-je dans cette peau, avec cette queue, avec ces dents ? Je mangeais presque tout ce qui me tombait sous la dent, et cela explique peut-être mon attachement à la nourriture, aux repas que je prépare bien en avance. Je descends dans ma cave, je choisis une bouteille qui me tente, et je me mets à penser aux mets qui vont l'accompagner au cours de mon rite du soir. Et le dinosaure que j'étais ? Que faisait-il en dehors des repas ? Il parlait à Dieu, sans doute, parce que Dieu n'arrive toujours pas à vivre sans les créatures terrestres. Il peut se passer parfois des créatures célestes, des saints par exemple ; sans parler des anges qu'Il connaît plus que par cœur. Les saints sont toujours, tout au long de l'éternité, à la baguette du Tout-Puissant, mais les humains se rebellent parfois et par conséquent il faut les punir, ce qui requiert un certain temps et une certaine quantité d'efforts. Et c'est amusant : le roi s'amuse, comme disait Victor Hugo, mais pas Verdi dans son opéra où c'est un duc qui s'amuse, pas un roi.

Bref, mon dinosaure parlait à Dieu de temps en temps ; ou plutôt c'est Dieu qui lui parlait : c'est Dieu qui prenait l'initiative car le dinosaure ne s'embêtait pas. Il croquait des oiseaux avec tête, sans tête, et cet amusement lui suffisait amplement ; tandis que Dieu a toujours besoin d'un amusement intellectuel, pour ne pas dire spirituel. Il est vrai que tout ce que font nos dirigeants célestes se rapporte plutôt au domaine spirituel, même si aucune annonce ne résonne dans l'air et dans les cœurs. C'est pour cela qu'au lieu de dire « les anges », on dit souvent « les esprits ». Et puis on ajoute à ce mot tout ce que l'on veut en oubliant que les anges qui suivent le mouvement de la baguette dont j'ai parlé plus haut ne peuvent être ni mauvais ni pernicieux. Il en va de même pour le Tout-Puissant dont la bonté demeure intacte, même au cours d'un déluge ou d'un tremblement de terre.

Dieu s'enquiert de la santé du dinosaure et celui-ci répond que tout va bien, à l'exception des oiseaux et des reptiles qu'il continue à croquer. Mais comme le dinosaure est

au courant de la bonté inébranlable de Dieu, il dit : « Toutes ces créatures se sentent à l'aise dans mon ventre. Elles sont au chaud et elles grignotent mes entrailles. Pour ne pas mourir de faim. » Dieu demande au dinosaure s'il sent l'approche de la mort. Celui-ci répond que non, et il ajoute qu'il ne sait pas de quoi le Tout-Puissant l'entretient. Dieu lui annonce (encore une annonciation) qu'il va mourir avec tous les membres de son espèce. Dieu appartient à la catégorie des médecins qui vous disent toute la vérité, même si vous êtes au seuil de la mort et de l'Enfer. Dans ces matières (vie, mort, Enfer, Paradis) il faut être extrêmement précis. Nous savons que Dieu contient toute la création, et qu'en l'occurrence Il met sur scène deux personnages qui L'habitent depuis des temps immémoriaux : un médecin et un prêtre. Le médecin dit : « Il ne vous reste que quelques heures. » (En tout cas, le médecin qui soigne Violette de Valery le dit.) Le prêtre dit : « Vous irez en Enfer. » Le dinosaure va en Enfer pour expier la mort de toutes les créatures qu'il a mangées sans se donner la peine de réfléchir à ce qu'il faisait. Et les juges éternels tiennent compte du mensonge qu'il a proféré en présence de Dieu : il savait que les ingrédients de ses plats ne se réjouissaient pas dans son estomac. N'oublions pas que même les dinosaures allaient aux toilettes de temps à autre ; parfois tout le temps, après un bon repas. Les toilettes des dinosaures amusaient le Tout-Puissant, et c'est ainsi qu'Il passait son temps, de temps en temps. Et puis Il regardait les humains, leurs guerres et leurs sourires hypocrites. Il nous regarde toujours, comme si nos bêtises et nos crimes pouvaient tuer Son temps.

Tout cela gît dans notre imagination, et nous pouvons en sortir tout ce que nous voulons : Dieu, Diable, anges, vers de terre. D'habitude, nous en sortons notre ange gardien et le Tout-Puissant, car les vers de terre, nous n'en avons pas besoin : même pas dans notre outre-tombe personnelle. Et dans la tombe ils sont avec nous, quoi que nous fassions. De toute façon, ce n'est pas la peine d'imaginer n'importe quoi parce que c'est notre salut qui importe, et le salut ne se produit pas avec le concours des vers de terre. Et puis ce n'est pas très appétissant, et moi, je tiens à mon appétit, de sorte que je dis à mes amis qui se sont installés en Grèce : « Que mangerais-je au pays d'Aristote ? » En Belgique, je mange comme il faut et le vin, la bière accompagnent mes repas, ce qui me permet de dormir sur mes deux oreilles. C'est cela, le salut dont je rêve et je dépends ; l'autre salut est inaccessible aux admirateurs de saint Augustin et de Calvin.

Mais l'imagination continue à marcher car sans ~~lui~~ elle la vie paraît blafarde, même si l'on boit plusieurs bouteilles de bière dans l'espoir de s'endormir pour de bon, jusqu'à l'aube. (Pas jusqu'au Jugement dernier dont j'ai parlé tout à l'heure. Dort-on dans la tombe ? Et les vers de terre ? Ne sont-ils pas capables de réveiller n'importe quel dormeur ?) Et

l'imagination d'un soufi produit des images sur lesquelles on peut compter pendant le processus du salut. Prenons Mîr Dâmâd qu'Henri Corbin prend aussi souvent pour exemple ? « Soudain ce fut comme si la fulguration d'une extase divine accourant sur moi, m'arrachait au gîte de mon corps. » J'ai beau lire et relire cette phrase – rien n'accourt dans mon cas, vers mon corps, à l'exception de quelques dinosaures qui vont de droite et de gauche, comme s'ils avaient le droit de remplacer les anges et Dieu et d'usurper leur place d'honneur. Que ferais-je de ces dinosaures ? à la longue ? Même aujourd'hui je n'arrive pas à les mettre au profit de mon existence, ce qui veut dire que je perds mon temps et l'imagination à laquelle je recours (c'est elle qui accourt vers moi) n'est pas comparable à celle qui autorise à Mîr Dâmâd à passer son temps en compagnie de la Vraie Réalité : « Alors je rompis les anneaux qui maintiennent les rets de la perception sensible, je dénouai les nœuds du filet de la nature physique ; je commençai à prendre mon envol sur l'aile de l'admiration craintive, dans le ciel du monde angélique de la Vraie Réalité. » Moi, je ne romps rien du tout ; en tout cas, je ne vois pas de quels anneaux notre soufi nous entretient. Ma nature physique domine ma perception, si bien que je vois une table, un divan, au lieu d'écouter le discours d'un ange ; de l'Ange Gabriel, tant qu'à faire. Et ce matin je n'arrivais pas à rompre le lien qui m'unissait à mon lit, et aucune perception, pas même celle qui me présente le Haut Brion ou sa mission, ne m'octroyait les ailes qui nous permettent de nous déplacer au ciel et aussi tout autour de notre maison. Le monde angélique m'est toujours inaccessible, et même si je casse tous les meubles dont ma maison est remplie, je ne ferai aucun pas en direction de la Vraie Réalité car la Fausse Réalité m'entoure, me pénètre et ronge mes entrailles. Est-ce cela mon repas d'aujourd'hui ? de tous les jours ? Je parle de vins, de mets, de cuisine thaïlandaise. Et puis je constate que mon discours s'appesantit sur la fausse réalité qui me pèse depuis ma naissance. Et aucune puissance ne peut m'arracher à cette Réalité, à ces entrelacs. Hélas, je ne prends mon envol ni sur l'aile de l'admiration ni sur celle de la béatitude, et seule l'abjection me tient compagnie et tient ses discours interminables. De quoi parle-t-elle ? De l'humanité, des idées reçues, des idées non-reçues, de l'allergie que j'éprouve en voyant un être humain au milieu d'un paysage, à côté d'un monument historique. « C'était comme si j'avais été dépouillé de mon corps et que j'eusse abandonné mon séjour habituel... » Non, je n'abandonne toujours pas mon séjour habituel : mon lit, ma maison. Et mon corps ne se contente pas (contre ma volonté) des mets exquis que je me prépare. Il touche parfois des êtres humains à qui je dois serrer la main pour survivre, pour ne pas être banni en Sibérie.

Il y a un être humain qui pénètre parfois dans ma demeure, et j'ai l'impression qu'il s'agit de ma femme ou de mon ange gardien, d'autant qu'elle va directement dans la cuisine pour mettre toutes les assiettes et les couverts salis par mes repas dans le lave-vaisselle, ce que je pourrais faire moi-même. Mais je ne le fais pas car je sais que mon ange gardien le fera tôt ou tard. Et comme je n'invite personne, même pas mon ange gardien (il vient quand cela lui chante), je ne suis pas gêné par mon désordre qu'aucun regard réprobateur ne scrute ; même pas de temps en temps. Cette femme allume la lumière et une fois de plus je pense à toutes les lumières ou à une seule lumière, grâce à qui l'on voit quelque chose ; par exemple, quelques créatures célestes. Cette femme me parle des voyages qu'elle entreprend lorsqu'elle se sent en mesure de quitter son corps, et ses voyages, cette femme me rappelle Ibn 'Arabî, ses rencontres avec les saints. Moi, je ne les rencontre pas, malgré mon amour pour les morts et la sainteté. Cloué au sol, je ne vois que les malsaints qui empoisonnent mon existence, de sorte que j'ai envie de leur dire : « Ne pensez plus à moi, je vous prie. Ma non-existence ne doit intéresser personne. Ne m'obligez pas à vous serrer la main, à vous embrasser sur les deux joues. » (En Russie, on s'embrasse sur les trois joues. C'est peut-être à cause de cela que j'ai quitté la Russie.)

« Notre shaykh Ibn 'Arabî, écrit quelqu'un, avait le pouvoir de rencontrer l'esprit de n'importe quel prophète ou saint disparu de ce monde, soit en le faisant descendre au plan de ce monde et en le contemplant dans un corps d'apparition semblable à la forme sensible de sa personne, soit en faisant qu'il lui apparaisse dans ses rêves, soit en se déliant lui-même de son corps matériel pour s'élever à la rencontre de l'esprit. » Je lis cet extrait à la femme qui descend vers moi. (Je ne sais toujours pas si elle descend des cieux ou entre par la porte après avoir marché sur terre.) Elle me dit : « Tout cela m'arrive assez souvent – quand je le veux, en tout cas. Je peux voir mon père, ma mère. » « Et les saints ? » « Mes parents sont des saints », répond-elle. Moi, je ne vois pas à quoi servent mes rêves, à quoi ils riment. C'est un poème de la banalité que je vois la plupart du temps pendant que mes yeux ne voient pas l'horreur de la création. Récemment j'ai vu une pianiste qui habite dans le même pays que moi. Dans la réalité de tous les jours, on ne se voit jamais, et je me demande pourquoi elle m'a rendu visite il y a une semaine environ, au cours de mon sommeil. Elle n'est pas aussi désagréable que la plupart des humains, mais je préfère parler à mon chat qui me répond presque toujours, surtout si j'insiste et si je le poursuis à travers la maison.

La femme qui descend et monte me dit que la plupart des humains sont capables de faire ce qu'elle fait car le taux vibratoire de l'humanité augmente de jour en jour. Il y a une vingtaine d'années, il était de l'ordre de 8,000. À présent il s'élève jusqu'à 13,000. Les

chiffres que je donne ne sont certainement pas exacts, mais ce n'est pas ce qui compte. Quelqu'un (cette femme, entre autres) compte les vibrations des corps et des esprits et constate que l'humanité est apte à converser avec les anges, les saints et les morts **à volonté**. Alors, je lui pose la question qui me brûle les lèvres : « Pourquoi cette déchéance ? Pourquoi sommes-nous si bas sur le plan culturel, scientifique, humain ? Nous sommes dans les bas-fonds sur tous les plans. Seul le plan astral échappe à cette règle. D'après vous, si je ne me trompe. » « D'après moi et tous mes collègues », répond-elle. « Qui sont vos collègues ? » Elle préfère ne pas répondre à cette question, et je reste dans le flou où je me plonge au moment où il s'agit de quitter mon corps et de me mettre sur l'onde astrale. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi cette femme me parle de la boule où se trouve l'humanité entière. « Ne me parlez pas de ces unions, lui dis-je. Je suis allergique à l'humanité. Si vous voulez, je suis une monade qui ne communique avec personne, à l'exception de votre personne. » Même les anges savent distinguer un homme poli d'un ours mal léché. Moi, je préfère les ours, qu'ils soient bien ou mal léchés. Si un ours fait son apparition dans ma demeure, je le lécherai moi-même, si nécessaire.

« Le taux vibratoire de la terre augmente aussi », dit-elle. « Comment se fait-il que nous coïncidons avec le ciel et pas avec la terre où les saints et les morts ne vivent plus ? Le ciel, son taux vibratoire, augmente-t-il aussi ? » Mais j'imagine que le ciel, au sens figuré, au sens où il est peuplé de figures auxquelles nous donnons un pouvoir absolu, ne bouge pas. Il est là depuis toujours, depuis le temps qui n'a pas connu notre péché originel, ni même le big bang. Le ciel est immuable et nous l'appelons comme nous voulons tout en sachant que nos appellations, qu'elles soient contrôlées ou non, ne changent rien à l'affaire. Le fleuve du ciel ne coule pas et nous y plongeons aussi souvent que nous voulons sans changer, sans nous métamorphoser en quoi que ce soit. Nos cellules ne changent pas, et nos humeurs sont aussi immobiles que n'importe quelle statue, à condition que personne n'ait envie de la déboulonner.

Le taux vibratoire monte et les humains deviennent de plus en plus stupides, comme si l'ignorance, ou plutôt la pauvreté, était une vraie loi de la sainteté. Je dis à mon ange que je proteste contre la boule dont elle parle lorsque l'humanité revient sur le tapis : je n'ai pas envie d'être au coude à coude avec tous ces gens, tous ces composants de Dieu, comme on dit. Il paraît que nous sommes tous unis par l'intermédiaire de l'électricité qui tombe en panne de temps à autre – chez moi, pas sur terre ou dans le cosmos. Je dis que j'aime autant rester sans électricité, pourvu que personne ne me dérange, à part mes anges gardiens ; ou d'autres anges, tant qu'à faire. Et ce n'est pas la vaisselle et sa saleté presque intrinsèque qui

me fait penser aux anges : je ne suis pas terre-à-terre à ce point ; à aucun point. Je suis plutôt ciel-à-ciel, tant qu'à faire.

La fausse modestie ne m'empêche pas de dire que je sens l'univers par l'intermédiaire de Dieu où tous les composants de nos vies et de nos morts cohabitent paisiblement. Et s'il faut que je sois un membre de cette confrérie, j'y consens, à condition qu'aucun de ses membres (à part les anges) n'apparaisse dans mon voisinage. Quant au ciel, c'est surtout à la lumière que je pense quand j'en parle ; pas aux nuages, pas même aux étoiles. Les étoiles sont où elles sont, qu'elles tombent ou non. Les étoiles filantes ne m'intéressent pas non plus. Par ailleurs, je ne crois pas que j'en ai vu beaucoup ; pas une seule, à ce qu'il me semble. Mais la lumière, je l'ai vue ; j'ai vu un nombre astronomique de lumières. Et je me demande s'il y a des fausses lumières parmi celles qu'il nous est donné de voir, de sentir, d'accueillir. Sohrevardi écrit : « Le support de toutes ces facultés, faculté motrice et facultés de perception, est le *pneuma vital*. Celui-ci est un corps subtil vaporeux, engendré de la volatilité des humeurs. Il émane de la cavité gauche du cœur et se répand dans le corps, après avoir revêtu la souveraineté de lumière qui appartient à l'âme pensante. Si ce pneuma n'avait pas cette subtilité, il ne pourrait pas se propager partout où il pénètre (dans les os, par exemple). Lorsque survient un obstacle qui l'empêche de pénétrer dans un membre, ce membre meurt. »

Je passe du coq à l'âne. Et pourtant je ne suis pas sûr qu'une fois installé dans le royaume de la lumière, l'on puisse passer du coq à l'âne ; que l'on puisse passer tout simplement, trépasser. Hier, j'étais à la maison : c'est mon état naturel. (Quand je suis chez les autres, je suis dépaycé, dénatalisé.) À un moment donné, je me dis que j'ai besoin de photos pour un visa : dans un mois, je suis censé (insensé) donner un récital au Japon. Les Japonais n'acceptent pas les vieilles photos, ce qui me rappelle un de mes amis, un peintre, qui regarde des vieilles photos avant de peindre quoi que ce soit. (Il peint surtout des humains, ce qui perturbe nos relations.) D'après ses dires, les Japonais admirent ses peintures, mais cela ne les empêche pas d'exiger des photos d'une jeunesse irréprochable : au-delà de six mois, vous êtes irrecevable ; en tout cas, dans le cadre du consulat japonais. Je n'ai pas envie de bouger, ce qui est mon état naturel, presque bio. Et puis je me dis que je dois prendre ma voiture et me déplacer vers la boutique où un photographe fournit vos reflets moyennant neuf euros. J'y vais, il le fait en un rien de temps, je repars, je vais à une superette pour m'acheter une grosse bouteille de bière. Je vois une femme, une vendeuse, qui me rappelle ma bien aimée défunte ; comme si elle revenait sur terre pour me dire bonjour, bonsoir. Pas pour me dire adieu. Est-ce l'amour ? est-ce la lumière, la seule ?

Comment se rencontre-t-on dans cette vie ? Il est plus facile de décrire les rendez-vous de l'au-delà car Socrate nous en a abondamment parlé. On avale un poison et l'on se précipite vers les bras ouverts d'Hadès ou de Perséphone : cela dépend des inclinations de l'individu qui enjambe le seuil de la mort. Puis on se présente : « Je suis Socrate » ou « je suis Platon ». « Ravi de faire votre connaissance », dit Homère et l'on entend parler des mathématiques, si chers au vieux Platon. Dans cette vie, au contraire, on se rencontre d'une manière hasardeuse, et le hasard ne fait pas toujours bien les choses parce que les choses elles-mêmes sont mauvaises et quoi que l'on en fasse tourne mal, mal à propos. Cette fois, pourtant, tout est bien tombé, de sorte que les photos que je porterai aujourd'hui au consulat japonais ne se moquent pas trop de ma figure. Et la femme que j'ai rencontrée dans la superette ne niait pas l'existence de l'amour, ce que je fais régulièrement, surtout lorsque la femme dont j'ai parlé tout à l'heure (mon ange gardien, mon *daimonion*) me prive de sa présence. Sans cesse on parle de l'amour qui lie les éléments de notre vie – au profit de l'unité qui nous plongera dans le giron du Tout-Puissant pour lui démontrer que l'humanité fait tout de même partie de Sa vertu. Cette rencontre amoureuse a l'air d'avoir vu le jour ou plutôt l'après-midi selon un dessein qui échappe toujours à mon œil perspicace, à ma pensée nourrie des visions de Sohrevardi. L'élan que j'ai décrit plus haut (pas par le menu, hélas) savait de quoi il s'agissait, sinon il ne m'aurait pas poussé vers la porte d'entrée ; vers la porte de sortie, en l'occurrence. Bref, mon corps est plus au courant de la vie astrale, magique, amicale que mon cerveau qui lit tout ce qui lui tombe sous les neurones, sans en tirer aucune conclusion, aucun enseignement.

Au moins suis-je au courant de ces courants qui nous portent à droite et à gauche pour que nous ne rations pas notre vie à cent pour cent. La femme qui allume les lumières dans mon âme et aussi dans ma maison m'en parle assez souvent, et c'est grâce à elle que je crois aux vies antérieures et au retour des morts, à leur participation ~~dans~~ à notre vie quotidienne. Ils nous rendent visite aux moments les plus inattendus – lorsque nous faisons des courses, par exemple. Oui, je crois que ma bien-aimée m'a rendu visite ; ce n'était par conséquent ni une nouvelle vendeuse ni un être de chair et d'os. Certes, je ne l'ai pas touchée pour en être certain (m'en assurer), pour dire tout haut : « J'ai vu un spectre qui m'a montré la place des pommes de terre. » C'est ce qu'elle a fait, en vérité, malgré ses os, sa chair et ses neurones. Elle m'a salué si gracieusement (malgré mon anonymat) que je me suis demandé si elle m'avait déjà guidé dans ce magasin où, entre autres, j'achète des mini-concombres. Les vendeuses qui y travaillent sont aimables, d'une manière générale, mais pas à ce point, pas à ce point – pas au point de vouloir vous embrasser pour vous remercier de votre visite. Je me

demande, par ailleurs, pourquoi nous ne nous sommes pas embrassés : il faut profiter de toutes les occasions qui nous présentent les morts que nous aimions au cours de leur séjour terrestre.

Me suis-je dit, en sortant, que cela valait la peine de vivre et de mourir sur cette terre, sous ces cieux ? Je n'avais pas envie de parler, de partager avec moi-même le sentiment du bonheur que j'avais éprouvé en face des pommes de terre. Une onde traversait mon corps pour me prouver que la vie est régie par les ondes, par les particules dont mon corps fait partie bon gré mal gré. J'avais l'impression de nager dans la mer Noire et cela m'a rendu encore plus heureux – d'autant que je préfère la couleur noire et la nuit au jour, à sa blancheur quasi écœurante. J'opte toujours pour l'enseignement ésotérique, au lieu de contempler les foules, les demeurés qui comprennent enfin quelque chose en écoutant des vérités de la Palice.

Au sujet du blanc et du noir (pas de rouge, pour une fois), Kandinsky dit ceci :

BLANC : mur sans fin, toutes les possibilités, lumière maximale : somme de tous les rayons, sonorité la plus haute, inaudible, naissance, silence.

NOIR : trou sans fond, sans issue, obscurité absolue sans rayonnement, sonorité la plus profonde, inaudible, la mort, silence.

Nous savons que tout prend son essor dans le silence qui règne à présent dans la maison : même mon ange gardien n'y est pas ; comme si sa présence était toujours visible, audible, tangible. (Il ne me donne pas toujours un morceau de pain, un verre de lait.) Le silence et le noir s'entendent à la perfection, et j'écoute la musique que tous deux sont en train de créer pour m'apprendre quelque chose, pour préparer la lumière de la nuit, le soleil de minuit. Et puis, au bout de quelque temps, je vois l'éclair étincelant, mon complice dans le ciel qui n'est pas indifférent à ma destinée, ma mort et ma résurrection. D'après les philosophes, il faut d'abord descendre dans un trou sans fond ; sinon la lumière ne sera jamais au rendez-vous. Il me suffit de voir mes voisins ou n'importe quel humain (à quelques exceptions près) pour me retrouver au fond de ce trou auquel les humains mettent une borne : on ne peut tomber plus bas. Je vois mon chat et j'amorce une remontée, une élévation, une résurrection sans tombe, sans quelques personnes qui constatent que ma tombe est vide. Qu'elle soit vide ou non – aucune importance. On peut passer toute une vie dans une tombe vide.

Je vois un mur sans fin qui m'empêche de faire connaissance de la cavalerie du ciel dont l'Apocalypse fourmille, comme si le ciel était une fourmilière. Mon ange gardien prétend que nous vivons dans une fourmilière sans imiter le comportement des fourmis.

Nous nous bousculons sans nous entraider. Nous poursuivons nos buts respectifs qui consistent à créer des obstacles sur le chemin des autres. Les humains appellent cela « le contrat social » ; moi, je n'ai aucune envie de l'appeler « le contrat infernal » car je n'ai pas envie de l'appeler ni de mes vœux ni autrement. Ces gens vertueux qui pensent que leur salut viendra des œuvres – moi aussi, je pense que mon salut viendra de mes œuvres – donnent quelques kopecks aux enfants qui meurent (comme nous tous) et les autres (qui sont toujours là) se prosternent devant les autres autres. Moi, je longe le mur blanc pour trouver une issue, une échappatoire, pour donner des roubles aux enfants, aux vieillards, aux artistes. Mais il vaut mieux ne pas parler des artistes dans ce monde de la bien (mal) faisance, sauf si tel ou tel artiste donne vingt centimes à un enfant, au lieu de se contenter d'un kopeck.

À cause de ces obstacles, mes membres meurent, l'un après l'autre, mais j'arrive toujours à jouer du piano, à préparer des récitals à Taiwan, à Tokyo, un concert à Moscou. Je trébuche sans arrêt, et je me demande si je dois imputer la faute qui se situe à l'origine de ces trébuchements à mes pieds, à mes vertèbres, aux disques néfastes. (Au lieu des astres, j'abrite des disques dans mon cœur.) Ou se situent-ils simplement dans ma tête ? On peut trébucher toute sa vie sans tomber. J'imagine que Charlie Chaplin et Buster Keaton auraient pu nous présenter cette vie sur un écran. Ou suffirait-il de suivre mes faits et gestes ? J'espère que mon ange gardien les suit scrupuleusement. Parfois j'amorce une chute et ma tête s'arrête à quelques centimètres d'un plancher ou d'une pierre – sans aucune prière de ma part. Et si je suis en voiture, j'entends une voix : « Tout droit, tout droit, à gauche, fais attention à la voiture qui s'approche. » (Il ne s'agit pas de mon GPS.) Obscurité absolue sans rayonnement. Obscurité absolue avec rayonnement. Un mur noir, le mur infini avec quelques trous à travers lesquels se faufile mon témoin céleste, ma perfection que mes doigts sauvegardent précieusement. (Sohravardi, sauvegarder.) Tantôt c'est un poème, tantôt une sonate de Beethoven.

« Les corps ont en commun la corporéité ; ils se différencient les uns des autres selon qu'ils reçoivent ou ne reçoivent pas la lumière. La lumière est donc un accident dans les corps. La luminosité des corps est leur manifestation. Mais qu'une lumière soit accidentelle, cela signifie qu'elle existe par un autre, *ab alio*, et qu'elle n'existe point par et pour soi-même » (Sohravardi). Depuis quelque temps, le mot « autre » me fait peur et il faut remonter ou plutôt descendre le temps et sa pente (ou sa montagne, son Mont de Purgatoire) pour atteindre l'époque où je supportais la présence des autres, de leurs corps, de leur noirceur. Mes parents constituent une exception – les êtres de lumière, comme dit mon ange gardien –, et si j'avais une vingtaine de frères et sœurs et de cousins germains, ils se baigneraient dans

la lumière, eux aussi ; peut-être plus maintenant. On peut dire que dans mon enfance et même dans ma jeunesse je n'avais pas de contentieux avec le genre humain. Cet état de choses se produit encore dans mes rêves, surtout si je bois de la bière belge. (Le vin est bien plus près de la vérité.) La nuit dernière – elle continue toujours – j'ai rencontré quelques jeunes femmes qui n'ont suscité aucun dégoût dans mes membres, dans mon cerveau – malgré les pièces de Molière dont je me gave à présent. Je partageais leurs intrigues et j'en nouais d'autres, avec les autres, comme si j'étais jeune à nouveau, jeune et vigoureux. Par parenthèse, je suis toujours vigoureux, mais je ne suis plus jeune ; même moi, je ne le nie pas. Je faisais la cour à une femme, mais c'est une autre femme qui m'accompagnait un peu partout. De temps à autre, elle se penchait en avant pour me faire voir ses jambes et même le reste de son corps. Je crois que j'étais heureux, ce qui veut dire que je dois dormir et boire de la bière vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Je recevais de la lumière dont la source se situait dans quelques bouteilles de bière, dans mon sommeil (pas de somnifère, cette fois) et dans le corps de cette femme qui faisait de la gymnastique devant moi, comme pour me faire admirer la création et ses composants. Oui, je reconnais que la lumière était située ailleurs, dans le royaume des autres. Pourtant je n'oublie pas que c'est moi qui dormais et buvais de la bière : personne n'a partagé ces bouteilles avec moi. La veille j'ai dîné avec mon éditeur japonais et nous avons bu un Latour 1970, après lequel j'ai pris un somnifère : je n'arrive pas à m'endormir après une telle bouteille. Ce sont des rêves éveillés que je fais, et ce n'est pas suffisant pour garder la forme. Mais j'ai vu la lumière, le soleil étincelant dont les rayons perçaient le noir qui m'entourait. J'espère que j'irradie la lumière lorsque j'écris, lorsque personne ne perturbe ma nature parfaite. (À l'exception de quelques Japonais, de mon ange et ma bien-aimée défunte, tout le monde me déchire en mille morceaux.) Quoi que Sohrevardi pense, cette lumière prend son essor dans mon for intérieur. Elle cohabite avec les ténèbres où elle se manifeste pour démontrer l'importance du chaos, du noir – du désordre personnel qui seul réussit à préserver mon être du nouvel ordre mondial. (N'oublions pas que l'ordre grec, romain et l'ordre du Moyen Âge sont enfouis dans la nuit des temps et sans doute dans mes ténèbres.)

Une fois de plus, je suis prêt à contredire Sohrevardi (je contredis Sohrevardi) : j'existe pour moi-même. Après ma mort, personne ne profitera de ma maison, de mes meubles, de mes livres, de mon piano. (Mon ange gardien n'en a pas besoin : elle (il ?) a tout le ciel à sa disposition.) Personne ne lira ce que je suis en train d'écrire. Si je n'existais pas pour moi-même, je n'existerais pas du tout, et cette fois je suis d'accord avec les Pères de l'Église : l'existence est plus parfaite que la non-existence. En tout cas, elle fait partie de la nature

parfaite dont je parle lorsque je la sens dans mon corps, dans mon esprit. J'espère que ma nature demeure parfaite, malgré la faiblesse de mes jambes qui me laissent tomber de temps à autre, comme si leur nature les obligeait à se plier – aux trente-six volontés du Diable.

Les Russes aiment les autres parce que ces autres partagent avec eux un morceau de pain en période de détresse, de sécheresse et d'une tyrannie quelconque. Mais les autres dénoncent les autres car ce sont tous des mouchards potentiels, et l'on se demande si la délation n'est pas la seule façon de fraterniser dans le royaume des humains. En Belgique, en tout cas, cela se fait régulièrement et dans la joie beethovenienne (toujours la *Neuvième*). Et pourtant, on ne vous envoie pas en Sibérie si vous ne dénoncez pas vos voisins sur le champ. Un philosophe russe nous renseigne à ce sujet en disant que nous jouissons de notre libre arbitre qu'il ne faut jamais négliger, par crainte de la perte de Dieu et des privilèges qu'Il continue à nous accorder. Par conséquent, le libre arbitre est toujours avec nous, et notre tâche consiste à le dévier de sa trajectoire habituelle. Après tout, nous avons érigé le royaume de Dieu sur terre ; nous, les humains. Dieu seul n'en est pas capable : Il a son royaume dans les cieux, et cela pourrait Lui suffire. Mais Dieu est ambitieux et généreux ; Il veut partager sa liberté et ses fruits avec les autres. (Et ses usufruits aussi.) Nos arbres nous offrent des fruits et aussi les connaissances de toutes sortes : de ce point de vue, tous les arbres sont des mouchards. Ils épient les pensées de Dieu et nous les transmettent. Il est vrai qu'il y a beaucoup d'obstacles dans les airs et même sur la terre, de sorte qu'une fois de plus, nous trébuchons et tombons en nous disant : « C'est une information pernicieuse. Dieu nous veut du mal. C'est un démiurge, comme disent les gnostiques. » Et les gnostiques continuent à parler.

Le même philosophe russe croit que le libre arbitre dont nous jouissons nous conduit dans le royaume du Mal où nous exerçons nos capacités de nuire, de faire du mal aux autres, jour et nuit ; même en regardant le soleil de la nuit. Le mal est partout, comme disait un apôtre, et nous n'avons qu'à le ramasser et le mettre quelque part – dans le ventre de notre voisin, par exemple. Il souffre de colique pendant que nous mangeons notre foie gras ; comme d'habitude. Fraternité, fraternité, fraternité. Les Russes ne parlent que de cela, même (et surtout) lorsqu'ils envoient leurs proches en Sibérie où les prisonniers travaillent et dorment coude à coude. Fraternité à tout prix, comme on dit. Il paraît que l'unification de la terre – pas de Brexit à ce stade-là de notre histoire – ne peut se faire autrement. Délaisse par tout le monde, un être humain n'est capable de rien, même s'il médite et écrit vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; même s'il joue la transcription que Liszt a offerte à la *Neuvième* de Beethoven. Et à nous tous, j'imagine.

D'après un philosophe russe, nous arrivons à ressusciter l'eau, si bien que nous y nageons et nous la buvons sans tomber raides morts sur le champ. « Pourquoi ne pas ressusciter les morts ? », s'exclame-t-il. Les morts demeurent pourtant dans leur tombe, comme si un personnage de Molière leur disait : « Demeurez ! » Que faire ? Faudrait-il s'adresser aux violeurs de tombes, aux nécrophiles ? Ils manient les pelles et les cadavres à la perfection. Nous nous croisons les bras et attendons le jour des morts pour déposer un bouquet sur les tombes de nos proches, de nos lointains – au lieu de déterrer leurs ossements et crier à n'en plus finir : « Marche, marche, marche, marche ! » Nous mettons ces squelettes dans nos films pour démontrer à quel point nous sommes courageux, intrépides et forts. Nous combattons les morts, nous combattons *la* mort. Et puis la mort arrive et nous enlève. Et si, avant de nous expédier dans l'au-delà, elle nous envoie un cancer, nous disons : « Elle fait beaucoup de façons. »

Mon ange gardien ne serait-il pas un messager de la mort ? Je n'ai toujours pas réussi à savoir s'il s'agit de l'archange Gabriel qui déborde de connaissances et de révélations ; en tout cas, pour les mystiques iraniens, persans, les soufis. Hier, je lui ai demandé d'enlever ses vêtements pour voir s'il avait des ailes ou non : les ailes, on les cache aisément dans les vêtements, dans leurs plis intérieurs. Je ne sais pas si l'on peut faire l'amour avec un ange. On les écoute, ces anges, même lorsqu'on ne les voit pas. On se dit qu'ils sont capables d'annoncer une très bonne nouvelle, et les bonnes nouvelles ne concernent pas toujours les Messies. Ils peuvent dire par exemple qu'à partir d'aujourd'hui, tous les humains sont immortels, y compris tous les Judas et tous les Hitler. On les écoute, mais on ne les déshabille pas. De toute façon, leurs mains sont visibles car ils nous tendent parfois une fleur avant de nous annoncer une bonne nouvelle ; de sorte que l'on voit si un de leur bras est blanc et l'autre noir.

Le bras noir (il ne s'agit pas de race, en l'occurrence) se réfère à ceux qui sont destinés à flétrir et mourir sur terre ; le bras blanc nous envoie directement au ciel, comme si nous n'avions pas d'attaches dans le monde que l'on appelle « terrien ». Bref, mon ange gardien ne s'est pas déshabillé, ce qui ne m'a pas étonné outre mesure : il y a des femmes (et des hommes) qui nous font l'amour à n'en plus finir, mais ils refusent de se déshabiller, comme si cet acte inoffensif auquel on recourt dans tous les cabarets du monde les déshonorait une fois pour toutes. Par conséquent, j'ai dit à mon ange gardien : « Et si l'on faisait l'amour ? qu'en dites-vous ? » Et l'ange gardien de répondre : « Non, non, non. » Je ne sais donc pas de quel ange on me nourrit dans ma solitude, de quelle bonté, de quelle vertu je profite. S'il m'annonce la mort, je peux lui dire : « Ce n'est pas la peine de me l'annoncer : je l'attends

depuis toujours. » À ce propos, j'attendais la mort d'une de mes amies qui a un cancer et connaît la chimiothérapie mieux que quiconque. Certes, je ne l'attendais pas, cette mort, pour hériter de quelque chose ou pour me débarrasser d'une accapareuse. Tous ses amis s'attendaient à sa mort car elle décrivait sa maladie par le menu, sans oublier aucun ganglion. Mais elle est toujours là, son ange soit loué, et elle me téléphone de temps en temps pour me dire que je suis sur sa liste et qu'elle me téléphonera toujours, jusqu'à son dernier soupir. Il y a quelques jours, elle m'a dit qu'elle voulait déjeuner avec moi.

Quand un cancéreux vous parle d'un repas, vous vous sentez obligé d'accepter son invitation, même si votre temps est consacré à un contrat qui doit vous apporter des millions. Vous vous dites que ce sera peut-être le dernier repas, la dernière rencontre, et comme la personne qui souffre du cancer n'est pas Jésus Christ, vous vous dites aussi qu'elle ne ressuscitera pas de sitôt. Et même si elle ressuscite demain ou après-demain, elle le fera peut-être, et vous ne serez pas là pour l'accueillir. Vous acceptez donc l'invitation, et vous subissez cette personne pendant trois ou quatre heures que vous auriez pu consacrer à votre contrat, à vos millions.

C'était mon cas : j'ai accepté l'invitation et fait le trajet qui me séparait (et me sépare toujours, Dieu soit loué) du restaurant où j'ai déjeuné avec la mourante. Elle n'est morte ni avant le repas ni à la sortie du restaurant. Ce qu'elle disait était à côté de la plaque, de sorte que je me suis mis à me demander si la plaque se trouvait quelque part, si le monde où nous vivons contenait quelques plaques, quelques communes mesures. J'ai pris quatre trains ce jour-là qui n'est pas encore loin : c'était hier, tout simplement. À la dernière gare, j'ai repris ma voiture et une fois à la maison, j'ai bu quelques bouteilles de bière pour oublier le temps perdu. Je me suis souvenu d'un conseil que la mère de Nastasia Kinski (elle était célèbre il y a trente ans) lui a donné : « C'est le moment de devenir inaccessible. » Il est vrai que je ne suis pas célèbre, que je ne l'ai jamais été, même il y a trente ans, mais n'importe quelle nullité peut tirer avantage de ce conseil judicieux, si cette nullité a une grande bibliothèque et une centaine de DVD qui tuent le temps aussi brillamment que les livres. Pourquoi suis-je si accessible ? Nietzsche se demandait pourquoi il écrivait de beaux livres ; moi, je me pose des questions différentes qui dénotent une faiblesse de mon caractère, mon amabilité ridicule.

Pourquoi ai-je accepté cette invitation ? J'espérais quoi ? J'ai pris mon dernier coffret qui contient six disques. J'en suis très fier, très, très fier : je n'ai pas beaucoup d'occasions d'être fier de moi-même et de qui que ce soit (à part les morts). Les amis que j'avais cherché à revoir (pas à tout prix, je n'aime les exagérations) n'ont réagit ni au nombre de disques ni

au livret que j'avais écrit dans le bureau où je suis assis à présent. Je leur ai parlé d'Eranos, du colloque fondé par Jung en 1933. J'y ai triomphé il y a un an – au point que je me dis sans cesse : « Je peux mourir en paix. J'ai fait mon devoir. » Ils n'ont pas réagi, comme si je leur avais raconté l'histoire d'un pique-nique. Pendant ce déjeuner, j'ai reçu en cadeau un nombre incalculable d'insolences que je ne peux ni énumérer ni calculer, même si je le voulais, contrairement à tout raisonnement pratique. Au retour, j'ai retrouvé ma voiture, mais je me suis perdu en route car j'étais déjà perdu et une perte s'est ajoutée aisément à une autre : qui se ressemble s'assemble. Cet assemblage me poursuit toujours, de sorte que même l'espace de vingt-quatre heures ne m'a pas guéri de cette maladie qui est grave, malgré son caractère imaginaire. Hier, j'ai bu beaucoup de bière, et j'ai fini par regarder *Le Misanthrope*. Je me suis dit que le ton était juste à souhait, que les mots justes se précipitaient vers moi pour me faire comprendre la vérité absolue : je ne suis pas seul dans ce monde. Il y a le *misanthrope* de Molière, il y a Molière lui-même. Certes, Shakespeare est mille coudées au-dessus de lui dans le domaine de la poésie. Mais il y a un domaine que j'appelle « la vérité absolue » ou le schéma du monde. Les personnages de Shakespeare ne sont pas de ce monde. Ils ont l'air de résider là-haut, avec les dieux. C'est en leur compagnie qu'ils nous imitent, se moquent de nous. Les personnages de Molière sont sur notre terre, à quelques mètres de mon fauteuil. C'est en partie à cause de cette proximité que l'on cherche le salut dans le vin.

Je me suis dit que Fedorov a raison : il faut ressusciter les morts, une sélection de morts. Les morts, il faut d'abord les trier sur le volet – avant d'entreprendre les travaux de résurrection. Je crois que Fedorov pense (il est déjà ressuscité, à mon avis) qu'il faut ressusciter tout le monde, égalité et fraternité obligent. Quelle égalité ? Quelle fraternité ? Vous êtes mort, alors on vous ressuscite : tel est le raisonnement de Fedorov ; comme si la mort constituait un mérite. Pour moi, oui ; c'est un mérite incontestable. Si mon amie qui a déjeuné avec moi en compagnie de son ami plutôt fou (il se tortille tout le temps) avait franchi le seuil de la mort avant le déjeuner, je n'aurais sans doute pas entendu toutes ces insolences ; elles n'auraient pas résonné dans mon cerveau, comme les cloches de Moussorgski. Je crois que Fedorov comptait sur la mort qui, d'après les Russes, corrige les bossus. Sans doute corrige-t-elle aussi les demeurés mentaux, sinon on ne voit pas son utilité. On me dirait que la mort peut rendre célèbre un certain nombre d'artistes injustement méconnus. Je ne suis pas sûr que ce soit encore faisable ; la reconnaissance après la mort. Si vous n'êtes pas reconnu de votre vivant, vous êtes enterré une fois pour toutes, et seule votre nièce se souvient parfois de votre tombe.

Je ne suis pas sûr non plus que le cadavre de mon amie ne dirait plus de sornettes, ne s'adonnerait jamais au plaisir de m'humilier sans s'en rendre compte. C'est encore pire, à mon avis : quand on vous insulte sciemment, au moins on reconnaît votre existence et vos tendances. Voici un exemple des sottises dont elle me remplissait les oreilles au cours de notre déjeuner. (Il traînait, il traînait, il traînait, ce déjeuner.) Je lui dis qu'une pianiste célebrissime joue si mal qu'à Moscou on m'a demandé si elle avait fait des études quelque part. « Elle a fait ses études à Paris », répond mon amie obstinément vivante. Au lieu de quitter les lieux pour ne plus entendre les preuves d'une incompréhension absolue, je continue à grignoter un morceau de pain avant de me lancer dans l'explication du jugement moscovite. « À la Philharmonie de Moscou, on ne veut pas savoir dans quel établissement cette pianiste a fait ces études. On ne veut pas savoir non plus quand et comment elle a reçu son diplôme. On se demande simplement si une femme qui joue terriblement mal a appris à jouer du piano. »

Son ami se tortille si intensément que je commence à douter du bon port où sa voiture doit arriver. Tout en se tortillant, il me dit : « Notre amie est vieille. » « Elle a bonne mine, » réponds-je. « Elle est vieille quand-même. J'ai une proposition à te faire. Si on jouait pour elle, un de ces jours ? Qu'en penses-tu ? » C'est un violoniste qui n'a jamais fait aucune étude, je parie. Pourquoi jouer avec lui ? Moi, j'ai fait mes études au Conservatoire de Moscou. « Tu pourrait jouer une intermezzo de Brahms, un nocturne de Chopin. Et puis nous pourrions jouer du Schubert. » Hélas, ce n'est pas du Schubert que mon cerveau interprète en ce moment.

J'ai déjà vu le dernier film de Tarkovski, *Le Sacrifice*, plusieurs fois. Je recommence de plus belle car je trouve le film assez beau – assez beau pour le revoir de temps en temps, tantôt en suédois, tantôt en français. Je me souviens que Bergman qui a prêté son île ou plutôt une partie de cette île à l'équipe de Tarkovski, n'a pas quitté sa tanière pour le voir, pour voir par la même occasion un de ses acteurs préférés. Moi, je fais un voyage de quatre heures pour voir des gens que je n'aime pas, qui me disent n'importe quoi, comme s'ils ignoraient mon âge et l'état fragile de mes jambes. En descendant d'un de ces trains, j'ai failli tomber. J'aurais pu dire, à l'instar du héros du *Misanthrope* : « Je suis content que j'ai perdu le procès qui servira de symbole dans les siècles à venir. Oui, c'est un symbole de l'injustice, de la cruauté, de la défaite. » Dommage que je ne sois pas tombé en descendant de ce train. J'aurais pu dire à mes amis déments : « Voilà ce que vous avez fait. Pour vous soutenir, pour vous dorer la pilule de la démence et de la mort, j'ai fait ce trajet. J'en suis mort. Ou presque. En tout cas, je n'arrive plus à marcher du tout. » Dans le film de

Tarkovski, il y a un homme qui est inquiet, ce que l'on comprend aisément, même si l'on n'est jamais inquiet soi-même. Je me demande s'il y a des gens sur terre qui ne comprennent ni la notion ni le sentiment de l'inquiétude. Il y a en peut-être, car j'entends souvent cette phrase (tantôt en français, tantôt en russe) : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. » Il est vrai que parfois on a recourt à une autre version de la même pensée : « Tout est pour le mieux dans le pire des mondes », mais cela revient au même : c'est « pour le mieux » qui compte en définitive.

L'homme est inquiet, moi aussi. Lui pense que le monde est au seuil de la destruction : la bombe atomique, comme d'habitude. Je crois que cette bombe ne m'a jamais inquiété, préoccupé. Parce que je désire l'anéantissement du monde ? Peut-être. J'ai l'impression que je ne désire même pas cela. J'aimerais aller au-delà, et je n'y parviens pas, malgré la présence de cet ange ou cette femme que je prends pour mon ange gardien. Hier, je l'ai invitée à dîner et, à contrecœur, elle a accepté mon invitation. Tout d'un coup, elle me dit qu'elle dînera avec moi sans enlever son manteau. Et je me dis qu'une fois de plus, je ne verrai pas ses ailes, si tant est qu'elle en ait deux, trois ou quatre. Alors, je lui dis : « Ne venez pas. » Je me souviens plus si nous nous tutoyons ou non. Je suis inquiet car je ne réussis même pas à démasquer un ange ou une femme ou un démon. Et Dieu ? Dans le film de Tarkovski quelqu'un feuillette un livre rempli d'icônes. Je me souviens du temps où je n'en voyais aucune ou presque. De temps en temps, j'allais dans des expositions soviétiques où quelques icônes trônaient au milieu de Lénine, de travailleurs et travailleuses, de paysans et paysannes de champs. Dans le film, ce quelqu'un dit : « Nous avons perdu tout ça. » Oui, à un moment donné (au moment où j'ai quitté définitivement ma patrie), j'ai quitté les icônes. Quinze ans plus tard (quinze ans et demi), je les ai retrouvées. Ai-je compris quelque chose ? Il y a quelques mois, je suis allé dans ma bibliothèque pour en sortir tous les livres sur les icônes. Pendant une semaine, je n'ai regardé que cela, les icônes, les anges, les archanges, leurs ailes. Pendant cette période j'étais dans un autre état qui a disparu peu à peu : je suis redescendu sur terre, comme on dit, au lieu de dire « dans les toilettes ». On est dans les toilettes en permanence. On en surgit, on y redescend. C'est ainsi que la vie se passe, se tasse et se lasse.

Il faut monter loin de toilettes, loin de la terre, mais je n'y arrive pas. Mon ange prétend qu'elle le fait régulièrement. « Pour revoir vos ancêtres ? vos vies antérieures ? » « Non, répond-elle. Je les vois sans bouger, sans plonger dans les autres temps. » Elle ne parle jamais de l'électricité qui, d'après un médium que je connais depuis mon installation en Europe de l'Ouest, me parle de toutes les unions ; pas seulement de l'Union européenne.

D'après lui, c'est l'électricité qui est à la base de toutes ces unions. « Dommage que les bouchons ne sautent pas de temps à autre », dis-je, en pensant qu'une panne générale serait préférable aux sauts de bouchons. Je lui demande si cette électricité fonctionne aussi dans le cadre de nos relations avec les morts. Il dit : « Oui. » Et il ajoute que n'importe quelle feuille morte peut nous conduire vers un cadavre, ou plutôt vers un habitant de l'autre monde qui aspire à revenir sur terre. « En êtes-vous sûr ? dis-je. Vous a-t-il parlé de ses intentions ? » « Il faut attendre que son ange lui dise : 'Regagne ta prison !' sinon il ne pourra pas revenir. Et l'ange d'ajouter : 'Ne t'inquiète pas. Dorénavant, il te sera permis de nous retrouver à volonté. Et une fois de plus, on te montrera le droit chemin, on te frotera les oreilles.' » « Les anges s'apparentent-ils aux chats ? » « Ils s'apparentent à toutes les entités », répond-il.

Dans le film de Tarkovski, il y a un facteur qui dit au héros : « Il faut que vous voyez Maria. » Le héros enfourche une bicyclette qui se dirige vers la maison où habite cette sorcière. « Sauvez-nous tous », dit le héros à Maria. J'enlève le mot « tous » qui me plonge dans l'embarras et le désespoir : surtout pas tous, surtout pas tous. Et si l'on me demande combien de personnes il faut sauver, je dirai : « trois », pour ne pas déroger à la règle de la Trinité qui nous sauve toujours de tout ; partout. Mais cette sorcière ne fait que caresser le héros qui découche et couche avec elle. On se demande si c'est ainsi que l'on sauve l'humanité. En faisant l'amour avec les sorcières ? En tout cas, je ne saurais le faire, étant donné que ma sorcière personnelle, mon ange gardien, refuse de faire l'amour avec moi. Il refuse même d'enlever ses vêtements, mon archange Gabriel. « Non, ne me demande pas ça », dit-il. Aujourd'hui, j'ai besoin de mon énergie. J'ai reçu l'ordre de nettoyer un grand pays et pour ça j'ai besoin de toute mon électricité, de tout mon magnétisme. » « Pourquoi ne pas nettoyer toute la terre, tout le cosmos, tant que tu y es ? » lui dis-je. Il se lance dans un discours qu'il ne finit jamais car « le processus n'est pas encore terminé », précise-t-il.

Dans son discours, il emboîte carrément le pas à certains philosophes russes qui prétendent connaître le passé et l'avenir de l'univers où ils habitent, grâce aux efforts de leurs père et mère (et de Dieu, sans aucun doute). Ils disent que tout commence par les forêts et d'autres symboles de la nature. « La nature est symbolique », disent-ils. « Le monde visible est symbolique », renchérissent-ils. Ils continuent à renchérir jusqu'à ce qu'ils arrivent aux temps où l'unité commence à se rendre compte qu'il ne faut plus se déplacer à quatre pattes. Par conséquent, l'humanité se redresse et se rend compte qu'il y a un ciel au-dessus des têtes. Qui plus est, il y a quelqu'un dans le ciel, sinon ni le ciel ni la terre n'ont aucune raison d'être. Pourtant ils ont plusieurs raisons d'être et aucune raison de disparaître, et les humains se mettent à croire en ces raisons au fur et à mesure qu'ils quittent les forêts et

la nature en général. Ils comprennent qu'il faut dominer la nature pour ne pas se faire doucher au cours des promenades, pour ne pas se noyer dans les mers. Les humains sentent à présent cette électricité dont les médiums et magnétiseurs parlent avec enthousiasme. Ils installent un tableau de commandes et jouent avec des interrupteurs pour allumer les lumières dans l'univers et aussi dans leur cœur. « Dieu a voulu racheter les hommes », dit Pascal, et ils entendent sa voix d'outre-tombe. Ils déterrent Pascal et il répète la même chose, comme si, au cours de sa mort, toutes ses pensées s'étaient réduites à cette phrase.

Les humains enterrent Pascal et se mettent à ruminer au sujet de cette phrase. « Dieu à voulu... » « Pourquoi ne l'a-t-Il pas fait ? » Peu importe : les humains ont appris le mot « Dieu », et c'est ce qui compte au stade de l'évolution qu'ils ont atteint grâce à Dieu. « Pourquoi a-t-Il voulu que l'on atteigne ce stade, cette phase ? Et l'ignorance ? et la *docta* ? N'est-elle pas mieux ? » « Vous parlez de Dieu. Mais savez-vous de quoi vous parlez ? » « De qui ? De Dieu. » « Comment le définissez-vous ? » « C'est quelqu'un que l'on ne peut définir. » « Vous dites que c'est quelqu'un. N'est-ce pas une définition ? » Et patati.

On progresse, on progresse. Dieu a besoin de on ou de nous, comme on dit communément ; sinon Il n'aurait rien créé du tout, même pas un brin d'herbe. Chaque brin d'herbe pense à Dieu et L'aide à se comprendre, à se retrouver dans le monde qu'Il crée continuellement : il y a des bangs partout et toujours. Et les humains font de même car ils ne peuvent pas faire autrement, de sorte que la Création recommence de plus belle. Elle n'est pas belle du tout, et personne ne pense que cela a de l'importance. L'important se limite à la vie elle-même, et l'on avance tout doucement vers la réalisation d'une grande union où Dieu sera presque identique à n'importe quel être humain ; pas à un chien, pas à un chat qui sont inférieurs à Dieu et à sa création la plus louable, la plus respectable : l'être humain, autrement dit. Il y a donc (d'après les philosophes russes et étrangers) une sorte de synthèse, grâce à laquelle l'harmonie régnera de par le monde et à travers le cosmos tout entier. Et s'il reste un coin du cosmos où l'harmonie ne régnera pas, les humains et leur Dieu feront un grand effort et l'harmonie s'installera partout, une fois pour toutes, deux fois pour toutes. On ne rachète plus rien : tout est racheté et cacheté et envoyé au Jugement dernier. D'après un philosophe russe, ce jugement n'est pas un mythe ni une conte de fées (de Pérot) : c'est le plus grand événement de la vie humaine ; et même les chats doivent se plier à sa loi.

Dans le film que je regarde, les gens s'amuse et fêtent quelque chose, et je crois que nous sommes à la veille de Noël où tout le monde doit se sentir heureux, parce que la délivrance arrive à grands pas. Nous voyons chaque pas de cette délivrance et les rois mages arrivent, sonnent à la porte, et nous ouvrons la porte pour que ces rois et leurs suites

innombrables puissent assister à la fête de l'humanité. (Rien à voir avec le quotidien parisien.) Les rois arrivent, se mettent à table et l'on se met à fêter l'événement qui libérera l'humanité entière et même les groupuscules qui se situent hors de cette humanité : il ne faut rien oublier, rien oublier du tout. Du tout, surtout du tout. Il y a une synthèse, une hantise et tout continue, comme si de rien n'était. Il paraît, pourtant, qu'il s'agit d'une nouvelle étape au cours de laquelle le Tout-Puissant passe la torche aux moins-puissants : aux humains, comme d'habitude. Cette étape s'apparente à l'étape précédente où le processus de la création battait son plein : la lumière et la lune ont fait leur apparition au cours de ce processus et de ses retombées. Le processus retombe et Jupiter avance vers nous, si bien que nous n'avons plus besoin d'un télescope pour le voir et le sentir.

Je me dis que tous ces films et la vie ne sont supportables qu'à condition de nous relater les faits qui concernent les souffrances, la mort, les querelles, et tout ça ; et tout ça. Quand les gens sont de connivence dans un film ou dans la réalité de tous les jours, cela devient insupportable au bout de quelques secondes : on se dit qu'il s'agit d'un mensonge, d'une nouvelle manifestation de l'hypocrisie qui ne règne pas exclusivement dans les pièces de Molière. Et les anges, mon ange gardien ? Hier, cet ange qui m'appartient, ne serait-ce qu'en partie, a nettoyé un château qui était en proie aux démons, d'après ce que j'ai compris et appris. J'imagine que mon ange a fait le signe de croix et que les démons ont filé à l'anglaise. Je ne sais pas comment ces choses se font ; je ne sais rien du tout, surtout lorsque je parle de Dieu, comme disent Maître Eckhart et Nicholas de Cues. Je me demande si je sais quelque chose, à part « deux et deux font quatre ». C'est peut-être la meilleure preuve de l'existence de Dieu que Kant n'a pas encore réfutée. Je ne sais d'ailleurs pas s'il réfutait le Tout-Puissant (ou le Tout-Dieu, comme disent certains) ou les preuves de Son existence. En tout cas, je ne réfute rien du tout. J'accepte, j'accepte. J'accepte tout ce qui se situe en dehors des humains et leurs quolibets : ils sont trop quolibétiens pour que je les accepte.

Qu'entend-on par la création ; dans le milieu humain ? Lorsqu'on parle de la Création tout court, on imagine notre Seigneur Dieu qui agite sa barbe et produit de cette façon le Tout-Puissant Big Bang. Ce dernier secoue l'univers qui n'est pas encore créé – pas à ma connaissance. Ou bien, notre soi-disant liberté précède la création de l'univers, si bien que les gens se promènent dans le cosmos et sautent par-dessus les étoiles avant qu'elles ne soient créées ; sinon il n'y a pas de liberté et par conséquent le monde n'a aucune raison d'être. On accuse souvent la raison de brouiller les cartes et même les astres. Ce n'est pas la raison – c'est le brouillon, disent certains philosophes qui aiment Pascal et emploient souvent son verbe favori – s'abêtir. Il faut s'abêtir en renonçant à la raison et à ses

raisonnements ou c'est elle, la raison, qui nous abêtit – bien plus que notre propre bêtise. Je ne sais pas si je raisonne en ce moment ou bien si c'est mon cœur qui parle ; et n'oublions pas que le cœur a ses raisons que ni notre raison ni nous-mêmes ne connaissons pas. Et une fois de plus, nous sommes tentés de nous demander si nous connaissons quelque chose. C'est ainsi que le genre humain procède en créant quelque chose, ce qui est nécessaire, sans quoi ni le monde ni Dieu ne peuvent vivre. N'oublions pas que si un soufi dit à quelqu'un : « Depuis quelque temps, je ne vois plus Dieu. Serait-il mort ? », ce quelqu'un est obligé de lui répondre : « C'est toi qui es mort, mon pauvre ami. Tu n'es qu'un pauvre type, rien de plus. »

Bon, nous en concluons que les humains s'adonnent au processus de la création en se demandant s'ils connaissent quelque chose ou non ; quelqu'un ou non. Moi, je réponds ainsi : « Je ne connais personne, Dieu soit loué (à part les morts, cela va sans dire), mais je connais toute chose, toutes les choses et tous leurs en soi. » Je peux même composer un poème à ce sujet pour ajouter une touche poétique à la création qui est en train de se faire :

*Je me demande si je connais,
 Quelque chose, quelque chose.
 Oui, réponds-je, je connais
 Cette table, cet ordinateur.
 À l'exception de Dieu, pourtant,
 Je ne connais personne, personne.
 Pour Le connaître, j'abandonne
 Et la partie et la patrie,
 Quelle qu'elle soit, quelle qu'elle soit.
 N'aurais-je rien ? pas de raison, pas de soi(e)
 Soit, soit, soit, soit : j'ai mon Dieu. Je L'ai, mon Dieu.*

Grâce à ce poème, une fois de plus la création se met en marche ; clopin-clopant, comme on dit. Peu importe – ça marche, ça marche, on est en marche, paraît-il. Quel dommage que je ne puisse plus aller au marché de Versailles. En Belgique, je demeure cloîtré chez moi : Bruxelles ne présente aucun intérêt. Et si, dans mon for intérieur, je découvre des velléités qui me poussent vers la porte de sortie, j'entends la voix de Molière : « Demeure, demeure ! » Et je demeure, je demeure. Pascal nous aurait-il conseillé de devenir des demeurés mentaux ? Disait-il à la cantonade : « Demeurez, demeurez, demeurez,

demeurez, mentaux, mentaux, mentaux, mentaux, mentaux. » ? Les gens mettaient leur manteau et sortaient, se promenaient dans les rues et dans les salles de bal – pour s’abêtir de la meilleure façon. Il n’y a rien de mieux qu’un salon, qu’un club pour s’abêtir, pour aiguïser sa bêtise.

La lumière risque de nous abêtir aussi, malgré ses qualités salvatrices. Je vois la lumière, dit-on, et ceux qui entendent ce dit pensent au Royaume de Dieu et aux anges qui passent leur temps à une table éclairée par un lustre que l’on appelle le soleil. Non, le soleil aveugle tout le monde, sauf Dante qui voyage au Paradis. Je ne verrai pas le Paradis de sitôt ; c’est pourquoi j’imagine un dîner aux chandelles. Chaque chandelle est une âme que l’on sauve de justesse et avec une justesse enviable ; c’est ainsi que je me représente la lumière. En tout cas, c’est une de ses représentations, un de ses mondes. Et puis il y a son opposé qui ne veut pas le rencontrer, malgré tous les efforts de Nicholas de Cues, et je reconnais ce rival dont nous avons déjà parlé à maintes reprises car on ne peut pas le passer sous silence, quelle que soit l’épaisseur de ce silence. Ce sont les ténèbres, c’est le chaos primordial et post-mondial, et ce chaos donne d’abord naissance au monde, comme une vraie mère, comme une mère poule. Mais cette mère regrette aussitôt son acte créateur : elle ne sait que faire de ce monde déréglé. Nous ne le savons pas non plus. C’est pour cela que nous agaçons notre mère, nous la harcelons de nos questions inutiles. « Chère poule, dites-nous ce que nous sommes et ce que nous faisons dans cette galère. » « Ce n’est pas un galère, répond la mère-poule. C’est la terre nourricière. Elle reprend le flambeau. C’est elle qui vous nourrira dorénavant. » « Non, nous ne le voulons pas, répondons-nous. Nous ne voulons ni de cette terre ni de sa nourriture. Nous attendons une visite des extra-terrestres. Ce sont eux qui nous allaiteront et nous nourriront. Nous détestons tout ce qui se passe sur cette planète, surtout la Deuxième Guerre mondiale. »

Je suis rarement d’accord avec Stephen Hawking, et la crainte dont il nous entretient dans un de ses innombrables articles nous parle des extra-terrestres qui, d’après lui, se comporteront comme les Espagnols à l’époque de Colomb. Selon lui, ses Espagnols (pas Colomb lui-même) ont tout ravagé et l’ont tué tous les aborigènes sans exception. Ils ont détruit toutes les civilisations, y compris celle de Maya et celle des Aztèques. Il n’en reste que quelques statues, quelques murs et un calendrier qui, pendant quelques années, nous condamnait à mort, de sorte que beaucoup de nos compatriotes ont acheté des espaces souterrains où ils entendaient un boum aussi grand que le bang connu des scientifiques. Ensuite, on nous a expliqué qu’il s’agissait d’un simple changement, d’un renouvellement

plutôt extraordinaire, mais rien ne se renouvelle, malgré les prédictions, les prophéties, les prophètes et les calendriers de toutes sortes ; sauf les Smartphones et tutti quanti.

Bref, au lieu de cesser l'émission de signaux à portée cosmique – par crainte de ne pas attirer l'attention des voyageurs interstellaires – nous émettons tout ce que nous pouvons pour nouer des contacts, pour communiquer avec nos semblables et dissemblables. Nous parlons déjà de l'aboutissement de notre projet en disant que le résultat que nous obtiendrons sera la plus grande découverte scientifique de tous les temps – plus grande, en tout cas, que la découverte de la roue. Aucune route ne nous permet de nous mettre en rapport avec les envahisseurs extragalactiques, tandis que les lumières envoyées dans l'espace renseignent les harceleurs de notre mode de vie : nous aimons les dîners aux chandelles. Et si, un jour, ils réussissent à atterrir, en fin de compte, à coup sûr, ils nous poseront la question : « Que mangez-vous tout le temps ? »

Les philosophes russes que saint Thomas et son thomisme ont épargnés, parlent assez souvent de l'unité globale – dans les termes que l'on utilise pour définir le réchauffement de la planète. Il est vrai que Nicholas de Cues en parlait aussi, comme s'il avait voulu faire fi du thomisme (pas du christianisme), mais les Russes, guidés par leurs patriarches, y insistent avec un tel acharnement que l'on se demande s'ils arriveraient à survivre, si on les enfermerait, ne serait-ce que l'espace d'une demi-heure, dans une pièce isolée, dans la tour de Montaigne et de Descartes. Ils (ces Russes) ne se contentent pas du rassemblement auquel ils appellent l'humanité (unissez-vous, embrassez-vous), mais ils pensent aussi à tout ce qui vit et ne vit pas : aux brins d'herbe qui ne font que grandir et mourir. (Ils ne réfléchissent point.) Ils pensent aux animaux domestiques et aussi aux lions qui croquent les humains en Afrique et ailleurs. Ils pensent au cosmos qui tourne autour de nous, comme pour nous prouver que nous sommes au centre du monde. Ou bien c'est nous qui tournons tout en rond. (Les extra-terrestres nous appellent des « rondelles ».) Bref, elle tourne, il tourne, ils tournent ; et cetera tourne aussi. Et les malheurs nous attendent au tournant. C'est ainsi que les philosophes russes créent l'unité dont leur philosophie dépend, sur laquelle elle compte.

Leur philosophie prend son essor dans l'omnipotence, dans la primauté du langage (tourner, tournure) que l'on constate de plus en plus, à en croire Jacques Monod et son livre sur le hasard et la nécessité. Il est nécessaire de dire avec lui : « L'idée que l'acquisition primaire du langage est liée à un processus de développement épigénétique est confirmée par les données anatomiques. » Le cerveau que nous possédons (admettons, admettons) ne nous est pas donné tel quel. Autrement dit, il n'est pas une donnée immédiate de la conscience du Créateur. « On sait en effet (je le sais à présent) que la maturation du cerveau se poursuit

après la naissance pour s'achever avec la puberté. » Ensuite je lis plusieurs pages sur les neurones corticaux, leurs interconnexions et enrichissements. Cela me rappelle (et je n'arrive pas à me défaire de cette association) notre histoire ; l'histoire de l'humanité, ses hauts et ses bas. Tout au début nous n'étions pas tout à fait en bas, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer en regardant l'échelle de Jacob ou toute autre échelle. Ce n'est pas la peine de regarder ces échelles pour rien : il faut que quelqu'un (pas toujours Jacob lui-même) utilise ces échelles et grimpe, grimpe, grimpe ; plus haut, encore plus haut, encore. Les badauds qui observent la scène se disent : « C'est ainsi que nous vivons. Nous sommes sur terre, mais grâce à ce mouvement vertical, à cette évolution créatrice, nous nous approchons de plus en plus du Créateur et des anges. » Je leur dit que ce n'est pas la peine de grimper pour recevoir la visite d'un ange : je l'ai reçu au lit, au moment où je me réveillais pour affronter la dureté de la vie. Cet ange m'a dit : « Dur dur. C'est ce que tu penses ? Ne t'inquiète pas : tu seras avec moi. Avec moi, même la mort n'est pas dure. Une délivrance, rien de plus. Un soulagement, un passage. D'ailleurs, elle n'existe pas. Tout est la vie éternelle. »

Les autres badauds se mettent à contredire les premiers badauds. Ils disent textuellement : « Nous étions au Paradis, et le Paradis ne se trouve pas dans les bas-fonds. Et puis nous avons chuté. N'avez-vous jamais vu une étoile filante ? Nous avons dégringolé de votre échelle. » « Mais à présent nous reprenons notre montée vers la vérité inconditionnelle. C'est ce que l'on appelle 'l'histoire'. » Lorsque les Russes nous enseignent leur unité, nous constatons qu'ils y incluent les extra-terrestres et même les étoiles filantes qui sont mortes depuis des siècles. Et les trous : noirs, blancs, rouges. Et ils s'appuient toujours sur le langage en disant qu'il vient directement de Dieu ; sinon la thèse de Chomsky, sa grammaire universelle, ne tiendrait pas la route. Et elle tient la route de mieux en mieux. Qui plus est, elle grimpe. On nous dit que le langage n'a rien à voir avec la notion qui nous parle de « superstructure ». C'est la structure même de notre être, son noyau – son cœur, comme dit Pascal. Ou ses racines enfouies dans le néant ou le chaos.

Évidemment, tôt ou tard, on tombe sur le mot « logos » et l'on se dit que la parole de Dieu est à l'origine de tout ce qui se passe dans le monde, y compris la Deuxième Guerre mondiale dont on parle sans arrêt, ne serait-ce que pour fustiger les criminels Nazis. Logos est présenté à toutes les sauces et l'on parle même de la Sophia, sans savoir exactement de quoi et de qui il s'agit. On dit que cette Sophia (il y en a beaucoup d'autres) est la force qui guide le monde vers le haut, vers la conjonction, la conjuncture – vers l'union, vers le Tout-Puissant, car sans Lui l'humanité ne deviendra jamais toute-puissante. Et la Sophia convient à la circonstance, bien plus qu'Adam Kadmon. Après tout, elle est aussi féminine que

l'humanité entière. On a beau parler des androgynes que l'on sert aussi à toutes les sauces, même à la sauce de Dieu (Il est androgyne, Lui aussi), on se rabat finalement sur la grammaire, et n'importe quelle chaise sera toujours féminine, même une chaise roulante. C'est en partie pour cela que les Belges nous disent : « C'est la bière 'Redoutable' qui assume de nos jours le rôle de la Sophia . C'est la bière des grimpeurs. » On lit sur l'étiquette : « Brassée en Belgique de façon artisanale, La Redoutable est une bière blonde triple refermentée en bouteille et non filtrée. Par son authenticité et son caractère, elle rend hommage aux 9% de la célèbre côte de la Redoute. » Les Belges vont plus loin encore : ils prétendent que toutes les bières jouent le personnage de Sophia « qui est multiple », d'après eux. « Ce n'est pas parce qu'on ne voit rien qu'il n'y a rien à voir », précisent-ils. Autrement dit, il y a des Sophia qui se tiennent derrières les arbres. On voit un arbre, mais on ne voit pas Sophia qui se tient derrière lui, tout en poussant le monde vers le haut. C'est ainsi qu'on vit et qu'on avance à tâtons, si tant est que l'on avance, au lieu de reculer.

On nous dit que tout vient de Sophia, de sa multiplicité et énergie. Les astrophysiciens (qu'ils soient belges ou non) nous parlent de grandes galaxies primitives qui sont aussi actives que n'importe quelle Sophia (Loren, par exemple). On se demande comment ces galaxies primitives ont pu se former en si peu de temps. Et l'on répond : « Ce sont les bâtisseurs que Dieu planta au milieu de l'univers ». Ces objets célestes bousculent le modèle d'évolution de l'univers. C'est-à-dire que celui-ci (l'univers dont nous parlons) n'a pas soumis son mûrissement aux stades, au développement darwinien au cours duquel nous nous sommes éloignés des microbes pour devenir les singes. On nous reparle, à cette occasion, des trous noirs, « car leur cœur où loge le trou noir central est à nu, visible, une flambée de formation d'étoiles se distinguant tout autour ». (Pour une fois, il ne s'agit pas d'étoiles filantes.) Moi aussi, j'ai envie de parler des trous noirs, de la noirceur intrinsèque.

« Ces astres très compacts développent un champ gravitationnel si intense qu'ils attirent toute matière et lumière passant à leur proximité. » Saint Jean nous dit que l'univers est bâti sur le mal, malgré toutes les interventions, toutes les invectives de Dieu. Ses successeurs (parmi lesquels il y a des astrophysiciens) nous signalent que le mal est puissant « au point d'attirer tout l'univers, même les objets qui se trouvent très loin de lui. « À des années-lumière », précisent-ils. Notons que, pour une fois, la lumière n'est pas de bon augure. On parle à ce propos d'un trou noir super-massif qui rassemble quatre millions de masses solaires. Les philosophes russes sont beaucoup plus modestes dans ce domaine, dans le royaume du mal. Ils disent simplement que le mal est une fissure, « comme si un enfant laissait tomber, par mégarde, un vase ». Si je comprends bien leur doctrine, ce vase ne se

casse pas en mille morceaux, comme pour prouver que le langage n'est pas tout-puissant, contrairement à ce que disaient les structuralistes français. D'habitude, lorsqu'on parle d'un vase qui tombe, on ajoute « en mille morceaux », ce qui correspond à la vérité ; la plupart du temps. Mais il y a des temps – le temps est multiple, lui aussi – où les vases ne se cassent pas. Et s'ils se brisent, nous ne voyons à nos pieds que trois ou quatre morceaux tout au plus.

Le monde est fêlé ; nous sommes fêlés. À travers ses fêlures, pourtant, pourtant, quelque chose de vrai et de divin continue à s'infiltrer en nous, et les Russes appellent cela « l'énergie de Sophia » ; sur leur lancée. C'est le moment de demander si Sophia a quelque chose en commun avec l'âme du monde. On se demande aussi s'il ne s'agit pas de la même personne ou du même objet d'admiration, de vénération. Sophia a un contact direct avec le Tout-Puissant qui lui fournit l'énergie nécessaire au sauvetage du monde, à la montée que nous effectuons en direction des étoiles. Quand on explique l'importance de Sophia aux enfants – ils doivent comprendre sa signification, c'est vital – on leur montre un tapis volant et le voleur de Bagdad en disant : « Au lieu de ce voleur, mettez sur le tapis une belle dame. » « Sans merci ? » demandent les enfants. « Avec beaucoup de mercis », répondons-nous. Et nous ajoutons que le tapis en question ne vole pas au-dessus de la terre, de Bagdad à Babylone ou vice-versa. « Il monte, il monte », précisons-nous.

Nous disons aussi que Sophia est une sorte de couverture. Au début de l'histoire, l'humanité était tout en bas, au ras des pâquerettes. Nous savons tous que les pâquerettes sont exposées à toutes sortes d'intempéries. Certains de nous savent que le monde visible (sans parler des mondes invisibles) est vivant : tout y vit et glorifie le Seigneur. Par conséquent, les pâquerettes vivent aussi : elles ne sont pas inanimées, autrement dit ; loin de là. Mais elles ne sont pas animées au point de pouvoir se réfugier dans une grange lorsqu'une pluie diluvienne s'abat sur la terre pour la punir de ses péchés, de son péché originel. Les pâquerettes n'y sont pour rien ; ce ne sont pas elles qui ont mangé le fruit défendu. C'est elles qui sont punies, pourtant, tandis que Sophia protège les humains en mettant une couverture sur leur corps. Cette couverture est relativement chaude, de sorte que les humains ne claquent pas les dents. Ils ne meurent pas non plus : ce n'est pas la peine de monter les cadavres, même si le Paradis continue à attendre les élus. Mais les humains sont censés s'instruire avant de gagner et regagner le Paradis. Et Sophia les instruit en cours de route, à condition que les humains, ses élèves, l'écoutent. Et les cadavres n'écoutent rien ni personne. C'est aux fantômes que nous parlons de temps en temps, pas aux cadavres.

Et l'âme du monde ? Que fait-elle dans cette galère ? Certains affirment qu'il y a deux Sophia : la Sophia céleste et la Sophia terrestre, terre-à-terre. Celle-ci s'occupe des

couvertures, tandis que sa sœur se bat avec Zeus qui continue à nous foudroyer de ses foudres. Sans notre protectrice terrestre, nous serions démunis de corps ; nous serions une image, rien de plus. Certes, une image peut marcher, manger et jouer à la marelle, mais elle n'est pas vertueuse ; elle ne sait même pas à quoi riment la vertu et la bonté. Les images de cette sorte ne servent strictement à rien, et ce n'est pas la peine de les produire à tour de bras. Ce n'est pas à ces images que Dieu pensait en disant : « Multipliez-vous. » Bref, notre chair dépend de Sophia qui marche au milieu de nous, une couverture dans les bras. Elle regarde le ciel où les nuages s'amoncellent, comme si la pitié, la commisération leur étaient entièrement inconnues. Cette fois, il ne s'agit pas d'une simple pluie dont nous avons besoin pour nos plantes et nos récoltes : c'est un ouragan que le ciel (ou Zeus) nous couve. Et cet ouragan (qu'il soit Katarina ou non) risque de nous enlever les toits, les voitures, sans parler des chevaux que nous voyons au ciel, de temps à autre – au moment où les cavaliers de l'Apocalypse s'amuse et se promènent.

Alors Sophia déploie sa couverture et la met par-dessus les toits, tout en disant : « Le ciel est si beau, si calme. » Elle sait que nous possédons de la chair, à présent : c'est elle qui a mis cette chair à notre disposition, à la disposition de nos images. Par conséquent, nous aspirons à la protection ; nous craignons pour notre chair dont la vulnérabilité est bien connue. Même les images ont peur de la pluie, sans parler des ouragans. N'importe quel enfant sait ce qui arrive à un livre qu'on laisse dehors pendant n'importe quelle pluie. Les pensées qui rôdent dans notre tête s'apparentent aux idées de Platon et font par conséquent partie du monde idéal, irréel. Et les intempéries douces (pas d'ouragans, pas de tsunamis) ne portent aucune atteinte à nos pensées. Par contre, notre corps risque de souffrir d'une pluie, même si elle n'est pas diluvienne, surtout si elle s'accompagne de coups de vents glacials qui pénètrent notre corps et jouent avec lui à leur manière en lui infligeant tantôt l'épreuve d'une pneumonie, tantôt un cancer, comme d'habitude.

Mais notre Sophie nationale, mondiale – même si elle est charnelle, comme disent les Russes – est intouchable : ni les intempéries ni l'ignorance des humains ne la touche. Elle continue à nous servir du moyen du transport qui nous amène inexorablement vers le ciel où l'unité divine et matérielle nous attend de pied ferme. Les Russes, d'ailleurs, n'hésitent pas à l'élargir le champ où l'action de Sophia exerce son influence et parfois même sa pression – pour notre bien, s'entend. Les Russes vont au-delà du cosmos, ce que leurs spoutniks ont prédit il y a un demi-siècle, sinon plus, beaucoup plus. Les spoutniks disaient que l'unité ou l'humanité qui pouvait enfin retrouver son calme et son harmonie, se situait au-delà du cosmos empoisonné par le capitalisme et ses excès – les malheurs des travailleurs. Les

occidentaux qui, d'après les Russes orthodoxes, traînent toujours derrière les Russes, élargissent le cosmos autrement – pas divinement, pas au moyen des Sophia successives. Madame Merkel – je me demande si l'on se souvient toujours de cette chancelière allemande – avait décidé qu'il fallait accueillir les immigrants à bras ouverts. Les Européens ouvraient les bras et les immigrants s'enfonçaient dans cette ouverture pour avoir des subsides et des assurances de toutes sortes. Madame Merkel voulait avoir le prix Nobel de la paix, mais la paix ne s'installait pas dans les pays européens qui suivaient le mouvement de sa baguette tant mal que bien, de temps à autre. La Hongrie dit tout de suite : « Pas de baguette. Plutôt des baguettes – pour nous, pas pour eux. » Et cela a commencé, et même les plus optimistes ne croient pas que cela a commencé de plus belle ou de plus beau (il faut, tout de même, respecter les hommes, me semble-t-il).

Aujourd'hui (ou hier) on lit dans *Le Figaro* : « Le dernier sondage Odoxo-Dentsu Consulting pour *Le Figaro* et France Info témoigne du scepticisme des Français : 73% d'entre eux ont une mauvaise opinion de la politique globale menée en matière d'immigration. » Il va de soi que les Français (et les Hongrois) ne veulent pas voir sur le sol natal un grand nombre d'immigrés qui (d'après eux) violent leurs filles, voire leur femme et tous les enfants des environs. Ces Français ne comprennent pas qu'il s'agit des Sophia ; ce ne sont pas des Arabes qui s'installent sur leur territoire pour manger leur pain et boire leur vin – sans penser à notre Seigneur Jésus Christ, pour autant. (Ils ne pensent de toute façon à rien, ces immigrants. D'après les non-Merkel.) Notre unité est en danger, et, pour une fois, Madame Merkel, qui que soit cette femme, a raison : nous devons nous élargir pour atteindre non seulement le trop-plein de notre économie, mais aussi le Tout-Puissant qui, grâce aux immigrants, à tous les élargissements possibles et imaginables, peut retrouver le contact avec l'humanité aspirante, pas avec les humains s'abaissant, dégringolant – dégoûtants, en un mot. Donc, la Sophia charnelle ne nous enfonce pas dans l'abîme dont nous sommes à peine sortis ; elle nous éduque, elle nous élève au-dessus de nous-mêmes, de tout ce qui est bas, méprisable, privé de Dieu. (Même si l'on gît au milieu de Dieu, on peut être éloigné de lui à cause du libre arbitre qui est trop libre, trop cancre.) Mais tout est charnel, tout compte fait ; non seulement le verre que je touche, mais aussi le cosmos que j'apprends ; si tant est que j'apprends quelque chose à part la femme ou l'homme avec qui j'ai fait l'amour, pas plus tard qu'hier. Malgré toutes mes faiblesses, malgré toutes mes jeunessees perdues une fois pour toutes.

Les médecins nous disent pourtant que ce ne sont ni Sophia ni Alexis que nous devons distinguer dans la foule qui se présente à nous un peu partout – même à notre domicile

parfois, le jour du Nouvel An ou à Noël. Cette foule porte de l'électricité dans son for intérieur et aussi sur ses vêtements et tout dépend de la façon dont cette électricité se comporte. Je ne pense pas en ce moment aux pannes d'électricité qui causent des infarctus et des hémorragies : c'est le dessein de cette électricité qui compte, son diagramme. Cette électricité doit créer un corps éthéré d'où notre énergie se précipitera vers nous et vers ceux que nous aimons ou haïssons, de sorte que, quelques minutes plus tard, les gens nous tomberont dans les bras ou tomberont à nos pieds. C'est à nos pieds, à nos bras d'agir à présent ; ils peuvent étrangler notre victime, la fouler aux pieds pendant des heures et des heures. Ils peuvent aussi préparer une pose qui nous permettra de faire l'amour confortablement, même sur un tapis, même dans une baignoire. Mais le corps éthéré a aussi d'autres fonctions : c'est un assistant de Sophia qui veille sur l'humanité et fait en sorte que celle-ci ne descende pas trop bas, ne se vautre pas dans le Royaume du Démon qui ne pense qu'à la matière – à l'argent, autrement dit. De temps en temps, il crie : « Attention, ouragan de matière noire en vue ! Affûtons nos détecteurs, ouvrons l'œil et mettons nos jambes en marche, sinon nous risquons de nous y enliser. » Certes, la matière noire peut être dangereuse – au cas où nous ne saurions pas la manier proprement, en en faisant la Nuit du Destin, par exemple. D'après les savants persans, il ne s'agit pas de n'importe quelle nuit durant laquelle les amoureux s'embrassent dans les allées d'un parc ou sur un banc dans le même parc. Cette nuit permet aux anges de descendre vers nous et de nous offrir notre destin, une enveloppe où notre destin est décrit par le menu (le menu du destin, comme on dit). Les Imams et les Patriarches descendent aussi et nous pouvons les voir, à condition de ne pas nous endormir avant l'aube.

Sophia n'est pas toujours d'accord avec ce rituel : elle croit que nous perdons trop de temps dans le noir. « Vous ne voyez rien, vous ne voyez rien », s'époumone-t-elle. Détrompez-vous, chère Sophia. C'est la Nuit Étincelante. On y voit plus qu'on ne croit. On y voit plus qu'on y voit. Comme si l'on avait une douzaine d'yeux supplémentaires. On voit un ange empourpré, un ange vert-de-gris. « Oui, oui, je vois, répond Sophia. Mais vous n'entendez pas ce qu'ils disent. Vous êtes déconnecté de l'Âme du Monde. Vous avez l'œil de cette Âme. Vous n'avez pas son oreille. » Sophia se trompe : aujourd'hui, l'Âme du monde n'a ni oreilles ni yeux. Elle vole au-dessus de nids de coucous et d'autres nids sans savoir pourquoi elle vole et ce qu'elle doit voler dans le cosmos. Le langage revient sur le tapis d'une manière sournoise et accablante. Le revoilà, disent tous ceux qui détestent les jeux du langage et les joueurs : Wittgenstein, Lacan et Barthes. Peut-il y avoir une pensée sans langage ? se demandent-ils. Et ils répondent : « Le cerveau possède un réseau d'aires

cérébrales impliqué dans les mathématiques de haut niveau comme dans les opérations arithmétiques les plus simples. Et pourtant ces zones n'ont rien à voir avec celles dédiées au langage. »

Comme d'habitude, nous sautons les détails qui abondent tous dans le même sens et nous passons directement à la conclusion où un nombre impressionnant de chiffres nous accueille à bras ouverts. (Et ces bras-ci ne se referment jamais.) Nous voyons Platon et nous réalisons que nous assistons à un de ses cours ésotériques d'où il a sciemment exclu la vertu dont nous avons ras-le-bol. « Les mathématiques, rien que les mathématiques » – voilà la nouvelle devise de Platon. Il nous dit : « Il existe un réseau mathématique dans le cerveau où il n'y a aucune trace du langage qui nous parle sans cesse de la vertu et de la bonne conduite. Nous sommes arrivés à cette conclusion au bout d'un long travail intellectuel dépourvu de dialogues, de questions socratiques et de réponses socratiques. Notre résultat concorde avec d'autres observations, par exemple le fait que certains enfants ou adultes, qui disposent d'un vocabulaire numérique très pauvre, soient capables de réaliser des opérations arithmétiques avancées, ou encore que certains patients aphasiques puissent encore faire du calcul et de l'algèbre. Oui, même un aphasique qui ne comprend rien de ce qu'on lui dit fait ces calculs sans peine. Notez que le même aphasique ne dit rien, et s'il dit quelque chose, on ne comprend pas ce qu'il dit. »

Et cela nous facilite la tâche car personne ne peut nous reprocher quoi que ce soit : nous répondons aux questions et participons aux discussions. On nous dit quelque chose, et nous répondons : « 488900007665432224565. » On ne dit rien, et nous disons : « 367890765334554322 » pour entamer une discussion, pour susciter l'intérêt général. Et l'intérêt général répond d'une façon générale : « 34657680907543. » Et la discussion bat son plein, et le plein bat sa discussion. Il s'agit une fois de plus de l'unité de l'humanité qui se fait grâce à Sophia qui dort en ce moment – on ne dérange pas Madame quand elle dort – et aussi aux efforts des philosophes qui nous disent que tous nos éléments grandissent à mesure que Dieu se comprend Lui-même. Il comprend que sans les humains Il ne vaut rien du tout. En effet, Il ne fait que voler au-dessus de ceci et au-dessous de cela. Les humains et leurs malheurs ne pèsent pas vraiment dans la balance, d'après Spinoza et d'autres « za », comme disent les spinozistes. Le problème ne réside pas dans les dessous – dans les sous-vêtements, comme disent les spécialistes. L'unité dont vous rêvez, disent les spécialistes, est privé de base. Et la base nous parle du libre arbitre. Il y a une entité qui va par çà sans tenir compte de l'entité va-là-valà. Alors ? Et Dieu dans tout cela ? Que faisons-nous sans Dieu dans cette galère ? Nous faisons cette galère sans faire Dieu, pas le moins du monde.

Et puis on nous rappelle Sophia qui continue à œuvrer en créant œuvre après œuvre, si bien que l'on voit une colonne de feu monter au-dessus de tout, de tous nos efforts et nos œuvres. On se dit : « On connaît Sophia à présent. On la connaît par cœur. Il faut, pour commencer, apprendre par cœur cette colonne de feu et la réciter trois fois par jour. Ensuite on montera avec la colonne, Sophia et Maria au ciel où on nous attend de pied ferme. Nous savons que le seul pied ferme sur lequel nous pouvons compter est le ciel. » Mais il y a quelqu'un qui nous dit que nous ne sommes rien et que nous ne serons pas tout, malgré nos efforts surhumains (divins) et surnaturels. Pour devenir ce tout, nous devons rencontrer le Toi – quelqu'un qui nous dévisage et dont le visage nous dit que nous ne sommes pas seul, seulette suis, suis seulette. « Moi n'est pas moi avant qu'il ne rencontre son Toi, ou Toi tout court. » Ces communications divines sont toujours trop courtes, et l'on se dit, après les avoir écouté : « Quoi ? Moi, toi ? Nous, mes, mou ? Que dois-je faire ? Devrais-je me précipiter vers un abîme supplémentaire ? AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! C'est ce que Vous voulez, mon cher Dieu ? Ou suffirait-il (IL) de se prosterner devant Vous, Toi ou Moi, parce que je suis Toi, mon Dieu ?

L'âme du monde est partout, même si nous décidons qu'elle n'est ni Dieu ni Sophia. Elle est parfois aussi petite qu'un atome, mais sa force réside ailleurs, contrairement à ce que disent certains films. (*The Force, the Force.*) L'âme du monde cherche un corps approprié, et ce corps qu'elle recherche est le corps du monde que nous trouvons en nous-mêmes, cela va sans dire, sinon nous ne serions pas de ce monde. Nous le trouvons aussi dans les plantes que nous mettons non seulement dans nos jardins, mais aussi sur les rebords de nos fenêtres. Nous les mettons aussi au-delà des rebords de nos fenêtres pour fleurir les cieux qui ont toujours besoin des fleurs : dépourvu des fleurs, le Paradis flétrira à coup sûr. Et puis il ne faut surtout pas oublier que l'unité présuppose la participation de Dieu et des galaxies hors du commun ; dans tout cela. Quand vous vous dites : « Ce phénomène est hors du commun », vous inscrivez ce phénomène dans l'état de choses qui règne sur terre, car ce phénomène doit l'intégrer coûte que coûte, sinon l'unité sera privée d'un « té ». Comment pourrait-on vivre sans le thé de cinq heures ?

Et puis il ne faut surtout pas oublier que l'âme du monde est une âme, et pas un simple corps – en vertu de sa vertu qui veut tout surpasser pour monter encore plus haut, au lieu de demeurer dans un grenier quelconque, plein de rats. L'âme surpasse absolument tout, même elle-même, et c'est pour cela qu'on l'appelle « l'âme », qu'on lui donne un nom si prestigieux, si immortel. Quelle est la différence entre elle et Sophia ? N'importe quelle âme

– même celle d'un salopard – cherche un corps où elle sera à l'abri des intempéries et des couteaux des Jacques l'Éventreur. Oui, Dieu sait (seul Dieu le sait) qu'il s'agit d'une âme-salope et que cette âme ferait mieux de rester dans le domaine de l'anonymat pour ne pas nuire au monde. Mais Dieu se dit que nous avons mérité « notre libre arbitre ». Par conséquent, si nous voulons qu'un certain nombre de nos concitoyens soient pleins de mauvaises volontés, nous aurons cette mauvaise volonté sur le dos. Une âme pourrie rôde de par le monde, voit un corps aussi pourri que les âmes pourries et s'installe dans ce corps (ils se ressemblent, s'assemblent, la cause et l'effet). Sophia, par contre, ne fait jamais rien de pareil car elle n'est pas tenue à chercher un corps, à s'installer quelque part. Elle a son corps à elle, et ce corps est aussi immaculé que la Conception. Sophia a un corps, malgré son être éthéré, transparent et spirituel d'un bout à l'autre, de sorte que nous disons parfois : « C'est un esprit, pas une femme en chair et en os. » Et pourtant elle *est* en chair et en os, sinon elle ne pourrait pas nous aider : elle serait trop loin de nous, de nos soucis. Seul un corps humain lui permet de comprendre nos souffrances, notre croix et notre bannière. Comment pourrions-nous porter notre croix, si nous n'avions pas le corps ? Il nous aide à porter notre croix et notre Golgotha.

Et une fois de plus, nous sommes en butte à l'énigme insoluble de notre existence, de notre naissance. Comment venons-nous au monde ? Cette question ne concerne pas les moyens de transport : nous pouvons même dire que nous venons au monde en bicyclette ; cela n'a aucune importance. Il faut retenir ceci : s'il n'y pas de nous, il n'y a pas de nous. Précisons : un individu qui reste planté quelque part, tout seul, sans compagnie, ne vaut rien ; il n'est rien, même pas un individu. Rien du tout, voilà tout. Heureusement pour lui, il y a d'autres individus de par le monde où il vit, fume, boit du whisky et fait l'amour avec des filles ou des garçons. Il y a un garçon qui s'approche de cette non-existence et du coup, cette dernière devient une existence à plein temps, à plein espace. Cette existence s'appelle « nous », pas autrement. Dieu s'appelle « Toi » ; nous, nous appelons « nous ». Et l'existence du Mal ? Quelle théodicée pourrait-on proposer pour expliquer son existence, son importance ? L'importance d'être le Mal. (Les féministes l'appellent « Mel ».) Ce nous se promène partout, comme pour démontrer à tout le monde son existence en chair et en os. Quand un individu est seul, il n'est pas en chair ; il est simplement en os. Mais lorsqu'un autre individu se joint à lui, il (cet autre individu) apporte avec lui un morceau de chair pour l'en revêtir (le premier individu). D'où sort cette chair ? Nous nous demandons pourquoi le deuxième individu, à la différence du premier individu, possède un morceau de chair. Parce que, contrairement au premier individu, ce dernier individu est un individu en chair, pas en

os. Nous assistons à un échange spectaculaire : l'individu osseux tend à l'individu charnel un paquet d'os, tandis que l'autre individu se dépouille d'une partie de sa chair. C'est cela, l'amitié que nous admirons dans le célèbre essai de Montaigne, dans le livre que Cicéron consacre à ce sujet. Si je ne me trompe : je confonds souvent Cicéron avec Sénèque.

Nous avons consacré trop de temps à la chair du monde, à son corps qui, en définitive, ne compte pas car, d'après les Grecs et les autres, tous les chrétiens, il faut s'en débarrasser pour revêtir le corps glorieux. Imaginez un vestiaire rempli de corps glorieux qui, aux cieux et aux environs des cieux, remplacent les manteaux, les fourrures et les chapkas. Vous mettez un corps glorieux sur votre pauvre âme, et elle se met à resplendir dans toute sa gloire. Hier j'ai eu une vision, et j'appelle cette vision « une vision construite » car elle n'est pas tombée sur moi depuis le grand bleu. Elle n'est pas tombée, pour tout vous dire ; elle s'est construite tout doucement sous mes yeux, devant moi. J'ai vu le Tout-Puissant ; appelons-Le Dieu, pour ne pas nous détacher entièrement de toutes les coutumes, de tous les rites. Oui, c'est Dieu Lui-même que je voyais face à face ; et vice-versa. Dieu me voyait, me regardait, et pour une raison inconnue je me suis dit que je ne m'étais pas maquillé dans ma salle de bains. Je ne le fais jamais, bien entendu, et je me demande pourquoi cette réflexion a surgi dans mon esprit, venant sans doute du même grand bleu ou des mêmes cieux. Il y a des bleus partout : sur notre corps, dans le ciel, dans la mer. Certains de ces bleus sont grands, d'autres petits. Certains nous font du mal, d'autres nous procurent une sensation fugitive de bien-être. Dieu, bleu, Dieu, bleu. Si Dieu est le seul bleu que nous voyions et possédions, Il est grand, grandissime. Il est le Bleu Absolu. C'est pour cela que de temps à autre ou tout le temps nous avons atrocement mal.

Peu à peu j'ai acquis la certitude que je n'ai pas bougé du fauteuil où je me suis trouvé au moment où j'ai vu la face de Dieu. Lui non plus. Parménide nous a convaincus : si Absolu il y a (si Absolu Ilya Ilitch, comme disent les Russes), il n'y a pas de place pour les autres. Où ? De par le monde, de par les cieux. Moi, je suis aussi cet Absolu – pas uniquement à cause de ma paresse, à cause de mon aversion de tout mouvement, si insignifiant soit-il. Si mouvement Ilya Ilitch, je le déteste. C'est ainsi que l'on devient Dieu-Homme ou Homme-Dieu. Qui plus est, nous gardons le silence, Dieu et Moi. Le silence et l'absence de tout mouvement s'entendent bien – comme deux larrons. Les dialogues sont insupportables et les querelles domestiques auxquelles nous assistons d'une manière ou d'une autre, finissent par déteindre sur les monologues socratiques. C'est un dialogue interminable et monolithique que nous entendons jour et nuit, nuit et jour.

SOCRATE : Veux-tu connaître la vertu ?

LE CANCRE : Tu m'as battu hier soir. Était-ce vertueux ?

SOCRATE : C'était pour ton bien, c'était pour ton bien.

LE CANCRE : Tu n'es pas Dieu. Seul Dieu a le droit de me battre. Sais-tu que je te hais ?

SOCRATE : Tu parles comme une héroïne de Bergman, pas comme mon disciple.

LE CANCRE : Je ne veux pas parler comme tes autres disciples. Ce sont des hypocrites. Moi, je suis Hippolyte.

SOCRATE : D'accord, d'accord. Soyons humains, tout simplement.

HIPPOLYTE : Je ne veux pas être humain.

SOCRATE : Ne sens-tu pas l'amour qui remplit ton esprit et ton âme depuis ta naissance ?

HIPPOLYTE : Je ne sens que mon corps. Et mon corps sent la haine, rien d'autre.

SOCRATE : Tu parles comme Nietzsche, pas comme Hippolyte.

HIPPOLYTE : J'aime Nietzsche.

SOCRATE : Prends l'amour que tu as pour Nietzsche et mets-le partout. Où que tu ailles, tu ne verras en ce cas que l'amour. C'est cela, c'est cela son éternel retour.

Mais la confusion qui règne dans l'esprit et aussi dans le monde ne se contente pas de la moquerie dirigée contre Socrate et ses acolytes. Tout cela va beaucoup plus loin, et par conséquent cette moquerie s'étend bien au-delà de l'univers que nous connaissons ; nous ne le connaissons pas par cœur, hélas. Nous ne le connaissons même pas par esprit. Nous le connaissons de vue, à vue du nez, et c'est tout ce que nous pouvons dire à propos de l'univers et de ses acolytes, ou plutôt satellites. Il y a des satellites partout, et ils tournent autour de Jupiter, et même la terre n'échappe pas à cette règle, malgré le statut privilégié que Ptolémée continue à lui octroyer dans les bibliothèques. Et les dialogues ? les dialogues ? Même Dieu est capable de nous dire, en emboîtant le pas à certains humains : « Vous ne valez rien », ou « Vous auriez pu faire mieux. » Bizarrement, Dieu nous vouvoie, tandis que nous, vous, nous Le tutoyons. Nous disons, « Toi, que fais-Tu là ? » Et Lui, Il répond : « Moi, Je ne fais rien. Je vous observe de loin. Et vous Me voyez à la dérobée. Pas face à face. » D'accord, tout est fissuré et un accord fissuré résonne partout. Mais je crois fermement (et ma croyance est ferme) que Dieu est assis en face de moi, un point c'est tout. Autrement dit, Dieu est un point et ce point est tout, quoi qu'on en dise. Il est là, là, là, et c'est pour cela qu'une de nos chansons se limite à cette syllabe : là, là, là, là. Autrement dit, nous pensons à Dieu tout le temps. Comme disait Talleyrand : « Je pense à ma noblesse tout

le temps, mais je n'en ~~dis rien~~ parle jamais. Noblesse oblige. » Il en va de même pour Dieu et Moi. À qui pourrais-je parler de Dieu ? à mon chat ?

Dieu ne me dit pas que j'ai raté ma vie. Il le fera peut-être : Il rendra Son Jugement, et mes os (sans parler de ma chair) le sentiront. Tout est confus, pour le moment. On dit qu'il y a deux espaces dans l'univers que nous contemplons depuis notre lit et aussi au moyen de nos télescopes. Il y a l'univers du bien où notre bien subit toutes sortes d'avatars ; il y a aussi le méga univers du mal, qui fait mal, mal, mal, mal, mal, mal. On ne répétera jamais le mot « bien » autant de fois que le mot « mal » ; même si l'on possède une foi inébranlable en Dieu et en Ses œuvres ; Ses acolytes. Il y a, paraît-il, un espace entre ces deux royaumes, et cet espace s'appelle « Le Mystère ». Sans ce mystère de pacotille, rien n'existe vraiment, car l'univers et la vie en général ne sont pas si simples que cela : il ne faut surtout pas être simpliste dans ce domaine, sinon, sinon, sinon, sinon, sinon. Ce mystère aiguise notre cerveau et notre intuition qui seraient capables de s'endormir une fois pour toutes ; dans le même lit. Ils ne s'endorment pas et nous nous rendons compte que l'univers n'est pas si simple que cela. Le mal est là – c'est tout dire. Et même si l'on fait un effort surhumain et l'on ne dit pas tout, l'univers persiste et signe ; et l'on voit sa signature à peu près partout, pas seulement sur la voie lactée. Je suis toujours assis là où je suis assis – en face de Dieu. Ce n'était pas facile de L'avoir chez moi : j'ai fait toutes sortes de démarches, de simagrées. J'ai mis un fauteuil en face de moi, dans mon salon. Je me demande d'ailleurs si je n'ai pas acheté cette maison en vue de la rencontre divine.

Je mets donc un fauteuil en face de moi, et je me dis que Dieu va venir, tôt ou tard. Dieu vient toujours très tôt, comme disent les croyants, à condition que l'on croie en Lui ; ou en Dieu, autrement dit. Quoique l'on dise, on tombe toujours sur Lui, comme disent Pascal et d'autres croyants. Où est le mystère ? dans tout cela ? Il y a un fauteuil que je vois et que je peux décrire par le menu. (Ce n'est pas la peine de le faire à présent : nous connaissons tous les fauteuils Louis XV. Je crois que Heidegger a décrit une table ; par le menu.) Je m'assieds dans mon fauteuil Louis XV ; Lui, Il s'assied dans son fauteuil Tout-Puissant (Lui I). Il est vrai que mon fauteuil est impuissant, mais cela ne compte pas outre mesure ; pas dans le cadre de l'éternité et de la félicité. Mais il paraît qu'il faut laisser assez de place, d'espace, au Mystère dont nous parlons à n'en plus finir. (Les mystères ne se terminent jamais, même après la fin du monde que l'on appelle le Jugement dernier. Et ceux qui veulent vivre à tout prix, disent « L'Avant Dernier Jugement ».) Et si Dieu me disait, tout à coup : « Tu aurais pu faire mieux » ? Je répondrais : « Le mieux est l'ennemi du bien. »

Alors, Il risque de me répondre : « Alors, tu es mon ennemi, car Je suis le Bien et le Mieux à la fois, multipliés par mille-et-une nuits ensoleillées. »

On parle de Dieu, surtout quand on Lui adresse des prières, sinon on risque de mourir avant le crépuscule ou juste après, ce qui revient au même ; à peu près. Mais il se peut que l'on soit né d'œufs que les oiseaux déposent quelque part pour que la naissance du monde se perpétue à travers les mondes, les espaces et les temps. La naissance se perpétue et nous continuons à souffrir car nous n'avons rien d'autre à faire. Il y a un bec ou un couteau qui perce tous les obstacles et nous sommes là, comme si de rien n'était, comme si l'humanité n'avait jamais souffert de génocides et de balles envoyées par la police, parfois en l'air. Nous savons pourtant que les balles nous atteignent toujours, aussi bien que les paroles, même s'il s'agit des paroles en l'air. Ce n'est pas là la question, car nous nous préoccupons de Dieu, et les autres nous demandent pourquoi nous ne sommes pas aussi terre à terre qu'Aristote ; pourquoi nous ne nous occupons pas de Pierre et Susanne, au lieu de regarder vers le haut où notre Dieu et tous les autres voltigent pour faire plaisir aux prêtres, aux Pères de l'Église, à l'Église tout court.

D'accord, je me tourne vers Susanne ou Lauriane (ou Sophiane) et je dis : « Êtes-vous vraiment amoureuse d'Ignace ? » « Oui », dit-elle. Et je me sens obligé de parler des humains pour ne pas les perdre de vue et de vie ; sinon ma vie n'aurait pas de sens. Mais je reviens à Dieu, comme si je pouvais m'en détacher, ne serait-ce que l'espace d'un instant ou n'importe quel espace, n'importe quel tant. D'après ce que j'ai compris en lisant les livres savants, ce sont des protéines que nous remercions dans nos prières, lorsque nous nous agenouillons devant un lit ou devant un autel. On lit dans un livre ou dans une brochure : « Le potentiel chimique nécessaire à la formation des oligomères n'a pas à être injecté dans le système : on doit considérer qu'il est présent dans la solution de monomères. » Nous (ou moi) disons (nous nous disons) que ce potentiel chimique est suffisamment grand pour créer la race humaine *ab ovo* ou *ab tout* ce que l'on veut, si tant est que l'on veuille quelque chose ; ou quelqu'un. Oligomère veut dire simplement que les mères dont nous parlons sont très riches – aussi riches que les oligarchies russes et chinoises. Ces oligarques décident de créer quelques robots qui sont censés produire de l'argent où qu'ils se promènent ; pourvu que leur promenades soient circonscrites par les désirs de leur créateurs. Les robots à qui on dit « notre mère » se promènent partout ou nulle part : ils peuvent demeurer à leur place, d'autant qu'ils ont assez de place pour demeurer à leur place.

Et puis nous passons aux monomères. C'est le mot et la notion que nous associons aux mères qui nous aident à comprendre le but du voyage, et de la nuit, et du jour. J'ai eu une

(la) mère, et je l'ai toujours, selon tous les calendriers et les arbres auxquels je peux recourir, en cas de nécessité. (Il n'y a que la nécessité, comme on dit communément. En tous cas, on le dit incommunément.) Ces monomères – auxquels nous sommes passés – sont mono par définition, même s'ils sont toujours des mères. Et les mères sont toujours prêtes à donner naissance à qui que ce soit, à quoi que ce soit, à n'importe quoi. Elles/Ils donnent naissance à un nain qui dit : « Je suis un nain et j'en suis fier. » Je ne suis pas contre les nains, contre *niente*. Tout se fait, et je n'arrive pas à traduire cette formule dans aucune langue que je connais. En français elle est concise et belle ; aussi belle que la Reine de la Nuit. Dans les autres langues, elle est Pamina.

Je suis mono, et le malheur qui veut que je reste mono jusqu'à toutes les fins de mes jours me dit : « Tu ne seras jamais stéréo. » Ce que l'on me dit ne m'intéresse pas outre mesure. On ne me dit rien du tout, ce qui arrive fréquemment. On ne me dit rien du tout, parce qu'il n'y a pas de « on » ; il n'y a pas de « non » non plus ; sauf si l'on prend en considération tous les rejets, tous les jets de pierres auxquels je suis en butte ; contre lesquels je bute constamment. Il n'y a pas de on autour de moi, à côté de moi, à mes côtés. Il y a des on partout ailleurs : je regarde par la fenêtre et je ne vois que des on.

On dit que le potentiel chimique nécessaire à la formation des oligomères n'a pas été injecté dans le système : on doit considérer qu'il est présent dans la solution des monomères. Et s'il n'est pas présent dans cette solution, on se sent obligé de l'y injecter, sinon la vie s'arrêtera et l'on demeurera bouche-bée, quelque part, sans se mouvoir, sans suivre le progrès technologique. Et ce serait inadmissible : aucune commission, si louable et indulgente soit elle, ne l'admettrait pour rien au monde. Le processus dont nous parlons à n'en plus finir est thermodynamiquement spontané ; il est aussi cinétiquement spontané, de sorte que l'on dit de lui « C'est un enfant spontané », lorsque la conversation roule sur ses capacités, sur ses talents. Spontanément, il casse deux vases, trois vases et tout le monde annonce à haute voix : « Quel oligopère ! » Aucun catalyseur n'est requis pour l'activer : il s'active tout seul, comme un grand ; parce qu'il est grand. Il s'active, court en tous sens, prouve à tout le monde que la vie est belle et s'écroule quelque part, pas loin d'une oligosœur. Et Dieu dans tout cela ? N'est-ce pas le meilleur catalyseur du monde ? Le premier mouveur, comme disent les Anglais ?

Mais avant de se mettre à croire en Dieu, avant d'acheter quelques bougies et s'agenouiller devant un autel, il faut honorer les protéines, et leur décerner la palme d'or. On tend à chaque protéine cette palme et toutes les protéines se déplacent vers l'Olympe pour en décorer les tribunes et même les dieux qui n'attendent que cela. Les dieux attendent

toujours les palmes d'or qu'ils tiennent au-dessus de leur tête pour qu'on les reconnaisse, salue et honore dans les livres sacrés. Et puis on s'attaque aux démons de Maxwell. Pourquoi sont-ils des démons et pas des anges, pas des démiurges ? Parce que si Dieu dit à un ange : « Va à droite et pas à gauche », l'ange obéit au doigt droit et à l'œil droit de Dieu. Par contre, un démon n'obéit ni au doigt ni à l'œil, même s'il s'agit de l'œil gauche. Il se dirige dans la direction opposée et s'oppose par conséquent à la direction imposée par Dieu. Il paraît que tout cela est étroitement comparable à la formation de cristaux moléculaires à partir d'une solution de molécules constituantes. Mais un homme entre en scène et dit à haute voix (et sa voix est très haute, sa voix de rogomme) : « Je l'aime (qui ?) et vos molécules ne m'intéressent pas. Ni vos molécules ni vos calculs. C'est l'amour qui compte et prime. » Et cet homme prime – il n'y a aucun doute là-dessus.

Que peut-on choisir dans tout ce barda ? *da* ? Non, non, je choisis *niet*, nettement. Comme les protomères, comme les protoplasmes, comme les protons. Dieu est plus simple, comme disait Pascal. On Le voit, on Le touche et Il dit : « C'est bien moi. » Et pourquoi je souffre ? aujourd'hui encore plus qu'hier ? Hier, je me disais : « Encore un décibel et tout est fini. » Le décibel venait, mais rien n'était fini ni même entamé, pour tout vous dire. J'ai peut-être entamé une belle au bois dormant, encore une, mais c'est tout, c'est tout. Et ce n'est pas suffisant : il faut entamer au moins trois belles au bois dormant, sinon cela ne servirait à rien. De toute façon, cela ne servirait à rien, même si vous entamez mille-et-une belles au bois dormant. Vous les entamez et vous voyez mille-et-une entames en face vous, étalées sur un tapis persan.

Nous voyons trois, quatre, cinq visages devant nous, et l'un de ces visages s'appelle Sophia. On ne sait pas exactement comment s'appelle son corps, mais cela ne compte pas tellement : c'est le visage, les yeux et l'âme qui comptent. D'habitude, Sophia (ou plutôt son visage) monte pour nous entraîner vers le ciel sans tarder – il ne faut jamais être en retard avec saint Pierre, saint Paul et les autres, mais cette fois elle demeure en face de moi, comme si c'était sa demeure octroyée par le Tout-Puissant au tout début du Temps qui débute ainsi : 1, 2, 3, 4. Qu'est-ce que cela veut dire ? Un aristocrate russe (en voyant ce visage en face de lui) se posait sans cesse cette question : « C'est quoi, tout cela ? À quoi ça rime ? » Et un père de l'Église lui répondait : « Ça rime avec crime car elle est messagère des gnostiques, des hérétiques. »

Et moi, je vois une infirmière devant moi, et je lui pose la question rituelle : « Êtes-vous Sophia ? » Elle me répond que non et me demande qui est Sophia. Une infirmière ? un médecin de garde ? « C'est un ange gardien qui me pousse vers le haut. Elle me donne des

coups de pieds, si nécessaire, si je traîne en route. » Et puis je constate que j'ai atterri aux urgences, aux soins intensifs d'un hôpital où mon ange gardien m'avait déjà amené deux fois pour me sauver la vie ou au moins une parcelle de celle-ci ; un pied, par exemple. Il est vrai que la plupart des pessimistes croient que nous vivons en Enfer, mais il y a un groupe de pessimistes endurcis qui pointent vers l'inscription « Soins intensifs » et disent que nous vivons au sein de ces soins. (Pas dans un parc « Sans Soins ».) « Mais personne ne me soigne », répondent les autres. « Ils ne sont pas encore intensifs, les soins que l'on vous porte. Vous sentirez leur intensité un de ces jours. » En effet, les piqûres commencent et puis recommencent de plus belle. On vous donne une piqûre dans la jambe pour qu'aucune boule ne se forme dans votre cuisse. Et puis on vous pique la cuisse pour qu'aucun cancer ne pénètre dans votre ventre – dans votre foie, entre autres. On chasse des boules et des cancers à travers de votre corps ; tantôt ils s'envolent, tantôt ils s'enfoncent dans les tréfonds de votre âme, et toutes les Sophia vous montrent leur incapacité à les extraire de votre immortalité, comme elles disent. « Ne vous inquiétez pas : votre immortalité est immortelle et aucun cancer ne peut la détruire. » « Même pas la cirrhose du foie ? » « Non, non, non. Mais on vous conseille de ne pas trop boire de vodka. »

Nous méditons sur ces deux mots : « Soins intensifs, » et nous nous rendons compte que quelqu'un nous chasse de la vie – pour notre bien, sans doute. Il n'y a rien de pire que la vie, ce quelqu'un a l'air d'insinuer, et c'est pour cela votre cirrhose de foie vous fait de bien. « C'est une voie, vous savez, la voie royale. On vous dirige tout doucement vers l'Enfer. » « Pourquoi l'Enfer ? » « Parce que même l'Enfer est mieux que la vie. Il n'y a que des Enfers autour de nous et il faut choisir le meilleur. Le meilleur des Enfers possibles, comme disaient Leibniz et Voltaire. » Pour commencer, vous croisez un Enfer sans piqûre. Mais dans cet Enfer-là (ou dans cet Enfer-ci, si vous préférez) on se met à glisser des sondes dans votre corps, comme si vous étiez un océan où l'on cherche toujours des *Titanic*. « Que cherchez-vous ? » (Vous poussez un cri, et ce cri contient ces paroles.) « Votre âme. » « Mon âme est dans la glande pinéale. » « Non, Descartes s'est trompé sur toute la ligne. Vous n'existez pas, et pourtant vous pensez à n'en plus finir. Finissez-en, s'il vous plaît, pour que votre essence coïncide enfin avec votre non-existence. »

Vous vous dites que vous n'avez rien contre la métempsychose –aux urgences, on ne vous parle que de psychoses – et si vous avez le droit de choisir votre prochaine incarnation en vous appuyant sur votre libre arbitre, qui doit tout de même servir à quelque chose, vous choisissez l'océan. Beethoven disait que Jean-Sébastien Bach n'était pas un *Bach* (ruisseau). D'après Beethoven, il était la mer. Et vous, vous devenez un océan paisible, harmonieux : un

super-Bach, en quelque sorte. Vous comptez sur une douzaine de Titanic pour ne pas mourir d'ennui au fond de vos propres eaux. Vous retombez en enfance, vous jouez avec des navires, des poissons d'or. Et puis vous entendez et sentez un tremblement de tous les sens, de toutes les eaux, de tous les poissons. On vous explique qu'il s'agit d'un test nucléaire qui nous éloigne ou nous approche d'un conflit mondial. Tout dépend du nom de ce test. S'il s'appelle « dissuasion », rien n'éclate – même pas une toute petite querelle. S'il s'appelle « persuasion », tout éclate, tout devient éclatant ; surtout les sons des trompettes qui annoncent la fin du monde. Vous vous dites : « Enfin la fin », mais on vous corrige en disant que le Jugement dernier est déjà dans les parages, pour ne pas dire sur le tapis.

Ils arrivent avec leurs appareils et vous annoncent que la radiographie vous tombera dessus dans quelques secondes. Ils connaissent tous les symboles, tous les parallèles, et si votre estomac n'est pas tout à fait en ordre, on vous dit que dans votre jeunesse vous avez violé plusieurs fils ou une douzaine petits garçons. On vous dit que votre démon vous poussera encore plus loin, d'autant que vous êtes en pleine maturité et par conséquent vous pouvez violer des individus de tous âges, de toutes constitutions. On vous enlève donc votre estomac et aussi votre foie, par la même occasion, en disant que ces deux démons travaillent toujours ensemble. Il ne vous reste que les poumons, jusqu'à nouvel ordre ; cet ordre arrive et l'on vous dit que vos poumons sont des anges gardiens, ou plutôt les émissaires de Sophia dont le devoir consiste à vous faire monter au ciel sans trop tarder, sans attendre le Jugement dernier. Mais ces poumons ne peuvent agir à l'intérieur de votre corps qui les souille sans arrêt : il n'est là que pour souiller tout ce qui lui tombe sous la main. Alors, on extrait vos poumons de cette souillure plus ou moins permanente et on les pend au-dessus de votre tête, comme s'il s'agissait des ballons captifs. D'après vos observations et vos sentiments, c'est vous qui êtes leur captif, mais on vous contredit tout de suite et toujours : il y a toujours des voix et peut-être des corps qui rôdent autour de vous et disent de temps à autre : « Non, vous vous trompez. Pas du tout. C'est faux. » Cette fois on vous informe que les ballons sont vos captifs, parce que vous êtes vil et terre-à-terre. Ces ballons rejoindront d'autres ballons, leur collègues – au ciel, au ciel, si vous ne les tirez vers tout ce qu'il y a de plus bas, vers les fonds de ce bas. Vous priez ; ensuite vous perdez quelques kilos pour faire plaisir à vos inquisiteurs et aussi aux ballons qui pendent toujours au-dessus de votre tête. Vous dites : « Mon Dieu, fais en sorte que je puisse m'envoler. » « Buvez cette huile, dit une voix. Elle est si légère que vous pourriez vous envoler sans problème majeur. »

Vous buvez cette huile et vous sautez plusieurs fois pour vérifier l'efficacité de sa légèreté foncière. Vous vous envolez (tout doucement) et vous atterrissez sur le toit de votre

maison. Dès que vous vous installez sur quelques tuiles de ce toit, le Jugement dernier éclate et une voix qui résonne comme trois tonnerres vous pose la question : « Que faites-vous sur ce toit ? » « J'attends mon transfert au ciel. » « N'êtes-vous pas destiné au Purgatoire ? » « Si, je le crois. » « Alors, vous y êtes. Tout comme le Purgatoire, votre toit se situe entre le ciel et la terre. » « Et le Mont du Purgatoire dont Dante parle dans sa *Comédie* ? » « Vous le trouverez dans votre tête, tôt ou tard. Vous n'avez plus besoin de ces ballons, de vos poumons. Ni de votre rate, d'ailleurs. Ni de votre corps, ni de vos péchés. »

J'étais couché dans une des cellules de soins intensifs, mais il n'y avait rien d'intensif autour de moi. Il y avait des gens qui faisaient la queue, et je me demandais ce qu'ils pouvaient vouloir acheter dans ces cellules, dans ce souterrain. Puis j'ai entendu un sanglot, un seul, et j'ai compris que j'avais un collègue, un frère, une sœur. Il est vrai que tout de suite mon rejet du vocabulaire baudelairien s'est mis en marche, et je me suis dit que quelqu'un était en train de mourir à quelque pas de mon corps. Il va sans dire que ni mon corps ni mon âme n'ont rien senti du tout ; même pas le dégoût que l'on sent d'habitude en présence des mourants et des cadavres. (Et des vivants, d'une manière générale.) Je regardais la ritournelle qui se déroulait sous mes yeux – sans éprouver quoi que ce soit. Les pleurs ont repris leur cours et j'ai vu un homme qui tourniquait, tournicotait au-delà de ma porte, dans l'embrasement de ma porte. Je ne voyais qu'une partie de ces cercles vicieux, mais j'ai su tout de suite qu'il tournait en rond – grâce à mon raisonnement logique et mon intuition. Il tournait en rond sans dire mot, sans sangloter, comme si ces tours suffisaient à exprimer sa douleur infinie, inguérissable. Pour une raison inconnue, j'attendais un autre homme, une autre figure de cette danse macabre : un carré, par exemple. Mais l'homme que je voyais était seul, malgré la présence de sa famille, de ses cousins. C'étaient des musulmans qui pleuraient la mort de leur proche dont la jeunesse avait défié la mort et même les maladies.

Mais la jeunesse (ou la vieillesse) n'a rien à voir dans l'histoire, et les Persans le savaient mieux que quiconque ; d'après Sohravardi. Les Persans parlaient du Premier Être qui, même aujourd'hui, confère aux autres êtres (deuxième, troisième, quatrième, cinquième) leur nécessité d'être. Par exemple, Il se dit que l'être numéro 1003 n'est pas nécessaire : pas comme l'eau ou l'air, en tout cas. Il saute donc de 1002 à 1004, et l'on voit un homme ou une femme tourner en rond ; dans un hôpital quelconque ou en plein air. Cet Être Primordial fait prévaloir la non-existence sur l'existence, de sorte que des milliers ou des millions de nombres disparaissent sans laisser de traces, et l'on constate que des populations entières sont décimées, comme à la suite d'un péché mortel, commun, partagé par tout le monde. On se dit : « Des sites désertés valent mieux que la terre en proie à la surpopulation. »

De toute façon, même parmi les vivants, parmi ceux qui ont résisté au ras de marée de punitions (méritées ou non-méritées), il y a des êtres non-nécessaires qui vivent en vertu du numéro qu'ils portent sur leur passeport ou ailleurs. La possession d'un numéro ne signifie pas un talent, un génie ou même une simple utilité. Elle signifie que votre prédestination vous a mis sur terre, pas sous terre où vous vous trouverez tôt ou tard, même si vous apprenez à voler comme des mouettes. (Pas comme l'héroïne de Tchekhov.) Bon, vous vous promenez sur terre, vous vous ennuyez sur terre ; ou vous jouez aux cartes, au tennis. De temps à autre, quelqu'un vous dit : « Vous savez, vous n'êtes pas nécessaire. » « Et alors ? répondez-vous. Est-il nécessaire d'être nécessaire ? » Et vous montrez à ce quelqu'un votre yacht et un kilo de caviar. « Tous deux sont nécessaires », dites-vous. Il est vrai qu'il n'y a pas de caviar non-nécessaire.

On dit que nous sommes tous égaux et frères et sœurs et neveux et tantes. Par conséquent, nous sommes tous soit nécessaires, soit non-nécessaires. Et ce n'est pas la peine de contredire cette affirmation, parce qu'on vous dit sans la moindre hésitation : « Pour qui vous prenez-vous ? Vous pensez que vous êtes un être supérieur parce que vous avez lu Platon et Proclus ? Et vous pensez que votre personnalité, votre soi-disant moi est aussi profond que ce trou dans l'océan Pacifique ? Détrompez-vous : ce que vous avez est tout simplement un trou, rien d'autre. Votre capacité d'introspection est très limitée. Savez-vous pourquoi vous faites ce choix-ci et pas ce choix-là ? Pourquoi vous parlez de Fichte et pas de Kant ? Vous faites votre choix à la va-vite et puis vous donnez de fausses raisons, après coup, pour le justifier. Vous dites que Fichte parle du 'Moi' et que cela vous convient. Et puis vous ajoutez qu'à la fin de sa vie, son 'Moi' s'est fondu en Dieu. Et cela vous convient aussi, apparemment. Et Kant ? N'aimez-vous pas ses antinomies ? Mais si, vous les aimez, et demain vous direz que Fichte n'est rien à côté de Kant. Mais vous ferez tout pour donner une cohérence à votre comportement. Vous êtes toujours prêt à modifier vos croyances, vos souvenirs et à occulter les autres. Pour tromper les autres. Vous parlez avec fierté de votre 'Moi' et rejetez tous les « Toi » qui se présentent à vous, à votre cerveau. Mais l'expérience présente modifie votre mémoire et du coup votre 'Moi' devient 'Toi', 'Soi' et même 'Rien du tout'. Vous êtes donc un rien, rien d'autre, et lorsqu'on parle de rien, on parle de vous. »

Que fais-je dans cette galère – à l'hôpital où les mourants me disent bonjour, comme si nous suivions le même chemin ? Ils cherchent déjà des copains pour leur « traversée de l'Atlantique » ; c'est ainsi qu'ils appellent le voyage que Dante nous décrit par le menu dans sa *Comédie*. Charon nous attend, Charon nous embarque, et nous voilà en Enfer. (Les malades que je voyais à l'hôpital ne savaient rien du Purgatoire. Pour eux il n'y avait que

l'Enfer, étant donné leurs douleurs qui ne présageaient rien de bon, rien de Paradisiaque.) C'est une galère, cet hôpital, et chaque médecin est Charon, dans la mesure de ses moyens. Qu'y fais-je ? Comment ai-je atterri dans cette barque sur l'océan ? Mon ange gardien l'explique ainsi : « Un jour, un après-midi, j'ai senti ton odeur qui se répandait dans ma demeure. Au bout d'une minute elle l'a envahie pour de bon. Elle me rappelait ta présence, ton imminence, l'imminence de ta mort. Les odeurs nous avertissent de la mort de leur possesseur. Il s'agit de morceaux de l'âme qui se détachent et crient à leur manière : 'Au secours, au secours, au secours.' J'ai donc accouru pour te secourir, pour courir avec toi à l'hôpital le plus proche, car tu n'avais pas assez d'oxygène pour les hôpitaux lointains. Et puis je constate que tu ne peux pas courir. Tu ne peux même pas marcher. Tu montes l'escalier qui mène à ta chambre, tu t'essouffles et t'écroules avant de pouvoir atteindre ton lit. Alors, j'appelle un taxi ; pardon, une ambulance. Un homme et une femme font leur apparition, mais ce ne sont pas des apparitions : ils sont en chair et en os, pas comme moi. La femme t'ausculte, met quelque chose sur ta poitrine et dit : « Si vous ne le transportez pas aux urgences... C'est urgent, ajoute-t-elle. Arrivera-t-il à marcher jusqu'au portail ? » « Si je n'arrive pas à marcher jusqu'au portail, c'est le portail qui marchera vers moi, » dis-je d'une voix rauque. Mais ces gens ne connaissent ni Mahomet ni ses déboires avec les montagnes. Mon ange gardien ne les connaît pas non plus. C'est un ange exclusivement chrétien, je suppose.

Cet ange que j'appelle gardien et mien prend sa voiture – comme s'il avait oublié ses ailes à la maison de Dieu – et je m'y installe. Je pourrais m'installer sur une des ailes, et je crois que préfère cette solution à toutes les autres qui sont banales à crever. L'essentiel est de ne pas crever et j'accepte tout ce que l'on me propose : une voiture, une piqûre. À l'arrivée, on me pique un peu partout, même dans le ventre, comme pour sauver un bébé à venir. Naissance, mort, naissance, mort, homme, femme – tout se mélange dans mon esprit et aussi dans l'hôpital qui m'accueille tant bien que mal. Il m'accueille mal parce qu'il n'y a plus de place là-haut – au Paradis de cet hôpital. Par contre, il y a une place en bas, dans le domaine des soins intensifs où les cris sont intensifs, eux aussi. Pendant un moment, j'écoute ces cris et puis ils meurent peu à peu, ce qui est logique, après tout : la mort appelle la mort, comme disait Bergson. Et les morts appellent les vivants, paraît-il : « Venez, venez, nous nous ennuyons à mourir. Sophocle n'est pas là, Homère non plus. Que faisons-nous dans cette galère ? »

On me donne des pilules, et j'explique qu'aucune de ces pilules ne répond à mon désir le plus cher qui s'appelle « somnifère ». Je leur donne le nom de mon somnifère et ils

commencent à crier à leur tour ; et leurs cris résonnent encore plus fort que les cris de la mort. « C'est le pire somnifère de l'univers. Tout ce que vous voulez, mais pas ça, pas ça. » Je me retourne. Mon ange gardien a disparu, comme s'il croyait ferme qu'à l'hôpital j'avais assez d'anges gardiens à ma disposition. « Demain, je demanderai à mon ange gardien de m'apporter mon somnifère, toute une boîte. » « Vous faites donc de la contrebande, dit le médecin. Quelles sont vos autres occupations ? » « Je suis pianiste, écrivain. » « Que jouez-vous ? Boum-boum-boum ? » « Oui. Et j'écris 'boum-boum-boum'. Toute la journée. »

On me transporte encore plus bas et je vois une chambre que sur le coup je n'appelle pas « chambre ». C'est au bout de trois jours que j'ai commencé à l'appeler ainsi pour ne pas me sentir complètement dépaycé. Si vous vous dites : « Je suis dans une cellule, dans une tombe, » vous y êtes ; vous y êtes. Cela me rappelle cette nuit mystique où l'on descend l'original du Coran, et tous les vœux se convertissent en réalité. Vous dites un mot, par hasard, sans y penser, et vous voilà dans une tombe. Mais vous pouvez aussi passer le restant de vos jours en compagnie de jolies femmes au Paradis. Pour cela, il ne faut surtout pas oublier le nom de Fatima. (Pas le Fatum de Tchaïkovski.)

Mais je reviens à l'odeur, bien que je ne sente plus rien à cause de mon rhume. Mon ange a senti l'odeur qu'il associait à mon corps ou à mon parfum que j'utilise très rarement. Au bout de vos recherches de l'identité qui vous caractérise, vous risquez de perdre absolument tout (vos pensées, votre bien-être, votre être tout court) si vous descendez trop loin, bien au-delà de vos pieds. Vous vous sondez vous-même, vous coïncidez avec l'univers, vous comprenez que l'univers est plus grand que vous – vous n'englobez pas toutes les étoiles – et au lieu d'un géant des montagnes et du cosmos, vous voyez dans votre miroir un monticule des cendres. C'est cela votre moi, celui ou celle ou ceux que vous cherchiez obstinément. Ou bien quelqu'un ressent une odeur et quelqu'un d'autre pose la question : « C'est quoi, cette odeur ? » « Je crois que c'est Jean », répond le premier quelqu'un. Et il ne s'agit pas de saint Jean qui a écrit le quatrième testament. Votre moi démesuré n'est qu'une odeur ; qui plus est, cette odeur ne plaît à personne. Le dégoût atteint de telles proportions que quelqu'un dit : « Y a-t-il des fumeurs dans l'assemblée ? Fumez, s'il vous plaît, pour que cette odeur disparaisse une fois pour toute. » Tous ces gens ne pensent même pas à votre âme immortelle. J'espère que mon âme demeure en dehors de cette odeur.

Que j'aille quelque part ou que je reste à la maison, partout on essaie de me persuader (gens, livres) que je ne suis rien sans les autres, et que ma personnalité s'ouvre et ne se referme pas si les autres continuent à me hanter, ne serait-ce que dans mon cerveau. À

présent je pense à mon odeur, et c'est un argument de taille, étant donné que les odeurs sont très fragiles : plus fragiles que la petite fille aux allumettes. Sur son chemin vers mon ange gardien qui ne se tient pas toujours à mes côtés, contrairement à ce que l'on peut imaginer en lisant le mot « gardien » (il n'est pas mon garde-corps), mon odeur a dû rencontrer beaucoup d'odeurs et de fumeurs. Mais elle est restée reconnaissable, individuelle, comme si elle était aussi immortelle et indestructible que mon âme. D'ailleurs, la tâche d'un être mortel et limité dans tous sens, consiste à se répandre, à supplanter et même carrément à supprimer tout ce qui n'est pas lui-même, l'unique et l'irremplaçable. Mon odeur continue sans doute son voyage à travers les galaxies pour établir un lien entre le « moi » et la force suprême sans laquelle nous sommes tous mortels ; et même nos âmes tombent comme des mouches, car elles ne sont que des mouches, privées de cette suprême substance ou idée, de l'Absolu ou tout simplement du « A ». Chaque mystique qui se respecte dit « A », sans aller plus loin. Il n'y a rien plus loin et ce « A » (cela dépend de la façon dont on le prononce) suffit largement à définir le monde et prédire son caractère infini. C'est pour cela qu'en s'approchant d'un groupe de mystiques, on entend cet A chanté dans les tonalités différentes, mais dont la différence est illusoire : c'est le même A, la même vérité, le même Dieu.

Ce thème - les autres - me pèse et me permet en même temps de m'en débarrasser régulièrement car je n'oublie pas que le temps m'est compté et que les autres décomptent de ce temps des heures et des heures, des semaines et des semaines. Pour me parler de quoi ? D'eux-mêmes, de leurs sœurs qui meurent, de leurs frères dont la carrière aboutit au gouvernement ou dans une ambassade étrangère. (Mon fils est à Berlin. Dans une semaine il sera à la tête de notre ambassade de Londres.) Il y a un autre qui se promenait dans ma tête et peut-être même dans ma vie au cours de mon séjour à l'hôpital. Cet autre marche en rond sans dire mot. Un de ses parents gît sur son lit de mort. Le vivant ne pleure pas, ne parle pas à ses parents, à ses sœurs et frères qui font toujours la queue pour voir le visage du défunt. Il fait des ronds, comme si ce rite incluait à la fois tous les morts et tous les vivants, qu'ils soient dans un hôpital ou dans la rue. Et je me dis que je pourrais supporter tout cela, tous ces autres, vivants ou morts, s'ils marchaient en rond ou en carré ou en triangle ; sans dire mot. Imaginez un ballet de ce genre : pas besoin de Béjart ni de Pina Bausch pour monter un tel spectacle de la vie et de la mort. Il suffit de fermer la bouche et marcher tout au long de la vie qui peut se dérouler soit en forme du cercle, soit autrement : il y a tant de figures géométriques à notre disposition. Alors Pythagore aura raison une fois pour toutes ; Platon aussi. La vie est indissolublement liée à la prédestination : à un carré, à un triangle, à un parallélogramme. Libre à vous de les remplir de danses symphoniques ou poétiques. C'est

cela, le libre arbitre dont les philosophes nous rebattent les oreilles et les yeux depuis des siècles. Un homme libre existe comme tel par la seule nécessité de sa nature. Et sa nature lui ordonne d'écrire des sonates, des messes, des Mahabharata.

À l'hôpital, je continuais d'écouter mon harmonie qui m'accompagne partout, et je n'allais pas l'abandonner au profit de gémissements, de conversations inutiles avec des médecins ; au profit de ma propre maladie passagère. (Une passante avec quelques soucis.) Hélas, je me suis rendu compte que parfois cette harmonie disparaissait dans le vacarme de la vie mortelle qui se déroulait autour de moi, comme pour me prouver que je n'étais pas seul au monde, contrairement à ce que je crois de temps en temps ; presque toujours. Au jour de la mort du musulman, mon voisin – à cause de sa mort, j'ai vu la ritournelle de son cousin ou neveu – je me suis rendu compte qu'effectivement, mon harmonie n'était pas seule : il y a d'autres harmonies de par le monde, de par le cosmos. Je me suis aussi rendu compte que mon harmonie coïncidait avec celle produite par les appareils que l'on trouve aux soins intensifs. Ces soins deviennent intensifs au moment où vous commencez à entendre ces appareils, leur cosmos, la paix de leurs étoiles. Les musulmans sont repartis en me laissant en compagnie des machines qui me tenaient compagnie. Je les écoutais – il s'agissait de sons isolés, parcimonieusement répartis dans l'espace – et j'admirais leur façon de se joindre à moi, à mon harmonie intérieure qui devenait de plus en plus extérieure. Et puis, pour ne pas demeurer en reste de courtoisie, je me suis mis à manipuler mon harmonie en fonction de ces sons venus d'ailleurs – de partout, sans doute. Je ne sais pas s'ils étaient de bonne volonté ou de mauvaise volonté : ils n'avaient peut-être de volonté ni dans leur for intérieur ni dans leur extérieur. Ils exécutaient peut-être la volonté de Celui qui continue à créer quelque chose, à s'occuper de ceci et de cela pour ne pas mourir d'ennui. (Même les immortels peuvent mourir d'ennui.) Les mystiques ne disent pas : « Celui » ou « Celle ». Ils disent « C ».

Je parle de la partie initiale de mon séjour hospitalier, celle que j'ai vécu dans les sous-sols de l'hôpital, aux urgences ou aux soins intensifs. Puis on m'a roulé jusqu'à l'ascenseur le plus proche qui s'est chargé de mon corps défaillant pour le déposer sous le toit. L'urgence n'y était plus de mise, mais on criait encore plus dans les couloirs, dans les chambres, de sorte que l'on aurait pu à la longue prendre cet hôpital pour une maison de fous. On peut prendre la terre entière pour une maison de fous ; un château de fous, si vous voulez, étant donné la beauté indescriptible de la nature. Je suis fatigué de ce genre de réflexions, de ces comparaisons ; je me contenterai, ne serait-ce que l'espace d'une heure, de la description des souffrances et des remontrances que j'ai entendues à l'étage supérieur. Dans quel sens était-il supérieur ? Dans le sens géométrique, topographique. (La mort est

partout la même.) Les médecins allaient, venaient ; les infirmières suivaient leur exemple. Ce sont surtout les infirmières qui traitaient les patients de haut, comme si un petit surplus de santé leur donnait tous les droits, y compris le droit de la tyrannie absolue. « Alors, ça va mieux aujourd'hui ? Non. Mais vous ne sentez rien. Vous allez beaucoup mieux et vous dites n'importe quoi. » Et puis le médecin arrive et dit : « Il faut le transporter à un étage inférieur. Il est bien bas aujourd'hui. » « Mais s'il est bien bas, ce n'est pas la peine de le transporter vers les fondations de notre hôpital : je suis fatigué, vous savez. Il est déjà au sous-sol ou dans la tombe. »

Une fois le médecin parti, l'infirmière amorce un dialogue : « Je vous ai dit qu'il fallait boire davantage. » « Je bois tout le temps », répond le patient. « D'accord, mais vous faites pipi aussi, tout le temps. Il ne reste pas d'eau dans votre organisme qui dépérit à vue d'œil. Je le vois, en tout cas. Et vous continuez à tousser, par-dessus le marché et en dépit de mes instructions. Il faut vous couvrir quand vous toussiez. Votre maman ne vous l'a jamais dit ? » Le patient continue à tousser et l'infirmière n'arrête pas son monologue, comme s'il pouvait venir à bout de n'importe quelle toux. Le spectacle risque de durer toute la journée et seul le sang est en mesure de l'interrompre : si le patient se met à cracher du sang, patiemment, intensément, l'infirmière coupe le flot de ses paroles et appelle le médecin ou un croquemort.

Moi, je ne crachais ni sang ni rien d'autre : pour une fois, je ne crachais même pas au sens figuré. On me laissait tranquille, sauf quand il fallait me peser ou me transporter dans une pièce où l'on faisait des radios pour augmenter le stock nucléaire logé dans mon corps. J'entendais l'arrivée d'un fauteuil roulant que l'on mettait à l'entrée de la chambre, le plus loin possible de mes jambes, et l'on me disait : « Pouvez-vous marcher jusqu'à ce fauteuil ? Y arriverez-vous ? » « Je pourrais faire le tour de l'hôpital, dans votre compagnie ou tout seul. » Alors, on me disait : « Pourriez-vous démontrer la véracité de vos propos ? » et je me mettais en marche en me demandant si l'on n'allait pas ~~à~~ me mettre des bâtons dans les roues ou plutôt dans les jambes pour voir si j'arriverais à ne pas tomber de tout mon long, malgré cet obstacle majeur. Je m'asseyais dans le fauteuil et nous sortions de la chambre, grâce aux roues qui me rappelaient le lied de Schubert où l'on entend le mot « roue » (en allemand, s'entend) une dizaine de fois. Et l'on apprend que les roues dont parlent Schubert et l'auteur du poème ne sont pas immobiles. Les roues dont je profitais pour me rendre à notre station nucléaire faisaient de leur mieux pour me remplir de froid : notre vitesse et les courants d'air qui régnaient dans les couloirs étaient là pour me clouer au lit pour une semaine de plus. « Pourriez-vous me donner une couverture supplémentaire ? » ai-je demandé à mon

conducteur. « Il est vrai que nous sommes en hiver, a-t-il répondu. Mais le chauffage central nous permet d'éviter les dégâts qui risquent d'être occasionnés par le froid, le gel et tutti quanti. De toute façon, nous ne sommes pas en Sibérie, ne vous en déplaise. La nostalgie vous accable, me semble-t-il. » Il va sans dire qu'il ne parlait pas de cette façon. De toute façon, c'est toujours moi qui parle.

Je suis planté devant une porte, et je sais ce qui se trouve derrière elle : une sorte de Tchernobyl. Il y a des rayons qui vous percent pour qu'un médecin vous annonce quelque chose, au bout de quelques silences. On ne m'annonçait rien dans cette clinique, dans cet hôpital, dans ce Purgatoire sur mesure. (Sur quelles mesures ?) On me disait : « Respirez, ne bougez pas, tournez à gauche, ne bougez pas, si vous vous bougez, tout est fini. » Et ce n'est pas encore fini, tant que je puisse en juger, de sorte que je me dis : « Mes mouvements étaient plutôt restreints dans ce Purgatoire. D'ailleurs, ce n'est pas la peine de bouger dans un Purgatoire qu'il faut toujours écrire avec un P majuscule : parfois on tombe sur le vrai Purgatoire, l'unique Purgatoire, et ce n'est pas le moment de manquer de respect à l'égard de l'institution où l'on s'apprête à passer quelques décennies, pour mettre les choses au mieux. »

Je tournais en tous sens devant une sorte de mur d'où les rayons mortels que les Martiens envoient en direction des Terriens émergeaient pour se balader impunément dans mon corps. Puis on m'a dit que je pouvais disposer, que je pouvais reprendre ma place dans le fauteuil roulant qui s'est mis à rouler pendant quelques secondes. Il s'arrête ; moi, je m'arrête aussi en me disant que pour une fois la logique garde tous ses droits. Je ne me suis pas envolé ; je n'ai pas atterri à Moscou pour fêter le Nouvel An avec mes amis. Une fois de plus, je suis dans les couloirs où les courants d'air jouent à la marelle ou plutôt au football. Je suis gardien de but et les masses d'air heurtent ma poitrine qui s'expose à la mort avec allégresse, comme si toutes mes réflexions pessimistes se matérialisaient pour me prouver que j'ai toujours eu tort de chanter les éloges de l'au-delà, de n'importe quel arrière monde. Un ange passe à côté de ma construction roulante, mais ce n'est pas mon ange gardien : il ne reconnaît pas mon odeur. (Je n'en avais plus peut-être. Dans les contes d'Hoffmann, on perd son ombre. Dans le conte de l'hôpital où je me trouvais, les patients perdaient sans doute leur odeur.) Je dis à cet ange : « S'il vous plaît, ne me laissez pas dans ce couloir où je risque d'attraper une angine ou une pneumonie. Vous savez, il n'est pas très agréable d'entrer dans un hôpital dans le but d'y accumuler des maladies. » « Je n'ai pas le temps. Vous n'êtes pas seul. Tôt ou tard on viendra pour vous rouler. » À ce moment-là, je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'un ange. Un ange déchu, peut-être, un ange dégénéré.

Tant bien que mal, je me défends contre les masses d'air, contre ces ballons qui veulent marquer le but à l'intérieur de mon corps – au milieu de mes poumons, sans doute. Je ne me soucie pas du score : je perdrai de toute façon et la victoire des forces du mal sera incontestable, insupportable et peut-être fatale. Je sais pourtant que plusieurs fois de suite, j'ai sauvé mon but et ma vie en disant « *No pasaran* » ou quelque chose dans le même goût aux ballons, aux envahisseurs, aux messagers de la mort. Si j'avais eu une croix à ma disposition (pourquoi ne portais-je pas de croix sur ma poitrine dans cet hôpital), je l'aurais montré au Diable qui, à ce moment-là, manipulait avec art et insistance les molécules de l'air. J'aurais dit : « Arrière, Satan, arrière, arrière, fais machine arrière. » Ma machine, celle où j'étais assis n'avait l'air de connaître ni le mot « avant » ni le mot « arrière ». Elle connaissait le mot « arrêt » et elle tenait à conserver ce mot dans sa mémoire. Elle le mémorisait pendant que je tremblais sous cette couverture de fortune que le premier et dernier ange m'avait fourni tout au début de mon parcours du combattant, du gardien de but.

Je n'avais que la mémoire à ma disposition ; la couverture ne comptait pas, d'autant qu'elle me protégeait à peine contre mes adversaires, contre mes ennemis mortels et immortels. Je me suis souvenu donc (une fois de plus) d'Ibn 'Arabî qui avait le pouvoir de rencontrer l'esprit de n'importe quel prophète ou saint disparu de ce monde. Comment ? Il le faisait descendre jusqu'au plan de ce monde pour le contempler dans un corps d'apparition. Pour Ibn 'Arabî c'était bien suffisant. (Nous autres, nous avons toujours besoin d'une matérialisation.) Même un rêve et ses créatures suffisaient à notre mystique qui en faisait ce qu'il voulait. D'ailleurs, parfois il se déliait lui-même de son corps matériel pour s'élever à la rencontre de l'esprit. Un de mes voisins français savait se délier de son corps – à la perfection, d'après ses dires. Moi, je n'arrive même pas à me délier de mes idées fixes qui me fixent jour et nuit, comme si elles avaient des yeux, et je continue à penser la même chose, à désirer la même chose. Et pourtant le monde n'est pas si petit que cela : on peut désirer des millions de choses ; et il y a des humains qui désirent des millions de leurs frères et sœurs. Au moment que je suis en train de décrire, je ne désirais que la présence d'une rouleuse de fauteuils (il y avait plus de rouleuses que de rouleurs dans cet hôpital), mais elle ne venait pas, pensant sans doute que les courants d'air, leur fraîcheur, me faisaient du bien.

Et puis je me suis senti en état de lévitation car le plafond que j'étais censé voir au-dessus de ma tête était à présent au-dessus de tout ce qui s'appelle « mon corps ». Comme d'habitude, je pensais aux anges, et même à Dieu que l'on peut rencontrer un peu partout ou simplement partout, si l'on se donne la peine de devenir adepte du panthéisme. Vous devenez cet adepte et du coup votre corps disparaît : il n'est ni au-dessus ni au-dessous de

vous ; il n'est pas en vous non plus. Il y a un miroir à sa place, et ce miroir reflète Dieu : ce n'est pas la peine de refléter autre chose ou un autre être. À quoi bon refléter les paysages ou l'avenue des Champs-Élysées ? Il vaut mieux s'y promener en compagnie de Proust ou en sa propre compagnie ; surtout la veille du Nouvel An qui autorise les parisiens et les visiteurs de la capitale à jouir de lampions, d'arbres dénaturés. Il est vrai que Dieu est toujours là : il est dans chaque lampion, si l'on croit aux écrits de Spinoza. Mon miroir, celui qui a remplacé mon corps, pourrait refléter ces lampions, lui aussi, mais je me suis dit qu'au lieu de multiplier le monde pour rien, au lieu de ramasser le Tout-Puissant, morceaux par morceaux, je ferais mieux de revenir à Un, quitte à me contenter du chiffre « 1 » dessiné au milieu de mon miroir, alias mon corps.

Ces réflexions me permettaient de tuer le temps qui me séparait de la rouleuse ; ou d'une diseuse de bonne aventure. (On s'amuse comme on peut dans le royaume des courants d'air.) Je me disais qu'une diseuse de bonne aventure pourrait tenir le discours suivant : « Dans quelques instants, ma collègue viendra pour vous délivrer de l'influence néfaste des courants d'air qui ne sont bons ni pour votre santé, ni pour votre moral, ni pour votre monologue intérieur. Ensuite vous regagnerez la chambre que vous partagez avec un mourant. Il n'y a que des mourants ici, vous savez, à l'exception de vous-même. Ce n'est pas pour rien que je suis diseuse de *bonne* aventure. Dans quatre jours vous sortirez de l'hôpital, vous rentrerez chez vous et vous recommencerez vos préparatifs pour un séjour prolongé au Purgatoire. »

À la longue – et cette longue était très longue – quelqu'un a fait son apparition, mais j'ai décidé de ne plus appliquer les notions célestes à mes soi-disant sauveurs qui étaient capables de me planter au milieu de n'importe quel couloir pour que je m'entraîne à un prochain match contre les courants d'air. J'étais sûr que même le match auquel j'avais participé si bravement, ne représentait qu'un entraînement pour eux. « Vous ne crachez pas de sang ? Alors, ce n'était pas un vrai match. Remarquez que vous ne perdez rien pour attendre. » Cela n'avait plus aucune importance : la diseuse de bonne aventure comptait plus que n'importe quelle rouleuse. On cherche une bonne aventure, on la trouve et l'on ne la lâche plus, ce qui prouve que l'on s'accroche à n'importe quoi, même au mot « bon ». C'est pour cela que parfois on dit « c'est bon, c'est bon », même si l'on ne mange rien du tout.

Nous nous préparons pour un rendez-vous important, même si notre destin ne dépend pas entièrement du résultat de cette interview. Nous consultons nos notes et sommes même capables d'acheter une nouvelle cravate, comme si une cravate indiquait la quantité d'intelligence et d'efficacité que notre substance pourrait déployer en cas de besoin, à n'importe quel moment. Autrefois, les jeunes femmes passaient des nuits blanches avant leur premier bal et Natacha Rostova reste un de symbole de ce comportement qui, à notre époque cybernétique (comment l'appelle-t-on ?), suscite tantôt l'admiration, tantôt le mépris. On imagine une jeune fille se regarder dans un miroir en essayant sourire après sourire. Puis on devient sérieux pour ne pas créer l'impression d'une légèreté excessive : après tout, c'est une future mère qui passe son examen social, mondain, en compagnie de princes, de comtes et de ministres du tsar. On répète quelques figures, quelques danses, quelques mots empruntés à Socrate ou à Jésus Christ. Ou on ne répète rien du tout : on se contente de trembler de tout son corps, comme si ce tremblement faisait partie d'un comportement chic dans une salle de bal, dans un palais d'hiver ou d'automne.

Les mères de ces jeunes filles passaient des journées affreuses, en butte à toutes sortes de questions relatives aux jeunes hommes, à leurs habitudes, à leurs façons de séduire des débutantes aveuglées par les lumières et les sourires – hypocrites pour la plupart. « Maman, maman, maman... » Et leur mère répond tant bien que mal à ces questions qui sont posées de travers et ne correspondent ni à la vie réelle ni même aux rêves des jeunes filles, dont elles se souviennent imparfaitement, partiellement. Le chaos dure quelques jours, puis le prince André ou le comte Attardé fait son apparition en face d'une rougeur qui couvre le visage de la jeune fille ; et aussi son corps que personne ne voit. Un « Pourriez-vous m'accorder cette danse », résonne dans l'air qui danse lui-même, bousculé par ces paroles et les corps virevoltants (révoltants, diraient les misanthropes).

Eh bien, le Purgatoire n'a rien à voir ni avec ces corps – et pourtant les rafales de vent ne sont pas étrangères aux régions du Purgatoire – ni avec les miroirs qui supportent toutes les grimaces sans broncher. (Une rafale de vent, et les habitants du Purgatoire s'envolent en espérant que c'est le Paradis qui les attende et les accueille déjà à bras ouverts. Ce n'est pas la peine de leur expliquer que le Paradis n'a ni bras ni jambes – tout comme les bateaux dont parle la chanson enfantine et populaire.) Les maisons que l'on trouve au Purgatoire ne mettent pas à la disposition des condamnés les salles de bal, de sorte que personne ne dit, ne chante : « On y danse, on y danse, on y danse tout en rond. » On y *marche* tout en rond, et j'ai vu un exemple de ce rite dans soins intensifs où le jeune homme ~~arabe~~ est mort pendant que je lisais une des critiques de Kant. Ce n'est donc pas la peine de danser des valse (pour

s'entraîner) avant de mourir, avant de passer de l'autre côté des barricades, comme on disait autrefois, dans le Paris du XIX^{ème} siècle ; et même dans la Russie de 1905. On est étendu sur un lit ou dans les champs et un cliron clironne clairement : « Vous êtes mort, mon cher ami. Désolé et félicitations. » « D'accord, je suis mort. Mais où suis-je ? dans quelle région ? Quelle est mon adresse ? » « Très chic, dit un ange pour meubler le silence qui risque de s'installer dans l'assemblée après une série de questions incongrues. « Au Paradis ? » « Ce n'est pas assez chic, voyons. Le Purgatoire est bien plus délicat, sophistiqué. Il y a des gens qui ignorent jusqu'à son existence. C'est un endroit secret, ésotérique – comme une rue privée à Paris ou à Londres. » « Une fois dans l'au-delà, j'ai décidé de renoncer au chic au profit du confort – de l'harmonie, si vous voulez. » « Quelle harmonie ? L'accord de Tristan ? »

La plupart du temps, le nouveau visiteur ne connaît ni Tristan ni son accord ni son Isolde. Alors, on amène un piano et l'on met ses doigts sur les touches qui reproduisent cet accord, à condition qu'on ne les enfonce ni trop doucement ni trop brutalement. Comme nous le savons, cet accord nous met directement entre la vie et la mort. Nous y sommes toujours, en quelque sorte, dès notre naissance, mais cet accord nous approche de la mort (et de la vie que nous perdons) de telle façon que nous sentons la respiration de la mort et aussi son odeur. Nous nous demandons, par conséquent, si nous aimons cette odeur, si nous la préférons à celle des roses et d'autres fleurs qui poussent dans notre jardin et notre imagination. Nous nous disons : « Non, nous n'aimons pas cette odeur. Nous préférons rester sur terre. » La plupart du temps, les individus qui n'acceptent pas la mort sont envoyés en Enfer : la mort n'aime pas ceux qui ne l'aiment pas.

L'accord de Tristan qui coïncide avec celui d'Isolde (elle accepte de suivre son amant dans le Royaume de la Mort) nous habitue au Purgatoire mieux que les cantates de Bach qui nous parlent surtout du Paradis et occasionnellement de l'Enfer. C'est pour cela que les musicologues nous disent : « Cet opéra est un exercice à ne pas manquer. Vous vous préparez à l'au-delà, à sa version la plus probable, tout en admirant la musique d'un grand génie du XIX^e siècle. » Certes, cette préparation est bien supérieure à celles que recommandent les ignares qui ne tiennent pas compte de la musique ni dans la vie de tous les jours ni au seuil de la mort (la mort de tous les jours, de quelques jours). (Ceux-là) Ils disent qu'il faut séjourner dans un hôpital de temps à autre, car c'est ainsi qu'on s'habitue au traitement que l'on nous inflige au Purgatoire et au pourtour de l'Enfer ; dans les Limbes, comme on dit. J'ai un peu oublié la topographie de l'Enfer qui n'entre pas dans le cadre de mes préparatifs pour le Purgatoire ; si bien que j'hésite à dire quoi que ce soit au sujet des

Limbes que je connaissais par cœur au cours de mon travail sur la *Comédie* de Dante. Sont-ils destinés aux enfants non-baptisés et à Homère ? Laissons les Limbes de côté : le Purgatoire, son mont et ses vallées se prosternent devant moi comme pour me rappeler la nécessité d'une préparation à laquelle je me prépare à l'aise, en prenant mon temps. Et pourtant je ne suis pas sûr que le temps dont je dispose à ma guise soit vraiment à ma disposition. On dit qu'il faut toujours se dépêcher, même au seuil de la mort, sinon l'on risque de rater le départ du bateau qui nous amène inexorablement à l'au-delà. Certes, il y a des individus qui font tout pour rater ce bateau, comme si de cette façon ils espèrent vivre éternellement sur la parcelle de la terre sur laquelle ils comptent, en dépit de toutes les déceptions, de toutes les erreurs de calculs que leur vie présente à leur mémoire lorsqu'ils se donnent la peine de consacrer quelque temps à la durée bergsonienne.

Sur quoi peut-on compter dans un hôpital ? Quel genre d'exercice peut-il nous offrir ? Nous sommes alités dans une cellule située dans le service des soins intensifs. Nous voulons aller aux toilettes, mais il n'y a pas de toilettes dans la partie de l'hôpital qui s'appelle « Soins intensifs » ou « Urgences » ou « Mort ». On vous donne un récipient sur lequel vous essayez de vous asseoir sans perdre l'équilibre, sans vous précipiter vers le sol où la mort vous attend une fois de plus. Pendant cet exercice qui s'appelle « équilibre », vous perdez le contrôle de votre équilibre intérieur et vous voilà plongé dans vos propres excréments. Ce n'est pas le moment de vous lamenter car ce genre de mésaventure vous arrivera à coup sûr au Purgatoire ; tôt ou tard, peut-être tous les jours. Vous vous dites : « Tant mieux » lorsqu'une infirmière pousse un cri et laisse échapper quelques imprécations. Ce n'est pas la peine de lui parler du Purgatoire : elle n'a lu ni Dante ni Le Goff. Par contre le médecin de garde risque de vous rappeler que sur le chemin du Purgatoire, la pénitence est bien plus efficace. « Vos excréments, vous pouvez les garder pour vous. Nos draps n'en ont pas besoin. Moi non plus. »

Mais ceux qui se sentent responsables de leur propre destin – même s'ils se rendent compte qu'ils n'y peuvent rien, que leur destin ne dépend pas d'eux – savent qu'il faut s'entraîner avant de se lancer dans une quelconque aventure. Que ce soit celle de la bourse ou de la vie tout court – il ne faut pas passer son temps à sauter dans l'inconnu : l'inconnu doit être connu, ne serait-ce qu'un peu ; sinon, on perd de l'argent et même parfois la vie. Donc, on ne saute pas si on ne sait pas exactement ce qu'il y a dans l'espace où l'on s'apprête à poser les pieds, à installer tout le corps, toutes les pensées, tous les espoirs. On achète des journaux, on scrute Internet, on consulte les spécialistes. Le Purgatoire est plus mystérieux que n'importe quel investissement, et c'est pour cela que l'on cherche un peu

partout des renseignements, des informations relatifs à ce domaine de la vie ou plutôt de la mort ; et les hôpitaux paraissent convenir à l'investigation douloureuse qui se préparent à des souffrances pénibles, quoique temporaires.

On sait que les habitants du Purgatoire profitent – en tout cas, ils en ont tous les droits – des prières de ceux qui les aiment encore sur terre. Mais il ne suffit pas d'aimer les morts ; il faut trouver du temps pour penser à eux, prier pour eux, insister auprès des autorités (les archanges et Dieu) pour que le terme de leurs souffrances, de leur purgation, soit réduit au minimum. « Réduction, réduction, réduction », scandent les parents et les amis des défunts qui ne sont pas encore exclus de la félicité éternelle. On les purge, on les purge, et ceux qui voulaient survivre aux purges staliniennes se disaient que le Paradis les attendait à la sortie des camps, tout au bout des fils barbelés. « Ce n'est pas l'Enfer, disaient les spécialistes aux néophytes, aux gens du peuple. On nous enlève nos péchés en vue d'une vie bienheureuse. » Et les prisonniers continuaient à survivre pour atteindre le but proposé par les lecteurs de Dante, par les prêtres orthodoxes dont les connaissances pénétraient dans le domaine du catholicisme : l'orthodoxie n'offre pas à ses adeptes la consolation et l'espoir du Purgatoire.

La deuxième phase de mon séjour à l'hôpital m'a fait connaître une chambre que je partageais avec des malades sérieux, que l'on traitait avec solennité, comme s'ils connaissaient déjà la topographie et les conditions de l'au-delà. (Cette connaissance suscite inmanquablement le respect.) Cette solennité voisinait avec l'insolence que les infirmières manifestaient vis-à-vis de ces malades : elles se sentaient mille coudées au-dessus d'eux parce qu'elles arrivaient à marcher et même à courir, si nécessaire. « Vous n'avez rien avalé aujourd'hui, ni vos pilules ni votre déjeuner. N'aimez-vous pas notre chef ? Et nos médecins ? Vous méfiez-vous d'eux ? » Une infirmière mettait denrées et pilules sur la même assiette, tandis qu'une autre faisait de son mieux pour ouvrir la bouche du patient (ou du mourant). Une fois la bouche grand-ouverte, le contenu de l'assiette s'engouffrait dans l'ouverture, et le patient se mettait à tousser et à cracher à n'en plus finir. Les infirmières déposaient ses crachats sur la même assiette creuse ~~tout~~ en disant : « Voici votre assiette anglaise », et versaient le contenu dans le corps allongé sur le lit qui supportait tous ces rituels sans grincer, sans s'écrouler, sans devenir une ruine à la Chateaubriand.

Puis on transporte toutes ces épaves parce que deux étages plus bas – se dit-on – on leur soignera les pieds aux petits oignons, de sorte qu'après avoir quitté l'hôpital, ils pourront faire le tour de la terre en soixante jours. Certains demi-cadavres meurent en route dans les ascenseurs, sur le Mont du Purgatoire, comme ils le pensent. Les autres succombent à la volonté de mourir à la sortie de leur cellule, et leur ex-voisin assiste à un débat animé

entre une infirmière et un médecin de garde. « Où l'incinère-t-on ? » L'infirmière dit qu'elle n'en a plus la force, elle est complètement épuisée, et le médecin lui répond que le défunt ne peut être inséré dans sa cellule. « Pourquoi pas ? » demande l'infirmière. Le médecin pointe vers l'ex-voisin qui suit la discussion avec attention : il sait que le même sort l'attend impatiemment au-delà du seuil qui marque la frontière entre la vie et la mort, entre les souffrances et la délivrance. (C'est ainsi que pensent les athées pour qui les arrière-mondes, l'Enfer et le Purgatoire n'existent pas.) « Et alors ? » répond l'infirmière. Vous pensez qu'il n'est pas habitué au feu de bois, à sa propre cheminée, à sa propre cuisine où sa femme lui prépare des côtelettes d'agneau ? » Le médecin insiste sur la différence entre l'odeur produite par une côtelette d'agneau et celle associée aux cadavres humains que seuls les oiseaux de proie mangent avec délectation. « Penseriez-vous que l'odeur humaine soit vraiment inférieure à celle des autres créatures ? Ne sommes-nous pas au sommet de la création ? » Un autre médecin se mêle à la discussion qu'il trouve un peu trop terre à terre : ni les odeurs ni leurs porteurs n'existent sans leur Créateur qui les voit, observe et juge. D'ailleurs, le deuxième médecin explique le problème ainsi : « Vous oubliez que nous voyons Notre Seigneur à l'aide de Son œil. » « Cela n'a rien à voir dans l'histoire », dit le premier médecin. « Mais si, mais si. Nous voyons ce cadavre et l'œil de Dieu qui le voit. Il se voit Lui-même et se dit : 'Je suis bel et bien mort. Mais j'aimerais être incinéré sur une grande place, dans un grand espace pour que tout le monde se remplisse de mon odeur, de ma mort. C'est la seule façon de leur faire comprendre que J'existe. »

Laissons Notre Seigneur tranquille. (D'ailleurs, Il est tranquille, d'après Épicure et Spinoza.) Revenons à notre mouton ou à notre mort, ce qui revient à mort : après notre mort, nous nous identifions à la création et nous devenons tout et tout le monde : brins d'herbes, vaches, lait de vache. À la longue, l'ex-voisin intervient et dit qu'il n'aime pas l'odeur des cadavres humains. « Il faudra vous y habituer, sinon vous aurez des problèmes vitaux », dit l'infirmière. Pourtant le médecin dit que l'acquisition de cette habitude n'est pas urgente. « Prenez votre temps », dit-il à l'ex-voisin. Le défunt quitte la cellule et à travers la fenêtre que l'on a mis à sa disposition, l'ex-voisin voit une flamme qui monte au ciel ; vers le Purgatoire sans doute.

On remplace le défunt par un autre humain qui n'a pas l'air de vouloir profiter de la vie terrestre pendant des décennies. Ses parents et ses amis arrivent vers cinq heures et une discussion démarre sur les chapeaux de roues. « Comment ça va ? Tu vas mieux ? Tu as bonne mine. » Le patient nie tout ce qu'on lui dit : il a mauvaise mine, il a passé une nuit blanche, il a mal partout, il a du mal à parler. « Alors nous avons prié pour rien ? C'est ce

que tu insinues ? On prie pour toi vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je ne vais plus à mon bureau. Ma langue est si fatiguée qu'elle ne fonctionne plus. Il faut que je la débloque avec mes doigts. Et toi ? Tu vas de plus en plus mal ! Ce n'est pas très aimable de ta part. Tu es un sale égoïste, tu sais. Tu ne penses pas aux autres, à ceux qui pensent à toi. Et le Paradis ? Y penses-tu ? Tu t'encroûtes dans ton Purgatoire. Pourquoi ? Penserai-tu que les restaurants du Purgatoire sont supérieurs à ceux du Paradis ? Que sais-tu du Paradis ? Que sais-tu de toutes ces femmes qui t'accueilleront en dansant avec des colliers de fleurs ? Rien que l'odeur de ces fleurs paradisiaques me donne envie de mourir. Sur terre, les fleurs sentent les cadavres brûlés. Tout brûle, comme disait Bouddha. La terre est un four crématoire. »

Le feu règne non seulement dans les endroits où l'on brûle les cadavres, mais aussi un peu partout, même là où l'eau semble nous offrir des vacances bien méritées : baignades, bateaux à voile, etc. Nous savons que si, par mégarde, nous mettons un de nos doigts (ou tous nos doigts) dans une flamme quelconque – pas celle produite par un briquet, tout de même – nous pousserons un cri et nous retirerons nos doigts et même notre corps de la proximité de la flamme en question. Nous sommes même capables de nous venger de cette flamme en la piétinant, en versant un seau d'eau sur elle, en détruisant notre cheminée ou notre gazinière. Le Purgatoire, si tant est qu'il existe en dehors de toutes les imaginations qui se sont penchées sur lui, est en feu, plein de feu, et Guillaume d'Auvergne souligne ce phénomène, sans pour autant nous conseiller de passer notre temps en face d'une flamme où nous mettrions successivement nos pieds, nos chevilles, nos cuisses, notre ventre, notre poitrine et même nos épaules, nos clavicules. D'après Guillaume d'Auvergne, le feu ne se contente pas du rôle que l'on lui assigne habituellement, lorsque la conversation roule sur le Purgatoire : il n'est pas un accessoire essentiel et obligatoire de cet endroit mythique et réel. Il est son incarnation même, ce qui veut dire que pendant la période préparatoire dont je parle depuis le début de ce livre, il faut passer le plus clair de son temps près du feu – pas pour se sentir *gemütlich*, Pas non plus pour se sentir cosy, prédisposé à une conversation agréable en compagnie d'un verre de cognac. Un membre de notre corps doit séjourner au milieu d'une flamme, quoi que nous fassions – voici la règle d'or des pénitents qui pensent à leur avenir, à l'épreuve du feu, à ce prélude aux jeux folâtres qui nous attendent au Paradis.

Mais une question de taille se pose lorsque nous prenons les écrits de Guillaume d'Auvergne au sérieux. S'agit-il d'un feu matériel ou immatériel ? Nous voyons partout des feux matériels – même quand nous allumons notre briquet pour que notre cigarette ou notre cigare trouve sa justification finale, au lieu de se présenter au milieu de notre bouche sans rien faire. Et pourtant, la notion du feu immatériel existe, et nous sautons sur cette notion,

cette occasion, pour nous rassurer une fois pour toutes : les flammes du Purgatoire ne brûlent personne, même pas les assassins. Puis nous nous disons que les assassins ne seront jamais admis dans l'enceinte du Purgatoire, même s'ils payent un million de dollar à saint Pierre ou ~~plutôt~~ à son assistant.

Donc le feu qui fait trembler les gens simples, et aussi les intellectuels (même Savonarole a fini par reculer devant ce feu), ne serait que métaphorique, faisant partie de ces feux dont parlent les poètes pour exprimer leur amour avec ardeur. Liszt en parle aussi dans une étude qui s'intitule *Le feu follet*, et l'austérité de mon visage cède la place à une grimace ou à plusieurs grimaces lorsque je me souviens du temps que j'ai perdu dans ma jeunesse en essayant de venir à bout des problèmes purement techniques posés par cette étude à tous ceux qui ne se contentent pas de l'écouter – pour rien d'ailleurs : ce n'est pas de la très belle musique. C'était une sorte de Purgatoire que je me suis imposé par pur masochisme. Je savais que je ne serais jamais un virtuose pur et simple ; je suis trop compliqué pour cela. Poésie, métaphysique, harmonie, polyphonie – on trouve tout cela ailleurs ; dans les préludes et fugues de Bach, par exemple. Je les jouais tous les jours ; ils m'offraient un Paradis sur mesure. À présent j'essaie de mettre à ma disposition un Purgatoire sur mesure ; sans trop de brûlures en perspective.

Un feu froid, sans danger, inoffensif ; personne ne vous empêche d'y penser au cours de vos préparatifs pour le Purgatoire, ses feux, ses purges, ses souffrances supportables et temporaires. Vous pouvez même vous dire qu'il s'agit d'un feu d'artifice continu, comme si les habitants du Purgatoire fêtaient leur marche vers le Paradis, cet horizon où se profilent plaisirs, cantiques et plis que les peintres de la Renaissance attribuaient généreusement aux vêtements des anges. On prétend que le feu froid est inutile car il ne brûle rien ; c'est une sorte de nimbe, de rêve : les humains rêvent de devenir des champions du monde ou des anges. À tout prix, ils veulent porter quelque chose sur la tête, et comme la couronne d'un roi ou d'une reine leur est inaccessible, ils se contentent des couronnes olympiques ou des lauriers poétiques. Et ils attendent leur future incarnation qui les transformera en un de ces groupes d'anges que l'on voit dans les œuvres de Fra Angelico. (On se demande pourquoi c'est, Fra Angelico qui vient à l'esprit lorsqu'on pense aux anges et que l'on a envie d'en voir devant soi. Parce qu'il s'appelle Angelico ?) En principe, le feu brûle notre enveloppe grossière et nous devenons d'abord un nuage et ensuite un corps céleste, à condition que nous donnions assez de temps à ce nuage qui doit monter jusqu'aux étoiles et se répandre parmi elles pour devenir le cosmos et *Nichts* ou *niet*, Monsieur *niet*, Madame *niet*.

Bouddha nous propose une solution qui transporte le feu extérieur à l'intérieur de notre corps ; il se dirige vers nos entrailles et s'y installe, tout en sachant que le cœur n'est pas très loin. Mais avant d'accueillir ce feu intérieur, le cœur doit comprendre qu'il n'a pas à battre la chamade ou autre chose ; bref, il n'est pas là pour se battre. Sa mission est bien plus métaphysique, spirituelle et ésotérique : il est censé nous ouvrir les portes de la connaissance où nous voyons ce *niet* ou *Nichts*, où il n'y a ni celui (ou celle) qui monte au ciel, ni celle (ou celui) que l'on a envie de comparer à une étoile filante. Il n'y a pas de cœur qui ne bat que pour vous ; il n'y a pas de corps où ce corps pourrait se battre pour quelqu'un ou pour rien. Il n'y a rien du tout, à part un petit nuage qui attend votre souffle pour disparaître une fois pour toutes. Vous faites : « Pfoüï », et le nuage devient un ciel étoilé – rien, autrement dit. Le feu que Bouddha nous met dans la tête et dans le cœur ne sert qu'à cela : brûler notre moi jusqu'à ce que rien n'en survive, même pas « i ».

Dans les hôpitaux où les mourants continuent à mourir, on parle souvent du Christ et des saints qui sont en mesure de revivifier les corps, qu'ils soient mourants ou morts, en les passant au feu du four de la forge. « N'oubliez pas, disent les médecins, qu'il y a des *langues de feu* à la Pentecôte. » « Que dites-vous là ? Je n'ai rien compris », disent les malades. « Il n'y a rien à comprendre : ce n'est pas du Kant ou du Heidegger », répondent les médecins en tirant la langue. « Vous voyez ce que c'est ? » « Oui », répondent les malades. Les médecins sortent leur briquet d'une des poches de leur pantalon et l'on entend le clic traditionnel. Une flamme apparaît et les malades regardent la flamme. « Allez-vous nous incinérer ? », demandent-ils. « Mais non, non, pas encore. À propos, quelle musique voudriez-vous entendre lors de votre incinération ? » « J'aimerais être enterré à côté de ma maman », dit un malade. Les discussions de ce genre dégénèrent vite, et il n'est pas facile de gérer leur cours, leur développement, sans parler de leurs conclusions. Les médecins ont rarement assez de patience et ne parlent donc pas du forgeron, ce parent des alchimistes qui confectionne l'immortalité au feu de son fourneau. Ce qui reste de ces leçons ésotériques se limite souvent à un briquet oublié sur la couverture d'un mourant. Parfois, les médecins en font cadeau aux mourants et même aux morts en disant : « Pensez au feu. L'immortalité n'est pas loin. »

Les taoïstes entrent dans le feu pour se libérer du conditionnement humain. Les médecins proposent cet exercice en disant qu'en l'occurrence, le conditionnement humain se montre à son avantage dans les maladies qui couvent dans ~~notre~~ les corps ou éclatent en plein jour. « Je suis prêt à entrer dans n'importe quel feu », disent les malades dont les souffrances deviennent de plus en plus insupportables. Ils veulent être libérés de la douleur et de leurs propres cris ; et aussi de ceux de leurs voisins : dans les hôpitaux et les cliniques,

les cris sont bien plus populaires que les chuchotements. Vous avez beau dire à votre voisin : « Avez-vous vu le film de Bergman ? Un chef-d'œuvre, n'est-ce pas ? Puis-je vous demander de chuchoter, au lieu de crier ? D'après Bergman, les cris et les chuchotements sont interchangeable. » Votre voisin continue à crier et ses cris contredisent votre théorie d'une manière éloquente : les cris et les chuchotements *ne sont pas* interchangeables, quoi que vous disiez dans le sillage de Bergman et ses héroïnes. Il est vrai que vous êtes infatigable : au lieu de vous résigner aux cris qui vous empêchent de dormir et même de mourir, une fois de plus vous vous adressez à votre voisin. « Désolé d'interrompre vos cris, mais j'aimerais savoir si vous avez vu un autre film de Bergman, intitulé *Le silence*. L'avez-vous vu ? »

On peut aussi parler de l'état subtil ou du corps subtil – aux malades, aux bons vivants, dans les hôpitaux et au cours de déjeuners sur l'herbe. Il y a des obèses qui prennent la mouche et quittent déjeuners et herbes en marmottant des imprécations. Il est vrai que le feu ouvert (celui qui vous accueille à bras ouverts) rend votre corps et vos pensées plus subtiles, mais, du coup, votre espérance baisse et s'écroule presque ; et vous préférez vivre aussi longtemps que vous pouvez, au lieu de faire étalage de votre subtilité que personne ne comprendra, à l'exception de quelques mystiques, de quelques magnétiseurs. L'union de l'eau et du feu produit de la vapeur d'eau et il paraît que cette vapeur est chargée de symbolisme. Vous allez à la plage, vous vous baignez, vous vous étendez sous le soleil et le symbolisme – ainsi que toutes les crèmes anti-brûlures – subsiste au-delà de votre passe-temps extatique. Autrement dit, à ces moments-là vous ne pensez pas au Purgatoire ; et vous ne vous dites même pas qu'au Paradis on ne souvient ni du Purgatoire ni de Dante, sans parler de Jacques Le Goff. Parfois vous vous dites que vous êtes au Paradis, mais la plupart du temps, vous jouissez de la vie sans définir quoi que ce soit, votre état psychique, entre autres. Les grands malheurs sont silencieux : les grandes joies aussi.

Le feu est du ciel, car il monte, tandis que l'eau est de la terre car elle descend en pluie. Ces phrases n'aident personne – même pas les paysans qui attendent la pluie que leurs futures récoltes réclament. Au bout d'un certain temps, on parvient à la réflexion suivante : « Laissons le Purgatoire tranquille. » Mais la pensée de la mort qui s'approche à pas de géant (ou à petit pas, peu importe) réveille le Purgatoire et aussi l'Enfer ; on se dit qu'il est temps de se repentir. On se souvient de « l'eau brûlée » qui résume l'union des contraires. Pour vous, les contraires ne sont pas l'apanage de la vie cosmique et terrestre ; étant donné votre état physique et psychique, ce problème philosophique vous présente l'Enfer et le Paradis – par le menu. L'union de ces contraires, vous la trouvez au sein du Purgatoire où les individus

se reposent sur un chemin qui mène au sommet d'une montagne ou d'une colline que l'on a tendance à confondre avec le Mont du Purgatoire au sommet duquel une dizaine de Béatrice sont assises dans leurs carrosses. Même dans un hôpital, on pense à ce Mont et à ces Béatrice lorsqu'un ascenseur transporte un fauteuil roulant d'un niveau à un autre, d'une radiographie à une table d'opération d'où on enlève à la hâte des intestins et une rate.

Mais le feu revient sur le tapis, quoi que l'on fasse : c'est un symbole du Purgatoire et même de n'importe quelle purge. Supposons que l'on remplisse votre corps (et votre âme) d'eau en espérant que vous éliminerez toutes les saletés du monde accumulées dans votre substance au cours de la dernière décennie. Eh bien, il en restera toujours quelque chose, malgré l'omniprésence de l'eau et de sa force purificatrice. Le feu fait son boulot beaucoup mieux, même s'il ne remplit pas tout votre corps, toute votre âme. Il suffit qu'il se promène dans une moitié de votre substance pour que tout soit purifié ; une fois pour toutes. On dit que même le feu que l'on voit dans les rêves nous purifie – à son insu, comme on dit. Ce feu n'est même pas né ; il n'existe pas et par conséquent il n'est pas conscient des ravages ou des purifications qu'il peut effectuer sur son passage ; dans le monde des rêves. Et pourtant, après un rêve purificateur, nous nous réveillons autrement, nous respirons autrement, et notre petit déjeuner n'étale pas devant nous des confitures et des toasts. Il y a du jambon sur notre table, du jambon, du saumon et d'autres produits associés dans notre esprit aux jours des fêtes. Nous nous disons que c'est le Nouvel an qui nous salue, malgré les rigueurs du calendrier. Nous sommes différents, et le monde suit notre métamorphose car il ne peut faire autrement : il est notre représentation, ce que nous oublions assez souvent.

Assez souvent, lorsque notre humeur est maussade, malade et même cancéreuse, nous nous disons que nous sommes des créatures du monde. Le monde nous imagine et son imagination nous peint d'une manière plutôt désagréable, cruelle, sadique. Le monde se dit qu'il est pur, unique et magnifique, tant qu'aucun humain ne le salit, ne porte atteinte à sa pureté et à sa magnificence. Mais il est obligé de recevoir en son sein quelques humains, sinon il ne peut prétendre à l'appellation « monde » que nous connaissons et chérissons, grâce à la Bible. Sans les humains, sans leur cerveau et leur supériorité sur les animaux et sur les plantes, le monde n'est qu'un chaos ridicule et inutile. Donc, le monde accueille quelques humains qui viennent des nuages ou des marécages ; ou d'Adam et Ève, selon la Bible. Leur stupidité et leur cruauté se répand à l'intérieur de l'espace où ils agissent, mangent et dorment, en attendant le lendemain. Et ils se multiplient, dixit la Bible, ce qui signifie que la stupidité se met à régner sur le monde avec un M majuscule, au lieu de dormir dans les oubliettes. Le monde imagine tout cela : les maladies, la mort, les souffrances, nos bêtises.

Comment vivre avec cette sensation, avec cette assurance qui nous parle de notre dépendance de l'imagination du monde ? Et pourquoi nous imagine-t-il de cette façon ? Il croit ferme en sa supériorité, et tout ce qui maquille sa solitude altière est vile, inutile et sale. C'est pour cela que tous nos gourous disent à l'unisson : « Le monde est notre représentation. Ne pensez surtout pas qu'il nous représente. »

Et si nous n'arrivons pas à renverser la situation, nous avons recours à feu qui nettoie tout ce qu'il faut nettoyer. Je me rappelle l'impression que j'ai eue en écoutant pour la première fois *Le Crépuscule des Dieux*, le feu qui sévit à la fin de l'opéra. Nous voyons un phénomène et nous le sentons : ce n'est pas pour rien que nous avons nos sens, nos cinq sens. Mais ce phénomène resterait pour toujours en soi, si la musique ne venait pas à notre rescousse. Elle est notre sixième, notre septième, notre huitième sens ; elle nous permet de connaître le monde de notre point de vue. La musique est notre représentation du monde. « Comment est le monde ? » demande un enfant, et nous jouons pour lui une fugue de Bach. Telle est l'éducation modèle dont Rousseau et Flaubert auraient dû parler dans leurs livres. Et Wagner m'a appris la puissance du feu, son esprit purificateur, destructeur et rénovateur. Il y a des dieux qui aiment l'argent et la puissance, et le feu est au courant des travers que les dieux exposent dans la vie de tous les jours, dans leur château construit par des géants. Et le feu se dit que la purification est à l'ordre du jour, mais le jour auquel le feu continue à penser n'est pas encore sur une des feuilles de son agenda. Il faut que le mal fasse sa conquête de la terre et de ses habitants. Le mal se multiplie et la terre est conquise en un rien de temps ; en l'espace de quelques heures durant lesquelles nous écoutons la *Tétralogie* de Wagner. Mais le feu est toujours là, dans un coin. Il y a des cheminées et des verres de cognac que l'on vide en regardant le feu, en profitant de sa chaleur. On ne se doute pas du péril auquel les dieux et les humains s'exposent en compagnie du feu et de ses qualités que les théologiens appellent « *tabula rasa* ».

Quand j'ai entendu la fin de l'opéra, de la *Tétralogie*, je me suis dit qu'il n'y avait plus rien autour de moi. Je voyais des tables et des chaises, mais je me disais : « Il n'y a pas de tables, il n'y a pas de chaises. S'il n'y a pas de dieux, les murs et les maisons n'existent pas. Et moi, j'existe pour le constater, pour parler de la mort des dieux. À qui ? » C'est ainsi que les arts et la littérature naissent : il n'y a personne, mais on a envie de créer. Et on crée le monde qui existe, mûrit et meurt grâce à cet élan créateur agissant dans la solitude, dans le vide total. Le feu prend son envol et monte au ciel où l'on voit un château : le nouveau château des dieux sans lesquels il n'y a ni fleuves ni ondines ni héros ni forêts ni monstres ni salut ni Paradis ni Purgatoire.

Nous cherchons des facilités partout, même si nous savons par cœur que la vie n'est pas facile, qu'il s'agit d'une expérience périlleuse et mystérieuse : nous ne savons presque jamais d'où viendra le coup fatal. Nous continuons à prendre l'existence à la légère, même au moment où nous pensons à la sortie de cette existence, au revers de toutes les médailles : à l'au-delà, autrement dit et fait. Je sais que mon chemin me guide inexorablement vers le Purgatoire. Contrairement à ce qui se passe sur terre, le choix du domicile « de l'autre côté du miroir » ne dépend ni de nos préférences ni de notre portefeuille. Et pourtant, je suis presque sûr que c'est le Purgatoire qui m'attend, peut-être impertinemment. Au cours de la vie, nous constatons peu à peu que l'impatience règne partout, malgré certaines lenteurs et la profondeur où nous traînons, recherchons la vérité. L'explication en est facile : la vie est courte et le temps se dérobe sous nos pieds, sous nos pensées. Il se peut par conséquent que le Purgatoire m'attende impatiemment, malgré toutes les éternités qui régissent les arrièremondes.

Comment pourrais-je me préparer à mon installation dans ce royaume intermédiaire ? En écoutant Wagner ? Il est vrai que Wagner était amoureux du feu, et cet amour était sans doute réciproque. Il était aussi amoureux de l'eau, à en juger d'après le début de la *Tétralogie* et même par le premier acte de *Tristan et Iseult*. Et il y a beaucoup de nuages dans ces opéras, beaucoup de mariages (feu + eau = amour). La *Walkyrie* se termine par un feu d'artifice, mais pour une fois il ne s'agit pas de flammes destructrices, en tout cas pas au moment où Loge les allume avec brio et insolence. Wotan dit que si quelqu'un ose s'introduire dans la chambre à coucher de sa fille, il sera anéanti par le feu et sa chaleur inhumaine. Pour le moment, pourtant, ce feu protège le sommeil et la paix de sa fille qui se promène d'habitude avec une lance ; même sur les scènes d'opéras. Surtout sur les scènes d'opéras.

Je me propose d'écouter la fin de *Walkyrie* une centaine de fois en pensant alternativement au feu destructeur et au feu protecteur. Ce feu détruit mes péchés qui brûlent sous mes yeux pour me prouver une fois pour toutes qu'ils ne troubleront plus jamais ni ma conscience ni mon innocence. Le feu protecteur barre le chemin aux multiples péchés qui grouillent tout autour de moi pour m'attaquer, pour m'entraîner vers l'Enfer où les flammes tourmentent sans détruire : l'éternité de votre corps garantit à coup sûr l'efficacité des supplices sans fin. On trouve tout cela dans la *Walkyrie*, dans la musique en général. Parfois, il suffit d'un accord pour vous rappeler toute votre vie, pour vous peindre votre avenir en détail, avec toutes les nuances possibles, imaginables et inimaginables. Vous écoutez une

mélodie et vous tombez amoureux – de cette mélodie, d’une jeune femme qui habite en face ou à l’autre bout de la rue, ou tout simplement dans un roman, dans une chanson.

Pour une raison inconnue, cette fin de la *Walkyrie* s’appelle *La magie du feu* : parfois on exécute cette fin sans les chanteurs, sans les acteurs, sans l’action, sans le feu dont nous parlons à n’en plus finir, même s’il s’agit de la fin d’un opéra. On voit un orchestre qui se met à bouger en tous sens ; les archets bougent, les flûtes se balancent en tous sens. Et l’on entend le feu de Wagner ; et on le sent dans sa poitrine, peut-être au centre de son cœur ; et aussi dans le tréfonds de son âme. Je ne sais pas si une flamme qui brille sur scène – quelques draps éclairés par des projecteurs puissants – ajoute quelque chose aux sensations réveillées, voir créées de toute pièce par une musique aussi puissante que celle de Wagner. Je n’en sais rien et je n’en connais pas d’autres. En tout cas, je ne les connais pas assez pour répondre à la question : sentent-ils une petite secousse dans leur corps (peut-être même dans leur âme) lorsque la magie musicale de Wagner se met en marche et marche, marche, marche, marche – jusqu’à la fin de l’opéra. Et même au-delà de l’opéra (il y a toutes sortes d’au-delà autour de nous), étant donnée la vivacité de notre mémoire, la pesanteur de l’impact auquel la musique de Wagner nous expose, quand elle explose.

J’imagine que l’entrée du Purgatoire est gardée : on n’y entre pas quand on veut. Après tout, il y a des individus dont la destination n’a rien à voir avec le feu réparateur du domaine que j’étudie avec ferveur. Leur *Endstation* est l’Enfer, comme disaient les Nazis. Bref, l’accès au Purgatoire n’est pas international ni démocratique. Vous êtes élu ou vous ne l’êtes pas : même le Purgatoire est soumis à la décision de Dieu qui pointe son index tantôt vers un au-delà, tantôt vers un autre ; tantôt vers le vide absolu ou un trou noir. Il est vrai que l’on parle souvent des pensées et des sensations qui ne naissent pas à l’intérieur des hommes parce que les organes sur lesquels on pourrait compter (rate, poumons, cœur) ne sont pas capables de détecter quoi que ce soit. Il y a aussi les épidermes : même les choses en soi succombent à la sensibilité de notre peau, de nos narines qui se remplissent d’odeurs et reconnaissent leur contenu, de temps à autre. Mais toutes ces connaissances sont si superficielles que les philosophes affirment avec une certitude inébranlable : « Nous connaissons le monde par ouï-dire. » Autrement dit, le monde est là et il peut se tenir tranquillement dans son coin, s’il le veut, s’il n’y a pas d’ouragans dans les parages. Mais il n’est certainement pas simple, quoi que les poètes en disent. On sait qu’il y a une feuille et une branche, et l’on peut s’asseoir sur cette branche, scier cette branche. Pour quoi faire ? Pour que ce qui est écrit soit accompli : scier la branche sur laquelle on est assis. Par conséquent, on peut faire beaucoup de choses, à condition que l’on puisse marcher, grimper

sur une branche, s'y asseoir et tenir une scie dans une main. Il n'est pas facile de grimper sur un arbre, une scie à la main : on a besoin des deux mains pour s'agripper au tronc, pour le tenir dans ses bras comme une fiancée, une bien-aimée ou simplement comme une épouse fidèle et belle. Mais une fois ces obstacles disparus dans la nature, on peut s'installer sur la branche et se mettre au travail pour prouver que l'on sait quelque chose de ce monde si étrange, cruel et ridicule.

Nous savons qu'il y a une branche, et nous savons aussi que nous sommes pourvus de jambes et de bras pour pouvoir grimper jusqu'à cette branche. Nous savons que nous avons un complice qui attend en bas, patiemment, une scie à la main. Nous nous installons sur la branche et le complice exécute un saut qui lui permet d'atteindre nos doigts tendus vers la scie. Voilà, c'est fait : la scie est en notre possession. Nous désirons une collation pour avoir plus de forces : tous ces exercices sont d'autant plus fatigants que nous ne scions jamais rien, ni les branches des arbres qui embellissent notre jardin, ni le tronc de ces arbres. Et pourtant notre cheminée s'illumine pendant les fêtes, pendant les week-ends. Nos domestiques s'en occupent et nous ne savons donc pas ce qui brûle dans notre cheminée. Nous espérons que ce feu nous rapproche du vagabondage à travers le Purgatoire où les cheminées font partie du paysage. Nous savons ce qui y brûle, même si, une fois de plus, ce sont les domestiques qui s'en occupent. (Le Purgatoire grouille de domestiques.) J'imagine qu'un ange me proposera de rejoindre un feu – tous les week-ends, par exemple. « Cela fait partie de votre vie que l'on purge par ce moyen. » Évidemment, je pourrais décliner l'invitation, en me disant qu'après tout, le Purgatoire n'est soumis ni au régime de Staline ni à celui de Mao ou d'Hitler. « Tant pis pour vous », dira l'ange. Et il me montrera un Paradis en miniature ; une sorte de maquette que les anges fabriquent pour doter leur parole d'un symbole tangible. « Vous voyez le Paradis ? » demande ce représentant des purges. « Il est à portée de la main, comme vous le voyez. Et à présent il ne l'est plus, il n'est plus à portée de la main, de la jambe. » L'ange donne un coup de pied à son Paradis et celui-ci s'envole, comme s'il avait quelque chose en commun avec les oiseaux. Pythagore aurait expliqué tout cela d'un point de vue mathématique : vous passerez trois mille ans supplémentaires dans la section du Purgatoire qui s'appelle « Les récalcitrants ».

Nous scions la branche sur laquelle nous sommes assis. Rien d'étonnant que quelques minutes plus tard, nous nous retrouvions par terre où nous commençons à creuser notre propre tombe. D'abord nous vivons dans le cadre de la langue française où la branche symbolise la stabilité, la renommée, la reconnaissance, et même quelques millions de dollars. Ensuite, lorsque notre chute nous rapproche de la terre, de notre mère nourricière, nous nous

plaçons dans le cadre doré de la langue anglaise où l'on creuse sa propre tombe, ce qui est bien plus dangereux que n'importe quelle opération visant une simple branche et sa solidité plutôt aléatoire. Vous creusez votre propre tombe et vous vous dites en le faisant : « Je connais le verbe 'creuser' et je sais ce que cela veut dire. Et la pelle ? Je sais aussi ce qu'elle représente, même si c'est une chose en soi et pas en moi. Je la tiens et je creuse ma propre tombe. Pour quoi faire ? Pour mourir d'une mort naturelle, organique ; d'une mort qui me sied à la perfection, comme un gant. Ce gant, je le connais aussi, et j'affirme que ce n'est pas non plus une chose en soi. Son 'en soi' contient ma main qui n'est pas une chose en soi : je la connais encore mieux que n'importe quel gant. »

Si l'on tombe d'une branche, on risque de se casser une jambe, mais quand on creuse sa propre tombe, c'est un portail qui s'ouvre ; ce n'est pas la peine de sonner, d'autant qu'il n'y a pas sonnette dans les environs. Il y a un portier qui ouvre le portail ; c'est un portier de nuit, un portier de jour, un portier d'éternité. On se demande où l'on y est car aucune inscription ne dit : « Perdez l'espoir, vous n'en sortirez jamais » ou « Gardez un petit espoir : il y a des jardins sous la pluie au bout du chemin qu'il faut parcourir ». C'est pour cela que la fabrication de sa propre tombe est bien plus mystérieuse qu'une branche sciée, cassée ; qu'une branche où l'on est assis, plus ou moins confortablement ; qu'une branche de laquelle on tombe pour prouver au monde entier qu'il faut garder ses appuis, son support moral et physique ; sinon on risque de dégringoler.

On se trouve devant un portail dépourvu d'inscriptions savantes et informatives, et je me dis qu'il s'agit du Purgatoire car cette idée est ancrée dans mon esprit et aussi dans mon corps depuis des décennies ou même depuis mon enfance – ma conception, comme aurait dit Leibniz. Mon cerveau, mon intelligence, ma sensibilité, mon âme immortelle. Seraient-ils capables d'implanter cette idée dans ma substance ? Connaissent-ils tous les tenants et aboutissants de l'univers, arrière-mondes compris ? Non : aucun des membres, aucune des parties de ma substance n'est assez clairvoyante et lucide pour savoir ce qui m'attend au-delà des funérailles et des marches funèbres. Heureusement que grâce aux philosophes, aux penseurs et aux simples croyants, nous connaissons la réponse, la seule réponse que nous puissions offrir à tous les phénomènes, à tous les « en soi », « pour soi », « hors de soi ». C'est Dieu, naturellement ; même si nous ne sommes ni Spinoza ni spinozistes ni malebranchistes. (Ni les fascistes qui répondent « le Duce ».) C'est en Dieu que nous trouvons toutes les choses et tous les êtres, qu'ils soient « autres » ou « nôtres », de sorte que Dieu est une forteresse ou l'Olympe ou le Walhalla. Nous sommes curieux de savoir ceci et cela. Nous ramassons un caillou et nous le jetons en direction d'une fenêtre. Nous cassons la

vitre en mille morceaux – à condition que nous tapions dans le mille – et l'information dont nous avons besoin atterrit sur les paumes de nos mains tendues. Ou directement dans notre cerveau.

Les gardiens, où qu'on leur fasse face, posent toujours des questions inutiles : ils savent tous que nos connaissances, minimales ou ultimes, viennent de Dieu. Ils sont bien placés pour le savoir ; ce n'est pas pour rien que l'on est gardien. Mais ils nous demandent quand même : « D'où tenez-vous cette information ? Que faites-vous là ? » « Dieu est mon guide », répondons-nous en connaissance de cause. « Et alors ? » dit un gardien. « Il nous a guidé jusqu'à ce portail. » « Avez-vous des preuves ? » « Ma foi, ma foi inébranlable et éternelle en Dieu Tout-Puissant. » « Comment pourriez-vous prouver l'authenticité de votre foi ? » La seule réponse valide (aux yeux de tous les gardiens) ne s'inspire d'aucune thèse philosophique ; et même un verset de la Bible n'est pas de mise dans ces circonstances. Nous tombons simplement sur nos genoux qui frappent le plancher avec la force titanesque que Tchaïkovski a reproduit dans le premier mouvement de sa *Pathétique* : le premier accord du développement. Par ailleurs, le reste du développement s'apparente à la prière que nous sommes censés prononcer ou plutôt marmonner à toute vitesse : c'est le nombre des mots qui compte. Quelques cris interrompent ce chuchotement et le gardien lève la main en disant : « Ça suffit. Vous avez fait vos preuves. »

Mais cela ne veut rien dire car nous nous trompons en cours de route à cause d'une voix que vous semblait venir de la bouche de Dieu. Il y a des mystiques qui voient cette bouche d'où les paroles divines et éternelles sortent à la queue leu leu, écrites sur un parchemin ou tapées sur une feuille de papier : tout dépend de la culture et de l'époque auxquelles vous appartenez. Aujourd'hui, on peut voir un ordinateur ou plutôt son écran. Il y a une bouche que les nouveaux chrétiens et les vieux mystiques prennent pour la bouche de Dieu. Pourquoi ? Parce que les autres bouches ne les intéressent pas. En effet : quelle bouche peut-on comparer à celle de Dieu ? Certes, on peut penser à certaines actrices, à la sensualité de leurs lèvres. Mais la vérité ne sort jamais de ces lèvres-là, de la bouche des actrices, même si elles sont relativement jeunes. Si elles ont un enfant de quatre ans, de cinq ans, la vérité parvient à maturité dans la gorge de cet enfant ; tôt ou tard elle sortira de sa bouche. Ceux qui ne sont pas loin de cette bouche, notent cette vérité et puis la proclame sur les toits. Et si on leur dit : « Vous êtes trop vieux pour comprendre l'univers », ils disent que ce n'est pas eux qui parlent. « C'est un enfant de quatre ans dont la bouche a donné naissance à cette vérité. » Parfois ces prophètes et savants laissent tomber les photos de cet enfant que l'on

retrouve ensuite sur les trottoirs où elles attendent les pieds qui les piétinent. Que voulez-vous ? C'est le sort de tous les prophètes, de toutes les vérités, de tous les messies.

Vous vous êtes donc trompé. Vous ne l'avez pas fait exprès, et le gardien qui vous regarde de travers le sait, malgré sa sévérité et obstination. Vous croyez sincèrement que Dieu vous guidait vers le Purgatoire. Qui plus est, vous remerciez le Tout-Puissant tantôt à genoux, tantôt en marchant vers votre destination finale. Vous y arrivez et un gardien vous dit que vous devez rebrousser chemin. « Voulez-vous me faire comprendre que j'ai remercié Notre Seigneur pour rien ? » « Vous L'avez remercié pour votre existence et vos jambes qui arrivent encore à marcher le long d'une route. Il ne faut pas sous-estimer des cadeaux de cette envergure. »

Mais supposons que vous soyez arrivé à bon port – au Purgatoire, à son entrée gardée jour et nuit. Le gardien vous dit : « Très bien, je vous félicite. Le port où vous vous trouvez est le bon. C'est votre port, à vous. Ce n'est pas la peine de faire demi-tour et de retomber en enfance, d'autant que l'Enfer s'est élargi récemment. Il couvre à présent une grande partie de votre enfance, de votre jeunesse. Nous sommes à l'étroit et l'Enfer profite de chaque erreur commise par le Paradis. On le compare volontiers à Erdogan, Hitler et Jules César. » Je crois que la distribution ou plutôt la répartition des Enfers et des Paradis dépend de notre façon de nous souvenir de notre enfance qui, la plupart du temps, est liée aux visions et aux sensations paradisiaques. Un poète anglais dit que, dans notre enfance, le ciel se prosterne devant nous ; il est notre serviteur, mais nous ne savons pas profiter de sa générosité, de ses élans humanistes. Nous limitons nos exigences et nos désirs à la possession d'une étoile. (Petite étoile, je me demande ce que tu es vraiment.) Nous jetons un coup d'œil sur sa surface et mettons ses secrets dans une poche où nous les oublions pour toujours, à moins que cette étoile ne fasse un trou dans notre veste grâce à l'énergie qu'elle contient, malgré les vicissitudes de sa vie. (Elle n'est pas tout à fait éteinte, en dépit des apparences.)

Oui, nous nous disons que dans notre enfance nous pouvions jouer à la marelle pendant des heures, ce qui dénote un esprit simple qu'aucune connaissance, qu'aucun philosophe ou théosophe n'accable de ses théories, doctrines et leçons. Nous sautons à cloche-pied, à pieds joints ; à présent, nous ne sautons plus et nos jambes nous laissent tomber assez souvent, de sorte qu'on nous ramasse et remet dans un fauteuil roulant ou stationnaire. Les philosophes ne nous aident pas à nous déplacer, à faire des voyages à Palmyre, en Sibérie où la taïga est en mesure de produire des centaines d'ours. Et il y a des gens qui aimeraient voir un ours dans son cadre naturel, pas dans un zoo qui fausse toutes les perspectives et fait penser au Goulag et autres horreurs de ce genre. Et nous nous souvenons aussi de nos promenades avec

notre grand'mère qui nous racontait des histoires à dormir debout. Mais nous ne dormions ni debout ni couchés, ce qui démontre d'une façon spectaculaire la supériorité écrasante de l'enfance : lorsqu'on atteint l'âge mûr, on renonce aux histoires inutiles, superflues. Ou l'on dort debout en les écoutant ; et l'on tombe, on se casse quelque chose.

L'expérience qui nous apprend l'inutilité des contes de fées, et les bons conseils que nos *babouchkas* nous prodiguent nous éloignent des joies de l'enfance, de leur insouciance, de leur anti-utilitarisme. La marelle disparaît aussi – non seulement à cause de la faiblesse de nos jambes et de nos vertiges : on ne gagne pas de l'argent en jouant à la marelle. Dès que l'on se met à penser sérieusement aux comptes en banque, les *halcyon days* dont les poètes nous rebattent les oreilles cèdent la place à la bourse et aux calculs qui nous plongent dans des crises, dans des dividendes. Il ne s'agit plus d'un, deux, trois, quatre. Les millions dansent une ritournelle sous nos yeux et les médecins hochent la tête : l'esprit enfantin qui pourrait nous sauver au seuil de la mort cède son territoire à Erdogan – à l'Enfer, autrement dit.

Mais il y a des adultes qui maudissent leur enfance : ils pensent que tous leurs malheurs ont pris leur essor dans les jeux stupides, dans le royaume des poupées qui pleuraient et riaient lorsqu'on les pliait à ses trente-six volontés. Même une seule volonté suffisait pour qu'une poupée dise « aïe ». Tout cela ne mène à rien et si vous prenez votre boss à bras le corps et dites : « Si vous ne pleurez pas, je ferai de votre corps un pli leibnizien », vous vous retrouvez à la rue et vous rejoignez l'armée des chercheurs d'or ou de travail, ce qui est plus fréquent dans les pays de l'Union Européenne où l'on parle de chômage dès que l'incompétence du gouvernement pointe à l'horizon. Vous vous dites que toute votre enfance – malgré le ciel qui se prosterne et jure une fidélité éternelle – s'inscrit dans la rubrique du « temps perdu ».

Au lieu de mettre de l'argent dans votre tirelire, vous jouiez au football dans un jardin qui ne valait pas la peine que l'on s'y promène. Dès le début, vous auriez dû penser à un autre jardin, à une autre maison, à un quartier résidentiel, au lieu de marquer des buts et de chercher le ballon dans les buissons. Vous pensiez que tous les humains étaient égaux et que tout le monde valait la même chose – à la bourse, par exemple. Et quand on vous disait que la bourse était un champ de bataille, vous ripostiez : « Nous sommes tous égaux. Nous n'avons rien à partager. Chacun a tout ce que lui faut. Et si quelque chose lui manque, il peut venir dans notre jardin pour jouer au football avec nous. Et je lui offrirai l'étoile qui pourrit inutilement dans ma poche. » Et quand votre père vous demandait en bougeant les sourcils : « Qu'as-tu mis dans ta tirelire ce soir ? » vous répondiez : « J'ai marqué trois buts cet après-

midi. Tu peux me féliciter. » Et vous receviez la gifle coutumière : votre père ne supportait ni le football ni le volley-ball.

À présent vous comprenez que votre père avait raison, mille fois raison, deux mille fois raison. Vous avez envie de mettre toutes ces raisons dans une tirelire, mais c'est trop tard : vous êtes ruiné et c'est votre enfance, votre insouciance et l'amour du foot qui sont responsables de votre faillite financière et morale. C'est pour cela que vous dites à ceux qui supportent encore vos paroles et votre voix : « Je ne vois que la noirceur à la place de mon enfance. » « Votre point de vue ne correspond pas tout à fait à ce que les scientifiques nous disent à propos de l'univers, précise quelqu'un. Ne voyez-vous pas quelques lumières isolées, quelque chose qui brille ? » « Oui, vaguement. C'est peut-être ma première communion, la Messe en si-mineur de Bach que j'ai entendue à l'âge de huit ans. Le visage de la fille de nos voisins. Le reste est plein de noirceur. » « Ce qui brille dans l'univers ne représente que 4.9% du contenu du cosmos. Le reste se voit envahi par la matière sombre (dite aussi noire) sans laquelle les galaxies perdraient leurs étoiles. Autrement dit, cette noirceur est utile. Sans elle vous auriez déjà perdu toutes vos dents. » Ce qui m'intéresse avant tout concerne la dilatation de l'univers dû à l'invasion de la noirceur grâce à laquelle les tyrans et les bandits de grand chemin gardent leurs dents. On trouve leurs traces sur les cadavres et même sur les vivants qui se promènent avec ce témoignage de la lutte pour la liberté, pour l'égalité.

Le feu se dresse à l'entrée du Purgatoire et le gardien vous dit : « Vous pouvez entrer, si vous voulez. Vous savez pourtant ce qui vous attend. » Vous dites au gardien que vous vous êtes préparé à cet épreuve, que vous avez écouté tous les feux de Wagner, de Liszt et même de Debussy. « Quel feu de Debussy ? » « Le feu d'artifice, le dernier prélude. Je l'ai même joué pour m'entraîner à la perfection. » Vous espérez que le gardien vous demandera de jouer ce prélude, que cela vous suffira pour entrer au Purgatoire sans vous brûler. Il ne vous demande rien : visiblement il ne sait même pas de quoi vous parlez. « Puisque vous êtes entraîné et en pleine forme, allez-y », dit-il. Vous espérez qu'il ne s'agit pas d'un feu matériel, et vous êtes prêt à parler d'Origène qui a émis une hypothèse selon laquelle un pseudo-feu n'est pas ni moins important ni moins fréquent que le feu réel qui a brûlé le Reichstag et Rome (à l'époque de Néron) ; et Moscou (à l'époque de Napoléon et de Koutouzov.) Et puis vous vous mettez à réfléchir : notre cerveau phosphore même en face du Purgatoire, même à deux mètres de son gardien. Vous vous dites que vos ancêtres n'ont pas quitté Moscou au moment où Napoléon et son armée y entraient – triomphalement, paraît-il. Ils entendaient des trompettes et même la voix de Napoléon qui disait : « La

capitale asiatique est tombée une fois pour toute, à tout jamais. » Le feu semblait sévir partout où il y avait des bâtiments et des habitants. Mais vos ancêtres sont sortis de cette épreuve : aucune brûlure, si minime et ridicule soit-elle, n'a souillé la pureté généalogique de leur peau.

Vous n'avez qu'à imaginer Moscou – à la place du Purgatoire ; ou Rome. Néron se met sur une colline qui surplombe l'incendie et se met à chanter (encore une légende) :

O Rome, ô Rome,

Brûle à ton aise.

Do feel at home:

À l'aise, Blaise.

A blaise of glory,

Hurrah, hurrah.

O mori, mori.

Ah, ah, ah, ah.

Il faut reconnaître que le but poursuivi par Néron était différent des intentions qui habitent les futurs clients du Purgatoire : Néron souhaitait que les flammes brûlent à leur aise pour lui permettre de composer quelques poèmes et quelques mélodies destinées à rendre ces poèmes encore plus musicaux. Par ailleurs, il disait à Rome : « Meurs, meurs », pour la bonne raison qu'il voulait construire une nouvelle Rome – en parfait accord avec ses goûts architecturaux et esthétiques. « *A blaise of glory* », s'exclame Néron. Nous n'en avons pas besoin, vu la fragilité de notre corps qui ne supporterait ni cette gloire ni cette extase flamboyante. On peut par conséquent dire au feu du Purgatoire : « Calme-toi. La fréquence impitoyable des incendies qui ravagent nos forêts nous a blasés. » Mais nous pouvons emprunter à Néron « *mori, mori* » : au cours de notre conversation avec le feu purgatif nous devons lui faire comprendre que nous avons d'autres purgatifs à notre disposition : prières, repentir, soupirs. Et il se peut qu'il ne comprenne pas les langues humaines, sauf l'italien. Ce n'est pas pour rien que Dante l'a choisi pour décrire le Purgatoire, ses paysages et ses habitants qui attendent la délivrance tantôt en s'amusant, tantôt en somnolant.

Une chose est certaine : nous devons nous adresser au feu impitoyable pour gagner sa confiance et susciter sa commisération. Au contraire de Néron, nous ne sommes pas tenus à respecter les rimes, les rythmes et autres conventions qui enferment la poésie dans une

camisole de force. (Les tercets de Dante sont une triple camisole de force ; et un tour de force.) Nous chercherons à donner libre cours à notre fantaisie que nous pourrions appeler *Wanderer* ; en hommage à Schubert. Oui, notre fantaisie a l'humeur vagabonde, et nous n'avons aucune intention de l'empêcher de faire les trente-six pas.

Mon cher feu, écoute-moi,
 Je te parle pour que tu comprennes mes intentions
 Et ma nature profonde, immaculée.
 Je suis là, à l'entrée du Purgatoire, pour me
 Purger de mes péchés et pour vivre normalement, à l'abri
 Des idiots et des accidents quotidiens
 Qui nous guettent partout, comme s'ils n'avaient rien d'autre
 À faire dans ce monde. Les accidents, les incidents
 Peuvent vivre seuls. Pourquoi ne nous laissent-ils pas
 Tranquilles ? Mon cher asile, mon refuge que l'éternité côtoie
 Tous les jours ! S'il te plaît, réduis l'ampleur
 Et la fureur de tes flammes. Je ne suis ni Judas ni
 Brutus et je n'ai pas envie de passer l'éternité dans la bouche de
 Satan, entre ses dents. Je sais que je ne suis pas parfait,
 Et je ne dis pas que personne n'est parfait
 Car les saints le sont, et c'est pour cela qu'ils chantent et cabriolent au milieu
 Du Paradis. Je n'ai pas de prétention : je me contenterai
 Du Purgatoire. Je connais ma place et je suis prêt à m'y installer,
 Mais le feu qui brille dans ton sein
 M'arrête et je ne bouge pas. Je suis toujours au seuil du Purgatoire
 Et je me dis que ce n'est pas bien. Mes péchés continuent
 À ravager mon âme et le reste de mon moi. Et toi,
 Tu ne veux pas baisser l'intensité des flammes qui tuent mes élans,
 Mon repentir, mon envie de mourir pour goûter les fruits
 De la délivrance finale. Je connais le feu : mon inspiration puise ses forces
 Dans les flammes intérieures qui ne brûlent rien du tout. Et Wagner
 M'a donné quelques leçons inoubliables. À quoi bon
 Ce feu vulgaire qui dévore la chair et laisse intacte
 La pourriture de l'âme ?

Pourquoi ce recours inutile et ridicule
 À la force, à la puissance que seuls les tyrans utilisent car
 Leur cerveau ne leur permet pas de dominer le monde par la pensée,
 Par la poésie. Soyons poète, cher gardien. Pourquoi ne pas *lire* le Purgatoire, comme si
 Un successeur de Dante se mettait au travail
 Pour me décrire les flammes, pour me les épargner une fois pour toutes ?
 « Les flammes montent, montent, montent,
 Descendent, descendent, descendent. Et les péchés quittent les âmes
 Et tombent dans les trous noirs. »

Il est vrai que l'on peut jouer sur des registres variés : notre pensée explore le monde de tous les côtés en fuyant dans les coins, les recoins et même au sous-sol à la recherche de la vérité. Comment éviter les brûlures, les cassures ? Je suis seul et tout ce qui arrive dans l'univers se forme en moi, sors de moi et apparaît dans le ciel étoilé, étoilé de mes désirs, de mes intentions, de mes métaphores. Mais si le feu dont je parle doit fonctionner comme une force physique et vulgaire, je dois me protéger autrement : mon « moi » ne peut m'épargner la douleur car il est partout et il sera en proie aux flammes si je continue à centraliser le monde, à l'installer dans mon for intérieur. Par conséquent j'ai recours à un autre moi : pas à l'autre, il n'en est pas question. Non, c'est un « non-moi » que je convoite pour me protéger contre l'action directe du feu purificateur, destructeur, quelle horreur ! Je franchis la porte du Purgatoire et au moment où le feu se dirige vers moi pour s'emparer de mon corps, de mes entrailles et ma force vitale, je donne naissance à un « non-moi » qui est moi, ne serait-ce qu'en partie : sinon il n'aurait pas de « moi » dans son nom, dans sa définition. Je ne perds pas mon moi ; je suis toujours au centre de l'univers. Je suis l'univers, autrement dit, et l'autre dont je parle n'est que moi, le moi que je mets en avant à l'approche du danger – du feu dévorant, en l'occurrence.

Je regarde donc mon non-moi qui a l'air de plonger dans les flammes et y nager pour que les péchés puissent enfin quitter son non et son moi. Les péchés s'en vont à l'anglaise et moi, je chantonne quelque chose, au lieu de tomber à genoux et de prier jusqu'à ce que la langue devienne comme un morceau de bois ; je la bouge à l'aide d'un doigt, mais elle ne dit rien. Puis je me dis que je ne vois plus « non », comme si les flammes avaient déjà accompli leur tâche, leur devoir céleste. C'est le moment d'arrêter le supplice car ce moi que je vois dans les flammes n'est pas différent de mon moi, de moi, de moi. Je dis au gardien : « Je suis déjà aussi pur et innocent qu'un bébé qui vient de naître. » « A-t-il déjà touché le sein de sa

mère ? L'a-t-il mordu ? » « Non, non, pas encore. Il est vraiment pur, aussi pur que l'eau des montagnes. » « Les montagnes ne sont pas toujours pures », dit le gardien.

Certes, il faut se préparer à la vie purgatorienne, mais cette vie-ci – appelez-là comme vous voulez – continue, et il ne faut pas oublier qu'il y a des brûlures dans cette vie et des briques qui tombent du ciel ou du nuage le plus proche. Mon non-moi ferait mon affaire ici-bas, si j'arrivais à le détacher de moi, à ne pas le confondre avec mes tréfonds, mes fonds et mes pensées les plus banales. De toute façon, j'ai besoin de lui, ne serait-ce que pour établir une relation dialectique avec la réalité qui ne me supporte pas, d'après mes observations et mes souvenirs. Si on me dit : « Vous êtes un égoïste incorrigible. Vous ne pensez qu'à vous-même », je répondrai dorénavant : « Vous vous trompez. Je pense aussi à mon non-moi. » « Pourquoi pas à moi ? » dira mon interlocuteur. « Parce que vous êtes 'non' », dirai-je.

Et puis il faut s'occuper de l'espace, pas seulement du temps, de la durée, des arrêts où notre destin se dessine ; les arrêts qui nous hantent et nous arrêtent au milieu de la rue, ce que l'on appelle « le souvenir involontaire ». En tout cas, on n'a pas l'intention de périr sous les routes d'une voiture. Et l'espace – j'y reviens après un petit écart ou parcours dialectique – s'élargit en présence de ce non-moi ou de n'importe quel non, pour être franc. On a beau se dire que l'univers est là en pointant l'index vers sa poitrine où les étoiles et les galaxies se déploient sans contrainte. Mais on peut toujours se contredire, et le mot « illusion » fait son apparition : se bercer d'illusions. On regarde son corps chétif et l'on se dit : « Deux jambes, un ventre », et l'univers disparaît, ou plutôt il reprend sa place partout ; pas *un peu* partout, pour une fois. Beaucoup partout, partout partout. Et même l'au-delà sur lequel on compte après la perte de l'univers, se dérobe traîtreusement, et il ne reste plus rien à part les jambes et quelques cetera.

Par contre, un non enrichit notre répertoire, si bien que nous pouvons nous contredire à volonté, sans que l'on nous reproche quoi que ce soit ; comme à Schopenhauer, par exemple. Nous disons : « L'univers est en expansion. » Et puis nous nous ravisons et nous disons : « L'univers s'amenuise pour nous certifier que le monde est petit et que nous ne mentons pas en disant qu'il est petit. » Vous rencontrez un vieil ami, et vous vous rendez compte que vous ne le supportez pas depuis une belle lurette. Il vous dit : « Tiens, c'est toi ! Le monde est petit. » Et vous répondez : « Non, le monde est grand, très grand », et vous vous éloignez à grand pas. C'est ainsi que nous amplifions l'espace qui risque de nous étouffer, si nous nous concentrons trop sur nous-mêmes, au lieu de nous dire de temps à autre : « Non, non, non. »

Les saints nous donnent de bons exemples à suivre, et nous les suivons tant bien que mal, étant donnés nos engagements mondains, nos soucis quotidiens et les bouts qu'il faut joindre coûte que coûte. Il faut aussi tenir compte d'un phénomène auquel on ne prête pas toujours attention : nous ne connaissons qu'un côté de la vie des saints ; le côté saint. Toutes les médailles ont un revers et tous les hommes exhibent une poitrine et un dos ; ils ne se contentent pas d'un dos ou d'une poitrine. Les saints professent l'amour et embrassent tout le monde – dans les livres et les documentaires ; comme si la haine leur était inconnue. Et pourtant la haine fait partie non seulement de la vie, mais aussi de n'importe quelle sainteté, car cet état que la béatitude ne quitte jamais doit être spacieux ; sinon il risque de paraître incomplet, inachevé, caduc. « Vous êtes saint parce que vous ne connaissez pas la vie ni les sentiments humains. Vous êtes une statuette, un morceau de bois, une idole. » Cette attitude envers les saints est plus répandue, plus commune qu'on ne le croit. On dit que les saints – surtout les saints russes – boivent de la vodka et battent les femmes qui pénètrent dans leur champ de vision. Ils disent que les femmes sont des créatures perverses. Pour justifier leur violence physique et psychique, ils crient : « Il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Et cette femme est trop chaude. C'est une pute. » Si étrange que cela paraisse, les tantristes viennent souvent en Russie, et au cours de leurs séjours, ils rendent visites aux saints, aux moines et aux simples popes. La plupart du temps, les discussions savantes roulent sur les femmes et leur rôle dans le sauvetage des hommes. Les tantristes disent que les femmes sont le symbole de la sagesse et de la vacuité. « Oui, de la vacuité », affirment les moins orthodoxes. S'il y a une table à proximité, ils tapent sur cette table pour confirmer leur avis qui souligne le caractère vain et sans importance de l'esprit féminin. « Il n'y a rien dans leur cervelle, et vous avez raison lorsque vous parlez de vacuité, de ce symbole de la stupidité féminine. » Les tantristes concentrent l'attention de tout le monde sur les actes – sur l'acte sexuel, entre autres. Ils disent qu'au début de cet acte ô combien important dans la structure tantrique, les consciences ordinaires se manifestent chacune sans s'arrêter. « Le vide féminin se manifeste pleinement », affirment les orthodoxes. « Puis on ressent de la félicité et l'on est sans concept, disent les tantristes, tandis que naît une sagesse de la félicité-vacuité dépourvue de passions. » « Deleuze dit que sans concepts un philosophe n'est pas un philosophe », rétorquent les Russes. Une fois de plus, ils soulignent la stupidité foncière des femmes. Puis ils disent que cette stupidité ou vacuité ne les empêchent pas de se sentir heureuses. « Le bonheur des dames, comme disait Zola », disent les penseurs russes.

Le sentiment de haine élargit considérablement notre connaissance de la vie de tous les jours ; de la vie en général où les thèmes éternels règnent sans partage. Il y a des

psychologues qui nous renseignent sur le domaine où la haine sévit jour et nuit car tout paraît haineux : humains, paysages, poubelles, soleil. Ces spécialistes-là disent que l'on peut pénétrer dans le royaume de l'amour par la petite porte – pas par la grandeur du cosmos ou la grâce de Dieu. On peut s'appuyer sur la haine qui, à la longue, devient si odieuse, si inhumaine et anormale que l'on se dit : « Les êtres humains méritent notre amour du moment qu'ils ne tuent personne et ne crient pas 'salauds et salopes' à la cantonade. » Nous sommes tous dans le même bateau et c'est pour cela que la pitié doit nous guider le long de la route où les mines et les serpents jonchent le sol. On aime tout ce qui est humain, d'autant plus qu'il y a encore peu de temps on ne supportait ni l'odeur de la peau des hommes et des femmes, ni leur paroles et l'air qui sort de leur bouche au moment où ils ou elles se mettent à parler, à dire n'importe quoi. À présent on aime tout ce qui se rapporte à l'humanité, et si quelqu'un est ~~plutôt~~ silencieux ou n'ose pas parler pour ne pas dire trop de bêtises, on lui dit : « Vous n'êtes pas obligé de dire quoi que ce soit. Ouvrez la bouche et exhalez ce que vous venez d'inhalé. C'est tout ce qu'il nous faut. » Dès qu'une femme enlève son manteau, on se met à humer sa peau, et l'on est déçu lorsqu'on se heurte à un parfum qui anéantit mécaniquement les effluves vivants de la créature que Dieu a mis au sommet de la création. L'amour de l'humanité prend parfois des formes dégoûtantes : il y a des hommes (et des femmes) qui séjournent dans les toilettes. Certes, rien d'humain ne leur est étranger, mais ce à quoi ils aspirent, sans quoi ils n'arrivent plus à vivre, est surhumain ; ou trop humain, pour citer Friedrich Nietzsche qui se faufile dans tous les écrits, dans la plupart des pensées et des élans. Si l'on demande à quelqu'un : « En quoi consiste votre élan », on entend souvent : « Il s'agit de la pure puissance. »

L'amour prend des formes qui ne plaisent pas toujours à ceux chez qui l'amour devrait se manifester : une femme qu'un homme se met à caresser sans lui en demander la permission, par exemple. Et si elle lui dit : « Bas les pattes », et même tape sur ces pattes pour qu'elles ne la tripotent plus, l'homme peut faire toute une conférence sur son passage de la haine à l'amour en disant : « C'était difficile. Je ne supportais ni la nature humaine ni son enveloppe. Et puis je me suis dit que Dieu et ses émissaires ne me laisseront pas danser et jouer aux cartes dans les parcs du Paradis, si je n'acquies pas une connaissance approfondie de ce sentiment qui meut les étoiles et la poussière de l'univers ; et le Tout-Puissant Lui-même. Et vous, vous, chère Madame, vous m'interdisez l'accès aux recoins de votre corps où mon amour pourrait déployer ses ailes à l'aise, sans entraves ; où ma dévotion à la doctrine chrétienne ferait ses preuves en vue d'un voyage interstellaire. » Il nous arrive donc de voir un homme qui s'échine à déshabiller une femme. Elle résiste de toutes ses

forces. Et nous nous rendons compte que nous assistons au spectacle intitulé *Amour et haine, lumière et ténèbres*. La femme ne donne pas libre cours au désir de l'homme. Un savant nous explique que tout prend son envol dans ce conflit où l'amour lutte corps à corps avec les forces des ténèbres. « Les tremblements de terre, les tsunamis, la formation des trous noirs – tout vient de ce conflit », dit le savant pendant que l'homme continue à déchirer les vêtements de la femme. Mais Empédocle nous a toujours promis l'installation d'une harmonie provisoire que les tantristes appellent « la félicité-vacuité dépourvue de passions ».

À présent tout s'arrête : la femme est nue et le but de l'homme dont les doigts travaillent comme des fous est atteinte, et leur possesseur goûte les fruits de la félicité. Ses mains sont bien placées ; le reste de son corps aussi. Le monde se repose : il imite cet acte sexuel ; les astres s'embrassent et les montagnes font de leur mieux pour pénétrer au fond des cratères qui s'offrent à leur convoitise. On appelle ce processus « L'Amour des étoiles ». Et puis la guerre recommence : encore une épisode, encore une épisode, encore une série télévisée. Les montagnes percent les corps de leurs partenaires et l'on voit partout ce que l'on s'apprête à prendre pour les pénis : les sommets des montagnes qui logent à présent dans les corps astraux avec lesquels, il y a encore quelques heures, ils faisaient l'amour à tout casser. Et voilà, c'est fait : ils ont tout cassé. La périodicité de la vie du cosmos s'explique de cette façon. Tout est expliqué et consommé. On n'a plus qu'à vivre comme si de rien n'était.

L'ampleur de la nature humaine nous permet de sauter de l'amour à la haine, de transpercer les corps et de les embrasser jusqu'à ce que nos partenaires étouffent et fassent semblant de mourir comme Desdémone. C'est pour cela que les gourous nous parlent de l'absence des passions, de leur annulation pure et simple. « Que l'amour et la haine prennent congé », disent-ils. « Et nous, que ferons-nous ? » Notre question est logique et légitime. « Étendez-vous sur votre lit. Représentez le monde et certains de ses habitants. Vous les triez sur le volet et la personne qui apparaît sur l'écran de votre désir vous assistera pendant que vous épanchez votre âme et cœur. Deux doigts vous suffiront pour manifester votre amour dans toute sa splendeur, ardeur et finitude. Et puis vous serez vide, ne serait-ce qu'à moitié, à dix pour cent. La félicité-vacuité dépourvue de passions. Il en va de même pour votre compagne, une femme *yogin* que l'on nomme d'habitude *dâkinî*.

Débarrassé de ses doutes, l'être noble s'allonge sur son lit et sa main glisse vers ses organes génitaux. Il adopte cette conduite dans le but d'aider autrui et de s'aider lui-même. Il cherche la grande félicité, la petite vacuité en faisant d'une *dâkinî* sa compagne secrète. Elle

est de type lotus, éléphant ou conque. L'être fortuné se visualise sous la forme d'une déité courroucée et s'unira à elle en procédant à des jeux amoureux impurs et purs.

La doctrine du «plaisir solitaire» est au centre des réflexions de Fichte qui érige un monument à un homme (ou une femme) solitaire, de sorte qu'il n'y a personne d'autre sur le piédestal où le héros sourit et ses paroles, inscrites sur le socle, nous disent qu'il trouve un immense plaisir dans sa solitude. C'est le fameux « moi » qui nous affronte lorsque nous nous penchons sur les écrits de Fichte, et nous nous disons que nous ferions mieux de nous débarrasser de tout ce qui nous barre le chemin au bout duquel nous sommes censés devenir ce que nous sommes. L'homme que nous voyons ou ne voyons pas (et pourtant il est là, dans les pages que nous tournons) fait en sorte que les désirs nés à l'intérieur de son moi ne viennent pas d'ailleurs – du Tout-Puissant, par exemple. Par conséquent, il ne dépend pas du hasard : c'est lui qui crée les hasards et la routine de tous les jours. Les autres sont différents, comme d'habitude : le succès de leur poursuite de la jouissance dépend de quelque chose d'inconnu qu'ils appellent le hasard à la frontière duquel leur volonté et leur puissance s'essoufflent. Et quand on leur pose des questions sur l'identité de ce hasard – il n'y a rien d'anonyme dans le monde d'aujourd'hui – ils répondent « Dieu », pour ne pas déplaire à la famille Bush et à la plupart des Américains. Fichte monte sur ses grands chevaux : « Ce hasard, ils le personnifient et ils en font leur Dieu, ou Dieu tout court, pour être à la page ; sur une de mes pages. Leur Dieu est le dispensateur de tout le bonheur et de tout le malheur ~~chez~~ des créatures ; voilà son caractère essentiel. Un Dieu qui doit être le serviteur des désirs est un être méprisable. » « Il est de toute façon méprisable, dit quelqu'un. Avez-vous entendu parler de l'ouragan qui décime ce pays-ci, cette population-là ? »

Pour éviter cette séparation du moi et des pourvoyeurs de plaisirs, on se met au lit une fois de plus et l'on se dit que tout vient de ce for intérieur que le corps étendu renferme soigneusement. Quelques instants plus tard, une image surgit des ténèbres ou se forme lentement : il y a des solitaires qui font durer le plaisir. Ils rassemblent leur vision idéale, leur partenaire unique comme des enfants férus de jeux de construction. « Par ici, voilà, non, ça ne me dit rien, et ça, ça me chante, tout mon corps chante une barcarolle à la vue de ce modèle. » Contrairement aux athées que Fichte stigmatise, ce solitaire ne forge pas une idole impie. C'est une autre idole qu'il forge, et cette idole n'est ni impie ni pie : elle est par-delà le bien et le mal. Et pourtant elle fait beaucoup de bien au solitaire qui commence à respirer autrement, plus intensément. On dirait qu'il s'essouffle, qu'il manque d'oxygène, qu'il a un virus, qu'il faut le transporter d'urgence aux urgences. Les commentateurs confondent souvent les virus et les pénis.

C'est le point de vue où se placent les spécialistes, lorsqu'ils parlent du non-moi et de ses relations avec le moi tout court. (Chez Fichte, dans sa philosophie, ce moi est très long. Rien d'étonnant qu'il soit souvent en butte aux plaisanteries scabreuses.) Ce n'est pas à vous-même que vous faites l'amour dans votre lit, étant donné la présence des images, des hommages que vous rendez à vos visions, à votre libido créatrice. « Certes, ajoutent les spécialistes, Narcisse se faisait l'amour à lui-même. Il plongeait dans le lac, il nageait en se frottant sur son reflet, sur son propre corps. Mais Narcisse est une exception. Et n'oubliez pas que vous êtes dans un lit, pas au milieu d'un lac. » Ils veulent dire qu'étendu sous une couverture, vous ne voyez pas votre propre reflet, même si votre lit est muni d'un baldaquin. Il est vrai que votre maison abonde en miroirs ; en tout cas, il y en a deux dans la salle de bains. Pourquoi ne pas les installer sous le ciel du baldaquin ? Cela vous permettrait de répéter assidûment le rôle de Narcisse pour le prochain spectacle de votre troupe d'amateurs.

Nous savons que l'œil représente l'ouverture de l'homme au monde ; par conséquent, si l'on vous demande : « Comment peut-on appliquer à l'œil la fameuse définition de Schopenhauer : 'Le monde est ma représentation ?' » vous répondez sans hésitation : « La représentation du monde pratiquée par l'œil est l'ouverture de l'homme ». On installe un œil dans la tête d'un homme et le monde s'ouvre devant lui ; en tout cas, une des portes du monde s'ouvre et demeure grand 'ouverte : personne ne peut comprendre l'univers au bout de quelques secondes, grâce à un seul regard ; ou deux regards. Mais ne soyons pas gourmands : il nous suffit de voir notre reflet, soit dans un miroir, soit dans l'eau d'un lac, soit dans l'eau tout court pour tomber amoureux de la Création. Apparemment le désir qui nous oblige à voir le monde (au lieu de l'écouter, de le tâter) gouverne la métaphysique entière ; et même la physique. N'oublions pas Platon ; ou plutôt, souvenons-nous de lui. Que fait-il du mot *eidos* ? Comme nous le savons – nous savons tout, après tout – ce mot désigne l'aspect sensible de la chose, pas son essence, son en-soi, son idée. Et pourtant Platon lui confère ce rôle : désigner l'essence de la chose et même de l'univers. Le regard que nous lançons nous porte par conséquent bien au-delà des apparences – vers la pure essence, ne vous en déplaît. C'est pour cela que les gens n'écoutent pas les sons dont j'ai parlé autrefois, durant mon séjour à l'hôpital ; leurs regards fouillent le monde environnant à la recherche des essences qui sont les ersatz de la vérité ; ou ses extraits. Ils se disent l'un à l'autre : « Je vois une essence. Et toi ? » « Moi, aussi, j'en vois une. » « Je commence à comprendre les mystères du monde. Et toi ? » « Moi aussi. Je comprends tout à présent. »

Nous sommes habitués à la capacité de l'œil à nous rendre maîtres des choses qui se trouvent à distance, comme le raisin que le renard voit, mais n'arrive pas à manger. C'est

ainsi que cela se passe la plupart du temps : l'œil nous trompe en nous faisant croire que tout ce que nous voyons est déjà dans notre poche ; et pourtant nos poches sont vides, ce qui prouve que l'œil ment à tous les coups, sauf si le raisin qu'il repère est là, sur la table de la salle à manger, à portée de la main. La main attrape cette grappe de raisins, la porte à la bouche et nous continuons à vivre grâce aux vivres qui circulent dans notre organisme pour alimenter les nerfs, les capillaires sanguins – tout ce qui nous propulse vers la vie que de temps à autre nous avons envie de délaisser, las que nous sommes de toutes les tracasseries, de tous les ennuis, de tous les SMS. « Viens, ne viens pas, à dix heures, ça ne marchera pas, viens plutôt à onze heures. » La vie passe et les SMS continuent à ne rien nous apprendre sur l'essence de la vie, sur les essences des choses qui se renferment dans leur « en-soi ».

Et que se passe-t-il en moi ? Ce n'est pas la vue que je privilégie, d'autant que pendant des décennies j'étais incapable de voir le raisin, sauf si les grappes se balançaient sous mon nez, si bien qu'il suffisait d'ouvrir la bouche et de faire fonctionner mes dents. Je ne voyais pas grand-chose ; et même les petites choses, je ne les voyais pas vraiment : elles se confondaient avec les grains de poussière, d'autant qu'elles voltigeaient autour de ma maison et que je n'essayais pas de les rattraper. Comment devient-on riche dans ce monde ? Il y a des choses qui voltigent autour de nous, au-dessus de nous. Il y a des individus qui les voient et les décrivent par le menu. Ils deviennent riches car ils attrapent des détails qui leur semblent utiles et les composent, recomposent à leur guise. Par contre, les myopes ne voient que de la poussière ou des ombres qui les trompent dès qu'ils essaient de les mettre dans leur poche. Personne n'est en mesure de mettre une ombre dans sa poche, même si la poche en question est aussi grande qu'une poubelle. Par conséquent, les myopes restent pauvres, même s'ils prennent un avion qui les amène dans l'Ouest des États-Unis où les Marx Brothers se sont mis au travail il y a environ un siècle.

J'imagine que mon incapacité à voir les choses de loin et même en face m'a rendu attentif aux sons que j'entends, non seulement dans les hôpitaux où je séjourne tous les trente ans. Pour moi Bach est plus important qu'une grappe de raisin, qu'elle soit près, loin, qu'un renard la guette ou non. Et je crois que mon *Weltanschauung* s'est construit sur cette base, sur ma myopie, sur cette indifférence aux détails qui, pendant au moins quarante ans, m'a empêché de voir les visages humains et inhumains. Je voyais des contours ou carrément des masques, de sorte que je me demandais si je n'étais pas en train de participer à la pièce de Lermontov *Mascarade* que l'on passait régulièrement à la télévision soviétique. Et lorsque j'ai entendu pour la première fois quelques extraits du *Bal masqué* de Verdi, dirigé par

Toscanini, je me suis tout de suite senti au centre de l'action. Depuis lors, les trahisons et les assassinats font partie de ma vie affective.

Et quand, pour la première fois, j'ai vu les tableaux de Giorgio de Chirico, j'ai compris qu'il était mon semblable, mon frère, mon neveu et ma sœur. C'est à cette époque-là que je me suis rendu compte que j'étais androgyne ; et ma sœur était presque obligée de suivre mon exemple. Seuls les monuments ont un visage ; c'est ce que de Chirico a l'air d'insinuer ou de crier sur les toits. Si vous n'êtes pas un monument sur votre propre tombe, vous n'avez pas droit à un visage, aux traits du visage qui permettent aux autres de vous identifier. Vous êtes pareil à la Chauve-Souris, à la femme qui se promène dans un bal et fait croire à son mari que ce n'est pas elle, qu'elle n'est pas sa femme. Une inconnue désirable, rien de plus.

Pour moi, les humains sont sans visages ; et parfois sans têtes, si je tiens compte du roman qui s'intitule *Le Chevalier sans tête*. Je ne veux pas dire par là que les êtres humains soient impénétrables, qu'ils soient aussi énigmatiques que l'univers et la mécanique quantique. Ils sont sans importance, qu'ils soient Ernest ou non. Pourquoi devrais-je perdre mon temps en essayant de comprendre ce que Y pense en ce moment ? Pourquoi déchiffrer ses pensées ? D'ailleurs, la plupart du temps il n'y a rien à déchiffrer : table, bouteille, tirelire, banque, titres, conquêtes, villa en Italie, penthouse à New York. Les trains que je pourrais prendre pour conquérir le monde se situent à l'horizon des tableaux que j'admire : on voit un petit bout de ces trains et la fumée qu'ils laissent en guise de souvenir.

Je vois les humains emmitoufflés qui se promènent dans la même ville, déjeunent dans les mêmes restaurants, et je ne sais jamais s'ils sont morts ou vivants, ce qui, dans leur cas, revient au même. Par contre, les chevaux que l'on voit sur les tableaux tardifs du peintre sont bien vivants ; et ils ne portent pas de masques. Leurs yeux nous disent tout ce que nous devons savoir au sujet de l'univers, et les livres s'avèrent impuissants – pas en comparaison des paysages (Wordsworth fait de son mieux pour nous convaincre de la supériorité de la nature), mais à côté des yeux qui nous regardent, les yeux des chevaux ou des chats ou des chiens. Tout doucement nous descendons du sommet de la Création ; eux ils montent de plus en plus haut : leur sommet de la Création est situé bien plus haut que le nôtre. Appelons cette ascension « L'échelle des chevaux ». Ou des chevreaux.

Les sons m'accompagnent et je ne sais pas toujours d'où ils viennent : de moi-même ou de l'extérieur – d'autres cieux, comme disait Don José que je cite régulièrement. Mais je sais que la mécanique quantique est en marche : c'est elle qui me connecte aux bonnes étoiles dont j'ai besoin pour survivre, pour suivre ma voie avec moi-même au bout. Deviens ce que tu es. À ce stade de mon mûrissement, de mon vieillissement (il se bonifie en

vieillissant) je crois que j'ai acquis à peu près la moitié de ce que je suis, de sorte que je peux dire avec fierté : « Je suis à moitié plein. » Du point de vue hindouiste et bouddhiste, il vaut mieux peut-être dire : « Je suis à moitié vide, je suis aux trois quarts vide, je suis presque vide, ça y est. » Et puis mon œuvre maîtresse présentera une page vide, à la différence de ce que nous offre Laurence Sterne et sa page noire ; il n'y a rien de plus noir que cette page dans l'histoire de la littérature. Vous pouvez décrire la mort d'Ivan Ilitch, mais autour de son cadavre grouillent les parents et amis qui boivent du champagne et disent du mal du défunt. La vie continue ; c'est pourquoi la page de Tolstoï n'est pas tout à fait noire, même si les vivants qui s'y démènent ne sont pas dignes de la blancheur.

Les mannequins continuent à se mouvoir dans les parages, mais leurs masques et bergamasques, comme disaient Debussy et Verlaine, si je ne me trompe, ne m'intéressent pas du tout, d'autant que ma vie ne dépend ni de leurs mouvements ni de leurs pensées. Je vendrai ma maison en viager et je pourrai ~~donc~~ vivre en locataire de ma propre maison, ce qui me permettra de ne plus donner de concerts, de ne plus penser à l'argent et aux deux bouts, à leur jonction. Cette solution m'est venue à l'esprit au moment où je me suis rendu compte que j'ai accompli ma tâche, mon devoir dans le domaine de la musique. Et le mot « le reste » appelle le silence. La littérature se situe à l'opposé de ce silence, étant donné que je ~~me~~ ~~de~~ dois de me préparer à l'enseignement du Purgatoire, à son feu immaculé, à son gardien qui risque de me poser des colles et de m'admonester pour mon amour de la métaphysique. Vous franchissez le seuil du Purgatoire et c'est la physique du feu qui vous accueille, que vous y soyez prêt ou non. Néanmoins, je demande aux gardiens pourquoi ils m'accusent de l'engouement que, selon eux, je manifeste dans le domaine de la métaphysique. « Si vous trouvez que mon intérêt pour les arrière-mondes était morbide, vous devez reconnaître que j'avais raison de me préparer à ce qui m'attend dans les siècles à venir. » « Vous aimiez Giorgio De Chirico, répondent-ils. Et sa peinture va de pair avec l'épithète 'métaphysique', comme vous le savez. Il y a même un tableau qui s'appelle *Le grand métaphysicien*. Vous regardiez ce tableau des heures durant. Même *La promenade du philosophe* nous parle de la métaphysique car ce philosophe est sans doute un métaphysicien. »

Les gardiens et les gourous du Purgatoire sont capables de vous blâmer, non seulement pour la métaphysique, mais aussi pour la physique, pour la réalité que vous prenez au sérieux depuis votre enfance pleine de chocolats et de jouets. Ces trains sont réels, ces rails sont réels, ces cadavres sous les roues du train sont réels. Oui, vous aviez l'habitude de mettre vos soldats de plomb sur les rails pour voir comment ils meurent, comment le train déraile pour faire mourir tous ceux qui s'y trouvent. Les hommes d'affaires, les banquiers et les autres

producteurs d'argent ne font que cela : ils construisent des rails et des trains où ils fourrent tous leurs rivaux réels et potentiels. Et les PDG. Ils les déposent sur les rails dans l'espoir que le train qui pèse des centaines de tonnes les écrasera à coup sûr. Il les écrase, il déraile, les rivaux périssent en nageant dans leur propre sang. La bourse se porte bien – pour les fabricants de rails et de trains.

Et puis tout se met à bouger en ~~dans~~ tous les sens, de sorte que l'on ne comprend plus rien sur le plan géométrique, géographique, topographique. Où suis-je ? dans le train ? sur les rails ? Est-ce moi qui ai fait construire ce train ? Est-ce moi qui y ai fourré la moitié de la race humaine ? Et l'autre moitié est sur les rails ; dans l'attente du passage de ce train mythique, ce train qu'on appelle « La peur bleue ». La peur succède aux humeurs triomphales et peu à peu tout ~~cela~~ devient insupportable – au point de se tourner vers le vide que les hindouistes et les bouddhistes ont l'air de gérer depuis des millénaires. Si bizarre que cela puisse paraître (il n'y a plus rien de bizarre, nulle part), les chrétiens enseignent les pratiques bouddhistes plus volontiers que les doctrines chrétiennes. Quand les bouddhistes leur posent des questions au sujet de leurs croyances, ils disent : « La croix, vous savez. Son père l'a abandonné et il s'est plaint, il a reproché à son père de l'avoir abandonné. Rien d'étonnant à cela : les pères nous abandonnent assez souvent. Et nous nous plaignons, nous crions dans le désert. Et puis les pères reviennent et c'est à nous de les abandonner à présent. Nous les abandonnons, nous vagabondons comme Charlie Chaplin, et au bout de quelques années, voir de décennies nous rentrons à la maison. Personne ne nous reconnaît à part notre chien, si tant est qu'il soit encore en vie. Et puis nous disons : 'Père, père, père ! Pourquoi ne nous as-tu pas reconnus ?' Et le père nous met les mains sur les épaules tout en consultant le tableau de Rembrandt pour ne pas se tromper, pour ne pas faillir à l'exactitude du rituel. » Les bouddhistes disent : « Oui, nous comprenons vos rituels », et ils retournent chez eux ~~plutôt~~ bredouilles. Et personne ne leur met les mains sur les épaules.

Une fois les bouddhistes repartis, les chrétiens se disent : « Notre religion ne nous débarrasse pas de la souffrance. Bien au contraire : elle nous rappelle sans arrêt la Croix, les clous et les trahisons. Nous aspirons au vide et seul le bouddhisme (ou l'hindouisme) peut nous offrir ce refuge où rien ne nous encombre. » Ils pensent tous que le vide est plus accessible que l'amour du prochain qui est souvent détestable, dangereux et bon à enfermer. Un disciple arrive et le gourou chrétien (et bouddhiste à la fois) lui dit : « Que vois-tu ? » « Je vois cette table », répond le disciple. « Veux-tu que je te crève les yeux ? Le Christ le préconise. Ou bien tu fais un effort mental ? » « Je fais un effort mental », dit le disciple. Cet effort est multiple et même multiforme : le disciple commence à démembrer la table. « La

table n'est que le début. Au stade suivant, tu feras la même chose avec les humains », dit le gourou en oubliant l'amour préconisé par le christianisme et un tas d'autres religions, croyances et convictions. La table n'a que deux pieds à présent. S'il fallait qu'elle marche, elle pourrait le faire, à condition d'imiter les humains, non les quadrupèdes. Et voilà qu'il ne lui reste plus rien à part un pied et une petite planche où l'on pourrait mettre une tasse de thé ou de café. Si elle sautait à cloche-pied, elle pourrait éventuellement atteindre la porte d'entrée ou plutôt la porte de sortie pour quitter la maison où on lui inflige un supplice inédit. Elle ne saute pas ; elle reste clouée juste devant le regard du disciple qui ne la voit plus. Par conséquent elle disparaît sans crier gare.

Je me rappelle des lectures qui me plongeaient dans les arcanes— une sorte de marécage d'où on ne sert pas indemne — où un futur yogin passait par tous les stades de la disparition, comme je les appelais. Je me rappelle le temps que j'ai passé en lisant et relisant le livre de Mircea Eliade et d'autres sources d'information que je ne consulte plus : même la position du lotus est hors de ma portée. La seule position que j'adopte maintenant avec plaisir est celle qui me permet d'étendre mon corps sur les draps. Et ces draps recouvrent le lit qui me sert de refuge — beaucoup plus que n'importe quel lotus, n'importe quel rythme de respiration. Mais je continue d'admirer le vide qui nettoie le monde plus efficacement que les armes nucléaires. Heureusement que personne ne parle de la réduction des vides qui parsèment le monde grâce aux yogis et à mon perfectionnisme. Pourquoi tolérer les déchets dans son sein, dans son champ de vision et de méditation ?

Il n'est pas agréable de se tortiller à la recherche d'un lotus ou d'une autre position salvatrice. Mais je me délecte de la lecture qui m'offre l'information suivante : « À présent, Râma, je vais t'enseigner le meilleur de ce qu'il y a à connaître afin que soit discréditée ta croyance à l'existence séparée du monde, à savoir qu'il n'existe que le pur principe de la Conscience universelle, au-dessus de toutes les imaginations forgées par les hommes et les femmes. » Les imaginations forgées par les êtres humains existent à l'intérieur de ces êtres qu'il faut supprimer, selon Râma ou celui qui lui parle avec la permission de Dieu, de Brahma ou du gourou suprême. Cela prendrait trop de temps — le moyen indiqué plus haut : le démembrement des corps et des esprits. Un yogin doit s'exercer de cette façon, mais un anarchiste ou un mystique agit autrement : il prend un balai intellectuel, spirituel et balaie tout ce qui ne correspond pas aux idéaux de l'humanité ancienne, aux neiges d'antan : à Athènes, à Jérusalem.

Le balai se promène de par le monde, mais il y a trop d'humanitaristes dans tous les coins et l'on ne peut s'empêcher d'entendre des cris : « Que faites-vous ? Ce sont des êtres

humains. Leur vie est plus précieuse que n'importe quel diamant. Ils sont tous créés à l'image de Dieu. » « Je ne reconnais pas Dieu », dit un mystique ou un anarchiste, en jetant un œil à la ronde. « De toute manière, Dieu est invisible et même inconcevable. » Tout dépend de ce que vous voulez faire. S'il s'agit d'une société quelconque, il faut mieux tout balayer et tout reconstruire. Si vous voulez vous connecter à la Conscience universelle, vous prenez votre conscience, vous l'aiguisiez, vous l'affinez jusqu'à ce qu'elle soit recevable par tout ce qu'il y a de plus majestueux dans l'univers. Vous scrutez votre conscience et si, à un moment ou à un autre, votre instinct vous souffle : « Appelle-la ~~votre~~ Majesté », vous suivez le conseil de votre instinct et déposez votre conscience à l'intérieur de la Conscience universelle – dans son *for* intérieur, s'entend. En même temps, vous recevez la Conscience universelle chez vous, dans votre substance. À ce propos, on peut se souvenir des paroles prophétiques du Maître Eckhart : « Le berceau de Dieu est dans notre cœur. » Il en va de même pour la Conscience universelle. Mais nous ne devons pas aller trop loin, lorsque l'envie de jouer aux jeux mystiques s'empare de nous. Il ne faut pas dire : « La tombe de la Conscience universelle est dans notre rate. »

On ne peut rien concevoir en dehors de cette Conscience omniprésente et omnisciente. Elle est plus grande que n'importe quelle conscience individuelle, et l'on s'expose inévitablement à une tentation qui, à première vue, paraît blasphématoire ; à deuxième vue aussi, d'ailleurs. On est tenté de dire que cette conscience est plus grande, plus majestueuse que Dieu, ne serait-ce qu'en vertu de son existence. Kant a démenti ou plutôt dévalué la preuve qu'Anselme a fournie (ainsi que toutes les autres preuves de l'existence du Seigneur), et je ne me rappelle pas si le philosophe a ajouté qu'il fallait se rabattre sur la foi. Qu'on le dise ou non, c'est un bon moyen de survivre à une attaque des pensées suicidaires qui assaillent tout un chacun, dès que l'Être Suprême ou le but suprême de la vie de tel ou tel individu, s'éloigne, disparaît, s'efface de la conscience. On se rabat sur la foi qui dit que cela vaut la peine de vivre pour devenir Dieu et avoir Son pouvoir. Oui, disent les mystiques et tous les gens pratiques, comme on dit : on peut et l'on doit devenir Dieu, surtout s'Il n'existe pas. Il faut le remplacer par un être suprême qui s'appelle « homme » ou « femme » ou « enfant » ou « bébé ».

Cette Conscience que l'on écrit avec un C majuscule, existe bel et bien ; elle est belle, cette conscience, d'autant que l'on peut imaginer la conscience de Platon, par exemple. On a besoin d'un exemple ; on se dit qu'une conscience multipliée à l'infini peut donner une idée de ce à quoi ressemble cette Conscience omni-omni présente. Contrairement à ce que croient les démocrates et les égalitaristes, on peut choisir une conscience exemplaire, pas celle d'un

passant ou de Monsieur Durand. C'est pourquoi on choisit la conscience de Platon et on la multiplie à l'infini, ce qui donne à la longue – la multiplication prend beaucoup de temps, même si l'on a recours aux meilleurs ordinateurs du monde – la Conscience parfaite, idéale, physique et métaphysique. Qui plus est, cette opération permet de se débarrasser de toutes ces petites consciences, de tous ces hommes et femmes de la rue. On se débarrasse aussi ? de toutes les gouttières.

La pureté de la Conscience que l'on obtient au bout du compte (de tous ces calculs) est sans pareille, comme si elle était Dieu pour de bon. « C'est la pure Conscience qui, venant à se manifester en tant que monde, déploie la création en elle-même », comme di Râma ou Brahma ; ou Ra, le dieu du soleil. On est dans son lit ; on pense à une table de multiplication et à Platon, à un de ses dialogues. Puis on pense à deux dialogues de Platon, et ainsi de suite. Au bout de trois jours, on voit quelque chose qui ressemble à l'idée de la création que l'on s'est faite depuis longtemps, depuis la naissance de la conscience ; dans le cerveau ou dans la glande pinéale. Au début elle n'arrive même pas à dépasser les dimensions du lit ; elle ne décolle pas de draps, de la couverture, sans parler du baldaquin qui surplombe la conscience et la création, comme s'il était Dieu, adorable et insurpassable. Et puis la création se répand partout – à tel point que l'on commence à voir et sentir les étoiles. Et peu à peu on constate que ce sont des étoiles différentes ; ce sont des « étoiles maison ». Il en va de même pour le soleil, à moins que l'on puisse s'en passer pour pouvoir dormir seize heures par jour ; ou par nuit.

Même Schopenhauer dit que le sommeil est important ; plus important que la veille où l'on ne se rend pas toujours compte que le monde est une représentation, pas une réalité remplie d'objets et de consciences sans nombre. « Ainsi, ô Râma, étant donné l'absolue non-existence de ce monde visible, il est certain que c'est le Brahmane qui est Tout, à travers l'espace infini. » Qu'il est agréable de lire les mots « non-existence de ce monde visible ». Du coup, la stupidité et la laideur disparaissent ; elles cèdent la place aux sons qui ne disparaissent pas, à en juger par l'expérience que j'ai vécue récemment à l'hôpital. Les gens mouraient autour de moi. (Les mouches étaient déjà mortes : il n'y a pas de mouches en hiver, jusqu'à nouvel ordre.) Les sons persistaient, signaient, et j'écoutais leur signature. Les signatures des choses, comme disait un mystique dont le nom m'échappe, comme d'habitude. Dernièrement, les noms et les notions ont pris la mauvaise habitude de m'échapper ; et pourtant je ne leur ai jamais offert d'échappatoire.

On me dit que les sons n'existent pas non plus. Si les sons existaient, cela pourrait créer un malentendu dans le désert, à l'intérieur du vide et du néant où il n'y a rien ni

personne. Vous affirmez qu'il n'y a plus d'humains, il n'y a plus de mort, de naissance – d'existence en général ; même les plantes n'existent plus, sans parler des arbres et des animaux. Et tout d'un coup, vous vous appesantissez sur les sons qui continuent leur bonhomme de chemin dans votre conscience. Cela ne rime à rien, d'autant que la pure Conscience les ignore, purement et simplement. Même la musique de Haydn serait impure à l'intérieur de cette Conscience, tandis que vous parlez des machines, de leur bruit de friture. Il n'y a rien ; même la musique n'existe pas. Si elle existe, la mort est là, elle aussi. La seule façon de se débarrasser de la mort est décrite plus haut : le balai, l'aspirateur suprême.

Nous vivons dans un monde simpliste où le mot conscience risque de poser des problèmes : il y a des gens qui se bouchent les oreilles en entendant un mot aussi savant que la conscience. Et si l'on prononce le mot concept en leur présence, ils prennent un balai et vous assènent un coup sur le crâne. Parfois ils prennent un aspirateur et vous prenez vos jambes à votre cou. Une fois votre départ consommé, ils scrutent l'espace de leur demeure et disent avec un gloussement discret, mais éloquent : « C'est cela (Voici) le vide dont il a parlé. Et ma conscience est pure à présent. » Puis ils ouvrent une bouteille de vin et se mettent à boire pour purifier leur conscience. Elle n'est pas assez pure, se disent-ils à chaque fois qu'une rasade de vin se fraie un chemin dans leur gosier. Il faut éliminer, ajoutent-ils, et au bout d'une heure, leur conscience devient aussi pure que la pure Conscience.

Votre nirvana personnel a quelque chose en commun avec le vide, le néant, eu égard à l'absence d'humains et même de plantes. Vous buvez du vin ou simplement vous jouissez de la paix que votre lit et votre demi-sommeil vous offrent. Puis vous entendez une voix – pas des sons, pas une fugue de Bach – et cette voix contredit tout ce qui vous attend au bout de votre route : la pure Conscience, l'absence d'imbéciles. Il n'était pas difficile de prévoir l'intervention de cette voix dans votre vie privée, protégée par toutes sortes d'absences trompeuses. Une voix discordante s'inscrit, elle aussi, dans la logique humaine : les opinions humaines sont discordantes, disait Shankara. Il est impossible, d'après lui, d'établir un raisonnement sur une base ferme, de sorte que quand vous émettez un raisonnement ou un jugement, on vous pose immédiatement la question qui s'impose : où est la base sur laquelle vous vous appuyez ? Et si vous montrez cette base ou si vous la décrivez par le menu, on vous dit : « D'accord, d'accord, mais cette base n'est pas ferme. » Parfois on donne même un coup de pied dans cette base et vos raisonnements s'écroulent les uns après les autres. Même si vous vous appuyez sur la Bible et la citez dans l'original, on vous dit que votre original diffère du vrai original, et que de toute façon vous ne comprenez rien à rien. Cela veut dire que même si la base est ferme, ces fondateurs et ces commentateurs se contredisent tout le

temps, mutuellement, et le bruit de leur discorde dérange les paresseux qui rejettent la connaissance, les concepts, les doctrines et toutes les bases sauf celle dont j'ai parlé à plusieurs reprises : le lit où l'on se repose.

Vous dites : « Tout raisonnement manque de fondement », mais vous continuez à parler, à écrire, à communiquer vos opinions. Et si l'on vous dit : « Tout ceci manque de fondement », vous répondez : « Je ne raisonne pas. Je réfléchis tout haut. » Et si ceci ne manque pas de fondement, on vous dit que vos opinions sont rigides et vieillottes. « Vous datez, cher ami », entendez-vous de toute part. « La construction du fondement m'a pris beaucoup de temps », dites-vous en guise d'explication. « Il faut voler, vous dit-on. Vous n'arrivez pas à décoller. Vous êtes trop terre-à-terre, trop prosaïque, trop pragmatique. Lisez Baudelaire. Même sa charogne est plus vivante que votre doctrine pleine de concepts faisandés. Vous essayez de décoller, mais vos jambes sont trop éprises de la terre ; et vous êtes presque obligé de vous dire que l'on peut voler sans décoller, sans quitter la terre. « C'est notre mère nourricière », dites-vous à vos détracteurs en ramassant une carotte ou une pomme ; ou une pomme de terre. « Une pomme de terre, pas une pomme de l'air. » Votre explication passe inaperçue. Ou quelqu'un vous dit que les meilleures pommes de terre poussent sur l'étoile polaire.

Si tous les raisonnements étaient mal fondés, toute l'activité humaine cesserait, dit-on. Mais il en va de même pour les raisonnements *bien fondés*. Ils sont bien fondés, trop bien fondés ; par conséquent, ils ne décollent pas. Et ce qui ne décolle pas s'apparente à un tombeau. Quelqu'un a dit : « Nous serons immortels lorsque nos cercueils s'envoleront et toucheront les galaxies lointaines. » Certains estiment que ce but trop ardu, trop hardi ; il vaut mieux se proposer une tâche plus humaine, plus discrète. Vous objectez : « Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous. Il suffit de toucher les galaxies les plus proches. » La discrétion ou plutôt l'humilité que nous enseigne le christianisme ne connaît pas de bornes : un peu plus tard, tout le monde s'accorde à dire qu'il suffit de plonger dans les nuages.

Cette dernière réflexion suscite beaucoup de commentaires, ce qui n'est pas étonnant, étant donné l'immensité du projet : les confins de l'univers. On vous dit que vous ne volez pas très haut, ce qui ne vous touche pas : depuis quelque temps, rien ne vous touche. Vous vous dites que la vision qui remplace les nuages par des cercueils a ses attraits. En effet, imaginons un ciel à la Magritte où les cercueils volent à volonté. Il est vrai qu'en ce cas, Hamlet ne pourrait pas questionner Polonius au sujet des formes adoptées par les nuages : les cercueils sont des cercueils, si bien que même Hamlet n'oserait pas dire qu'un cercueil

ressemble à un crocodile. Laissons le texte de Shakespeare intact ; après tout, un cercueil peut ressembler à un corbeau ou à Edgar Poe.

Mais il y a un autre argument dont la pesanteur est bien plus spectaculaire. Il y a une théorie selon laquelle la vie est née dans les nuages. « Oui, oui, je suis de votre avis », dit un vieux croyant. Et il raconte sa visite dans un musée où il a vu Dieu voler à travers les nuages. Nous l'interrompons au beau milieu de son discours pour lui dire que la vie dont nous parlons n'a rien à voir avec Dieu. « C'est l'eau qui est Dieu, vous savez », disons-nous, notre visage rempli de sourires ironiques. Nous expliquons à notre néophyte qu'au gré des turbulences de l'atmosphère, les gouttelettes des nuages ont fertilisé la terre primitive. Certes, il y a des contestataires qui disent que la terre est toujours primitive, ce qui ne porte pas atteinte à la théorie ; n'oublions pas que nous y tenons de tout notre cœur. « Nous sommes toujours primitifs, nous aussi », continuent les contestataires. Nous disons simplement que les cercueils dans les nuages – cette image, cette image – n'est autre que le retour à la source.

Tout le monde parle des retours, et les soufis nous disent que le péché n'existe pas, que le malheur subi par l'humanité se rapporte à la perte de la partie, de la source où il faut retourner coûte que coûte. Et parfois ce retour demande des sacrifices de taille : la vie, par exemple. Nous sommes en exil, disent les soufis, et la vie de tout un chacun se déroule loin de la maison, même si le quelqu'un dont nous parlons demeure à la maison – dans sa demeure, autrement dit – et ne la quitte jamais. Mais ses pensées vagabondent – loin de Dieu, la plupart du temps. Et c'est ce que l'on appelle « exil » ; en tout cas, c'est un de ses aspects. Et les nuages que nous voyons lorsque nous levons la tête nous rappellent peut-être cette patrie qui continue à s'éloigner, à s'estomper, comme si chaque pensée trahissait notre naissance, notre provenance, notre lien avec les forces supérieures que l'on réduit parfois aux forces intérieures. Tout ce qui est supérieur se trouve à l'intérieur, nous dit-on, et cela nous éloigne, une fois de plus, de notre patrie, car cela ne sert à rien. Nous ne savons pas quelle pensée est capable de nous rapprocher de notre but, de notre retour à la maison. C'est pour cela que souvent nous nous asseyons sur un banc, dans un parc nous levons la tête, si nous sommes en mesure de le faire ; si nous ne sommes pas encore perclus de rhumatismes. Et nous nous mettons à regarder les nuages ; c'est un rite qui demande beaucoup de patience, beaucoup d'énergie intérieure. Il faudrait peut-être installer ces nuages dans notre for intérieur pour nous rendre à la maison sans trop tarder, sans passer par des détours, sans rendre trop hommage aux tergiversations. Mais nous ne sommes pas toujours d'attaque et cette contemplation des nuages se réduit à un divertissement sans but, à une sorte de repos

qui permet d'oublier les problèmes liés aux querelles domestiques, aux désaccords avec ses patrons.

Notre compréhension du monde ou son assimilation se divise en trois parties. La première correspond à l'empirisme dont les philosophes anglais sont particulièrement fêrus – au détriment de Heidegger. Nous avons devant nous, autour de nous, des objets qui possèdent et exhibent leurs dimensions, leurs confusions que l'on appelle « en soi », comme nous le savons après une lecture de Kant et des néo-kantistes. Même leurs senteurs s'inscrivent dans ce registre car elles sont bien réelles et nous pouvons les utiliser pour nos parfums, si nous trouvons leurs propres parfums exquis et commercialement avantageux. La deuxième partie concerne nos impressions qui aboutissent aux idées, si nous nous donnons la peine de les développer et de les mûrir. Et la troisième partie est envahie par l'intuition qui déclenche une avalanche de prémonitions, de prédictions. On appelle cette avalanche « intuition » pour simplifier le vocabulaire philosophique. Tout au début, nous avons affaire à quelques gouttes d'eau ou même à une baignoire que nous remplissons d'eau pour prendre notre bain quotidien. Avant d'ouvrir les robinets, nous nous demandons quel parfum, quel sel de bain nous fera plaisir « ce matin ». Nous choisissons le sel du jour, saupoudrons le fond de la baignoire et ouvrons les robinets. Ensuite nous nous lavons et l'eau fait son devoir, comme elle le fait tous les jours dans la salle de bain et aussi dans la cuisine. C'est le stade empirique de notre expérience. Il est vrai que nous pouvons admirer la beauté de notre baignoire remplie d'eau colorée. C'est un stade esthétique que nous passons sous silence, faute de temps. Et puis nous nous adonnons à la méditation qu'une goutte d'eau isolée de ses consœurs met en marche, grâce à son caractère énigmatique. Que fais-tu là, toi que voilà ? disons-nous au début de notre contemplation : nous regardons fixement une goutte d'eau collée à une vitre. Un peu plus tard, la méditation bat son plein et nous échafaudons nos hypothèses, empilons les idées qui nous viennent à l'esprit à la queue leu leu. C'est ainsi que des nuages enceints voient le jour. L'intuition confirme les théorèmes de l'esprit, l'utilité pratique de ses élucubrations : à présent nous savons d'où nous sortons. Et toutes les parties sont unies d'abord par l'intuition qui nous parle avec éloquence de l'unité foncière de tout ce que nous voyons, sentons, entendons et goûtons. Et ensuite nous nous rendons compte qu'il y a une force qui soutient cet édifice dont les décombres ne bouchent pas encore les horizons et les cieux.

La contemplation d'une goutte d'eau ne débouche pas toujours sur les idées et les hypothèses. Sohrevard nous parle des jeunes enfants, de leur tendance à s'arrêter devant une surface d'eau, qu'il s'agisse d'un lac ou d'une baignoire, à côté d'un objet noir brillant.

le nombre des étoiles qui échappent à nos instruments, nos yeux et notre pouvoir d'observation. Ils connaissent peut-être la pure Conscience qui présuppose notre indépendance par rapport aux calculs de toutes sortes et même aux monades à l'intérieur desquels nous vivons. On nous demande : « Dans quel univers vivez-vous ? » et nous répondons : « Nous vivons à l'intérieur de notre monade qui n'a pas de fenêtres, de sorte que nous ne pouvons pas regarder par la fenêtre. C'est inutile, d'ailleurs, étant donné l'insignifiance du monde extérieur. Il n'y a rien à voir à part les paysages qui sont plus beaux que tout ce que Botticelli a peint. Le printemps est plus beau que son printemps, et n'importe quel hiver est bien supérieur au génie de Breughel. Et pourtant nous ne regardons pas par la fenêtre, pour la bonne raison que la monade où nous vivons n'a pas de fenêtre. » Ce genre de vie et de domicile nous prédispose à une jouissance liée à la contemplation de la pure Conscience car il suffit de passer l'aspirateur à l'intérieur de notre monade – elle n'est pas si grande que cela, après tout – pour que la Conscience apparaisse dans toute sa pureté, dans toute sa splendeur.

Et le regard d'un chat qui est bien plus profond que le regard de n'importe quel sourd ? Derrida disait qu'il n'osait pas se déshabiller sous le regard de son chat, si mes souvenirs sont bons. Moi, je me promène souvent nu en présence de mon chat qui continue à me regarder. Mais un peu plus tard, je constate que j'ai des remords, et je demeure en proie à ces remords jusqu'au dîner. Je me demande ce que mon chat pense de mon corps ou de mon insolence qui me pousse à braver sa chasteté, de lui imposer l'impureté de ma nudité. Il se dit peut-être que je suis bien inférieur à ses congénères qui ne pratiquent pas les outrances de l'exhibitionnisme. Il est vrai qu'ils se roulent souvent par terre, mais cela n'a rien à voir avec mes promenades dépourvues de voiles, avec cet outrage aux bonnes mœurs des chats.

Quand on me dit : « Vous n'aimez donc personne. Vous méprisez et détestez le genre humain. Pourquoi ne vous suicidez-vous pas sur le champ ? On ne peut pas vivre sans amour. La haine est une forme de suicide. » Je réponds : « J'aime mon chat. Pour moi il est à la fois l'humanité et les astres. Et la pure Conscience, la pure Existence. » Mais je ne peux nier mon attachement à une femme que j'ai délaissée il y a quarante-cinq ans lorsqu'il fallait choisir entre elle (l'amour et le bonheur) et le devoir, la destinée et sans doute cette œuvre que je suis en train d'écrire. J'ai quitté Moscou et l'Union Soviétique en 1974 ; c'est surtout elle que j'ai quittée. Le sentiment d'amour me poursuivait partout, de sorte que je me demandais si je n'avais pas fait une bêtise, pour mettre les choses au mieux. Pour mettre les choses au pire, je me disais que j'avais déjà commis un suicide, ce qui m'épargnait toute autre tentative dans ce domaine proscrit par les humains. « C'est Dieu qui nous a donné la

vie, et c'est à Lui de la reprendre, si nécessaire. » Et s'Il ne la reprend pas, s'Il traîne ? Mais supposons que nous soyons nés de la dernière pluie – des gouttes d'eau dont j'ai parlé tout à l'heure. Faudrait-il leur demander la permission avant d'approcher un couteau de cuisine de ses veines ?

À l'époque de mes tourments que l'amour engendre d'habitude – la mélancolie prend ses racines dans l'amour, disait Avicenne – j'avais recours à des remèdes triviaux qui enfonçaient le couteau dans la plaie, au lieu de retirer les épines de mon corps. Il y a quelque temps, j'ai fait connaissance des textes où l'on parle des remèdes utilisés au Moyen Âge. Par exemple, une promenade dans un *locus amoenus*, un lieu agréable. Au début des années quatre-vingt-dix, je me promenais dans le parc de Versailles et dans Paris. Cela ne m'a pas guéri, autant que je sache. En tout cas, je continuais à superposer l'image de ma bien-aimée à la plupart des choses que je voyais et ressentais, malgré l'incompatibilité évidente. Dans les mêmes années, j'ai inauguré ma collection de vins : le remède numéro deux, d'après les spécialistes du Moyen Âge. Je n'y ai pas trouvé la consolation. Cette série d'échecs me rappelle un poème de Verlaine. Ils ne m'ont pas accepté. Je me suis tourné vers les jeunes filles ; elles ne m'ont pas aimé. Quelque chose dans ce goût-là.

La musique intensifiait mes sentiments et ravivait les souvenirs que je croyais morts et enterrés, comme on dit. La musique prenait une pelle et déterrait ces souvenirs : un sourire, un mot, un geste nonchalant qui ne renverse rien et ne casse pas de vases. La musique me faisait pleurer et les larmes étaient complices de l'amour perdu à tout jamais, car l'amour est rarement perdu pour un mois ou deux. Les textes médiévaux parlent aussi d'une vieille laide « susceptible de désabuser le sujet sur les beautés de l'objet aimé ». Comment le fait-elle ? Elle montre ses seins et dit : « Tu vois ce qu'ils sont devenus, mes seins. Et les seins de ta bien-aimée ? Penses-tu qu'ils sont différents ? Ce sont les seins d'une femme, et tous les seins de toutes les femmes se fanent, se flétrissent, se dessèchent, de sorte que la charogne décrite dans le poème de Baudelaire est une femme nue étalée sur une couche. Vous autres, les hommes, n'avez pas ce problème : vous n'avez pas de seins jusqu'à nouvel ordre. Certes, vous vous desséchez, mais votre sécheresse n'est pas vraiment dégoûtante, tandis que la nôtre l'est, mon ami. Approche-toi et regarde mes seins de plus près. Aurais-tu envie de faire l'amour avec moi ? Aurais-tu envie de loger ton pénis entre mes seins ? »

Elle est morte, ma bien-aimée, et je peux toujours dire que mon amour pour l'humanité – je n'ai jamais aimé l'humanité – est mort le même jour, de sorte qu'à présent, au lieu d'embrasser tout le monde sur les deux joues, je dis en soupirant : « O amour, o amour, où es-tu ? » ce qui prouve que je connais l'amour, que je le possédais à un moment donné,

pendant toute une période. Et puis il est parti car nous partons tôt ou tard ; et nous revenons ou ne revenons pas. Tout dépend des astres qui parfois s'inclinent vers notre berceau – à tel point que l'on nous confond avec Jésus Christ. On dit : « Un nouveau Messie est né », et les rois se précipitent vers notre appartement. Le Messie grandit et ne sauve personne, il ne se sauve même pas lui-même. On ne le crucifie pas non plus, et une fois de plus, nos espoirs s'avèrent trompeurs, si bien qu'aujourd'hui nous approuvons les thèses de Spinoza qui accusait l'espoir de fausseté foncière, d'inutilité criarde.

Je n'ai pas pleuré en apprenant sa mort. Je l'apprends, je reviens à la maison où j'aurais pu pleurer à volonté, étant donné l'absence de témoins. Il y a des individus qui refusent de pleurer en public, même si on le leur demande, même si on leur offre de l'argent pour des pleurs de courte durée. Mais une fois à la maison, ils fondent en larmes et souvent remplissent leur baignoire de leur tristesse, car on dit que si l'on se baigne dans ses propres larmes, on efface leur source, leur origine et l'on devient heureux, ne serait-ce que l'espace d'un week-end. Cela vaut la peine, cela vaut la peine : même le bonheur momentané fait du bien à la santé physique, psychologique et mentale.

J'étais à la maison, mais je ne pleurais toujours pas, ce qui me rendait doublement ou triplement triste. Je me disais que je n'avais aucun contrôle sur mes sentiments et leur expression. Je comparais mon impuissance à celle de saint Louis qui, tout au long de sa vie, cherchait désespérément des larmes abondantes et apaisantes. « Où peut-on trouver les larmes ? » demandait-il à ses conseillers. Un prêtre lui a conseillé de s'adresser à Marie d'Oignies qui était surtout connue pour la quantité des larmes qu'elle versait jour et nuit, souvent sans raison. « La raison est toujours là », disait-elle en montrant un crucifix. Le prêtre a dit à saint Louis : « Je vous assure, Sire, qu'au moyen des larmes elle arrosait ses joues. » « Pourquoi fallait-il qu'elle arrose ses joues ? » « Parce que ses joues ressemblaient aux fleurs et son nez à une plante odoriférante. » « Ses larmes tombaient par terre, je suppose, disait le roi. Ne rendaient-elles pas le sol de l'église ou de son monastère boueux sur son passage ? Ne glissait-elle pas ? Ne s'écrasait-elle pas de temps à autre ? » « Non, elle épongeait ses larmes avec le voile qui lui couvrait la tête. Les voiles destinés à l'enlèvement des pleurs, elle en avait en abondance. C'étaient ses mouchoirs en papier, Sire. Elle en faisait grand usage, comme vous pouvez l'imaginer. Elle était obligée de les changer souvent car ils étaient vite trempés. » « Pourquoi parles-tu d'elle à l'imparfait ? Serait-elle morte ? Se serait-elle noyée dans ses larmes ? » Saint Louis avait l'habitude de ne pas écouter ce qu'on lui disait. C'est pour cela qu'il n'a jamais rencontré Marie d'Oignies. Et les larmes ont continué à lui faire défaut.

Au début de la création, on pensait que les larmes exprimaient une profonde tristesse dont il fallait se débarrasser à l'aide du rire. Les gens riaient « à travers leurs larmes », comme disent les Russes pour éviter le stress et la dépression. On entendait les pleurs et « ha, ha, ha », ce qui était plutôt pathétique, car cette procédure, cette méthode, soulignait la gravité de la détresse à laquelle la victime s'exposait. (« Les larmes qui accompagnent le rire ressemblent au sperme », disait Hildegarde de Bingen.) On attendait une sorte d'explosion et cela venait inmanquablement : la victime s'écroulait et se mettait à se démener par terre. Parfois on voyait même de l'écume sur sa bouche et l'on se disait : « C'est la maladie dont souffrait Dostoïevski et le prince Mychkine. » Et puis on s'est rendu compte que l'on pouvait se passer de la simultanéité, que l'on pouvait avoir des larmes de joie. On pleurait, on pleurait parce qu'on était heureux. « Je suis heureux, donc je pleure », aurait dit Descartes.

Après la mort de mon amour ou plutôt à l'annonce de sa mort par un des amis, je ne pouvais pleurer de joie ; je ne pleurais pas de tristesse non plus. Bref, les larmes ne venaient pas, ce qui voulait dire que j'étais très loin du Purgatoire, sans parler du Paradis où seuls entrent les martyrs et les « saules pleureurs ». C'est ainsi que l'on appelait ceux qui pleuraient en vue de leur vie future. Ils n'étaient ni triste ni gais ; ils pleuraient parce qu'ils avaient lu la phrase : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Et où peut-on être consolé, se demande-t-on ? Par sur terre, pas sur mer, au cours d'une promenade en bateau. Il est évident que le texte nous parle d'un des arrière-mondes où la consolation et même la joie règnent sans partage. Elles ne partagent rien, ni avec l'angoisse ni avec les nombreux stress auxquels on bute ici-bas, si bien que les psychologues nous mettent en garde contre cette course d'obstacles. « Vous marchez le long du chemin de la vie. Vous voyez un obstacle et vous pensez qu'il suffit de sauter par-dessus pour continuer à marcher comme si de rien n'était. Mais cet obstacle n'est pas une simple barrière que l'on voit dans un stade pendant une course quelconque. Des hommes ou des femmes courent et sautent, courent et sautent, et l'on s'imagine que la vie s'apparente à cette course. Il y a une autre course où un des obstacles se termine par une gigantesque flaque où vous risquez de vous casser tous les membres ; où vous risquez de vous noyer. C'est cela, la dépression nerveuse dont nous vous entretenons. »

Un vrai saule pleureur se réfugie à la maison, dans son coin préféré et pleure à chaudes larmes. Par parenthèse, il faut boire beaucoup d'eau pendant ce rite, sinon les larmes perdront leur source, leur élan, leur raison d'être. Le saule pleure et marmonne une sorte de prière : « Console-moi, console-moi, je suis inconsolable. » C'est comme si ce saule n'était pas sûr que les forces supérieures se souviennent de la raison d'être des pleurs ; comme si

l'on pouvait pleurer pour rien. On ne fait rien pour rien, comme dit un dicton capitaliste ; par conséquent les pleurs doivent toujours servir à quelque chose. Et aucune chose n'est aussi précieuse que la vie au Paradis, au milieu des fruits et des femmes. Et même la vie au Purgatoire mérite une certaine quantité de larmes, sinon ce n'est pas la peine de parler du Purgatoire, de ses bienfaits, de sa purge consolatrice. Après tout le Paradis est à portée des jambes et de tous les sens, toutes les espérances.

On prend quelques serviettes, on les met devant soi et l'on se met à pleurer en toute tranquillité : on ne glissera pas sur le sol, on ne tombera pas de tout son long. Je pleure assez souvent en écoutant de la musique, mais ce moyen n'est pas très sûr : vous ne pouvez pas écouter le même morceau mille fois de suite. Sa force génératrice – génératrice des larmes et de la consolation – n'est pas inépuisable. Au bout de quelque temps la *Pathétique* de Tchaïkovski montre ses faiblesses. On pense à toutes ces *sequenze* qui tapent sur le système lorsqu'on constate leur omniprésence. On cherche la petite bête, on la trouve et l'on oublie les larmes. Et les larmes oublient la consolation et le Purgatoire. Tout tombe dans l'oubli. On est assis dans son coin favori et l'on se demande : « Que fais-je ici ? Faut-il que je passe ma vie dans ce coin. Certes, c'est mon coin favori, mais il y a aussi des étendues que j'affectionne particulièrement. Il y a des vallées, des montagnes, des lacs. Pourquoi ne pas aller en Suisse ? De petites vacances me feront du bien. »

Aujourd'hui, on attribue aux larmes une force inconnue dans les siècles où saint Louis cherchait une issue, une échappatoire, une solution aux problèmes de la vie qui assaillent non seulement les rois et les saints, mais les citoyens ordinaires, le fond du panier. Personne ne veut aller en Enfer, et même la vie, notre vie qui n'est pas éternelle, ne doit ressembler en rien aux tortures que les fourches à trois dents maniées par les démons infligent aux corps humains et aux âmes logées dans ces corps. Les larmes que les élus versent dans l'espoir de s'installer au Paradis le plus tôt possible croissent, se divisent, se reproduisent. Elles sont capables de s'adapter à un environnement, au coin où vous êtes assis. Les larmes sont en mesure de former une enveloppe, un manteau qui vous couvrira lors de vos promenades en ville ou ailleurs – en Suisse, par exemple. Protégé par ce manteau, vous pouvez escalader des montagnes et nager dans les lacs, car les larmes qui se trouvent à l'origine de ce manteau ne se mélangent pas avec les eaux des lacs et des mers. Elles gardent leur indépendance pour vous aider à franchir les étapes de la vie en vue de votre installation dans les contrées idéales chantées par les livres sacrés ; par le Coran, entre autres.

Celui ou celle qui pleure crée une tension nécessaire à l'éclosion de la vie, de sorte que la nouvelle vie dont parlent Dante et d'autres spécialistes du renouvellement commence à

poindre à l'intérieur d'une larme où la tension psychique, spirituelle, donne naissance aux molécules complexes. Il est vrai que saint Louis n'avait pas besoin de cette science pour compter sur les larmes et leur lien avec l'au-delà ; et même avec cette vie où il faut expier ses péchés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On expie les péchés, on se prépare aux futures incarnations : les larmes sont à notre service et leur aide se multiplie à mesure que nos ambitions croissent. C'est une impasse se disent tous ceux qui se fient au pouvoir miraculeux des larmes. « Les yeux me piquent, je suis déprimé – voilà le résultat de mes pleurs », dit un pénitent. On abandonne cette voie (on n'a rien à en tirer) et l'on passe à d'autres choses.

D'où peut-on tirer quelque chose ? de qui ? On se penche sur les écrits de saint Bernard et l'on tire, on tire, on tire jusqu'à ce qu'une chose apparaisse à la surface d'un récit, d'un raisonnement, d'une injonction. On apprend – entre autres, entre autres – que des peines très lourdes sont infligées au Purgatoire « pour des excès que nous estimons très légers. » On relit ce passage plusieurs fois car on se demande s'il ne s'agit pas d'Enfer : le Purgatoire (*in purgatorio*) ne peut être aussi cruel, aussi inhumain. Par inadvertance, je marche sur la queue de mon chat et au Purgatoire un bataillon de soldats lourdement vêtus et armés me piétine en miaulant. Une fois de plus, on se dit que l'on ne connaît rien et qu'il vaut mieux dire : « Dieu sait tout et il m'a déjà élu ou damné. Peu importe si je marche sur toutes les queues de tous les chats du monde. Les dés sont jetés, moi aussi. »

Mais il y a un autre passage qui met du baume au cœur, même si l'on ne croit ni au Purgatoire ni aux arrière-mondes en général. Il y avait un frère dans un monastère ; peu importe les noms et les précisions géographiques ou topographiques. Ce frère était animé de bonnes intentions à tel point que l'on voyait ses bonnes intentions lorsqu'il faisait un tour du monastère. Les bonnes intentions le précédaient et marquaient son passage par derrière : les frères de ce frère voyaient les vestiges de son corps pendant une bonne demi-heure après sa disparition dans une des cellules. Mais ce frère bien intentionné se montrait trop sévère à l'égard de ses frères (pas à l'égard de ses sœurs). Cette sévérité n'allait jamais trop loin. Un regard réprobateur, une mise en garde : « Que fais-tu là ? Ne te rends-tu pas compte que tu iras en Enfer si tu persistes et signes ? Même si tu persistes sans signer, tu iras en Enfer. » Néanmoins, peu de jours après sa mort, ce frère s'est présenté devant saint Bernard « l'air lugubre et le maintien lamentable ». Cet air et ce maintien démontraient l'état pitoyable où se trouvait le malheureux partisan de la discipline, et saint Bernard dont la générosité ne connaissait qu'une seule borne (il n'aimait pas les hérétiques) s'est précipité vers ses confrères, les autres saints, pour sortir le malheureux de son pétrin où il avait l'air de

s'enliser de plus en plus (l'air lugubre). Saint Bernard prie et demande à ses frères – leur sainteté est au-dessus du soupçon de n'importe quel inquisiteur – d'offrir le sacrifice eucharistique et de tirer le malheureux de son pétrin, de ses beaux draps. (Ce n'est pas le moment de discuter de la beauté des draps et de la création en général.) Tous ses frères se mettent donc à tirer de toutes leurs forces le corps de la victime de la discipline par trop sévère. Ils agrippent ses jambes, ses bras et tirent, tirent jusqu'à ce qu'ils entendent un craquement, deux craquements, trois craquements. Ils se demandent à quoi se rapportent ces craquements, et ils se disent qu'il s'agit soit de la chair et des os du malheureux, soit des draps où il s'est empêtré un jour, le jour de son jugement personnel. Un juge arrive et dit : « Ta sévérité m'a déplu. Comment trouves-tu ces draps ? Beaux, n'est-ce pas ? Alors, tu es en passe d'y passer l'éternité. » « Je ne comprends pas le français », dit la victime, mais il est trop tard : les draps sont là et ils sont beaux.

Saint Bernard attend une autre révélation pour savoir si les efforts de sa confrérie ont abouti à un résultat ; si la victime, alias ce malheureux, est sorti de son pétrin, de ses beaux draps. Toutes sortes d'images assaillent l'imagination de notre saint. Tantôt il voit le malheureux au Paradis ; il mange, boit et tripote les seins des saintes qui se promènent dénudées en disant : « Nous sommes les sœurs d'Ève innocente, pure et simple. » Tantôt il voit un obstiné qui fait fi de tous les efforts que l'on fait en pensant à son bonheur et dit : « J'aime ces draps. Leur beauté me fait oublier mes souffrances. Ne me parlez surtout pas de ces saintes qui se dépouillent de leurs robes immaculées dans les allées du Paradis. Elles ne sont pas aussi belles que mes draps. Et la beauté passe avant tout. Le monde sera sauvé par la beauté, comme disait Dostoïevski. Je vais pendre ces draps au centre du monde et du coup tout le monde sera sauvé, même si personne ne comprend le français et ses idiomes. Je leur dirai en anglais : *'These are the beautiful sheets. For a while I've been looking for an English version of these sheets. To be in a fix, in a mess, in a jam. I could say, "I'm in a raspberry jam and I don't like the jam you offer me in exchange. So I'll stay forever with my raspberry jam."*' » Oui, j'aime ma confiture de framboises et votre caviar ne m'attire pas du tout, d'autant que j'en ai trop mangé dans mon enfance, au début des années cinquante, du vivant de Staline.

Les méchants et les pécheurs m'intéressent toujours car j'ai beau me croire au-dessus de toute abjection, morale et physique, un gardien zélé trouvera toujours une tâche pour m'envelopper dans de beaux draps et nous mettre tous dans la cheminée du Purgatoire. Je devrais poser à Dieu une question, une seule : « Suis-je méchant ou non ? Je crois que non, mais il se peut que je me trompe. Et si ma certitude relève du domaine où gisent les péchés

gravissimes (orgueil, contentement de soi, mépris des décrets de Dieu), je m'incline et attends Ta réponse. » Pierre le Chantre prend la parole (d'après Nicolas de Cues, Dieu ne parle jamais) : « Le Purgatoire n'accueille que les seuls prédestinés (élus). Si tu veux savoir ce que les autres disent à ce sujet, je peux t'en toucher un mot. Il y en a par exemple qui disent que les méchants passent bien par le Purgatoire, mais ce n'est pas pour eux un véritable Purgatoire, c'est simplement un véhicule qui les emporte dans le feu éternel. »

On se réjouit en se disant : « Je reconnais les murs du Purgatoire. J'ai vu les dessins de Botticelli, les gravures de Gustave Doré. C'est bien le Purgatoire où je me trouve, où la grâce du Seigneur m'a installé – provisoirement, provisoirement, en attendant les jouissances du Paradis. » Et puis un portail se referme et l'on reconnaît l'Enfer : les gravures de Doré qui le dévoilent avec exactitude et minutie. « D'autres disent, continue le Chantre, que le péché véniel est puni par la peine éternelle, à cause de l'impénitence finale au moment de la mort. » Alors, je ferais mieux de me repentir sans arrêt en disant à Dieu et à tous ses gardiens : « Je ne me souviens pas de tous les péchés véniels qui empoisonnent mon karma depuis des siècles. Je les mettrai dans ma conscience en bloc, et je m'en occuperai soigneusement. Je les diviserai en groupes et je dirai : 'Voici la première dizaine de mes péchés véniels. Je m'en repens, je m'en repens, je m'en repens. Voici la deuxième dizaine de mes péchés véniels. Je m'en repens, je m'en repens, je m'en repens. »

Et puis je mets fin à ma pénitence car le Chantre dit : « L'impénitence est la cause sans laquelle la damnation n'arrivera pas, mais ce n'est pas la cause pour laquelle elle arrive. » Et où est la cause ? où est la cause ? L'effet est bien là, mais où est la cause ? Faudrait-il tuer quelqu'un pour retrouver cette maudite cause ? « Nos maîtres disent que le péché véniel est remis par la peine du Purgatoire (*per penum purgatorii*), non par la pénitence. » Où pourrais-je trouver ces maîtres pour les remercier, pour les embrasser fraternellement ? Mes genoux me font mal, les douleurs transpercent mon dos. Et ma langue de bois ne réussit plus à décoller, à proclamer sa vérité, la seule. (Laissons les quatre vérités de côté.)

Simon de Tournai parle du Purgatoire dans trois disputes. Dans la dispute XI, il répond à la question : peut-on encore acquérir des mérites après la mort ? Moi, je réponds oui, et l'un des mérites concerne l'entrée dans un des domaines qui symbolisent l'au-delà. Vous entrez en Enfer et vous dites à Charon et à tous les autres : « Non, ce n'est pas ici que je passerai mon éternité. Je n'ai pas mérité cette horreur. J'ai mérité un bonheur à plein temps, en plein soleil. J'y vais de ce pas. » « Où allez-vous ? » demande un gardien. « Au Paradis. Est-ce par ici ? » « Prenez l'ascenseur », dit un des damnés et il éclate de rire avant que le nouveau venu ne réagisse à cette suggestion. Et sa réaction est plutôt drôle : il se met

sérieusement à la recherche d'un ascenseur. Il va tout droit, puis tourne à gauche et demande à un homme dont le corps est plongé dans l'eau bouillante : « S'il vous plaît, je cherche l'ascenseur. » « Pour aller où ? Vers un autre cercle, vers Judas ? » « Non, j'aimerais aller au Paradis où je suis censé vivre jusqu'à la fin de l'éternité, de mon immortalité. » Ce damné-ci a quelque chose en commun avec le damné précédent. En tout cas, il éclate de rire, lui aussi. Ils se trouvent tous deux dans le même cercle de l'Enfer qui varie ses supplices : certains de ses habitants ne passent pas leur temps dans l'eau bouillante. Une centaine de condamnés à la mort perpétuelle nagent dans l'acide nitrique, et les démons regardent leurs chronomètres. « Pas assez vite. C'est de la natation artistique, synchronisée. » Une fois de plus, le nouveau venu s'enquiert de la niche où se cache l'ascenseur, mais les nageurs n'ont pas le temps de rire (ils en ont envie pourtant). Il repart bredouille. C'est une des punitions que l'on subit en Enfer : où que l'on aille, quel que soit le but du voyage, on revient toujours bredouille.

Un de mérites que l'on met sur le compte de l'impétrant dans l'au-delà a pour origine l'acceptation de la peine, du destin. Il en va de même pour notre vie terrestre : *amor fati* constitue un mérite incontestable. Le deuxième mérite prend son essor au cours des supplices qui se caractérisent par un nombre incalculable de cris et de gémissements. Si vous ne criez pas, si vous ne géissez pas, un juge met une bonne note dans son calepin. Le troisième mérite entrouvre la porte de notre inconscient où les désirs les plus mystérieux se réunissent et attendent leur tour. Il y a des masochistes en Enfer, au Purgatoire et même au Paradis. Ces derniers supplient leur professeur de danse : « S'il vous plaît, envoyez-moi en Enfer. » « Ce n'est pas dans mon pouvoir, dit le professeur. Je pourrais par contre demander votre transfert au Purgatoire. » « Ce n'est pas suffisant, disent les masochistes. Nous voulons de vrais supplices, pas des ersatz. » « On peut intensifier le feu. En principe, leurs cuisinières à gaz fonctionnent bien. »

Mais les citoyens ordinaires ont peur bleue des supplices, et les aiguilles qu'on leur enfonce sous les ongles arrachent de leurs poumons et leur bouche des cris épouvantables. Les aiguilles se cassent, les ongles aussi, si bien que l'on ne considère pas cette peine comme une peine éternelle dont le prolongement enjambe les frontières du Purgatoire. Elle nous poursuit, au Paradis, au beau milieu du Paradis, car la mémoire est nécessaire : sans elle, un être humain perd son identité et sa valeur ; il n'est plus un être supérieur et on le range même au-dessous des éléphants. Et le feu ? Le feu intéresse tous ceux qui se donnent la peine (la peine temporaire) de penser à l'au-delà, à son accueil, à la qualité de la vie dans les arrièremondes, dans l'outre-tombe. Est-ce une peine éternelle ? Peut-on en sortir sain et sauf, avec quelques brûlures d'estomac, tout au plus ? La réponse est « oui », même si l'on se demande

si l'on peut sortir de quelque chose qui est éternel. Certes, on peut y entrer, car on arrive d'un monde où le temps règne sans partage et l'éternité est un symbole qui fait rêver les sages, les rois mages et les mystiques. On est dans le temps, dans ses confins, dans ses conflits, et puis on entre dans l'éternité du feu et l'on se sent tranquille jusqu'à un certain point : plus de bouleversements, plus de surprises. Le feu est là, simple et tranquille. Il brûle tout ce qu'il y a à brûler, les estomacs, entre autres. On se dit qu'il s'agit d'une cheminée, que l'on passe une soirée agréable en compagnie d'une dizaine d'amis, un verre de cognac à la main. Il est vrai que cette fois, on est à l'intérieur de la cheminée, pas en face d'elle, pas à côté de ses feux temporaires. Peut-on en être délivré grâce aux suffrages de l'Église ? Tout d'abord il faut savoir si l'on *veut* en être délivré. On est au chaud, on brûle d'impatience de franchir le seuil du Paradis. On est sur des charbons ardents.

Les misanthropes qui se joignent souvent aux anarchistes parlent de conflagrations, et les livres hindous les renseignent à ce sujet. Les conflagrations globales n'arrivent ni tous les jours ni tous les ans. C'est un événement plutôt rare, si l'on compte sur la nature et les volcans pour l'accomplissement de la tâche que l'on définit dans les journaux et les livres alarmistes comme la « destruction de l'humanité ». Il faudrait le feu du Purgatoire, des cuisinières à gaz qui marchent à fond ou quelques bombes atomiques pour venir à bout de cette besogne, mais une question rousseauiste se pose : sommes-nous corrompus par notre culture et nos institutions ? Ou est-ce le destin du monde, de n'importe quel monde qui ose quitter les bois et s'installer dans la plaine en rêvant de voitures et d'aéroplanes ? Les sophistes (ceux qui se fient à la sagesse et l'efficacité de Sophia) pensent que les idées de Platon ou de Dieu sont nées bien avant l'humanité qui corrompt tout sur son passage. Et elle passe sans arrêt par-ci par-là ; elle va à droite et à gauche et tourne en rond, au lieu de s'asseoir quelque part pour boire une tasse de thé, pour manger un biscuit. Si le monde est foncièrement bon (pas l'homme, pas l'homme ; le monde), il mérite une protection de la part de ceux qui rêvent de sa destruction, leurs sacoches remplies de bombes.

Comme d'habitude, il faut réfléchir avant d'agir. Peut-on réfléchir calmement, objectivement, en présence de Sophia qui infléchit toutes les pensées, de sorte qu'après quelques minutes de réflexion, on constate que toutes les pensées sont tournées dans la direction de Sophia, de son image spirituelle, illuminée de tous côtés par des rayons plus que divins. Certaines pensées la touchent littéralement et le cerveau s'enflamme peu à peu au contact de la salvatrice de l'humanité perdue. Les pensées caressent Sophia qui s'offre à leurs caresses en tous sens, dans toutes les perspectives. Sophia est androgyne et par

conséquent, elle est en mesure de satisfaire les homosexuels, les lesbiennes et aussi les bisexuelles et les transsexuels – tout le monde, même les animaux et les plantes.

Pré-images, pré-pensée, idées primordiales, lettres avant la lettre – ce qu'on appelle sans doute l'harmonie préétablie. On sent l'harmonie partout et l'on se dit : « C'est bien agencé, tout ça. Moi, je n'aurais pas pu obtenir un tel résultat de ce chaos, de ces éléments disparates. Je me demande qui est mieux que moi dans ce monde. Seul Dieu répond à mes critères et à ma question. C'est ainsi que les habitants de l'âge de pierre arrivaient à la conception d'un Dieu unique. Et puis ils se disaient que même un dieu, à condition d'être un dieu authentique, ne pouvait accomplir cette tâche sans recourir à l'aide de ses confrères. C'est ainsi que les autres dieux faisaient leur apparition. Et si l'on demandait aux polythéistes, aux païens : « Ne comprenez-vous donc pas qu'il y a un seul Dieu et que sa solitude majestueuse mérite notre confiance, notre foi, nos offrandes ? Vos nombreuses divinités qui grouillent sous nos pieds ne méritent que nos coups de pied. Et nous leur assenons ce coup de pied avec délectation. »

Les peintres se disaient : « On nous commande une grande toile sur le thème 'Le divin', et nous ne savons que faire. Certes, il est plus facile de peindre un personnage que la dizaine de laquais qui grouillent sous les pieds, auxquels on donne des chiquenaudes, pour mettre les choses au mieux. D'abord il faut peindre tous ces êtres minuscules ; ensuite il faut s'attaquer aux pieds. Et toutes sortes de questions se posent immédiatement : ces pieds, doivent-ils être nus ? Doit-on les chausser ? Il n'est pas facile de donner des coups de pieds si vous n'êtes pas chaussé : vous risquez de vous faire mal, de vous casser un orteil. Cela m'est arrivé, par parenthèse, quand j'ai joué au football à l'âge de douze ans. Je jouais avec ~~mon~~ un copain, en plein air, en pleine nature, dans une vallée quelconque. Au lieu de taper sur un ballon de tennis, j'ai heurté une pierre. Et pendant un mois ou deux, je n'arrivais plus à marcher convenablement.

Donc, les peintres chaussent les pieds de leurs personnages et ceux-ci donnent des coups de pieds aux dieux païens – à volonté. C'est ainsi que les chrétiens enseignaient aux premiers siècles leur religion dans les écoles et les collèges. Les élèves qui lésinaient sur le nombre des pieds et leurs dimensions étaient sévèrement punis.

Il y a donc un dieu, un seul : c'est la naissance du monothéisme. Mais si vous osez peindre ce Dieu dans toute sa majesté, vous avez besoin de couleurs multiples et de plis, de plis, de plis – les vêtements que vous mettez sur ce Dieu doivent être pleins de plis. Et l'absence de plis ? Qu'en dira-t-on ? La majesté de votre personnage risque d'en prendre un coup. Les plis sont pleins de vie, disent les critiques avant d'applaudir. C'est la naissance de

la vraie peinture – celle de Botticelli, par exemple. Ses plis, on les compare aux plis que l'on voit dans les estampes japonaises.

Bref, on peut vivre dans le monde pré-cr  , ce qui veut dire qu'aucun humain ne se m  le à l'élaboration de cette esquisse. Il n'est pas souillé, autrement dit ; ni par nos pensées ni par notre corps ni par notre sperme, comme aurait dit Hildegarde de Bingen. Cette esquisse ne comporte aucune trace de sperme, ce qui garantit l'absence des humains dans le monde nouveau, dans le nouvel ordre du monde. Alors, les misanthropes relèvent la tête ou ce qui faisait office de la tête à cette époque où il n'y avait encore ni corps ni esprit – rien que l'intuition bergsonienne. Les misanthropes se disent : « Nous pourrions vivre dans un monde où les humains, leur stupidité et leur maladresse, n'auraient pas droit de cité : ni à New York City ni ailleurs. » Pythagore met une feuille de papier par terre et l'on y discerne des chiffres, des angles, des cercles, des ellipses. Pas une seule silhouette humaine avec des yeux perçants, larmoyants, insupportables. Ils vous scrutent, ils vous implorent, vous sortez votre portefeuille et vous donnez quelques billets à un regard qui ne vaut rien au plan esthétique, éthique, poétique. Cet humain ne vaut rien, mais vous lui donnez de l'argent parce que la charité vous y oblige et comme tous les Russes vous ressentez de la commisération pour tout ce qui bouge. Et si vous ne bougez pas ? si vous êtes morts ? Alors, on vous abandonne à votre sort : laissons les morts s'occuper des morts. Par parenthèses, il ne faut surtout pas que les vivants s'occupent des vivants. Les chiffres de Pythagore feront notre affaire.

Mais il faut exclure le « nous » de cette construction du monde : cette suppression nous rappelle un tas de choses, notamment un roman de Zagni « Nous », un roman russe que je n'ai pas lu jusqu'à la fin. (Je crois que son auteur s'appelle Zamiatine, si mes souvenirs sont bons.) Je ne sais pas de quoi il parle dans ce roman ; je sais par contre qu'il faut écarter et « nous » et « vous » et « eux » de cet échafaudage où le monde est en train de naître. Laissons Dieu tranquille, car seule ce qu'on appelle « la tranquillité de l'esprit » peut consentir à la construction d'un monde parfait d'où le mal est exclu. On ne peut pas demander trop : le mal ne peut être exclu une *fois pour toutes* : c'est impossible et même hors de question. Espérons que le mal peut être exclu une fois. Quelle fois, se demande-t-on ? quand ? Peut-on choisir un moment d'où le mal doit être exclu à tout prix ? Supposons que vous voyiez une rangée de personnes que l'on a alignées au bord d'une fosse profonde. Vous amplifiez l'espace accessible à votre regard et vous voyez un peloton d'exécution. Les fusils sont là, et une voix s'apprête à dire : « Feu ! Finissons-en le plus tôt possible. Ces chiens doivent périr comme des chiens. » Il est vrai qu'au dernier moment, quelqu'un peut

dire : « Excusez-moi, je ne suis pas de votre avis. Je suis un militant du mouvement de libération des animaux, et je peux vous assurer que les chiens ne périssent pas sous des balles tirées par des bandits irresponsables. Ils sont soignés dans des hôpitaux équipés selon les dernières découvertes de nos laboratoires. Si vous voulez que vos prisonniers partagent le sort des chiens que je soigne, il faut les soigner à l'Hôpital américain de Neuilly. »

Il n'y a pas de quelqu'un, et les soldats tirent sur la rangée décrite plus haut. Les victimes tombent dans la fosse. Ces images que l'on voit dans les documentaires et même dans les films où Pierre tombe amoureux de Sophie me hantent, comme si j'avais fait partie du peloton d'exécution, ce jour-là et d'autres jours semblables, identiques. La voix n'a pas encore prononcé le mot « feu ». C'est le moment de dire : « Arrête-toi, instant », ou « Arrête-toi, mal ». Les soldats baissent les fusils ; pour une fois, le mal n'a pas fonctionné comme il faut, comme il fonctionne d'habitude. Les gens tombent dans les fosses, les météorites tombent à la surface de la terre, sur les villes, sur les villages, sur les datchas où habitent des écrivains. On se met à genoux pour prier le Seigneur qui est seul en mesure de nous octroyer le droit d'arrêter le mal en plein vol.

Le mal vole et nous, nos voix l'immobilisent, de sorte qu'on le voit suspendu au-dessus de notre tête. Nous disons à nos enfants : « Voulez-vous voir un monstre ? » « Encore un ? » « Encore un. » « Avec plaisir. » Nous leur montrons le mal et ils nous disent : « Il n'a pas l'air méchant. » « C'est le mal absolu », disons-nous. « Mais il n'a pas de dents. » « Si, il en a, des milliers. » « Où sont-elles ? » « Dans son ventre. Quand il veut les rendre fonctionnelles, il exhale un soupir hypocrite et les dents s'installent dans sa bouche. » « Alors, elles sont pareilles à nos dents ? » « Oui, sauf qu'elles sont mille fois plus dangereuses. Elles peuvent croquer un dinosaure, mâcher sa carapace. » « Le mal est donc plus fort que les dinosaures ? » « Sans aucun doute. »

Comme à l'accoutumé, le mal s'abat sur nous. Il tombe sur les têtes, sur la terre qui se met à trembler de tout son long. Les guerriers sortent de leurs bunkers et se tapent dessus jusqu'à ce que la mort prenne le dessus sur tous les dessus, sur tous les dessous, sur tous les milieux. Et l'on se met à expliquer le mal, car les philosophes et les théologiens ne peuvent admettre que Dieu nous veuille du mal, au lieu de nous combler des cadeaux. On dit que Dieu ne nous veut pas de mal ; Il nous fait du mal parce qu'Il ne peut pas faire autrement. Le monde est sans doute le meilleur des mondes possibles, comme dit Zadig de Voltaire. S'il était mieux, il serait semblable à la perfection de Dieu, ce qui est inconcevable, blasphématoire et mérite un feu autrement plus destructeur que celui dont on parle sans arrêt, quand on se penche sur le Purgatoire et ses problèmes. Voudriez-vous avoir deux Dieux ?

Seriez-vous polythéiste ? Un Dieu (notre Dieu) est bien suffisant, étant donné le nombre de punitions et de tortures que nous subissons presque tous les jours. (Tous les jours, toutes les heures.) Voudriez-vous avoir trois Dieux ? Vous les avez : la sainte Trinité n'est rien d'autre que trois dieux ; ils nous punissent à qui mieux mieux, si bien que les supplices pleuvent sur nous et que nous disons au téléphone : « Il fait mauvais, comme d'habitude. »

Une salle d'audience remplie de juges. Ils arrachent le cœur de votre poitrine et le mettent sur La balance, sur un des plateaux. L'autre plateau représente la justice elle-même ou la vérité en personne ; on y voit parfois une statuette intitulée « La vérité ». On regarde votre cœur ou plutôt la balance qui se met à bouger pour vous condamner à perpétuité ; ou pour vous sauver, pour vous installer à côté de Béatrice et de sa meilleure copine. Le chantier du monde – celui où le monde émerge du chaos primordial – est aussi rempli de balances. Dieu met un morceau sur un plateau ; ce morceau est censé irradier la bonté et la vertu. Sur le plateau opposé, Dieu met un symbole de la méchanceté. Si la bonté prend le dessus, Dieu ajoute un peu de méchanceté sur le plateau du mal ; sinon l'harmonie risque de s'effondrer au profit de la vertu qui a besoin de l'harmonie pour perdurer, pour ne pas sombrer dans une harmonie par trop édulcorée.

Si un être humain est trop bon, on le vole, on le viole, on se moque de lui. Tôt ou tard, il « saupoudre sa personnalité de mal », comme a dit un postmoderniste. On le prend souvent pour un benêt, cet individu. Alors, il décide de se couvrir de sucre : ainsi on le prendra pour le père Noël. Le mal contrebalance ces benêts, ces gens tout-miel-tout-sucre ; l'espace de quelques heures le monde paraît tolérable. On ne voit pas toujours et partout cette hypocrisie, cette mièvrerie, cet optimisme à tout crin qui nous oblige à dire à un mourant : « Tu participeras aux prochains Jeux olympiques. » Oui, on se dit que Dieu se soucie plus de cette harmonie douteuse que d'un bonheur universel qui n'aspire pas à son contraire, à la théorie d'Empédocle, aux antinomies de Kant. On se demande pourquoi le monde ne réussit pas à éliminer tous les antis ? Pourquoi ne pas vivre avec des nomies ; ou avec de momies, tant qu'à faire. Les momies ne font mal à personne, sauf si on leur attribue des pouvoirs magiques ; et l'on n'est pas obligé de le faire. Oui, c'est ce que De Chirico suggère dans ses tableaux : il n'y a que des humains emmitoufflés ; étouffés, pour ainsi dire. Ils sont au coin de la rue et même au centre d'une place rouge ou bleue. Ils ne font rien ; ils sont par-delà le bien et le mal, par-delà toute action. Mais si quelqu'un dit : « Vous n'êtes rien sans l'autre », on peut toujours montrer un de ces personnages, en disant : « C'est lui, mon autre, mon hôte, mon ami intime. »

Dès que l'on introduit la notion du bien et celle du mal, les balances apparaissent et l'on se met à couper les cheveux en quatre. Il y a un cheveu que l'on doit mettre sur un plateau ; on le fait, et l'on constate que le cheveu est trop lourd : tout est renversé, tout est par terre, la terre tremble une fois de plus et les tsunamis font de leur mieux pour rivaliser avec le déluge légendaire. (Pas avec un de ces déluges qui nous ravagent de temps à autre.) Alors, on enlève le cheveu en question et on le coupe en deux. On le remet sur le plateau et le même phénomène se reproduit ; sur une petite échelle. On n'aime pas les échelles, quelle que soit leur grandeur, et l'on continue le test, comme si l'on cherchait un remède contre le cancer ou le sida. On enlève le cheveu (ou plutôt sa moitié) et l'on le (la) coupe en deux. Et l'on se rend compte que le monde est devenu sage comme les images exposées dans les musées. (L'âge d'or peint par Claude Lorrain.) Alors, on se demande si les catastrophes sont toujours sur l'agenda. Oui, malgré les tests, les découpages chirurgicaux. Pourquoi ? Parce qu'on n'a pas toujours des ciseaux ou des couteaux à portée de la main. Et si l'on prend un cheveu dans la bouche et si on essaie de le couper de cette manière, cela ne marche pas. Et si cela marche, ce n'est pas un quart que l'on obtient. Et une fois de plus, cela ne marche pas.

On se dit : « Je me réfugie en Suisse. La Suisse n'est pas le Japon. Pas de tsunamis, pas de tremblements de terre, pas de stations nucléaires. Et puis on tombe sur un article intitulé « Le lac enleva avec furie le pont de Genève ». « Je me tiendrai à l'écart du pont de Genève. D'ailleurs, je voulais m'installer à Lausanne. » Une réaction logique et presque normale. Mais dans l'article, on parle de « l'imposante montagne du Tauredunum, dans le territoire du Valais ». Je ne connais pas cette montagne, ce qui ne veut rien dire : elle peut s'abattre sur moi, malgré mon ignorance de son existence. Nous nous demandons, pourtant, pourquoi cette montagne « se précipita si subitement qu'elle engloutit un fort qui était proche, ainsi que des villages avec tous leurs habitants. » Pourquoi ? pourquoi ? Un vrai croyant a dû déplacer cette montagne, nous disons-nous. Dans quel but ? pour punir les impénitents ? Nous ne croyons ni nos yeux ni notre entendement : nous sommes tous des saint Thomas, malgré notre manque incurable de sainteté. Nous tombons par conséquent sur un autre article du même genre : le destin veut nous prouver qu'une fois de plus, nous faisons erreur. « Alors il apparut un grand prodige au fort du Tauredunum, qui était situé au-dessus du Rhône, dans la montagne. Après avoir fait entendre pendant plus de soixante jours une espèce de mugissement, cette montagne se détachant et se séparant d'un autre mont contigu, se précipita dans le fleuve avec les hommes, les églises, les richesses et les maisons. » On se demande : « Comment est-ce possible ? » On pense aux églises, naturellement. Les richesses doivent disparaître : elles ne font que corrompre l'humanité qui oublie la foi, l'amour, son

prochain, tous les prochains (l'univers est notre prochain), la solidarité immortalisée par les Polonais dans les années quatre-vingts. Logiquement, l'argent plonge dans le gouffre et l'on entend un mugissement ; et l'on se demande d'où il vient. Ce sont les riches qui mugissent : ils regardent dans le gouffre au fond duquel les anges broient leur argent et se disent que tout est perdu, même la vie, sans parler du bonheur, de la prospérité, de toutes leurs villas. Et le mugissement que l'on entend avant cet écroulement, éboulement, cette catastrophe financière ? C'est Dieu qui mugit, dit-on ; c'est sa colère qui s'exprime de cette façon. Il est vrai que ce mugissement n'a rien à voir avec les sons harmonieux en accompagnement partiel de mon séjour à l'hôpital. L'harmonie ne rejoint pas la colère ; elle se tient à distance pour ne pas se faire polluer par les éléments hostiles.

Et les maisons ? Elles disparaissent aussi. Où peut-on vivre si toutes les maisons s'évanouissent dans un gouffre sans laisser de traces ? Et même si elles laissent quelques traces – une chaise ou deux – cela ne peut dépanner personne. Supposons que l'on est assis sur une de ces chaises. Que peut-on faire ? Regarder le gouffre, scruter son fond et se tourner les pouces. On se rend compte que la mort est bénie de toute éternité car elle met fin à ce tournage de pouces, à cette chaise inconfortable, à ce passe-temps ridicule, infructueux. Et même s'il y avait un fauteuil à la place de cette chaise ; si l'on pouvait lire une brochure, en attendant la mort. Cela ne changerait rien, d'autant que les hommes et les femmes sont aussi au fond du gouffre.

Tous les autres nous ont quittés ; ce nous-ci aussi. Il ne reste que moi, et ce moi regarde au fond du gouffre et scrute ce fond, comme si le sens de la vie était répandu tout autour de ce fond sans fond. Nous sommes donc assis dans ce fauteuil et nous nous (nous, nous, nous) mettons à comparer les catastrophes qui accablent le monde depuis sa naissance. Pourquoi ? Pour savoir s'il s'agit de la fin du monde ou non. Nous nous disons que la fin du monde n'est pas pour demain, sans parler d'aujourd'hui. Non, nous nous trompons. Aujourd'hui nous pouvons avoir l'impression que la fin du monde est arrivée : elle est juste devant nous ou plutôt au fond du gouffre. Et puis la nuit porte conseil ; on se réveille et l'on se dit : « D'accord, il n'y a plus de maison, plus de richesses. Mais je suis là et c'est bien suffisant pour survivre jusqu'au Jugement dernier. » Nous nous disons aussi : « Je suis libre. Mon libre arbitre est là, pas au fond du gouffre. Ma libre âme est aussi à ma disposition. » Mais si nous sommes libres, d'après Spinoza, nous ne sommes pas capables de voir la différence entre le bien et le mal, entre la vérité et le mensonge. Nous voltigeons au-dessus des prairies et nous nous disons : « Cette béatitude me convient. Il n'y a rien d'autre : à part cette voltige et cette prairie, il n'y a rien. Et toutes les actions se valent car elles voltigent,

elles aussi. » Cette fois, nous avons tous les droits de nous dire que nous sommes créés à l'image de Dieu qui ne connaît ni vérité ni mensonge ni mal ; cela va sans dire. Il est la vérité incarnée ; ou désincarnée, d'après certaines sources. Et le reste n'est pas de Son essor.

Je suis libre de me lever du fauteuil et de me promener dans les alentours. Certes, je ne peux ni voltiger ni même sauter jusqu'au plafond, d'autant qu'il n'y a pas de plafonds dans les parages : toutes les maisons sont au fond du gouffre. Je me lève et je me dis : « Cette liberté m'enivre. Je peux aller jusqu'au bout du monde pour me prouver à moi-même que mes jambes sont dans une forme parfaite. Et j'échafauderai une théorie ou un système pour prouver à tout le monde que je suis intelligent et que je me détache du lot. De quel lot ? Ce lot est au fond du gouffre ; on est en train de broyer ce lot et tous les autres lots que l'on connaît depuis la Création. Ce n'est pas la peine de se donner la peine de prouver quoi que ce soit. Mais nous pouvons vivre sans preuves. Nos jambes sont là, et si nous avons besoin de nous prouver qu'elles sont bien là, nous faisons quelques pas et nous crions : « Hurrah ! » Notre voix est là, elle aussi. Que nous faut-il de plus ? Il est vrai que notre voix ne sert plus à rien : nous ne pouvons pas communiquer notre vérité à nos semblables ; même nos dissemblables sont hors de notre portée. Mais nous nous contentons de la communication privée, comme on dit : nous communiquons nos vérités à nous-mêmes. Nous nous parlons pour atténuer les conséquences néfastes de la solitude. Ce qu'on appelle en anglais « *self-dialogue* » apaise les esprits : les médecins et même les hommes de la rue le savent et en profitent.

Et la liberté ? En profitons-nous ou non ? Nous sommes libres de faire un pas en avant. Nous le faisons et nous nous disons : « Nous sommes libres. » Nous nous cassons une jambe, mais nous continuons notre route car nous pouvons sauter ou sautiller jusqu'aux confins du monde. Puis nous nous cassons la seconde jambe et les complications se mettent en route. Certes, nous ne doutons jamais de notre liberté – en tous cas, notre liberté d'esprit est au-dessus de tout soupçon –, mais nos jambes nous laissent tomber, et nous tombons. Nous tombons – parfois dans le gouffre – et la seule consolation que nous trouvons dans cette vie concerne notre liberté d'esprit. Notre esprit voltige, vole et se réfugie au milieu des étoiles. Et le mal ainsi que le bien ne sont toujours pas là, si l'on ne prend pas en considération la sensation de bien-être que nous éprouvons en pensant à notre libre arbitre.

Supposons que nous marchions le long d'une route ; au lieu de voler au milieu des nuages. Soudain, un de nos pieds s'enfonce dans une flaque de boue. Est-ce un signe qui nous parle de la présence du mal de par le monde ? Et le bien ? Le bien est une route sans boue ni flaques ; et un Paradis est au bout et tout le long de la route. Nous libérons notre pied

et enlevons la boue qui nous empêcherait de marcher en direction du Paradis. Il faut préciser que le Paradis dont on parle à n'en plus finir ne se situe pas dans le royaume du bien car, pour le moment, ce royaume n'existe pas. C'est un Paradis, un point c'est tout. Nous ne savons même pas à quoi il se rapporte : il est là, au bout de la route ; et la route est là, tout au long de la route. Il y a des objets par-ci par-là, et certains de ces objets nous font mal. Nous ne savons pas que la douleur appartient au royaume du mal ; nous ne l'aimons pas et faisons en sorte de ne jamais l'éprouver. Et le chocolat que nous trouvons en cours de route nous fait du bien, et nous le dégustons sans savoir que nous mangeons un morceau de bien. Pour une fois, nous pouvons affirmer avec le poète : « La vie est là, simple et tranquille. » Mais la rumeur qui vient de la ville risque de perturber cette tranquillité.

Tout d'abord, nous ne pouvons pas savoir avec certitude si cette rumeur vient de la ville ou de Dieu. Dans le dernier cas, il peut s'agir de la colère qui s'exprime d'habitude par des écroulements, par les déplacements des montagnes et des lacs. Nous nageons dans un lac – un aspect agréable de notre liberté – et tout d'un coup le lac se déplace et nous laisse en plan. Nous sommes à terre, dans la boue, et nous ne savons pas pourquoi nous sommes dans cette boue. Nous ne pouvons pas faire fi des mugissements, ce qui entame notre liberté. Nous perdons un de ces morceaux, une des tranches de vie (notre vie est la liberté, la liberté est notre vie), et nous sentons cette perte – même quand nous marchons le long de la même route. Nous voulons nous asseoir au bord de la route, mais un mugissement nous en empêche. Il ne s'agit peut-être pas d'un mugissement : un coup de vent, rien de plus. Mais nous aurons peur dorénavant ; la peur s'installe peu à peu dans notre for intérieur. Et cette peur ampute plusieurs scènes de la pièce de notre vie ; de sa tragédie, si vous préférez. Privés de la liberté, nous avançons vers notre perte sans le savoir. Un pas en avant, un pas en arrière. Nous sommes fatigués et nous voulons nous reposer soit au bord de la route, soit dans une taverne. La route n'a pas de bord et les tavernes ne sont pas là, comme si on les avait détruites avant notre passage.

Rien ne nous empêche de bâtir quelques tavernes, par-ci par-là. Mais si nous prenons l'initiative de cette démarche, nous serons obligés d'en accepter et subir les conséquences. Au début, nous avons senti la liberté absolue qui n'a abouti qu'aux flaques et à la boue. Elles nous mettent les bâtons dans les roues lorsque nous roulons le long de notre route prometteuse. Cela sert à quoi, cette liberté ? Nous nous sommes posé la question et nous y avons répondu. C'est ainsi que l'Être Suprême a vu le jour et la nuit. Nous Lui avons dit : « Nous renonçons à notre liberté qui nous fournit de la boue en abondance. Nous voulons une belle vie remplie de tavernes et de la bière ; et de saucisses, tant qu'à faire. S'il te plaît,

installe plusieurs tavernes le long de la route qui nous conduit vers Toi parce qu'il n'y a rien en dehors de Toi. Même cette route est Toi, mais pas les flaques, pas la boue, pas les trous où nous tombons de temps en temps. Toi, Tu es un bock de bière et une grosse saucisse, une choucroute garnie. » Les exigences grandissent au fur et à mesure que les tavernes apparaissent à la surface de la terre. Il nous faut de la moutarde et la qualité de la bière laisse à désirer ; en tout cas, notre goût n'est pas satisfait de ce que l'on sert dans les tavernes. Les jarrets de porc manquent, eux aussi. Et puis on constate que les flaques n'ont pas complètement disparu de notre route ; et les aspérités contre lesquelles nous butons en permanence nous donnent beaucoup de soucis, de sorte que nous risquons d'oublier la réplique si courante en France et dans les pays francophones : pas de souci. Une machine, un artefact quelconque emprunte sa structure macroscopique à l'action de forces extérieures, d'outils agissant sur une matière pour lui imposer une forme qui n'est pas toujours belle, loin de là. Alors, nous nous disons que, pour être beau et parfait, nous devons nous épanouir nous-mêmes, selon nos propres critères et idéaux. Nous nous épanouissons et nous retrouvons en cours de route – c'est la même route – notre liberté foncière. La boue devient omniprésente et nous y plongeons, corps et âme ; avec délectation, sans doute.

Le bonheur que nous sentons dans tout notre corps ne s'estompe pas, mais il change de couleur. Nous ne nous vautrons plus dans notre propre malheur, mais comprenons (une sorte de révélation) que Dieu périrait sans nous parce que nous sommes Dieu, non les êtres humains, périssables et négligeables. Dieu périt sans nous ; nous périssons sans Dieu – telle est la vérité que nous cherchions depuis des siècles, depuis un nombre important d'éternités. Ce Dieu est à Lui-même sa preuve (tant pis pour Kant) ; Il est nourri de mon être, à moi. Mais mon être – il est à moi, cet être-là – c'est Son être à lui, qu'Il a investi en moi. Nous oublions la choucroute et nous nous adonnons à la méditation qui nous dépouille peu à peu des considérations terrestres. On peut oublier la choucroute, d'autant que les diabétiques feraient mieux de s'en abstenir. Et la bière fait grossir ; entre autres (et il y a beaucoup d'autres, dans ce cas particulier). L'essentiel est de ne pas oublier le Créateur de toute chose et de toute pensée. « C'est à l'oubli et à la réminiscence des raisons éternelles que la philosophie impute l'éloignement loin des dieux ou la conversion vers eux », écrit Proclus. Tantôt on pense à la choucroute que nous fabriquons par nos propres moyens (il en va de même pour la bière) ; tantôt on se met à genoux et l'on prie, on crie : « Seigneur, donne-nous de la choucroute. Celle que nous fabriquons est certes artisanale, mais elle est à l'origine des toutes les indigestions dont nous souffrons, souffrons, souffrons. » L'oubli de la choucroute n'influe pas sur notre destin ; par contre l'oubli essentiel joue un rôle primordial dans notre

développement, dans notre mûrissement, et aussi au seuil de la mort. « Que jamais, sous l'effet de l'oubli, nous ne nous écou lions en un flot misérable. » En effet, nous risquons d'oublier le symbole semé en chacun des êtres par l'Intellect du Père. Nous voyons la surface, la forme, le corps, mais la semence se trouve à l'intérieur et pour la voir nous élaborons – à nos moments de lucidité – ce que nous devons appeler « l'œil du symbole » et que nous appelons nonchalamment « le troisième œil ». Il ne faut surtout pas oublier ceci : c'est seulement la mémoire de ce symbole qui permet de prononcer le mot de passe par lequel on peut retourner au Père.

J'oublie les noms et cela ne date pas d'hier. Un jour (j'étais encore très jeune) j'ai oublié le nom de mon institutrice. Je me promenais sur les boulevards, à Moscou, en compagnie d'un ami à qui je ne pouvais même pas décrire la personne dont j'avais oublié le nom. Ainsi nous marchions sans laisser tomber les noms, comme disent les Anglais, comme je le dis depuis pas mal de temps. À présent je me souviens de son nom – Sossounova – mais cela ne veut pas dire que je me souviendrai, à un moment donné, du mot de passe qui m'ouvrira une porte, deux portes, un portail ; le portail de ma propre maison. Je me trouverai donc dehors ; je ne pourrai ni me retrouver ni trouver l'autre sur qui je pourrais m'appuyer pour ne pas tomber une fois pour toute. Si l'on tombe une fois, on se relève et on enlève les grains de poussière qui aiment les vêtements et les plis. Si l'on tombe deux fois, on se relève deux fois. Mais si l'on tombe une fois pour toutes, on ne se relève plus : ce « pour toutes » est fatal, tout compte fait. Si tous les comptes sont faits, on s'écoule en un flot misérable ; et il est d'autant plus misérable que l'on n'arrive pas à s'arrêter et à faire un bilan de sa vie, de se repentir d'une faute, d'un crime, d'un méfait qui n'a pas de nom. On aimerait se repentir ; en tout cas, moi, j'aimerais le faire avant de mourir pour ne pas en souffrir dans un coin du Purgatoire. Le manque de repentir est pire que le péché lui-même – nous le savons tous. Même ceux qui ne pensent ni au Purgatoire ni à l'au-delà en général savent qu'il vaut mieux se repentir, au lieu de boire de la bière et se tourner les pouces. On dit quelques mots du genre : « Pardonnez-moi, j'ai fait une bêtise. Je vous promets de ne plus recommencer. Et si je recommence, je dirai une fois de plus : 'Je promets de ne plus recommencer.' »

Mais le flot nous emporte et nous nous demandons s'il s'agit d'un grand déluge ou d'un petit déluge. Si c'est le grand déluge auquel nous faisons face, nous devons nous mettre à la recherche de Noé pour qu'il nous réserve une place dans son Arche où il y a assez de nourriture pour les animaux, les plantes et les quelques humains dignes du nouveau monde (même s'il n'est pas courageux), d'une nouvelle expérience humaniste. Où est Noé ? C'est peut-être la question la plus pertinente que l'on puisse se poser dans n'importe quelles

circonstances. Même s'il n'y a pas de déluge, même s'il n'y a pas d'eau, même s'il n'y a pas de robinet, nous devons nous demander (au cas où, au cas où) : Où est Noé ? Il n'est sans doute pas important de chercher Noé lui-même : jusqu'à nouvel ordre, on n'a pas besoin de sa permission pour s'installer dans son Arche. C'est Dieu qui préside à tous les déluges, à toutes les arches, à tous les Noé. Alors, nous disons à Dieu : « Peut-on s'installer dans ton Arche, Seigneur ? » et nous savons que le silence signifie le consentement. L'Arche en question se profile à l'horizon et nous nous y installons, comme si de rien n'était : ni les flots ni le déluge. Nous aimons cet Arche et nous voulons y vivre : le confort passe avant tout, même avant l'amour et les ententes cordiales. Nous nous installons donc dans l'Arche et nous nous sentons à l'aise, ce qui compte bien plus que les réflexions philosophiques à l'issue desquelles nous ne savons toujours pas que faire.

Une fois assis dans notre nouveau fauteuil, nous nous souvenons du déluge et de ce que cette calamité a fait à l'intérieur et même à l'extérieur de notre vie. Nous savons que pendant nos tribulations nous avons fait appel au Seigneur, si bien que nous pouvons être fiers de cet exploit : notre mémoire n'a pas flanché au moment critique de notre existence. Au lieu de cafouiller, de bafouiller, de bredouiller, de bégayer, nous avons dit : « Seigneur, nous voulons ceci et cela », et notre interlocuteur nous a compris. Si nous avions dit : « Eh, toi ! Il nous faut ça. Nous entends-tu ? » nous aurions eu de la boue à volonté. À quelle volonté ? Mais les flots ne s'arrêtent pas, et l'eau s'écoule et coule sur notre corps, et nous avons l'impression que notre mémoire n'est pas loin, que tôt ou tard elle s'exposera à l'action de ces flots qui emportent tout sans discernement : Seigneur, valet, esclave, maître, Hegel, Kojève et tutti quanti. Et puis nous nous disons : « Tant pis. Tabula rasa. Nous recommençons la vie à l'instar de ces anarchistes qui voulaient tout détruire avant de construire quoi que ce soit. Où voulez-vous construire votre hutte ? Il faut de l'espace, même pour une hutte, sans parler des grands palais et de leurs expositions. Que pourriez-vous exposer dans un espace encombré de vestiges que l'on nomme « le passé pourri, décadent et ridicule » ? Il y a de l'ordre dans ce que nous voyons, et nous pensons : « C'est la vie. Nous savons que nous ne pouvons pas tourner à gauche, s'il y a une tour de Babel sur notre route. Ce n'est pas une tour de Babel proprement dite. Je crois qu'on cherche du pétrole dans cette région, sous cette terre. On l'a peut-être déjà trouvé, qui sait. En tout cas, nous ne pouvons aller ni à droite ni à gauche : il y a des tours de Babel partout. » Et nous appelons cela « l'ordre ». Pourquoi ne pas dire « bonjour » au déluge ? Pourquoi ne pas ouvrir les bras et le reste de notre corps pour l'accueillir comme il le mérite ? avec les honneurs militaires ? C'est le désordre que nous accueillons, le chaos primordial où tout est possible, pensable et virtuel.

La virtualité est le fondement de notre vie, de notre libre arbitre. Que notre Seigneur aille au Diable ! Que le Diable le remplace à la surface de la terre ! »

Une fois de plus, cela ne marche pas : le Diable n'est pas beaucoup mieux que Dieu ; tous ~~les~~ deux ne font rien pour que nous soyons heureux, pour que nos enfants prospèrent au XXIV^e siècle. L'écologie bat de l'aile et la température monte, comme si elle voulait se joindre aux archanges pour nous enseigner la pureté de la vie. Proclus dit à ce sujet (ou à un autre sujet) : « Si telles des âmes tendent vers le bas sous la poussée des instincts physiques matériels et des pincettes punisseuses qui entraînent vers les ténèbres, telles autres s'élèvent vers le haut sous l'action des intellections et des activités dianoétiques. » Nous ne comprenons que quelques mots de ce texte, mais cela nous suffit pour réprimander la température qui monte sans se rendre compte de ce qu'elle fait, sans rougir de son acte, sans avoir honte des conséquences, des séquelles. Dans la foulée, nous lui rappelons la tour de Babel et les ambitions de ses bâtisseurs. « Veux-tu égaler Dieu ? demandons-nous. Ou veux-tu Lui parler ? tout simplement ? Nous pouvons t'arranger ça sans que tu grimpes de plus en plus haut pour défier l'écologie et ses lois. Tends plutôt vers le bas. Ne sens-tu pas la poussée des instincts physiques matériels ? Tout ce qui est matériel manifeste une force irrésistible et nous oublions les poussées spirituelles, leur faiblesse proverbiale. Laisse-toi faire, sinon nous te pousserons nous-mêmes. Nous ne sommes peut-être pas aussi forts que la poussée des instincts physiques matériels, mais nous ferons de notre mieux pour que tu touches le fond de l'abîme. » Mais si la température nous pose des questions – tout ce que nous voyons est vivant et regorge de dieux – nous ne saurons répondre à celle qui concerne le mot 'dianoétique'. La température nous dit : « Je suis d'accord. Je descendrai jusqu'aux bas-fonds, mais je n'arrive pas à me défaire des activités dianoétiques car je ne sais pas à quoi elles riment. Pourriez-vous me dire à quoi riment ces activités ? » Tout ce que nous pouvons dire à ce sujet se limite à la remarque : « Elles riment avec l'ascension. » Nous nous rendons compte que cet argument est plutôt maigrichon et qu'aucune température qui se respecte ne pourrait être sensible à cet argument. (La température liée aux désordres écologiques se respecte infiniment.)

Nous avons un autre argument à notre disposition. Nous disons à la température : « C'est par les mathématiques que l'œil de l'âme peut tendre vers la substance incorporelle en s'échappant de la caverne et des liens de la génération, c'est-à-dire des pincettes de la matière. Et tu n'entends rien aux mathématiques. Deux et deux font quatre ne te tirera pas d'affaire. Quant à la déchéance, au nivellement par le bas de tous les aspects de la vie, tout le monde est capable de s'adonner avec ravissement et assiduité à ce genre de processus. Vous

ne prêtez plus attention à la façon dont vous mangez, de sorte que des taches apparaissent sur vos vêtements, comme pour détruire le classicisme et le conservatisme qui font la réputation de votre tailleur dans le quartier et même dans ses environs. Vos amis vous disent : ‘Tiens, il y a encore une tâche sur ta veste et aussi sur ton pantalon.’ ‘Ces taches ont toujours été là, dites-vous. Si tu as besoin de précisions, téléphone à mon tailleur. Il t’expliquera les fioritures de son style et leur bien-fondé.’ » Puis vous tombez et des trous diversifient dorénavant les images que vous formez en vous promenant à travers la ville et les salons. Vos amis continuent à faire des remarques qui deviennent de plus en plus acerbes, étant donné que, d’après eux, vous auriez du mal à rendre votre tailleur et gourou responsable de tous les trous que votre pantalon exhibe au grand jour. « Je me sens jeune, dites-vous. Ces trous me rappellent les années où je suivais la mode hippie et les conseils de mes amis anarchistes. ‘Il faut faire des trous dans la société, dans le monde, disaient-ils. C’est à travers ces trous qu’on verra la vérité. Et puis, grâce à ces trous, on tombera amoureux du corps, au lieu de le mépriser au profit de l’âme.’ Et les anarchistes de conclure : ‘Même les anachorètes et les ascètes, ces hommes voués aux charmes des déserts, succombent à la longue à l’envoûtement de la nudité féminine.’ »

Les récits qui corroborent cette hypothèse abondent et ce n’est pas la peine d’aller à la bibliothèque du Congrès pour en trouver une centaine dans n’importe quelle librairie. Comme il se doit, tout commence dans le désert, pendant un dîner ou un déjeuner. Un ascète suce un insecte et voit une femme qui vole vers lui, ses jambes esquissant de grands pas dans les airs. L’ascète regarde ces jambes et son regard continue son itinéraire lascif, comme s’il n’y avait rien d’autre dans le monde ; des yeux angéliques, par exemple. Mais le regard ne regarde pas les yeux ; il ne les cherche même pas. Il étudie les jambes – scrupuleusement, comme s’il devait écrire une dissertation au sujet des jambes féminines. Puis il glisse vers le haut et scrute le ventre : le deuxième thème de sa dissertation, selon toute vraisemblance. La dissertation a de la suite dans les idées, et le regard suit cette suite. Il fait un arrêt notoire à la hauteur des seins qui, l’espace de quelques instants, lui font oublier les galbes des jambes qui sont pourtant inoubliables, d’après les nombreux amants de la femme en question. Et ainsi de suite, a-t-on envie de dire, d’autant que la femme n’est pas tout à fait habillée. Et la réalité ne tarde pas à entrer en scène pour ne pas être en reste de courtoisie, comme on dit. Comme disent les gens courtois.

L’ascète quitte son désert favori et se met à la recherche d’une femme réelle, ce qui ne pose aucun problème dans une ville où il y a des bordels et d’autres lieux de jouissance érotique et esthétique. Un corps nu que l’on peut toucher et sucer pousse notre ascète à un

excès d'exhibition : il pousse des exclamations, il crie, il pleure, il sanglote de joie et d'extase, il s'adonne au plaisir solitaire dans un endroit plein d'observateurs. Et il confond avec son désert cet endroit public où l'on ne fait pas ce que l'on veut, par crainte de se trouver à la au poste de police et même en prison. « Vous avez métamorphosé un corps humain en sucette ! » « En crêpe Suzette », corrige l'avocat, mais le juge rejette la correction sur le champ, sans réfléchir un seul instant, sans consulter son secrétaire. De toute façon, que ce soit une crêpe ou une sucette, c'est le corps humain qui compte dans l'histoire, car il s'agit d'une histoire de quasi-viol dans un lieu public. L'ascète répond que ce corps lui a fait comprendre Dieu encore plus intimement. « Jusque-là, je comprenais Dieu théoriquement, méthodiquement. C'est mon régime alimentaire qui communiquait avec le Seigneur, pas moi. Les insectes que je mangeais parlaient à Dieu ; moi et Dieu, nous gardions le silence. Le corps féminin a délié la langue de Dieu, en ce qui me concerne. Aujourd'hui, Dieu me dit : « Tu as eu raison. Continue sur ta lancée, quoi que ces crétins te disent. » Et je Lui réponds : « Je te promets de me surpasser. »

On me dit que l'amour est capable de tout, dans le bon sens du terme « tout ». Ne tripotez plus les cheveux et ne les coupez surtout pas en quatre ou cinq. (Il y a des théologies qui disent : « Il faut tout couper en trois, sinon vous n'obtiendrez jamais rien. ») Je ne suis sans doute pas le seul humain qui ne réussisse pas à tomber amoureux d'un autre humain, d'un homme ou d'une femme ou d'un enfant. En tout cas, je n'ai pas cette tendance que l'on réproouve avec vigueur où que les enfants se promènent sans leur mère, sans leur nounou. Les pédophiles les ramassent et les portent vers leur tanière ou leur antre. Non, ce n'est pas ma tasse de thé, et vous pouvez remplacer cette tasse par n'importe quel verre rempli d'un vin exquis, je ne boirai pas ce vin. Les autres voies sont ouvertes, mais je reste où je suis en me disant que la paix de l'esprit est plus importante que la débauche des sens. On me dit : « Ce n'est pas la peine de t'exciter. Regarde cette femme. Elle est belle et Botticelli l'aurait sans doute peinte si elle avait vécu à l'âge de Savonarole. » Je réponds : « Ses jambes ne me conviennent pas. Son sourire est trop criard : il a l'air de crier sur les toits. »

J'imagine que je pourrais décrire un état amoureux, un homme qui soupire et ne sait que faire sans la femme d'à côté, sans sa voisine de palier. Je n'en vois pas nécessité. Je préfère parler des anges et de l'harmonie préétablie, postétablie, pas établie du tout. Récemment j'ai réécouté le *Turandot* de Puccini et j'ai compris enfin ce compositeur que Schoenberg respectait énormément. Pour terminer l'opéra, il lui fallait écrire un duo final, le triomphe de l'amour qui règle tous les problèmes, même celui des ouragans et des incendies qui ravagent en ce moment les forêts australiennes. « Il doit surgir de là quelque chose de

grand, d'audacieux, d'inattendu. » Je ne vois pas pourquoi l'intervention de l'amour dans la vie quotidienne (ou même dans un conte de fées) doit être considérée comme un élément inattendu, audacieux, presque scandaleux. Au contraire : s'il n'y a pas d'amoureux dans les parages, on se sent mal à l'aise. Et l'amour apaise la nature ; on s'embrasse et un tremblement de terre arrête son branle-bas de combat. Et il suffit de pousser sur un bouton pour qu'un incendie s'arrête. Mais quand on s'embrasse, quand on fait l'amour, à plus forte raison, on ne pense pas aux interrupteurs. C'est pour cela que les incendies continuent de dévaster notre oxygène.

Puccini se met au travail et le duo progresse, avance à grand pas, même si ni Puccini ni ses amis (Toscanini, entre autres) n'entendent le triomphe, la grandeur de l'amour. Ils disent : « Certes, l'amour est là, on l'entend et on l'apprécie. Mais il n'est ni grandiose ni triomphant. Pas comme chez Tourgueniev, en tout cas. Te souviens-tu du *Chant de l'amour triomphant* ? Chez Tourgueniev, c'est un chant triomphant. Toi, tu te contentes de la peinture musicale de ce que l'on appelle l'amour. Une chiquenaude ne peut détruire le palais que tu as construit. Si quelqu'un dit : « Il te trompera, Turandot. » Puccini remédie au mal qui semble irradier du duo : il y ajoute quelques accords en do-majeur car, d'après lui, le do-majeur est la meilleure expression de la joie et convient mieux que les autres tonalités au triomphe de l'amour. Les amis disent : « Ces accord tranchent avec le reste. Ils créent une cacophonie qui n'a rien à voir ni avec les triomphes ni avec l'amour en tant que tel. » « J'aimerais écrire une marche nuptiale », dit le compositeur. « Trop tard : Mendelssohn l'a déjà écrite. » Souvent les triomphes surviennent dans le sillage des tortures auxquelles on soumet les autres, toujours les autres – pour rehausser l'effet du triomphe du bien. Puccini s'acharne contre Liù, cette servante chinoise, qui meurt pour ne pas prononcer le nom du prince. *Il nome, il nome*, comme d'habitude. Les compositeurs véristes font une fixation sur les noms, comme s'ils connaissaient leur pouvoir. Le nom peut nommer, détruire, sauver, envoyer en exil, torturer, enterrer avec des honneurs militaires. On se demande ce que le nom ne peut pas faire. Il ne peut pas changer de nom.

« Certes Liù doit mourir de douleur mais je ne vois pas comment tirer parti de cette idée sans la faire mourir sous la torture (par Turandot). Et pourquoi pas ? Sa mort pourrait contribuer à dégeler la Princesse. » On peut la dégeler autrement – en versant sur elle un seau d'eau bouillante, par exemple. Du coup, la Princesse (Puccini utilise un P majuscule) pousse des exclamations, se précipite vers Calaf, l'embrasse de tous côtés et dit : « Je t'aime, mon prince. Je n'ai jamais aimé personne, même pas mes parents, même pas mon chat. Mais toi, je t'aime, je t'aime, je t'aime. » Trois accords en do-majeur et tout le monde se lève,

applaudit et pleure. Ce n'est pas assez spectaculaire. Certes, on peut verser un seau, deux seaux sur le corps de la Princesse. Et le public ? Stanislavski disait : « Je ne crois pas », lorsqu'un acteur n'était pas suffisamment vériste. Les auditeurs et les spectateurs diraient : « Est-ce vraiment un seau rempli d'eau bouillante ? Prouvez-le. » Il faudrait descendre dans la salle et présenter le seau à tous ceux qui seraient prêts à y plonger leurs doigts. On court le risque d'entendre des remarques du genre : « Elle n'est pas assez chaude. » « La Princesse est trop froide. Cette eau ne dégèlerait qu'un tout petit bout de son cœur. »

À ce moment-là on perd la patience et l'on dit à tous ces saint Thomas : « Vous ne nous croyez pas ? Vous ne croyez pas que le cœur de la Princesse est sur le point de s'enflammer ? Déshabillez-vous. Vos doigts ne sentent pas la grandeur et l'efficacité du feu que diffuse notre eau bouillante. Votre corps tout entier sera peut-être plus sensible à cette cure dont nous sommes très fiers. » Personne ne se déshabille et nous repartons vers la scène, plus ou moins bredouille. Certes, le public n'a pas trouvé le moyen de nous accuser de mensonge, d'illusions d'optique et d'autres procédés que nous condamnons irrévocablement. Mais le spectacle est interrompu ; la musique de Puccini est suspendue dans les airs, comme s'il s'agissait de l'accord d'une harpe éolienne. Turandot se promène sur scène et Calaf qui est amoureux d'une autre femme – elle fait partie du public – lui envoie des baisers, si bien que le public se demande à qui ces baisers sont adressés. À Liù qui vient de se suicider ?

On a envie d'écrire des pages et des pages au sujet de ce suicide. À la longue, le compositeur s'est résigné à perdre ce moyen précieux dont le but s'appelait « le dégel de Turandot ». (Le seul dégel que je connaisse se rapporte à la période qui, en Union Soviétique, a suivi le XXe congrès du parti communiste.) Liù se suicide. Et alors ? se dit-on. Tant de personnes se suicident pour un rien. Rien ne change après leur mort, et même leurs amants, amantes, maris et femmes font leur petit bonhomme de chemin et mangent du saumon et des huîtres, comme si de rien n'était. Et si on leur rappelle le suicide qui aurait dû bouleverser leur vie, ils répondent : « Rien n'était. » Par conséquent, Liù se suicide en pure perte, malgré la beauté de la musique qui accompagne cet acte désespéré et irrévocable. (Dans les opéras qui se respectent on ne révoque pas les suicides.) Turandot se dit : « Elle était folle. Elle est mieux dans l'au-delà, malgré la punition de Dieu : même dans le cadre de notre religion, les suicidés ne se prélassent pas dans les hamacs du Paradis. » Et Calaf se dit : « Bon débarras. Elle n'arrêtait pas de me taper sur le système avec ses déclarations d'amour. »

Évidemment, au lieu de tous ces suicides et tragédies et noms, Calaf aurait pu chanter un air inspiré par les textes de saint Paul et de quelques Pères de l'Église qui disent : « Sans

amour, vos millions ne valent rien, même si vous les donnez aux pauvres. » Et les milliards ? Je n'arrive pas à croire qu'un petit amour avoué et distribué par une vieille femme à moitié folle vaut plus que les milliards qui pourraient redresser la situation économique et nourrir des millions de sujets ; en tout cas, on leur achèterait du pain et de l'eau minérale, gazeuse de préférence. Non, les saints préfèrent l'amour et tout le monde sourit en disant : « J'aime, j'aime, j'aime », et personne ne donne rien, même pas quelques kopecks ; la situation ne change pas. Les foules continuent à vociférer, comme dans le *Boris Godounov* de Moussorgski : « Du pain, du pain, nous voulons du pain. Votre amour, nous n'en avons cure. » Mais les milliardaires nous disent : « Je suis un lecteur assidu de saint Paul, vous savez. Ne me demandez rien. Je vous donne ce qu'il y a de plus précieux au monde. » Et l'amour apparaît sur les visages. Et les milliards demeurent à Singapour ou ailleurs.

Dans un opéra, on peut chanter le mot « amour » mille-et-une fois ou simplement une fois, *pianissimo* ; peu importe : vous ne ressentez rien vis-à-vis de votre partenaire, même s'il s'agit de votre femme ou de votre maîtresse. Vous la voyez tous les jours, dans toutes les positions, et cela commence à vous taper sur quelque chose ; vous ne savez pas exactement de quelle force tape ni où elle tape, cette tape. Vous ne pouvez pas mettre le doigt dessus et dire : « La présence de cette femme, l'ennui qu'elle cause affecte cet endroit, sans parler de ma constitution toute entière. » Et le compositeur ? Que doit-il faire ? Prenons Puccini qui est déjà là, sur le tapis, comme d'habitude. Il a déjà composé une multitude de duos d'amour, et tous ces duos accompagnent des baisers, des enlacements, des embrassades sans fin ; et même si ces embrassades prennent fin, on a l'impression qu'elles recommencent de plus belle. Elles recommencent sans doute, dans une autre dimension, dans une arrière-boutique de ce monde – pour prouver l'omniprésence et l'omniscience de l'amour. Une fois ces omnis (et OVNI) prouvés, elles pourraient s'arrêter, ces embrassades ; elles ne s'arrêtent pas. Rien ne les arrête, pas même les dissonances qui n'ont rien à voir avec le sentiment de l'amour que les traditions nous montrent et démontrent. Elles continuent sur leur lancée, malgré la répugnance que les deux partenaires sentent et ressentent vis-à-vis de leur partenaire. Rien à faire : la répugnance et la fatigue font partie de l'amour, et même si l'un des partenaires tue l'autre partenaire, il ou elle continue sur sa lancée et l'amour triomphe une fois de plus ; au lit, dans les champs de blé, dans les champs de maïs.

Puccini part pour Bruxelles le 4 novembre, emportant avec lui trente-six pages d'esquisses destinées à la fin du troisième acte et au duo d'amour. J'habite près de Bruxelles et je me demande ce que Puccini faisait par ici, dans un des hôpitaux. J'y été ; j'ai été dans un des hôpitaux de la région bruxelloise et je ne recommanderais à personne (en tout cas, pas

à Puccini qui avait d'autres hôpitaux à sa disposition, vu l'importance des royalties) d'y séjourner. On me disait de temps en temps : « Vous êtes mystérieux, cher patient. On ne sait pas ce que vous avez. Un virus, sans doute. Quel virus ? Il y en a trop de par le monde. Vous voyagez beaucoup ? Rien d'étonnant que vous attrapiez des virus et veniez nous voir. » On me piquait les doigts pour savoir si je ne mourais pas aussi du diabète ; pour pouvoir me dire : « À présent on sait de quoi vous mourez. Votre glycémie dépasse toutes les limites, surpasse toutes les espérances de l'ange de la mort. » Puccini pensait sans doute qu'un hôpital lui permettrait de ne pas rêver de la vie, de sa beauté et de l'amour avec plus d'intensité ; par contraste, grâce à la présence constante de la mort. (Dans un hôpital – nous le savons tous – la mort est encore plus constante, encore plus présente qu'ailleurs.) Il disait à un médecin qui lui rendait visite lors de ses promenades autour de l'hôpital : « Il faut que ce soit un grand duo. Ces deux êtres qui se tiennent pour ainsi dire hors du monde sont transformés par l'amour en êtres humains et il faut que cet amour prenne possession de tout le monde. » « J'aime ma maîtresse, répondait le médecin. L'amour a déjà pris possession de mon corps. » « Et votre âme ? » demandait Puccini. « Tant pis pour mon âme. Elle se balade dans une galaxie quelconque, je parie. » Je crois que le médecin a gagné son pari : son âme n'est toujours pas là. Elle n'écoute ni la musique de Puccini ni celle de Beethoven. Et pourtant cette année (2020) est consacrée à la naissance de ce dernier. (Le premier des compositeurs ?)

Turandot et Calaf sont dans un autre monde. Personne à part Liù ne les prend pour des êtres humains qui tombent amoureux, tombent à la renverse ; cela veut dire qu'ils se séparent pour tomber ailleurs, en présence de quelqu'un d'autre. Leur grand duo était censé les transporter des étoiles jusqu'à notre terre où l'on continue à tomber et retomber et à se rendre tous les comptes. Certes, Calaf est tombé amoureux de Turandot, mais tout au cours de l'opéra, on se demande s'il s'agit d'un vrai amour. On n'arrive pas à répondre à cette question car on ne sait pas exactement en quoi consiste le vrai amour. De quoi a-t-il air ? Il a l'air d'un amour. De quel amour ? D'un vrai amour, parbleu. On ne dit plus parbleu, me semble-t-il, mais lorsqu'on parle de l'amour, lorsqu'une conversation roule sur ce mot, on dit n'importe quoi et tout le monde accepte ce n'importe et ce quoi. Quoi qu'il en soit, au lieu de faire l'amour dans un lit ou ailleurs – dans les champs de blé – ils s'occupent d'énigmes qui n'ont aucun sens : ils ne se rapportent pas directement à la métaphysique qui seule est en mesure de répondre à nos questions. (Elle prend en considération les autres mondes situés au-dessus et tout autour du nôtre.) Turandot expose sa nouvelle énigme et regarde Calaf droit dans les yeux. « Alors ? dit-elle. Connaissez-vous la réponse ? » « Évidemment », dit Calaf.

C'est la vie (ou la mort, ou « c'est vous, Turandot », ou « c'est moi, Calaf », ou « les étoiles », ou « le gouffre où tout plonge et disparaît une fois pour toutes.) Cela n'a rien à voir ni avec l'amour ni avec la terre où les savants se posent des questions continuellement ; jour et nuit, pourrait-on dire. Mais leurs questions ne sont pas aussi stupides, ridicules et inutiles que celles de Turandot.

Puccini a l'air de vouloir nous initier à la valeur de l'humanisme – de la nature humaine qui est bien supérieure à tout ce que l'on trouve dans le cosmos : même la gentillesse du E.T. présenté par Spielberg n'est pas à la hauteur de nos sentiments, de nos effusions de gentillesse. Turandot est chinoise et ceux qui parlent sans arrêt de la conquête industrielle sans vergogne que pratiquent les Chinois trouvent son comportement plutôt normal. « Ce ne sont pas des humains, disent-ils. Ce sont des robots dont nous ne comprenons pas la langue. » Ceux qui étudient cette langue pour comprendre, ne serait-ce que superficiellement, la nature de nos voisins terrestres, disent : « Ce ne sont peut-être pas des robots, mais ils ne connaissent pas notre bonheur. » Bref, Turandot n'est pas compréhensible ; Calaf non plus. Nous nous demandons pourquoi il est tombé amoureux d'elle : il y a pas mal de beautés dans nos contrées ; et nos beautés ne posent pas de questions stupides. Par conséquent, nous ne perdons pas notre temps et nos jambes nous dirigent sans trop tarder vers nos lits.

« Cher Adamino. Que dire ? Je traverse une période extrêmement pénible. Mon problème de gorge me tourmente », écrit Puccini. L'impossibilité d'exprimer l'amour par l'intermédiaire de tierces et de quintes débouche souvent sur les maux de tête et d'estomac. Dans le cas de Puccini, cela va plus loin et attaque sa gorge, son corps entier, sa vie et son opéra qui reste inachevé, malgré les efforts suprêmes que prodigue le compositeur. Le duo triomphateur ne sort pas de sa plume. Il n'y a que trente-six pages d'esquisses. Sur une page on voit les mots : « Je t' » ; sur une autre on aperçoit une bouche qui s'apprête à embrasser quelque chose, à en juger par la position des lèvres. Et puis une page – une de dernières, sans doute – où les notes nous disent : « Nous autres, les humains, aimons ainsi. » Nous ne savons toujours pas comment nous aimons. Il faut achever les opéras, les phrases, sinon nous ne saurons jamais rien.

À Bruxelles, son éditeur récupère un embrouillamini de bribes « atteignant au maximum quatre à huit mesures ». Trois mesures s'occupent des lèvres, quatre esquissent une main qui avance. « Page à laquelle le compositeur voulait consacrer le plus suggestif de son génie, écrit un critique, à force d'en remanier le texte, il n'a pu être écrit, ce duo par lequel il comptait rendre palpable le passage de l'inhumanité (née de dogmes douteux) à une

vitalité sanguine et généreuse ! » On dirait que ce critique parle de moi. Même le deuxième acte de *Tristan* ne me rend pas humain, ne vous en déplaît.

De quelle manière le compositeur remaniait-il le texte ? Au lieu de « je t'aime » il écrivait : « Je fais de mon mieux pour introduire la flamme de l'amour dans mon cœur. » Oui, se disait-il, ces extra-terrestres, extra-humains ne peuvent connaître le sentiment dont saint Paul nous enseigne la valeur intrinsèque. Il me faut une vitalité sanguine et généreuse. Eux, ils ne sont ni sanguins ni généreux. Je me demande ce qu'ils sont en définitive. Peut-être rien du tout : deux personnages d'un opéra inachevé. Ne seraient-ils pas des humains, après tout ? Et le compositeur d'ajouter sur une feuille du manuscrit : « Je ne t'aime pas parce que l'amour est un sentiment inaccessible dont la teneur n'est connue que des anges. Les autres créatures n'en ont aucune idée. Une vague idée peut-être, l'équivalent d'un baiser sur le front. »

Mon ange a l'air de m'avoir oublié, mais je me demande aujourd'hui de quoi il a l'air, mon ange. Il n'est ni homme ni femme et les deux à la fois ; et il est ange aussi, si bien que je ne sais pas si tout ce qui se passe entre nous se situe en dehors de nos dimensions, de nos cieux. À un moment donné, il a reconnu mon odeur, et il m'a sauvé en me conduisant aux soins intensifs de l'hôpital le plus proche. J'étais sans doute à la dernière extrémité, mais je ne m'en rendais pas compte. Pendant quelques jours, je me demandais pourquoi je m'étais laissé conduire à l'hôpital si facilement, sans protester, sans dire « non » assez catégoriquement. Je ne disais pas « oui » non plus ; je me laissais guider vers un lit que je ne connaissais pas, vers une chambre qui n'était pas ma chambre. Je me suis laissé faire parce que, d'une façon générale, mon ange gardien déteste les hôpitaux et la médecine qui opère ses soi-disant « miracles » à l'aide de médicaments, de vaccins et de piqûres. Mon ange passe un coup de fil, deux médecins arrivent, ils disent que je manque d'oxygène, que je peux mourir d'un instant à un autre (un arrêt cardiaque, sans doute) et je descends un petit escalier qui mène vers le portail, vers la voiture de mon ange gardien, vers l'hôpital. D'ailleurs, un des médecins a dit : « Si vous n'arrivez pas à descendre cet escalier, il faudra appeler une ambulance. » J'imagine que j'ai fait un effort surhumain pour ne pas tomber de tout mon long ; comme si, en tombant de tout son court, on ne risquait pas de se faire du mal une fois pour toutes, irrémédiablement.

Comment cela s'est-il produit ? Pourquoi mon ange a-t-il reconnu mon odeur ? Je pensais (il y a un mois ou deux) qu'il ne la connaissait pas par cœur : je me suis souvent déshabillé en sa présence, pas loin de ses organes olfactifs. À présent je pense autrement, après une lecture ou relecture du *Bruissement des ailes de Gabriel*. (Je ne sais toujours pas si

les ailes de mon ange gardien bruissent ; s'il a des ailes ou non.) Ce livre nous dit que Dieu Très-Haut (comme s'il y avait un Dieu Pas Très-Haut) a un certain nombre de Verbes majeurs, émanant de l'éclat de son auguste Face. (En tant que musicien, je suis tenté parler aussi des Verbes mineurs.) Il paraît que ces Verbes forment un ordre hiérarchique, comme tout le reste, même dans une démocratie, contrairement à ce qu'on dit. Et en Union Soviétique où l'on parlait d'égalité à toute heure, il n'y avait que cela : un ordre hiérarchique. À propos, les Verbes de Dieu sont inépuisables, ce qui veut dire que, parmi eux, dans leur milieu, on trouve même des Verbes médians auxquels je ne pensais pas du tout. On ne pense pas à tout, même si l'on pense sans discontinuer, sans fermer les yeux et l'esprit. On ne pense qu'à une étoile ; et il faut penser à trois étoiles, à cinq étoiles.

« Dieu a créé l'homme avec de l'argile, puis il a assuré la reproduction de sa descendance avec de l'eau vile. » Vile ou vie ? L'eau de vie ? « Puis il le paracheva et insuffla en lui de son Esprit. » Je crois que c'est ce qui a eu lieu le jour de ma naissance. Je sors du corps de ma mère et mon ange gardien ou créateur insuffle en moi son Esprit ou l'Esprit de Dieu. C'est pour cela que mon ange a reconnu mon odeur : c'était son souffle. Rien d'étonnant qu'il l'ait reconnu. Moi, je ne suis pas sûr de pouvoir reconnaître mon odeur au milieu d'une foule. Ai-je une odeur différente des odeurs que les autres laissent de par le monde ? (La pire des pollutions.) Mon chat est plus éclairé à ce sujet, eu égard à l'étendue de ses recherches. Aujourd'hui, il m'a même léché, après une séance de reniflement ; cela n'arrive que rarement.

Tout se confond à un certain moment, et ce moment risque de durer éternellement si l'on n'arrive pas à comprendre qu'il y a des marches, des stades, des essences qui guident et fourvoient, parlent et se taisent. Il faut écouter au bon moment, et le mauvais moment existe pour que l'on dorme et ignore ce qui se passe à l'extérieur ; et l'intérieur est plein de beaux rêves. Et ces rêves disent que je suis Gabriel, pas Valéry, que j'ai deux ailes, au lieu d'avoir deux bras. Je demande aux forces supérieures si mes ailes sont capables de remplacer les bras, les mains au piano. On me dit que « oui ». Par exemple, un musicologue décrivait la manière de Liszt – sa manière de traiter les touches – de telle façon que l'on voyait un grand oiseau, un aigle, pas un pianiste. « Ses mains volaient au-dessus du clavier, comme à la recherche d'une proie digne de son inspiration. » D'après cette remarque, on a envie de conclure qu'il est toujours mieux de voler, même si l'on est en mesure de marcher très vite, de sauter très haut, de gagner les jeux Olympiques et de montrer sa médaille d'or à sa mère et à sa femme ; et à ses enfants qui seront toujours fiers de leur père.

De toute façon, nous ne faisons qu'un et la présence des ailes ne nous gêne pas outre mesure. Nous nous y habituons très vite, si bien que nous ne savons même pas si nous nous y habituons ou non. Un jour nous constatons que nous avons une paire d'ailes. Nous faisons quelques mouvements comme pour montrer que nous n'avons rien contre les vols et les plonges aériens, et nous disons à nos proches : « Qu'en pensez-vous ? Pas mal, hein ? Il faut que j'en commande une douzaine, pour nous tous. Au lieu de perdre notre temps dans les bouchons, nous volerons au-dessus des océans. » « Pourquoi faire ? » demandent la mère et l'épouse. Il est vrai qu'il ne fait pas encore froid dans le pays où la scène se déroule plutôt paisiblement ; ce n'est pas le moment d'émigrer dans les pays tropicaux. « D'accord, nous volerons au-dessus des forêts et des montagnes. Cela vous convient-il ? »

Mais revenons à Gabriel qui revient, lui aussi, après une courte absence due à son engouement pour les étoiles filantes de toutes sortes. Je reviens à moi et je me rends compte que l'une de mes ailes, celle de droite, est d'une lumière pure qui dénote et certifie mes relations, leur pureté ; mes relations, mon amitié avec Dieu. Et l'aile gauche ? « L'aile gauche sera toujours gauche », dit un mauvais plaisantin. Il a raison, ne serait-ce qu'en partie : sur cette aile s'étend une empreinte ténébreuse qui ressemble à la couleur rougeâtre de la Lune à son lever, ou à celle des pattes du paon. Je n'ai rien ni contre la Lune qui m'a toujours dicté mes déclarations d'amour ni contre les pattes du paon : j'aime les paons et tout ce qui bouge dans l'espace, à part les humains. Où est le problème, comme disent mes collègues qui sont tous des hommes et des femmes d'affaires ? Ils sont simplement des affaires, sans guillemets ; de sorte que quand on me pose la question : « Où sont vos collègues ? » je ne dis rien ; je montre des affaires, n'importe quelles affaires, sauf les miennes. Le problème se situe du côté de mon pouvoir-être, comme disent les mystiques, les soufis, les derviches et les persans. Ils ont l'air d'insinuer que ce côté est tourné vers le non-être, puisqu'il est *eo ipso* pouvoir-ne-pas être. S'il est dans mon pouvoir d'être, de me présenter au sein de la création, je suis également capable de ne pas être : c'est le même mécanisme, le même interrupteur. Vers le haut, vers le bas – c'est à moi de décider si je dois être branché ou non. Et j'avoue que souvent j'ai une envie irrésistible de me débrancher pour ne pas participer à tous les bals masqués que la soi-disant création nous offre. Hypocrisie, sourires, trahisons. Chaque sourire de ce genre – et il n'y a que *ce* genre qui nous éloigne de Dieu. Nous filons à l'anglaise : nous ne disons même pas au revoir au Seigneur, au Créateur de tout et de tous. Même pas un simple « bye-bye ». Nous claquons la porte et nous voilà partis.

Le corps, ses jouissances sans nombre et sans sens ; avec trop de sens, peut-être, trop de sensations. La présence des ailes nous aide à comprendre que le corps est un poids dont il vaut mieux de se débarrasser. Ainsi les deux ailes s'avèrent utiles : l'une nous prouve l'existence de Dieu et l'énergie philanthrope de Sa lumière ; l'autre nous parle de la misère sans Dieu et retire le corps qui nous embrasse de tous côtés en disant : « Je suis ton frère. Ton âme n'est rien sans moi. Je suis l'amour et la protection. Si je me détachais de toi, les particules radioactives te bombarderaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. » Nous sommes créés à l'image de Dieu et aussi à celle des anges. Nous nous demandons constamment quelle image nous est étrangère. Peut-être aucune. (Notre propre image : nous ne sommes pas créés à notre image.) Et la plupart de ces images n'ont pas de corps. Après tout, Dieu n'est pas corporel. Et ~~si~~ les peintres tiennent tellement à la barbe qu'on la voit partout où l'on parle de Dieu. Ils l'accrochent même sur l'âme de Dieu ou sur Son souffle. Et si les images selon lesquelles nous vivons n'ont pas de corps, nous n'en avons pas besoin non plus ; sage comme une image veut dire : débarrasse-toi de ton corps le plus tôt possible et l'on n'en parle plus. Mais il faut en parler encore un peu pour pouvoir s'en débarrasser plus facilement : on doit faire appel à tous les moyens de persuasion dont on dispose pour retirer de sa substance son élément essentiel. On se demande de temps à autre si le corps n'est pas plus important que l'âme, et la réponse n'est pas toujours « non ».

Le corps est à l'origine des ennuis de santé qui nous harcellent dès notre enfance, et l'on se souvient des maladies enfantines lorsque les enfants d'un ami en souffrent. Deux enfants d'une amie que j'ai depuis une trentaine d'années – je ne me suis plus fait d'amis depuis une belle lurette – souffrent d'une otite qui n'est pas considérée comme une maladie d'enfants : tous les dix ans, j'en souffre aussi. Mais je me suis souvenu de la façon dont mes parents soignaient mon otite au début des années cinquante. Il y avait un appareil qui s'appelait la « lumière bleue ». On comptait sur sa chaleur pour se guérir des otites et même des rhumatismes. Mon père portait cet appareil vers mon oreille et je disais : « *Thank you* » ou « *danke* ». Je me demande pourquoi je ne voulais remercier mon père en russe. Je trouvais peut-être que « *spasibo* » était trop banal, trop terre-à-terre pour égaler le raffinement et la hauteur esthétique des mots étrangers.

Je visualise ma récente proximité de la mort ; une reconstitution historique. Je monte un escalier qui me porte vers ma chambre, et je me rends compte presque immédiatement que l'escalier ne me porte pas. Au contraire – il fait un effort pour me repousser vers le bas. Je fais une série d'efforts surhumains, et l'image de superman qui vole à travers les films m'aide énormément. Je le visualise (je visualise ma vie présente en ce moment) et grâce à

cette vision, j'atteins le haut de l'escalier. J'y reste un quart d'heure, incapable de bouger. Tout cela, je l'ai déjà raconté ; à plusieurs reprises peut-être. Mais comme je suis en train de me remémorer cet incident, je le revis, je le visualise ; et je constate avec étonnement que je me retrouve dans la même situation. En tout cas, une fois de plus je sens la proximité de la mort, son souffle et même ses doigts. Pourquoi ? Parce que mon médecin traitant voit des ganglions dans les analyses qu'on lui a envoyées de l'hôpital. Je lui dis que je vais beaucoup mieux, que je respire comme le protagoniste de Paul Valéry (je respire, je respire – cela me poursuit depuis des années) et que je monte tous les escaliers du quartier. « Mais je me rends compte que si je voyais les ganglions qui logent dans mes poumons, j'étoufferais une fois de plus – pour de bon. »

Elle voit aussi des nodels, des neudels – des *noodles*, corrige mon instinct de conservation. (Pourquoi pas le prix Nobel ?) Elle me conseille de surveiller ses anomalies. « Tu as rendez-vous avec un médecin de l'hôpital dans quelques jours. Je t'envverrai par la poste tous ses ganglions et ses neudels. Montre-lui cette liste. Il pense que tu es guéri et qu'on peut clore le dossier. Le dossier doit rester ouvert. Comme je dis toujours, on n'est jamais guéri. » Hélas, les ganglions sont partout et pour en voir des milliers je ne dois pas nécessairement aller chez les médecins et regarder les photos de mes poumons qui sont peut-être pourris, ne serait-ce qu'à moitié ou aux trois-quarts. À quelques exceptions près, on peut dire que chaque être humain est un ganglion, et si Hamlet voyait l'état de choses que dénote l'humanité d'aujourd'hui, surtout l'esprit de cette humanité caduque, il ne se poserait plus la question pour laquelle on l'étudie dans les écoles et on l'écoute dans les théâtres. « Lorsque de l'Esprit-Saint (c'est-à-dire de l'aile droite de Gabriel) descend un rayon de lumière, ce rayon de lumière est le Verbe que l'on appelle Verbe mineur (l'âme humaine). Ne vois-tu pas que c'est cela même que Dieu Très-Haut signifie en disant : 'Le Verbe de ceux qui sont incroyants est le Verbe d'en-bas, tandis que le Verbe de Dieu est le plus haut Verbe d'en-haut ?' »

Il y a des gens – et mon amie de jadis en fait partie – qui pensent que les mots agissent sur l'atmosphère ou plutôt sur l'air. Celui-ci tremble en entendant un mot qui sort d'une bouche. Il se produit un tremblement d'air lorsque des milliers de bouches s'entrouvrent, s'ouvrent et laissent passer une multitude de mots qui blessent, tuent sur le champ ou tuent en dehors des champs. Il y a des mots qui agissent au ralenti, et même s'ils ne tuent pas, ils demeurent dans la mémoire, ils la rongent, ils la mangent. C'est pour cela que je me souviens de bribes, pas de tranches, de mon existence ; de cheveux, pas de têtes. Un texte, une doctrine. Il me faut les lire trois fois – mon hommage à la sainte Trinité – avant de

retenir quelques mots, une pensée. Mais je me souviens des insultes, des humiliations dont on me couvre depuis mon âge mûr ou conscient. Cette amie dont je parle sans en parler m'a dit tant d'horreurs que si je voulais en relater une partie, ne serait-ce qu'une partie, il faudrait présenter cette narration à un réalisateur pour qu'il en fasse un film d'horreur. Ensuite ce film pourrait gagner un prix au Festival de Cannes ; en tout cas, je l'espère. Et cet espoir me donne des forces et du courage : ce n'est pas facile de fouiller dans les poubelles de la mémoire qui n'exhibe plus que des poubelles. J'ai envie de l'appeler le « Musée des poubelles ». Je me demande pourquoi je ne le fais pas ; pourquoi je ne l'appelle pas du tout.

Cette amie, je l'ai vue pour la première fois il y a quarante-quatre ans. Nous avons fait l'amour, ensuite elle a tenté de suicider, à plusieurs reprises, ensuite elle m'a dit qu'elle ne se suicidait pas à cause de moi, à cause de mon manque d'amour vis-à-vis de sa personne. Je la remarquais à peine ; je ne le faisais que quand elle proférait des énormités. Par conséquent, elle en proférait de plus en plus : c'était sa seule façon de se faire remarquer. Dès que j'entendais une énormité, je me disais : « Elle n'est pas loin. » Et pour une fois, je ne me trompais pas.

À cette époque-là – cela ne me rajeunit pas, comme on dit (cela ne me vieillit pas non plus) – j'habitais Bruxelles et je voulais à tout prix – à tout prix – m'installer à Paris. Je savais que le prix serait élevé, mais il valait la peine de payer un prix élevé pour une tranche de vie parisienne, chantée et dansée par Offenbach. Elle était assez riche pour payer trois-quarts de l'appartement que nous avions déniché à Versailles ; au cours d'une randonnée. Sa présence dans l'appartement où elle séjournait trois semaines par mois était le prix que je payais pour l'opérette d'Offenbach, pour son écho. Le prix grandissait à vue d'œil et à un moment donné, je me suis dit que mon œil ne supportait plus la grandeur de ce prix. Je lui en ai parlé, et d'un commun accord nous avons décidé de nous séparer ; sur le champ, pas *en dehors* de quoi que ce soit. (Le caractère insupportable d'une situation vous empêche de vous déplacer.) Elle savait que je n'étais pas en mesure de lui rembourser immédiatement la somme que je lui devais (les trois quarts du prix de l'appartement), et elle était furieuse sans doute. Elle était aussi inhumaine que l'héroïne du film de Marcel Herbie ; ou plus inhumaine, je n'en sais rien.

Les ganglions dont je parle sont la plupart du temps inconscients. Ils se produisent à la suite d'une impulsion qui vient de l'extérieur et ne suscite aucune réflexion, contrairement à ce que l'on pourrait croire, après une lecture de Pascal. Un roseau pensant. Un roseau parlant, un roseau agissant ; ce roseau ou plutôt ce dinosaure (mon amie) ne réfléchit pourtant pas. Je viens de voir un documentaire où l'on parle de l'immortalité de Mao : même

les jeunes sculpteurs continuent de penser à lui, malgré les informations qui leur viennent d'Internet. Un sculpteur crée un dinosaure qui nous introduit dans le monde de Mao : c'est Mao en personne. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque de la Révolution Culturelle, on ne pouvait étudier le français qu'à condition de dire « Mao » au lieu de « monde ». Mais cette condition ne s'appliquait pas à l'affirmation « le monde est petit » ; cela va sans dire. On ne le disait donc pas, et le monde était grand pour ces étudiants-là qui, peu à peu, sont devenus des milliardaires.

Le ganglion que symbolise mon amie de jadis ne concerne pas son état physique : sa santé fleurit et prospère ; beaucoup plus que ses finances qui stagnent et l'empêchent d'acheter une voiture, même une voiture d'occasion, caco-chyme. Sa dernière voiture crachait le sang ou l'huile ; elle a expiré sur une autoroute et un arabe de passage l'a ramenée à la maison. Depuis lors, elle dit beaucoup de bien des immigrants, au lieu d'en accueillir une dizaine dans sa maison dont elle loue une partie pour pouvoir s'acheter une voiture, encore une mourante. (Mourante que vous êtes, comme dit un poète.) Donc, nous avons décidé de nous éloigner l'un de l'autre, comme si nous n'avions jamais été ensemble, et son ganglion – ce n'est pas elle, ce n'est pas elle, elle en est incapable – a passé un coup de fil à son cousin que je connaissais bien, étant donné sa présence à la plupart de dîners où mon ex-amie jouait le rôle de la maîtresse de maison.

Elle lui téléphone et dit : « Pourrais-tu me trouver un avocat ? Le salaud n'a pas envie de me rembourser le prix de l'appartement. » Son cousin me téléphone à son tour et je lui explique que je n'ai pas assez d'argent pour rembourser une telle somme sur le champ. « Je dois quitter le champ où nous parlons actuellement pour m'acquitter de ma dette. » « Je vous ai compris », dit le cousin. L'amie n'a rien compris du tout, mais elle a cessé de me poursuivre par la présence de son corps, nu ou habillé, et aussi par ses paroles qui déviaient des trajectoires, des sujets, des normes comme pour prouver que le monde est plein de déviations ; surtout la Belgique. Je le constate de nouveau, après tant d'années d'absence. (Je me suis installé à Versailles en 1980. Je suis revenu en Belgique en 2013.) Il n'est pas étonnant qu'une fois installé en Belgique, j'ai rappelé cette soi-disant amie : comme tous les écrivains qui se respectent, de temps à autre je suis à court d'inspiration. Il y a une semaine, elle m'a raconté par le menu la mort de sa voiture et son désir d'en acheter une autre. « Je ne peux plus faire mes courses à pied. Et je n'ai pas d'argent pour un taxi. Je peux vous demander quelque chose ? » J'ai entendu des pleurs et j'ai compris que cette fois il s'agissait d'argent. Elle pleure souvent et il s'agit toujours de l'argent qui lui manque, mais cette fois elle avait besoin de faire un emprunt sans lequel elle ne pouvait s'offrir ce que l'on appelle

en France « la motorisation ». Vous n'avez pas assez d'argent et par conséquent vous n'êtes pas motorisé. Vous pouvez sortir de votre maison : personne ne vous en empêche. Vous pouvez faire vos courses à pied, quitte à compter les ampoules à votre retour. S'il y a trois ampoules sur la plante d'un de vos pieds, vous vous dites : « Je ne pourrais pas faire de courses pendant trois jours. » S'il y a deux ampoules sur un pied et le même nombre d'ampoules sur l'autre, vous vous dites : « Je ne pourrai pas faire de courses pendant une semaine. »

Il se peut que vous restiez à la porte de votre jardin sans pouvoir ni vouloir bouger d'un pouce : une route infinie se présente à votre imagination et son étendue insolente vous rebute. Vous vous dites que toutes les routes sont infinies, ce qui est plutôt bon signe car cela se réfère en quelque sorte à l'éternité, à votre immortalité. Le délire se met en place et vous constatez avec frayeur que vous êtes tombé entre les griffes de ce que l'on appelle en russe : « *Golodniy obmorok*. » Vous êtes d'origine russe – moi, je le suis, en tout cas – et au seuil de la mort vous vous mettez à marmotter des mots qui se rapportent, parfois directement, à votre langue maternelle. Vous ne vous adressez pas à votre mère, contrairement à ce que les Espagnols prétendent, lorsqu'ils disent qu'au moment du danger suprême, ils appellent toujours leur mère. Et s'ils se souviennent de Dieu et de la prière, de son importance au seuil de la mort et à tout autre moment de la vie, il prie le Tout-Puissant d'arranger la venue de leur mère qui a l'air de traîner en route. Et puis vous vous souvenez que ni vous ni votre mère n'ont un moyen de transport ; même pas un misérable bus qui transporte les écoliers de leur maison jusqu'à l'école où les instituteurs préparent leur règle de bois pour taper sur les doigts des paresseux et des insolents.

Décrire les délires ne me fait pas plaisir ; et pourtant je connais des individus qui décrivent leurs cauchemars et leurs délires par le menu, comme si les autres pouvaient partager leurs déblocages, leurs déviations. Chacun a ses déviations, et je le constate (je n'ai pas besoin de ~~ette~~ confirmation) en feuilletant une biographie de Salvador Dali qui m'empêche de m'occuper des péchés de mon amie de jadis, d'autrefois, des neiges d'antan. Revenons à elle car elle m'a déjà offert une possibilité de justifier ma misanthropie sans doute incurable, malgré la présence d'un appareil qui me fournit de l'oxygène. Moi et mes compatriotes, concitoyens, dissemblables ; tous ces désaxés, axés. Les humanitaristes veulent que nous nous tenions ensemble, dansions la *Neuvième* de Béjart et disions à la cantonade : « J'aime, j'aime. » Je me souviens d'une publicité française (il paraît qu'il est plus chic de dire « réclame ») où un Bulgare dit aux téléspectateurs : « Yaourt bulgare, j'aime. » Oui, yaourt bulgare, j'aime. Être humain, j'aime pas.

Cela me rappelle aussi un documentaire où Dali accorde une interview à une jeune femme qui lui parle des autres. (Mon sujet négatif.) « Quels autres ? » demande-t-il. « Les autres », répond-elle, son regard se promenant à la ronde. « Connais pas », dit Dali. « Comment ? On ne peut pas vivre sans les autres. » « Ah bon ? » dit Dali. « Non. Ce sont eux qui nous révèlent notre for intérieur. » « Je vis avec Gala. Une vraie révélation. Chaque jour, chaque nuit. Trois révélations par jour, quatre révélations par nuit. »

Mon amie belge – elle est française, mais peu importe : depuis le règne de Hollande, beaucoup de Français vivent en Belgique – veut me harceler à fond. Si elle ne pensait qu'à un demi-harcèlement, elle se serait adressée à son avocat bruxellois, au lieu de se mettre en rapport avec son cousin français qui connaissait forcément des avocats français. (À cette époque-là, Hollande n'était pas encore le président de la République.) Pourquoi un cousin français, un avocat français ? Je venais de m'installer en France, à Versailles. Elle pensait que j'avais besoin des autres, que tôt ou tard je mènerais une vie sociale bien remplie, bien fournie. Je suis peut-être (sans doute) un animal, mais pas un animal social. Il est vrai qu'à cette époque-là – et cette époque est à jamais révolue, comme disait Proust – je pouvais encore voir des gens et même converser avec eux, comme si je pouvais apprendre d'eux quelque chose, en dehors des combines sociales, des tuyaux qui permettent de réussir, de ne pas sombrer dans l'alcool. J'avais Beethoven et Schubert, la langue française, la langue anglaise. J'écrivais, je jouais et l'on ne sombre nulle part si l'on communique avec les morts et avec les langues ; même si elles ne sont pas mortes.

Cette amie savait que je ne pourrais pas lui rembourser quoi que ce soit, pas même l'essence qu'elle mettait dans sa voiture pour franchir la distance entre Bruxelles et Versailles. Elle ne calculait rien, elle ne réfléchissait pas : elle n'en avait pas l'habitude. C'était sa nature qui parlait, agissait, réfléchissait, et c'est ainsi que cette femme a rejoint la mythologie humaine que j'avais rencontrée dans les livres de Jung. Je n'avais pas compris de quoi il parlait. À présent (en 1982) je comprenais que la mythologie était cette pression gratuite qui unissait les membres de la race humaine. Je suis là, vous ne m'échapperez pas. Même si vous ne pouvez pas marcher dans la direction que je vous indique, vous entendez ma voix qui vous dit : « Marchez, marchez, ne restez pas où vous êtes, allez à droite, à droite, à droite, non, non, rebroussez chemin, à droite. » Vous n'allez nulle part, mais vos jambes esquissent des mouvements que vous ne faites pas. Vos jambes tremblotent ; elles sont tantôt à droite, tantôt à gauche. Elles ne sont pas à l'endroit où elles sont ; elles sont ailleurs. C'est cela la mythologie humaine, le contact humain, la communication à laquelle

Antonioni et tant d'autres créateurs refusaient droit de cité. Il vaut mieux de ne pas communiquer du tout que de dire : « Non, à droite, à droite. »

Il y a quelques jours je lui téléphone – pas à son cousin, pas à sa cousine – et je lui rappelle cet incident pour lui rappeler l'importance du repentir. Quand on consulte des livres sur le Purgatoire, on se rend compte à quel point le repentir est important. On se demande si le péché lui-même est aussi important que cette réflexion qui passe et repasse sur l'écran intérieur le péché, ses modalités, l'état de la conscience, l'inconscient où le péché se divertit, caracole. Elle ne veut rien entendre ; je parle de la cousine de son cousin. Elle pense à sa voiture qui est *kaputt*. « Je ne m'en souviens pas », dit-elle. Elle précise qu'elle n'avait pas besoin de s'adresser à son cousin français pour trouver « encore un avocat ». Elle en avait un (ou deux) en Belgique. Pourquoi la France, pourquoi son cousin qui habitait Bougival, si je ne me trompe ? Ce n'était pas la peine de lui parler de mythologie, de l'impact qu'un coup de fil venant du voisinage (et pas de l'obscurité belge) pouvait avoir sur mes nerfs, sur mon courage. Il fallait tout de même affronter un autre environnement : la France n'est pas la Belgique, quoi qu'on dise. Même la langue française est différente en Belgique ; une vérité de La Palisse. Elle voulait me secouer pour ne pas faillir à son devoir humain : la mythologie dont je parle se compose de secousses. Au Canada, à la réception d'un hôtel, on vous pose une question pertinente : « Vous voulez cette chambre pour une petite secousse ? » Cela veut dire que vous voulez y passer quelques nuits. Il n'y a que deux choses dans la vie humaine : une petite secousse, une grande secousse. Cette cousine ou plutôt sa nature foncière, mythologique voulait me secouer. Ce que j'ai subi se range dans la catégorie de la petite secousse. Si son cousin avait trouvé un avocat, si j'avais payé une amende colossale, cela aurait été une grande secousse.

Vous êtes secoué comme un prunier et on appelle cela « la mythologie humaine ». Et l'on dit que nos racines plongent dans le passé qui dépasse de loin tous les big bangs, tous les *small* bangs et les *small* secousses. On se demande s'il y a une chose que cette mythologie ne dépasse pas. Certes, elle englobe tout : toutes les vacheries, tous les espoirs loufoques, mal-fondés, zéro-fondés. Mais nous sommes ensemble, tous les humains ; et notre esprit nous lie au Seigneur, et nous nous en réjouissons, même si au bout de quelque temps, nous découvrons que le Seigneur dont notre mythologie nous parle n'est personne d'autre que le Seigneur des anneaux : le bouquin, le film. Nous regardons ce film et nous nous disons : c'est ça notre image, et nos racines sont aussi profondes que ce trou dans l'Océan Pacifique auquel, depuis notre enfance, nous comparons la profondeur de nos pensées. Notre mère nous disait : « Tes pensées sont superficielles. Il faut que tu apprennes l'anglais pour

que le monde entier t'écoute. Mais pour cela il ne suffit pas de savoir qu'en anglais on dit : '*Your thoughts are shallow*'. Il faut que tes pensées soient profondes, intéressantes, philosophiques et poétiques. C'est pour ça que tu dois lire Aristote, Pouchkine et Kant. »

Bref, je lui parle de son méfait, de son attachement aux secousses. (Je ne lui parle pas de la mythologie humaine car elle est capable de se prendre pour un génie.) Elle ne se souvient de rien. « Comment voulez-vous vous repentir, si vous ne vous souvenez pas de vos péchés ? » « Quels péchés ? Ce serait un péché ? un coup de fil à un cousin ? Je n'ai rien fait. » « Il n'y a pas mort d'homme ? c'est ça ? » « Oui, c'est ça. Je n'ai fait de mal à personne. » Le ganglion mythologique est toujours là ; même si l'on fait des preuves de vertu, de vertus, l'une après l'autre, douzaine après douzaine, le ganglion ne déménage pas et nuit au genre humain dès qu'une occasion se présente. Et les occasions se présentent tout le temps en criant : « Présente, présente, présente, présente. »

Cette fois, le ganglion s'occupe de ma vertu, de ma véracité innée : d'après cette Belge, je ne mens jamais. Alors, pourquoi inventerais-je une histoire pareille ? Un coup de fil à un cousin assez proche, une demande rocambolesque et sadique. Pourquoi conteste-t-elle ce coup de fil, cette prière ? Une fois de plus, je me rends compte qu'elle ne le fait pas exprès ; je crois qu'à ce stade de son déblocage, elle ne fait rien exprès. Elle laisse faire son ganglion qui agit à sa guise. Je crois qu'un écrivain qui pense surtout à la langue, au travail effectué sur les syllabes et les sons, dirait : « Elle aiguise la guise de son ganglion chéri qui se déchaîne. » Tant pis pour les sons, les allitérations et tutti quanti. Le ganglion est plus important que la tour de Pise ou le duc de Guise ; ou l'actrice qui s'appelait la Duse, si je ne me trompe. Par parenthèse, le Duce n'a rien à voir dans l'histoire.

Selon les retombées de l'action de ledit ganglion, je suis un menteur et un pervers – dans le bon sens du terme : le mauvais sens de ce terme concerne les pédophiles. Les mots sont plutôt inoffensifs, même s'ils vous blessent à mort et sont à l'origine de dépressions qui n'en finissent plus, comme si elles voulaient venir à bout du problème du *perpetuum mobile*. « Oui, à la longue nous avons réussi à créer un *perpetuum mobile*. » Et elles désignent du doigt un homme qui se prend pour Alexandre le Grand. Ou un cadavre, tant qu'à faire.

Et les représailles ? « *The vengeance is mine and I will repay* », dit le Seigneur qui s'adresse à la multitude, comme d'habitude. C'est à lui de punir cette Belge francophone. Je crois que les punitions en série suivent leur cours, mais ce cours, cet acharnement des rétributions ne modifie pas la formule génétique du ganglion qui fait toujours partie de la mythologie humaine. La voiture tombe en panne et se désagrège ; les pieds refusent de marcher, d'accomplir leur tâche journalière. Que faut-il de plus ? La francophone ne pige

rien, comme dirait un homme rassasié des humiliations. Il pourrait ajouter « merde » pour évacuer une grande portion de sa bile. Et le même joueur de mots pourrait continuer sur cette lancée pour dire que cette femme a des emmerdes sans arrêt, de sorte que l'on se demande si Dieu n'a pas décidé de prendre l'initiative – au lieu d'attendre mon intervention – et de la punir une fois pour toutes. Qu'est-ce que cela signifie, dans le contexte ? Punir une fois pour toutes ? Cela pourrait vouloir dire qu'elle tiendra compte de l'horreur de la punition et évitera tout péché jusqu'à sa mort ou jusqu'à son séjour dans son lit de mort. Trop tard pour pécher. Et encore, et encore. Ou bien cela signifie la mort : une fois pour toutes.

Sa voiture expire sur une autoroute et un achat s'impose ; ses pieds, leurs ~~eloques~~ ampoules et leurs muscles imposent l'achat d'une nouvelle voiture d'occasion. Je lui téléphone et comme d'habitude, j'entends ses pleurs, son monologue extérieur. « J'aimerais vous demander quelque chose », dit-elle. Si une femme pleure et dit : « J'aimerais vous demander... » il s'agit à coup sûr d'un prêt. Certes, il y a des femmes qui poussent un cri pour se donner du courage avant de demander cette faveur. Les amazones le faisaient – avant les batailles. Demander un prêt est toujours une petite bataille : pas mal de cellules nerveuses y trouvent leur échec et mat. La femme dont je parle assez souvent – et pourtant elle n'est pas mon ange gardien – a choisi les pleurs, malgré son talent pour les cris qu'elle pousse au moment où mes dires ne correspondent pas à ses idées. Elle crie pendant cinq minutes et j'éloigne le récepteur de mon oreille. Je crois que Donald Trump l'a fait récemment au cours de sa conversation avec un associé à qui il confiait une mission importante : obliger les Ukrainiens à faire une enquête sur son rival électoral.

J'entends des cris, je prends mes distances et quelques minutes plus tard je n'entends plus rien ; une fois de plus, mon interlocutrice m'a raccroché au nez. Elle a pris cette habitude l'année dernière, mais cette fois elle aurait pu s'abstenir pour la bonne raison qu'elle demandait un prêt. Dans une pareille situation, il vaut mieux être poli, surtout si les plantes des pieds vous font mal et vous n'avez plus rien dans le frigo. Je dois préciser qu'elle a dit quelque chose avant de reprendre son rite : « Je n'ai pas besoin de votre argent. Je me débrouillerai autrement. » En fait, il s'agit de son deuxième coup de téléphone entièrement consacré à la nouvelle voiture et au prêt. Au début de la première conversation, elle m'a dit qu'elle avait déjà versé un acompte qu'elle risquait de le perdre si le reste n'arrivait pas à temps. « La semaine prochaine. M'entendez-vous ? » « Au moment où vous avez versé l'acompte, vous pensiez sans doute que vous trouveriez le reste en un rien de temps ? en tout cas, avant la semaine prochaine ? » « Oui. Je comptais vendre quelques bijoux. On n'en a pas voulu. » C'est ennuyeux d'écrire des dialogues – un peu moins ennuyeux que de parler à

quelqu'un. Parfois c'est beaucoup moins ennuyeux, mais il y a d'autres amusements dans la vie.

Pendant une semaine je me disais que je ne pourrais jamais récupérer mon argent. J'espérais pourtant qu'elle ne reviendrait pas à la charge, étant donné son désir ardent de se débrouiller *autrement*. Plus je vis, plus je me rends compte qu'il n'y a ni ailleurs ni autrement : tout est là, les débrouillages aussi. Je me suis trompé : la veille de notre rencontre que je croyais avortée, elle me passe un coup de fil pour me la rappeler (notre rencontre avortée), comme si elle ne savait pas qu'elle était bel et bien avortée. Après tout, elle ne le savait peut-être pas ; il se peut que dans sa dimension l'avortement soit interdit. Je lui rappelle la fin de notre conversation précédente, son raccrochage, mon nez. « Pas de prêt », dis-je. Cela me fait penser à Dali qui ne voulait pas prêter de l'argent à Buñuel. « Les astrologues disent toujours la vérité, écrit Dali. Ils m'ont mis en garde contre tes demandes. 'Ne lui prêtez surtout pas d'argent', disaient-ils. Je me sens *duty bound* (je rentre de New York) de suivre leur conseil. » *And I will repay*.

Mon ange gardien. Pourquoi ne m'a-t-il pas mis en garde ?

PRÉPARATIONS II

On n'a pas confiance en Dieu. Comme dit Dali : « Je sais que Dieu existe, mais je n'ai pas la foi. » Si l'on réfléchit à cette remarque – et il vaut mieux réfléchir, au lieu de regarder comment la vie va à vau-l'eau – on se dit que Dali ne croit pas à l'efficacité de la force suprême et qu'il faut compter sur soi-même dans la réalité, et même dans l'irréalité de l'autre monde. Supposons que je compte sur Dieu pour punir tous mes détracteurs, toutes les mains qui mettent les bâtons dans mes roues. (Pourquoi ne pas punir les bâtons, par la même occasion ?) Dieu traîne les pieds et nous dit par l'intermédiaire de l'archange Paul : « Où est votre amour ? Où est l'amour que vous êtes censé montrer dès que votre ennemi apparaît dans les parages ? Dans ces parages, on ne trouve pas une seule molécule de votre amour, rien que de la haine. Vous détestez même vos amis. Vous détestez le monde entier et aussi les arrières mondes, leurs arrières boutiques où l'on vend des crucifix à ceux qui ne croient toujours pas à Jésus – aux déistes, en d'autres termes. La femme que vous voulez punir mérite un baiser – sur une joue, en tout cas. Si elle tourne l'autre joue, vous pouvez ignorer son geste. Mais une joue, celle que vous voyez devant vous, vous devez l'embrasser, sinon le Purgatoire fermera ses portes pour toujours. »

On pense que l'on habite quelque part, que l'on a un lit, une adresse, chic ou non. On pense aussi que Dieu créa son être favori à son image. Quelle image ? De quoi parle-t-on ? Dieu est immortel, tandis que l'être humain porte la mort dans son sein, et c'est pour cela que même les hommes souffrent du cancer du sein. Dieu est un Monsieur je-sais-tout. Et les hommes ? des Messieurs je-ne-sais-presque-rien. (Et les femmes ? des Mesdames je sais-presque-tout.) Qui moins est, Dieu n'est pas un individu. Il englobe le globe, tous les globes, terrestres, célestes ; et sinistres, ajoutent les pessimistes. Il est un tout ; ou un rien. Et l'être humain ? Il pense qu'il possède une maison ou il y a des toilettes où il s'enferme de temps à autre : on ne crie pas sur les toits jour et nuit. Parfois on chuchote et c'est dans les toilettes qu'on le fait ; la plupart du temps. Cet homme ne comprend pas (je-ne-sais-rien) que l'on ne peut sortir du lot. Le lot est là ; un monceau de livres, un monceau de cadavres. Et puis un livre sort du monceau. Comment voulez-vous qu'il le fasse ? Les livres n'ont pas de jambes ; on en a déjà parlé en évoquant des petits bateaux. Les cadavres non plus. Il est vrai que les jeunes cadavres ont des jambes, mais peu à peu, leur peau passe dans les ventres des vers. « Je compose des vers », dit un cadavre. On écrit des épopées dans sa tombe, une nouvelle *Odyssée*. Le héros passe de vie à trépas. Ensuite il se met à nourrir les vers tout en les composant. Il met les bouchées doubles – pour mériter sa place au Purgatoire, disent les théologiens.

Et les pensées ? La façon dont Dieu voit les choses. Je crois que cette nouvelle question me permet de prendre ma revanche : Dieu n’embrasse pas toujours la joue qu’Il voit devant Lui. Supposons que le monde entier sache que Dieu existe, et que même les daliniens s’accordent pour dire : « Tournons notre joue vers le Seigneur pour qu’Il l’embrasse. Un baiser de Dieu vaut mieux que celui de Gala. » Par conséquent, les joues du monde entier regardent le même point où tout et tous se rencontrent, comme le dit Dante dans son *Paradis*. Mais notre Seigneur ne les embrasse pas ; Il n’embrasse aucune des joues qui se présentent à l’appel du pape et du patriarche de toutes les Russies. Il se met au contraire à frapper ces joues, toutes les joues. Et si on Lui pose la question : « Pourquoi frappes-Tu toutes ces joues ? » « Parce qu’elles vivent à Sodome et à Gomorrhe », répond-Il.

Je ne suis pas ambitieux au point de croire qu’un jour mes pensées pourront rejoindre celles de Dieu. Je ne crois même pas qu’un jour elles pourront emprunter la trajectoire du raisonnement divin. Mais je sais que la punition que j’ai infligée à la femme dont les insultes continuent à me poursuivre – les insultes, on s’en souvient plus facilement que du vocabulaire de Heidegger – s’inscrit dans l’orbite de Dieu, de sorte que dans un moment d’euphorie, je peux dire à moi-même et aux autres : « Nous tournons. » Pour une fois, je peux m’adresser aux autres pour leur signaler la présence de Dieu sur mon orbite, dans mon orbite. Ils n’hésitent pas un seul instant lorsqu’en feuilletant leur agenda, ils tombent sur l’intervention dans ma vie privée et la perturbation de mes labeurs littéraires. La présence de Dieu, ne serait-ce que par le truchement de son trajet ou orbite, est en mesure de les refroidir, d’adoucir leurs élans destructeurs qu’Andreï Sakharov auraient pu comparer à la puissance de sa bombe, ce qu’il a fait à plusieurs reprises à l’égard des autorités soviétiques : il avait l’habitude de mettre leurs agissements et son invention en parallèle.

Les vrais rats de bibliothèque vont encore plus loin : ils disent que la sortie du monceau proverbial équivaut à un crime contre l’humanité. « On aurait dû rester dans le monceau », disent-ils, et une fois de plus la langue et le langage nous jouent un mauvais tour. Les parisiens s’enfoncent dans la durée qui les ramène au parc Monceau où ils se promenaient avec leur mère ou nurse, *nanny*, *niania*. (Cette dernière disait sans cesse « *niet*, *niet* ».) Ils se disent : « Certes, ce monceau n’a rien à voir avec le parc, mais nous ne croyons pas qu’il s’agisse d’un monceau d’excréments, comme affirment les autres. Les excréments nous attendent dehors, et si nous sortons d’ici, nous nous dirigerons droit sur une montagne d’excréments. Et puis il ne faut pas oublier qu’Anaximandre a écrit : ‘Toute sortie est un crime.’ » Oui, nous vivions dans un monceau. Peu importe de quel monceau il s’agissait : c’était peut-être un parc, pour mettre les choses au mieux, ou une taverne pleine de bière et

de choucroute. Mais la vie individuelle est condamnable – même d’après Hegel qui le dit autrement. Tout peut se dire autrement, et c’est pour cela que nous pouvons répéter la même chose à satiété et plagier n’importe qui à volonté, à mauvaise volonté : nous n’avons pas d’autres volontés à notre disposition. Le fait est là : la vie individuelle mène vers la mort, et la trajectoire que nous empruntons pour suivre cette route n’est pas celle que Dieu nous a indiquée au début de la Création. Il faut se rendre compte que l’arbre de la science du bien et du mal se trouve *en dehors* du monceau. Autrement dit : « Pas de sortie, sinon la mort. » Nous n’avons à notre disposition ni Anaximandre ni aucun autre grec pour comprendre cet axiome ou cette maxime.

Mais la plupart des individus sont sortis – malgré l’interdiction, malgré le dicton : « Tu sors, la mort. » Les autres ont pourri à l’intérieur du monceau, tout en répétant : « Mieux vaut mourir à l’intérieur qu’à l’extérieur. » Ils n’écoutaient pas ceux qui leur rappelaient les maximes d’Hermès Trismégiste : « Le haut et le bas sont pareils. L’intérieur et l’extérieur sont deux gouttes d’eau. » « À l’extérieur, répondaient les intérieuristes, nous ne nous sentons pas dans notre assiette. Notre assiette est ici et elle est pleine de choucroute. » Ils avaient une théorie selon laquelle Dieu préférerait un monceau, pour la bonne raison qu’il est plus facile de manier le chiffre « un » : les nombres frisent souvent l’infini. Comment attraper tous ces individus qui sont toujours en fuite et se cachent derrière les buissons ? (Pas dans le buisson ardent.) Par contre, un monceau, quel que soit son poids, est « un », est indivisible. Vous le mettez sur une télégä et vous le transportez vers le purgatoire le plus proche. Ou vous le laissez sur place. Et si, pour une raison ou pour une autre, vous décidez de le punir (une exécution sommaire), vous sortez votre briquet et l’affaire est réglée en quelques minutes.

Pendant des millions d’années la destinée d’un homme se confondait avec la vie du monceau où il vivait et auquel il tenait car il croyait (à juste titre, sans doute) qu’hors de ce monceau ou ce morceau d’excréments il allait périr. Cette angoisse, cette passivité, ce sentiment d’impuissance qui ouvrent une perspective au bout de laquelle notre Seigneur est assis sur Son trône, ne se sont pas gravés seulement dans notre mémoire spirituelle : ces détritüs font partie à présent de notre organisation ou désorganisation génétique. C’est grâce à ce monceau que certains *individus* – j’emploie ce mot à bon escient – croient en Dieu, et les théologiens ne cessent de hocher la tête : ils ont toujours opté pour la foi massive symbolisée par le monceau originel. Tout au début – nous étions des débutants, des humains en herbe – nous comptions sur les autres pour que nos enfants ne meurent pas de faim et ne se noient pas dans leurs propres larmes. Nous allions à la chasse et les enfants que nous

avons déjà fabriqués à l'aide d'actes sexuels auxquels personne, même pas Dieu, ne nous avait habitués, de sorte que nous faisons l'amour trois fois par jour, ne pouvaient se débrouiller seuls : ils ne voulaient pas se séparer du sein de leur mère. Mais les pères partaient à la chasse avec les mères car ce sont les mères qui s'occupent de la cuisine, des plats cuisinés, de la choucroute que l'on ne trouve pas toujours à proximité des chemins, des routes et des sentiers où le gibier se promène en attendant les balles des chasseurs et leurs chiens. Par conséquent les mères abandonnaient leurs enfants qui restaient en compagnie d'autres mères et de leurs seins où le lait se préparait à un écoulement vital et nécessaire : sans cet écoulement l'humanité n'aurait vu ni le jour ni la nuit. On peut voir le jour et même les étoiles – à travers les trous qui parsèment le monceau, le premier palais de l'homme, le premier musée de l'homme. Mais si le lait n'est pas fourni au bon moment, si notre mère ne dit pas à sa voisine de table : « Aujourd'hui je vais à la chasse avec mon mari. Offre ton sein à mon fils tu seras remerciée au centuple », tout s'écroule ; le monceau lui-même s'écroule et les beaux restes se limitent à quelques morceaux de chair humaine que l'on confond souvent avec la chair des animaux sauvages ou domestiques.

Et puis nous ne chassons pas seuls. Il y avait des copains autour de nous, et ces copains tenaient les pattes d'une ourse pendant que nous lui assénions des coups sur la tête. Contrairement à ce que j'ai dit tout à l'heure, nous n'avions ni fusil ni balles ; ce ne sont pas les balles que le gibier attendait aux détours des sentiers, derrière les buissons. Nous avions des marteaux ; c'est avec un marteau que nous philosophions dans les bois. Notre philosophie se limitait au mot « survie », et l'instrument de ce mot, de cette survie, était le marteau qui fonctionnait à merveille, à condition que quatre copains aient tenu les pattes d'une ourse ou d'une autre victime de notre faim – pendant que nous brandissions le marteau et tapions, tapions, tapions jusqu'à ce que tout le monde trouve un peu de repos dans l'herbe. Et puis une mère arrivait et disait : « Le déjeuner est servi », et tout rentrait dans l'ordre. Et les pères propulsaient une partie de leurs pensées vers le monceau où leur fils et fille se délectaient du lait qui n'avait pas le même goût : son goût différait du goût que leur mère mûrissait et fignolait dans son corps pour que l'humanité persiste et signe et perdure. Mais le goût ne compte pas : c'est la vie qui compte. C'est ainsi qu'une des maximes qui nous guide le long des sentiers où le gibier nous attend a vu le jour, le même jour : c'est le lait qui compte, pas le goût. C'est ainsi que la plupart des *individus* vivent. Peu importe la qualité de notre vie : nous vivons, un point c'est tout. Ils vivent à l'intérieur de ce point. Le monceau originel était beaucoup plus grand, dix milles fois plus grand. « Oui, rien du tout. Oui, je regrette tout. »

Qu'y a-t-il dehors ? Nos ancêtres se parlaient et se disaient qu'il fallait explorer les environs du monceau car le cerveau et la connaissance sont l'apanage incontestable d'un être supérieur, et l'on trouve son cerveau à l'extérieur, si étrange que cela paraisse. Oui, au début notre cerveau n'était pas à l'intérieur de notre tête ; il fallait aller le chercher en dehors du monceau natal. Nous étions heureux sans ce maudit cerveau qui nous dit sans arrêt : « Tu ne lis rien, tu n'apprends rien. Tu ne réfléchis pas. Je sers à quoi, moi ? N'oublie pas que je suis au centre de ta tête. Sans moi, ta tête n'aurait pas de raison d'être. Sans moi, elle n'aurait pas de raison, en tout cas. Certes, elle aurait 'être'. Mais à quoi sert un être sans raison ? » Donc, nous avons ouvert la porte et nous sommes sortis pour mettre la main sur ce cerveau en question. Contrairement à ce que pensent les historiens, ce n'est pas la chasse, la recherche du gibier comestible, qui nous poussaient hors de nous, de notre monceau, de notre patrie. C'est la connaissance, la soif de la supériorité humaine, la recherche d'un trône où nous trônons depuis des siècles – grâce à notre sortie. « Non, disent les théologiens. C'est le monceau qui représentait votre trône à l'aube de l'histoire. Dieu vous a dit : 'Je vous ai mis dans le monceau pour que vous présidiez à la cérémonie de la vie.' »

Les discussions vont bon train, mais une chose est certaine : nous sommes malheureux, déçus, fichus. Pourquoi ? Parce que nous avons cru aux paroles prononcées par Dieu dans le Livre, dans la Bible. Nous sommes toujours sûrs que les paroles écrites et lues sont celles de Dieu, et par conséquent nous sommes créés à son image, même si nous ne sommes pas encore barbus. Mais cela viendra, cela viendra, et au moment de sa venue, la barbe ajoutera la touche finale à l'image que nous exposons au Musée de l'Homme ; autrement dit, nous serons Dieu à part entière, à plein temps. Et le temps sera plein, comme les théologiens le disent, le répètent et le crient sur tous les toits. « C'est écrit dans l'Apocalypse », ajoutent-ils de temps en temps. Quand le temps est à moitié plein, ils l'ajoutent pour que tout le monde comprenne cette vérité : « Ce sont les paroles de Dieu et nous sommes tenus à croire aux paroles de Dieu, sinon nous sommes fichus. » Nous sommes fichus de toute façon, mais il est vrai que dans notre situation – dans n'importe quelle situation – il vaut mieux croire en Dieu, et dire : « Je parie que Dieu existe. » Les sceptiques se mettent à rire à gorge déployée, et leur gorge se déploie littéralement pendant que nous les regardons. « Oui, on entend : 'Je parie, je parie', mais on n'entend jamais : 'J'ai gagné.' »

Dieu n'est pas un monceau et c'est pour cela que nous nous sommes dit : « Il vaut mieux quitter cet endroit pour en savoir plus. Tout ce que nous savons de Dieu concerne sa barbe, se limite à son visage barbu. Il faut en savoir plus. » « Et le pénis ? », disent les sceptiques. « Est-Il femme, enfant, androgyne ou homme ? » « Un enfant mâle ou un enfant

femelle ? » « Quoi qu'il en soit, la barbe que nous attendons avec impatience ne poussera jamais sur le toit de ce monceau. » Et nos ancêtres ont entériné la doctrine de la barbe et son incompatibilité avec la structure et la texture du monceau où s'attroupait l'humanité primitive. « Ne soyons plus primitifs, criaient les progressistes et les révolutionnaires. Sortons d'ici et grandissons à vue d'œil. » L'humanité sort du monceau et se met à grandir à vue d'œil. C'est ainsi que la plupart des livres d'histoire décrivent nos premiers pas qui ont suivi le grand sevrage : notre séparation physique d'avec Dieu. Oui, malgré tous les calculs, réflexions et conclusions, Dieu n'était autre que le monceau où nous nous abritions au tout début de notre histoire. Ce n'est pas pour rien que le Maître Eckhart s'est penché sur ce problème à plusieurs reprises, et à la fin de ces reprises il a écrit dans son carnet : « Nous sommes à l'intérieur de Dieu, tout comme son fils et sa fille. Et Dieu est dans notre corps, dans tous nos membres – pas uniquement dans notre cœur, dans notre âme, dans notre esprit. » Et le monceau ? Était-il à l'intérieur de notre corps ? Oui. Les mères, les femmes et même les filles cuisinaient sans cesse des zakouskis succulents. Un de ces zakouski dont la beauté était au-dessus de tout éloge ressemblait à s'y méprendre au monceau – en miniature, en miniature, de sorte que nous avalions ces monceaux, ces morceaux de Dieu. Un bon entraînement pour le sacrement de l'Eucharistie.

À la sortie du monceau, nous avons été accueillis par une clarté éblouissante qui, selon nos philosophes, est à l'origine du Siècle de Lumières, et nous pensions que tous les mystères étaient restés derrière nous, dans le passé ténébreux, pour ne pas dire ignorant, ridicule, enfantin. L'avenir radieux était à notre portée, d'autant que nous le portions en nous, tous seuls, comme des grands. Il paraît que Pascal ne se réjouissait pas outre mesure : il minimisait les résultats positifs de notre progrès pour nous rappeler la maxime bien connue : « Le progrès rime avec le regret. » Souvent nous perdons beaucoup plus que nous ne gagnons, pour la bonne raison que le seul gain digne de ce mot nous renvoie à Pascal, à son pari. Qu'avons-nous gagné ? La clarté du jour polluée par « nos usines », comme disent les écologistes ? Dès qu'une conversation se met à rouler sur notre époque – sur quoi pouvons-nous rouler et nous rouler, sinon sur le temps où nous vivons – ils disent « nos usines ». La plupart du temps ils évoquent *Le désert rouge* d'Antonioni et nous conseillent de regarder de plus près la fumée que le réalisateur y met en évidence. Ils nous conseillent aussi de repasser les séquences où la fumée sortant des cheminées (pas des cigarettes des fumeurs, pour une fois) remplit notre écran et même la pièce où nous regardons le film.

Nous avons tué notre Seigneur plusieurs fois, et nous avons commencé au moment où nos jambes ont décidé de nous porter hors du monceau, vers l'inconnu qui ne présageait rien

de bon. Il ne présageait rien du tout, mais ce manque d'information ne nous a pas effrayés ; pas au point d'abandonner l'entreprise, en tout cas. Personnellement, je ne crois pas qu'à cette époque lointaine et à jamais révolue, nous avions une dent contre Dieu : nous ne savions pas encore qu'Il nous avait trompés. Il n'y avait pas de dinosaures à l'intérieur de notre monceau. (Il n'y en avait peut-être nulle part.) Même un petit tigre ne nous donnait pas envie de rentrer sous terre. À l'intérieur du monceau, nous avions tout à notre portée, sauf les dangers de toutes sortes ; nous ne courrions même pas un danger d'une seule sorte, de sorte que nous comprenons maintenant, rétrospectivement, que nous vivions au Paradis, ni plus ni moins. Oui, nous avions même des salles de bains, des jakuzzi ; et tout était à notre disposition : des frigos, des lave-vaisselles. Pourquoi sommes-nous sortis ? Pour pouvoir nous consacrer entièrement à la physique et à la métaphysique ? Que savons-nous à présent ? que l'âme est immortelle ? que nous sommes immortels, nous aussi ? Serions-nous inférieurs à notre âme ? Serait-elle plus futée que notre corps ? plus affinée ?

Il nous a trompés, notre cher Seigneur. Il nous a dit que nous étions supérieurs à tous les animaux et à toutes les plantes. Nous ne voyions que des lapins chez nous, à l'intérieur du monceau. Certes, nous sommes toujours supérieurs aux lapins, malgré l'amour que nous portons aux carottes. Et les tigres ? et les lions ? Même ceux qui, à Venise, reçoivent le lion d'or ont une peur bleue de lions. En tout cas, un des réalisateurs a dit aux journalistes : « Je remercie les membres du jury pour cette récompense. Dorénavant, je suis le meilleur de tous les lions. Et pourtant j'en ai toujours peur, croyez-moi. »

Il nous a trompés parce que nous étions mortels ; même à l'intérieur de notre tente ou monceau, nous rendions hommage à l'âge, ce qui me permet de pousser un soupir de soulagement : nous n'avons rien perdu ; pas le Paradis, contrairement à ce que j'ai pensé tout à l'heure. Nous voyions des cadavres, mais nous ne nous donnions pas la peine de les enterrer : ils sentaient plutôt bon, meilleur que les vivants. Nous les gardions près de nous : sur nos tapis, sur nos tables, dans nos placards. Ou nous les laissions sur leur lit de mort. Et s'il fallait parfumer une salle de billard, nous entassions des cadavres au milieu de cette salle. Supplément d'information : toutes nos habitudes se trouvent détaillées ? dans un livre intitulé *La vie dans le parc Monceau*.

Comme disent les spécialistes – et on ne sait pas en quoi se sont spécialisés ces spécialistes –, toutes nos habitudes logent dans le ventre de notre mère. Et une fois de plus, nous sommes confrontés à nos gènes qui nous poursuivent partout et toujours pour nous dire que nous mourrons du cancer dont souffrait notre aïeul ; nous n'arrivons même pas à le trouver sur notre arbre généalogique. On nous dit : « Allez plutôt par là », et nous allons par

là pour retrouver notre cancer perdu parmi les branches. Non, ce n'est pas par là : il faut aller à droite et à gauche. Et puis nous nous disons que ce n'est pas la peine de nous parler, surtout si nous mourons d'un cancer bien connu, bien répertorié dans le registre intitulé « la mort ». Nous nous disons aussi que le monceau dont tout le monde essaie de parler d'une manière ou d'une autre est l'utérus que notre mère garde pour nous, de sorte que nous pouvons nous y réfugier – comme disaient Jung et tout le monde. Nous nous y réfugions, mais peu après nous entendons une voix qui nous dit que nous nous sommes trompés : il ne s'agit pas d'un utérus.

Ce sont de vaines espérances et il vaut mieux rester ici, dans cet endroit qui ne paie pas de mine. Il ne paie pas du tout, mais cela n'a pas d'importance : c'est mieux que rien, comme si nous savions exactement comment on se sent au milieu de ce rien. Une chose est certaine : si nous voulons aller quelque part, nous devons aller dans une sorte d'au-delà qui ne coïncide pas nécessairement avec les aux et les delàs que nous connaissons et qui nous regardent au cours de nos visites dans les bibliothèques. Il faut descendre plus bas que n'importe quel bas ; en tout cas, il faut dépasser les bas-fonds admirés par les admirateurs de Gorki ; par Kurosawa, entre autres. Nous descendons pour nous débarrasser de Dieu qui nous trompe, nous trahit et nous traîne dans la boue. Oui, notre Dieu crée de la boue et l'étale à perte de vue dans l'intention de nous y traîner jusqu'à la fin des temps. (Comment appelle-t-on la fin des temps ? La fin tout court ?) Et nous descendons, nous creusons notre propre tombe car le trou dont on parle d'habitude – il se situe dans l'océan Pacifique et s'appelle Mariine, si mes souvenirs sont bons – n'atteint pas le but que nous nous proposons. Nous voulons dépasser le big bang qui est à l'origine de cette descente, des recherches, des sorties, des entrées inopinées.

Autrement dit, nous cherchons un autre début, un autre fondement. Au bout d'une série de recherches nous arrivons à la conclusion suivante : les divinités primordiales ne possédaient pas de traits physiques caractéristiques ; elles n'étaient pas rattachées à un déroulement temporel ou à un espace déterminé. C'est ce qui constitue notre malheur complexe : le déroulement temporel et l'espace déterminé. Nous nous démenons dans cet espace que le temps malmène à n'en plus finir, et la barbe de notre Dieu nous dirige, nous guide ; et nous allons de droite et de gauche, de droite et de gauche. En France, jusqu'à ces derniers temps, on voyait cette barbe à la télévision : de droite, de gauche. À présent cette barbe est encline à la nonchalance du centrisme.

« Ce sont sans doute des forces sans visage, dépourvues d'identité précise, qui protègent chaque cité et entretiennent sa fertilité. » Nous passons l'essentiel de notre temps à

imaginer les forces qui nous gouvernent, et la barbe joue un rôle certain dans ce processus, de sorte que souvent nous ne voyons rien d'autre. Nous ne voyons qu'une barbe qui se balance et cache le reste, les beaux restes. Et nos idiomes, notre langage prennent leur essor dans cette situation sans issue. La barbe, la barbe. Et puis nous voyons un éclair, une révélation qui nous montre un dieu sans visage et même sans tête ; et la tête est de rigueur, si l'on ne peut se passer d'une barbe. On discute toujours du sexe de notre Créateur et les féministes penchent vers le matriarcat – même dans le domaine de l'ordre suprême. Et les autres disent : « Attendez un peu. Le matriarcat vient ensuite, après la création du monde. N'oublions pas que le Créateur du monde est androgyne. »

On peut se demander si un dieu sans visage ne s'apparente pas trop à une idole. Peu importe : on veut un changement et l'absence de visage nous change de toutes les barbes, de tous les yeux pénétrants, profonds, sans fond ; et tristes, s'il s'agit de Jésus. On sculpte un tas de corps sans visage, sans tête, et si quelqu'un s'avise à mettre une tête sur un corps que l'on vient de terminer, on coupe cette tête et on coupe aussi la tête de celui ou celle qui a planté la tête sur ce corps frais, nouveau-né. La crise bat son plein, s'apaise, rend les armes. On quitte un tas de monceaux, on y rentre, on cuit quelque chose sur une cuisinière à gaz, on mange, on réfléchit et on se dit que la vie est cruelle, mais qu'il faut la vivre, faute de mieux. Et pour la vivre convenablement, il faut avoir une foi quelconque pour pouvoir s'appuyer sur quelque chose : si l'on s'appuie sur le néant, on tombe ; c'est bien connu, et même les livres sacrés parlent de ce phénomène et l'analysent.

Les gens ont peur du visage éternel et omnipotent car les yeux qui reflètent notre âme sont terrifiants, s'il s'agit d'un regard qui nous observe, surveille, épie et juge, ne serait-ce ~~pendant~~ dix heures par jour. En Russie, à Moscou il y a une icône que je contemplais avant mon départ définitif de mon pays natal qui m'a nourri (tant bien que mal) au cours de mon enfance et de ma jeunesse. Cette icône s'appelle *L'œil furieux* ou *furax* ou *terrifiant* ou *malveillant*. Il vous perce, il perce vos secrets, et en présence d'autres visiteurs du musée, vous dites à l'icône : « Coupable, coupable, coupable. Si tu me condamne à la pendaison, je me pendrai ce soir. » Les yeux continuent à vous scruter, mais la bouche ne profère aucune parole, de sorte que vous annulez la pendaison et la vie recommence de plus laid, comme disent les mauvais plaisantins. (Je me demande pourquoi il n'y a pas de *bons* plaisantins dans notre monde.) Nous excluons donc de notre vie le visage de Dieu : « Juge-nous, si Tu veux, mais épargne-nous la férocité atroce de ton regard. Tu es pire que la Gorgone, Tu sais. » Nous l'excluons, mais nos recherches de la source de notre vie, de son origine enterrée dans

les plis du temps universel nous travaille toujours : il vaut mieux tout de même savoir d'où nous venons pour en savoir davantage au sujet de notre destination.

Nous savons à présent que nous pouvons vivre avec des dieux privés de visages et même de têtes, ce qui contredit les représentations du Buddha et des divinités hindoues. Mais nous ne sommes pas à une contradiction près. Autant se débarrasser de Dieu, nous disons-nous. Nous consultons nos livres et tombons sur un liquide qui pourrait éventuellement remplacer n'importe quel Bouddha, n'importe quel « *da* » ou « *yes* » ; le mot dont Joyce était friand. Nous disons « oui » à la vie et cette vie nous vient de ce liquide que l'on appelle « universel » car il insuffle la vie à tout ce qui bouge et ne bouge pas. C'est un principe vital qui imprègne le cosmos depuis les origines de la création. Il est le véritable artisan des transformations qui adviennent sur la planète. Les alchimistes passent leur temps en présence de ce liquide qui est présent dans leur esprit et absent de leurs cornues. Il y a toutes sortes de liquides dans ces cornues ; l'urine, même, n'en est pas absente. Et quand on questionne les alchimistes au sujet de cette présence inopinée, ils expliquent le pourquoi du comment : « L'urine est bonne pour la santé. Si vous buvez votre urine tous les jours, vous vivrez aussi longtemps que Mathusalem. » Rien d'étonnant que l'on voie aussi la source essentielle de la vie ; à l'intérieur de ce liquide.

Je ne sais pas si notre urine mérite l'appellation d'« esprit », mais il est certain que l'esprit dont les alchimistes nous rebattent les oreilles se manifeste plus intensément au printemps, pendant la période où la vie renaît après le « sommeil de plomb ». Il est véhiculé par des substances telles que la rosée qui recouvre les champs. Rien à voir avec l'urine. Il est vrai que, si vous en avez envie, vous pouvez sortir tous les matins pour arroser les champs – pour justifier la présence de votre urine dans vos cornues. Mais la plupart des alchimistes optent pour la rosée. On les voit dans les champs où ils récupèrent la rosée au printemps, saison symbolisée par le bélier et le taureau ; ce qui ne les empêche pas d'y uriner, si cela leur fait envie. En tout cas, cela ne les empêche pas de considérer tout liquide comme une source de vie : ils ne limitent pas leur hommage à l'eau-de-vie qu'ils boivent tous les jours pour célébrer la vie et ses triomphes quotidiens. N'importe quel liquide remplace à leurs yeux la prière, étant donné que Dieu a disparu au milieu des cornues et des verres à vodka, à champagne, à bourgogne. Les prières les fatiguent et rendent incapables de jouir de la vie, d'après leurs dires. « Une vraie prière dure au moins une heure, et au bout de cette heure nous sommes épuisés moralement et physiquement. » Par contre, les liquides qu'ils mettent dans leurs verres – en définitive, ils préfèrent ces derniers aux cornues – les animent, raniment et « nous mettent sur la bonne voie », comme ils disent en vidant un de ces verres.

Mais tôt ou tard le mot « maman » prend le dessus et on se dit que rien ne peut remplacer un être, une substance, même si Dieu n'a pas toujours de corps et de barbe – pas dans toutes les mythologies, en tout cas. On aspire par conséquent à quelqu'un, pas à quelque chose, et les liquides perdent leur attrait, leur charme incontestable. Quand on nage ou on plonge, on ne se dit plus : « Dieu est bon aujourd'hui », même si l'eau répond à tous les critères de tous les nageurs. On se dit tout au plus : « L'eau est l'eau. La température me convient. Elle n'est pas trop sale aujourd'hui. Il faut que je téléphone à ma nièce qui ne supporte pas la saleté, les mauvaises odeurs. » Et n'importe quel corps féminin que les plages accueillent suscite un intérêt profond, même si la beauté n'est pas au rendez-vous, ~~loin de là~~. On se dit : « Le monde n'aurait pas dû virer du côté des hommes. Nous avons semé la pagaille. Le réchauffement de la planète n'aurait pas eu lieu si le matriarcat avait présidé à la destinée de notre civilisation. »

On dit que la sainte Vierge a changé le visage du monde, mais les misogynes et ceux qui contredisent toujours tout le monde ajoutent : « Au point de restaurer le matriarcat sur notre planète. » Et ils ont raison, même si nous n'avons pas envie de leur donner raison, quelles que soient les circonstances. Il est vrai que les féministes n'ont pas conquis ~~non~~ seulement notre planète : elles dominent sans doute le système solaire, à en juger par leur énergie et son impact sur les simples mortels. Mais où est la déesse dont parlent les textes que nous déterrons et analysons pour nous instruire, pour vivre encore mieux, pour supprimer les douleurs physiques et psychiques ? Cette déesse trônait au milieu d'une religion néolithique et son trône ainsi que ses pouvoirs magnétiques nous aidaient à combattre les rides et la mort, la perte de mémoire et des membres qui ont une fâcheuse habitude de devenir secs et de se casser dès que quelqu'un les touche. Elle s'occupait aussi de la résurrection – bien avant Jésus Christ, de sorte qu'elle disait plusieurs fois par jour : « Lève-toi et prends ton lit. » Et si l'ex-mort était couchée sur le sol, elle disait : « Prends un morceau de terre et emporte-le pour vouer un culte à la terre qui est ta seconde mère – ne l'oublie jamais ! » Et l'abondance ? À quoi bon vivre si rien n'abonde – ni les victuailles, ni les cirques avec leurs clowns et leurs acrobates ? Seules les douleurs abondent et nous sommes fatigués de nos comptes et décomptes qui nous permettent de mesurer nos malheurs. Nous comptons nos souffrances et c'est ainsi que nous apprenons les mathématiques. Si on nous dit : « Vous êtes fort en mathématiques », nous répondons : « Rien d'étonnant : j'ai beaucoup souffert. » La déesse pointe son index vers les champs, et le blé pousse de toutes ses forces pour nous fournir du pain sans lequel nos tables et nos salles à manger paraissent

vides, dépourvues de sens ; si bien que la déesse en question s'occupe aussi du sens de la vie, ce qui constitue son occupation principale.

Un dieu mâle, subalterne et sans grand pouvoir lui est associé de temps à autre, et nous savons que son symbole viril s'exprime à travers des cornes de bovins. Mais nous préférons la corne d'abondance et c'est pour cela que ce mâle disparaît peu à peu de nos rites : seuls ses cornes traînent par terre et nous trébuchons contre ces cornes ; et nous maudissons ce dieu qui nous empêche de communier en tête à tête avec notre déesse. Qui plus est, il n'a pas de seins que nous pourrions téter jour et nuit, et un être privé de seins et de leur lait ne peut présider à notre destinée. Cette destinée fait n'importe quoi, si l'on cesse de verser du lait dans ses entrailles. Elle fait des embardées et nous nous cognons contre des murs ou des colonnes qui se multiplient comme des champignons pour nous rendre la vie impossible, invivable. Heureusement que notre déesse donne des coups de pieds à ces colonnes qui s'écroulent dans un nuage de poussière. Nos poumons en souffrent, mais notre tête se débarrasse enfin des bleus que nous recevions de ces colonnes de marbre. Tout au cours de la vie, nous sommes obligés de choisir entre ceci et cela, et cette fois nous choisissons la poussière : la tête est plus précieuse que les poumons, même si Pascal pensait que nos réflexions ne menaient à rien, que le cerveau nous encombrait inutilement. Il nous encombre toujours, mais que pouvons-nous faire ? Comment le sortir de notre substance pour le jeter dans la poubelle la plus proche ? Il y a un mot que je n'ai jamais compris : « ablation ». Est-ce ce que l'on pratique quand on veut alléger la tête et augmenter la vitesse de ses promenades ?

Il ne faut pas oublier que nous avons besoin de palais, ne serait-ce pour offrir à notre déesse le trône où elle s'assied d'habitude pour nous gouverner. Un palais ne suffit pas car la déesse se déplace pour ne pas laisser en plan les populations, les sociétés et les simples individus qui ne mangent pas à leur faim. Ils ont toujours faim, mais ils ne mangent pas toujours, et cela pose un problème que seule notre déesse peut résoudre, grâce aux cornes d'abondance qui sont accrochées à sa robe. Supposons qu'un des ces individus soit planté quelque part, qu'il meure de faim, littéralement et psychologiquement. Il dit sans discontinuer : « Je meurs de faim, je meurs de faim », et nous n'arrivons pas à comprendre s'il ment ou non, s'il exagère ou non. Seule sa mort pourrait donner réponse à cette question, mais nous ne sommes pas inhumains à ce point : nous n'attendons pas sa mort pour vérifier nos multiples hypothèses. La déesse arrive et dit : « Où est mon palais ? Comment voulez-vous que je travaille sans trône ? » Alors, nous lui apportons un trône ; et nous mettons ce

trône à quelques mètres de son corps. « Ne trouvez-vous pas, dit-elle, que ce trône a l'air bizarre au milieu de ce désert ? » Et nous nous mettons à lui bâtir un palais.

Nous n'oublions pas que notre déesse est férue d'art et que l'architecture lui tient à cœur particulièrement, en raison de ses affinités avec la musique. Elle n'acceptera jamais un édifice qui ne corresponde pas à ses goûts, à son exigence divine, sans pareille. Ces palais nous rappellent les problèmes que les bâtisseurs étrangers rencontraient en Russie où chaque empereur avait ses goûts, ses exigences, et par conséquent, où un palais « changeait de physique », comme disent les architectes, selon l'identité des gouverneurs qui voulaient tous laisser leur empreinte dans les demeures destinées à leur maître. Pendant les reconstructions, l'homme en question ne mange que les reliefs jetés par les passants qui dévorent leurs sandwichs pour ne pas endurer les spasmes dus au manque de nourriture. Ces spasmes nous empêchent parfois de continuer notre route : nous nous asseyons au bord de la route que nous suivons dans l'espoir d'atteindre le bonheur dont Aristote nous parle en disant : « Entéléchie, entéléchie. » Encore une dizaine de kilomètres et le bonheur est dans la poche. Et puis un spasme nous serre le ventre et même les cuisses sans le concours desquelles nous ne pouvons ni marcher ni nager ni courir. Nous ne courons donc pas et le but que nous poursuivons toute notre vie a l'air de s'éloigner de nous ; et pourtant il ne bouge pas. Mais nos soucis nous guident vers la pénurie du bonheur, vers son indisponibilité. Les optimistes et les communistes pensent qu'il y a assez de bonheur pour tout le monde, et sur les tableaux soviétiques on trouve à l'accoutumée un monceau du bonheur (encore un monceau) qu'une foule entoure et attaque : hommes, femmes et enfants – sans parler des vieillards – tendent leurs mains munies de fourchettes et de couteaux et arrachent une multitude de morceaux de ce monceau. Celui-ci croît, continue à croître, quelles que soient les prélèvements. Plus on l'exploite, mieux il se porte : c'est ainsi que les communistes peignaient l'avenir radieux promis par Marx et Lénine (promis, pas promu).

Quelqu'un passe et nous donne une croûte de pain. Nous cassons cette croûte et continuons notre route ; pendant quelques minutes. Ensuite les forces nous quittent une fois de plus, et le bord de la route nous tend les bras. À notre tour, nous tendons les bras et recevons encore une croûte ou une mandarine. Ce tableau s'intitule *La charité capitaliste* ; on peut l'apprécier dans la galerie Trétiakov. Dans les années cinquante, un réalisateur soviétique a fait un film intitulé *La route*. (Il préfigure une tendance bien connue : les *road movies* de l'Occident.) Un couple marche le long de cette route, et ce couple n'est pas seul : il y a un enfant que la femme tient d'une main ferme pour qu'il ne tombe pas, ne s'enfuie pas, ne disparaisse pas dans la gueule d'un loup. Il y a des loups partout, et c'est pour cela

que l'on disait en Union Soviétique : « Chez eux (en Occident), les gens sont des loups qui s'entredévorent, même s'ils n'ont pas faim. Les riches n'ont pas faim, mais si vous regardez notre dernier film *La route*, vous constaterez que les pauvres vivent au jour le jour ou plutôt à l'heure l'heure. » On montre d'abord une route interminable, et l'on voit une pancarte à la vitrine d'un magasin. « Bonheur », annonce la pancarte. Le garçon que la femme tient par la main porte sur sa poitrine un placard publicitaire arraché d'un magazine, selon toute vraisemblance. Ce placard nous montre l'image du magasin que nous venons de voir. Et nous comprenons que le garçon et ses parents rêvent de ce bonheur jour et nuit, sinon ils n'auraient pas arraché cette page du magazine. Ils ne s'en séparent jamais, et s'il pleut, ils la protègent de leur mieux. L'homme la met dans la poche de son pantalon troué. La femme la met dans un décolleté rudimentaire que l'on appellerait plutôt un trou ; un trou noir car sa robe est de cette couleur. (Un deuil permanent, pour ne pas dire éternel ; selon le réalisateur.)

Dans le film soviétique la route prédomine et règne sur tout ce qui se passe. On la voit s'étaler et même se répandre à perte de vue, et l'on se dit que l'infini est là, qu'il ne faut plus le chercher. On cherche l'infini pour trouver l'immortalité, mais il y a de bons infinis et de mauvaises routes qui ne mènent nulle part. Elles se contentent de leur propre étalage et ceux qui les suivent ne les concernent pas ; elles n'en ont cure. Au bout de quelques temps, les voyageurs doivent faire une cure, sinon bonjour les dégâts. Si vous ne faite pas de cure à Vichy ou ailleurs, de temps à autre, aucune route ne vous sauvera de l'enfer symbolisé par une maladie incurable, douloureuse à souhait. Est-ce Dieu qui souhaite ces tourments ? En tout cas, vous vous dites que la route ne s'occupe pas de vous, ne vous offre pas de restaurants trois étoiles et un nombre suffisant de piscines. Vous vous dites : « Mon destin, cette route n'en a cure. » Du coup cette cure à Vichy surgit dans votre conscience. Cela me rappelle mon odeur que mon ange gardien a sentie, détectée au milieu des puanteurs habituelles. Il y a des signes partout – Baudelaire les appelle « symboles » – et grâce à eux nous pouvons survivre et suivre la route, son étalage insolent et insensé.

Il y a des gourous qui disent : « Ne vous souciez pas du but. La route est bien plus importante que n'importe quel Paradis. » On ne le dit pas dans le film soviétique : leurs soucis (ceux du réalisateurs et du gouvernement) se limitaient aux conditions de vie en Occident. Les pauvres sont sur la route interminable et minable – pas de tavernes – et les enfants n'ont rien, à part un placard publicitaire. Et même s'il y a des tavernes au milieu de la route, ces pauvres ne peuvent rien s'offrir, même pas un burger. Ils disent à un garçon, à un serveur : « Nous crevons de faim. Apportez-nous une dizaine de hamburgers et vingt bouteilles de bière. » Le serveur hoche la tête ou il ne hoche rien du tout : ce n'est pas la

peine de dépenser de l'énergie supplémentaire pour ces pauvres bougres. Sans dire mot, il retourne à la cuisine et, quelques minutes plus tard, les représentants des misères capitalistes le voient apparaître dans l'embrasure d'une porte. Il porte un placard publicitaire et les représentants se rendent compte qu'ils n'ont droit à rien d'autre. Les hamburgers dont ils rêvent si obstinément, si pertinemment, leur sont accessibles : sur papier, pour ainsi dire. Et ils le disent, contrairement à ce que l'on pourrait penser (d'habitude, dans de pareilles circonstances, on garde le silence) : « Les hamburgers et la bière ne nous sont accessibles que sur du papier de mauvaise qualité. » Ils regardent le papier de plus près et se consolent, ne serait-ce que partiellement : ils voient une vingtaine de hamburgers et une quarantaine bouteilles de bière. Ils font un petit calcul – cela leur prend environ trois minutes – et se disent que pour chaque hamburger, ils ont deux bouteilles de bière. Même dans leurs rêves les plus audacieux ils ne voyaient pas une telle harmonie mathématique. « Même Pythagore n'osait pas rêver d'un tel bonheur », se disent-ils.

Le réalisateur soviétique ne va pas si loin : même sur papier, les hamburgers n'étaient pas disponibles dans son pays natal. Tout le long de la route, le film nous montre des monceaux d'excréments. Et que voit-on sur le papier que le serviteur tend aux pauvres représentants des pauvres ? La même route, les mêmes monceaux. La boucle est bouclée, et les spectateurs soviétiques comprennent que l'Occident est encore pire que le pays où ils vivent. En Union Soviétique il n'y avait même pas de routes ; en tout cas, les autoroutes n'existaient toujours pas. Et les routes que vous pouviez suivre étaient pleines de trous où vous tombiez tout au début de votre voyage prévu de longue date. Mieux vaut interrompre un tel périple que suivre la route pernicieuse et passer son temps dans des tavernes où l'on vous montre des monceaux d'excréments. En Union Soviétique on vous mettait en garde contre toute recherche, toute espérance. On vous disait implicitement : « Voulez-vous chercher quelque chose ? Regardez notre film. Voici ce qui attend les chercheurs en Occident : des monceaux d'excréments ou des *morceaux* d'excréments, pour mettre les choses au mieux. Chez nous, vous restez chez vous, au chaud. Nous avons tout trouvé pour vous et vos enfants. Regardez ce bout de papier. » Les Soviétiques lèvent les yeux et voient une série de slogans. Et ils se disent que les hamburgers et la bière sont préférables aux slogans. C'est ainsi que l'antisoviétisme est né dans ce pays lointain et peu enviable.

Il y a des pays que l'on ne juge pas d'après les régimes politiques et les saucissons que l'on trouve ou ne trouve pas dans les magasins ou au bord de la route. Que ce soit une autoroute ou une route parsemée de monceaux, nous avançons vers le bonheur, même si ce bonheur se contente d'un couteau de cuisine qui est toujours prêt à s'attaquer aux veines, au

sang. Le sang s'apprête à gicler des ouvertures que l'on pratique dans son corps. Il est toujours prêt et quand la peau s'entrouvre, le sang se précipite vers la sortie pour entraîner avec lui tout le reste qui n'attend que cela, la plupart du temps ; sinon à quoi bon s'emparer du couteau de cuisine ? On attend un bon moment : il vaut mieux être seul à la maison pour ne pas attirer l'attention des cousins, des oncles qui aiment la vie au point de tout supporter : la perte de l'argent, de l'honneur, des enfants et des maris ; et un nombre de cancers qu'ils appellent « rongeurs ». Vous attendez le bon moment et il arrive enfin : il n'y a personne à la maison et vous pouvez vous réfugier dans la salle de bain sans entendre un affreux tambourinement et une moquerie : « Une preuve supplémentaire de votre faiblesse génomique », dirait un neveu. Pour une fois, ce n'est pas la peine de servir de sels de bain, de leur parfum : votre sang fera l'affaire.

Chaque être humain est une légende potentielle et même un ivrogne qui regarde toujours vers le bas suscite un intérêt profond. On dit, par exemple, qu'il cherche un trésor et qu'il sait, ne serait-ce qu'approximativement, où ce trésor est enterré. Il y a même des « amis » qui prétendent que, la plupart du temps, il se promène avec une pelle pour l'utiliser, en cas de besoin. On dit aussi que parfois il s'arrête et se met à travailler, à toucher le trottoir, à le tâter avec ses mains et aussi avec la pelle pour détecter les coordonnées du trésor. Et puis il creuse des trous et, pour une fois, il ne s'agit pas de trous noirs : tous les trous qu'il creuse sont dorés, et l'on entend d'habitude le bruit associé à la présence de pièces de monnaie dans une poche. Vous y mettez la main et les pièces dansent en rond et autrement ; et vous entendez cette danse, vous vous en délectez.

Pascal ne s'intéressait ni à l'argent ni à la vie matérielle en tant que telle ; seule la vie spirituelle lui serrait le cœur et obligeait à travailler, à chercher une sortie, une échappatoire, une délivrance de cet étau. Lui aussi, il regardait vers le bas, si l'on croit les paroles d'un abbé qui parlait des précipices où le regard de Pascal descendait pour en explorer le fond ; c'est le cas de le dire. « Il pensait qu'au fond de ces précipices se trouvait la vérité absolue », disait l'abbé. Ses collègues lui rappelaient une équation que même les abbés oublient de temps en temps : Dieu = cieux, hauteur. « Profondeur et hauteur, disaient ses collègues. On peut être profond dans les cieux. C'est aux cieux que l'on est véritablement profond », ajoutaient-ils. Mais Pascal regardait vers le bas : l'abbé ne voulait pas en démordre. « Pourquoi en démordrais-je ? » disait-il à ses collègues qui ne perdaient pas leur temps : tout en écoutant l'abbé, leur collègue qui surveillait la vie de très près, ils creusaient des trous pour savoir si la vérité ne se trouvait pas sous terre – par le plus grand des hasards. « Non, non, non, disait leur supérieur. Pascal pensait aux précipices où il avait peur de

tomber. Pour lui, le monde était incertain, comme enveloppé d'un brouillard qu'il appelait volontiers 'l'ignorance'. Il préconisait cette ignorance – au détriment de la raison qu'il piétinait sans arrêt. Monsieur l'abbé, avez-vous vu Pascal piétiner quelque chose ? » « Oui, je l'ai vu taper le sol avec son pied droit, mais je ne sais pas pourquoi il le faisait. Et il applaudissait un cheval qui faisait la même chose, en lui disant : 'Bravo, bravo, il ne mérite pas mieux.' » « C'est la raison qu'ils piétinaient tous les deux », expliquait l'archevêque ou un autre supérieur : il y en a plusieurs dans chaque paroisse, surtout s'il y a une cathédrale au centre de cette paroisse.

Que peut-on chercher en bas, à part les égouts ? Cette question, on aurait pu la poser à Pascal, d'autant qu'il regardait en bas au détriment des galaxies qui l'effrayaient. Quand je lève la tête pour chercher un livre ou un DVD, j'ai des vertiges au moment où j'essaie de la baisser pour jouir de ce que j'ai trouvé sur mes étagères. Pascal détestait les vertiges physiques : les vertiges spirituels le nourrissaient suffisamment, si bien que souvent il disait : « Je n'ai plus faim, je n'ai plus faim », même si personne ne lui proposait un sandwich. Mais il buvait beaucoup d'eau, et l'abbé disait : « C'est de l'eau bénite qu'il boit. Il ne reconnaît pas les droits de l'eau du robinet. » Mais il y avait des ecclésiastiques qui déclaraient solennellement : « Nous l'avons vu ouvrir une multitude de robinets et de remplir une multitude de bouteilles. » « L'avez-vous vu boire de cette eau ? » « Non. » « Ne savez-vous donc pas qu'il réservait cette eau aux pauvres ? » « Penseriez-vous que les pauvres n'ont pas droit à l'eau bénite ? »

Il y a un livre où l'auteur soumet Pascal à un surmenage particulier : il le place sur une autoroute et une équipe de télévision suit chaque pas du penseur qui continue à noter ses pensées car son livre est inachevé et tout le monde attend la suite. Pascal se met en route presque immédiatement. Comme d'habitude, il regarde vers le bas, il scrute l'autoroute. C'est une nouvelle expérience et le mot « nouvelle » apparaît dans son calepin où les stoïques voisinent avec d'autres Grecs et saint Augustin. « Cette route est construite par la raison qui n'aime pas les aspérités, sans parler des trous. » C'est pour cela que, pendant tout un temps, une vingtaine de kilomètres, Pascal ne parle pas de trous – pour la bonne raison qu'il n'y en a pas. Et s'il pose des questions aux badauds qui affectionnent les environs des autoroutes – les vaches regardent des trains, les badauds ne peuvent vivre sans voitures – les badauds lui répondent : « Les voitures n'aiment pas les trous. La suspension, vous savez, les pneus. » « Pourquoi y a-t-il des voitures ? Pensez-vous que vous trouverez notre Seigneur plus vite, si vous vous servez de ces engins diaboliques ? » « Pourquoi les considérez-vous comme une création du diable ? » « Parce qu'elles esquivent les trous, les précipices. »

Les caméras continuent à suivre les agissements de Pascal qui ne fait rien d'exceptionnel ni même de routinier : il ne mange ni pain ni saucissons. À aucun moment il ne se demande s'il y a des tavernes au bord de cette autoroute. Il scrute les profondeurs de la terre, et soudain un trou majestueux et profond à souhait apparaît sous ses pieds, au bout de son regard. Sa méditation, sa foi inébranlable, irrévocable, continue de percer les trous pour que les voitures y tombent, pour que l'humanité se méfie de la raison et se tourne résolument vers les trous, vers l'instabilité inguérissable. L'abbé dont nous avons parlé plus haut – à ce moment du récit, il vaut mieux parler plus bas – se tient derrière une des caméras qui roulent à côté de l'autoroute, parallèlement à son tracé. Il note dans son calepin : « Pascal est à la recherche des trous. S'il n'en trouve pas un, il en crée deux ou trois ou quatre. Mais ce procédé n'a rien à voir avec les mathématiques qu'il déteste de tout son cœur. Il dit : 'Si les humains veulent bâtir leur empire sur l'équation bien connue et répétée à satiété : « deux et deux font quatre », ces deux et deux ne feront jamais ni quatre ni cinq ni six ni sept. Ils ne feront rien du tout. L'humanité n'avancera jamais si elle compte sur ces font et ces quatre – sur ces équations burlesques. À propos, Richard Strauss a écrit une pièce dédiée à ces équations.' Plus loin, Pascal consacre plusieurs paragraphes à l'opéra de Strauss *Le chevalier à la rose*, ce que lui permet de stigmatiser les idéaux de ces concitoyens qui parlent à tout propos et hors de propos de la vie en rose. Qui plus est, ils chantent cette vie. 'Et ils chantent faux, note Pascal. Le chevalier apporte une rose, un symbole d'équilibre, de tranquillité, de vie pleine de plaisirs charnels et même spirituels. Mais Dieu n'est pas votre copain, chers concitoyens et habitants du futur. Précipitez-vous dans les précipices. Jetez-y d'abord vos voitures, vos lave-linges, vos aspirateurs, vos aspirations de pacotille. Ce procédé, ce rite, je l'appelle « le lavement ». Une fois le lavement accompli, vous regardez dans le trou, scrutez ce cimetière, comme dit Paul Valéry, et vous dites : « Ce que mes appareils ménagers ont fait, moi, je peux le faire aussi. Je dois suivre leur exemple pour ne pas me déshonorer en présence de mes enfants et du futur qui est toujours présent, quoi que les écologistes disent. » Et vous sautez dans le trou.' »

L'abbé n'oublie pas la pancarte publicitaire que portent tous ceux qui empruntent les routes au lieu de rester à la maison, bien au chaud, en compagnie de saucisses et de vin d'Alsace. C'est Dieu Lui-même que l'on voit sur cette pancarte – sur celle que porte Pascal, en tout cas. (Sans barbe, sans barbe : ni Pascal ni Dieu ne portent une barbe.) « C'est le fameux pari de Pascal », conclut l'abbé. Et Pascal d'ajouter : « Au pire, vous tomberez dans un trou. Mais on peut vivre dans les trous – dans les trous de mémoire, par exemple. Plus de raison, plus de passé, plus de péchés. » Il convient de noter que le pari pascalien n'existe pas

dans le royaume du Diable où nous vivons depuis toujours, d'après certains témoignages. Pourquoi ? Parce que vous ne pouvez rien gagner si le Diable est parmi nous ; et s'il est loin, vous gagnez tout. On ne sait donc pas comment parier et pourquoi. Vous pariez dix mille dollars sur l'absence du Diable, sur le vide qui le remplace dans l'espace et le temps de la création. Le pari, le jeu qui le concerne, où il est engagé plus ou moins sérieusement, ne peut durer éternellement : l'éternité ne tolère pas ce genre de jeu et vous mourrez avant que le résultat soit connu. Ou plutôt, tel serait le cas si le résultat n'était pas connu avant votre mort. Et le Diable se manifeste bien avant, même si votre mort est programmée pour demain ou pour ce soir. Vous cassez un verre et cette cassure, cette disparition du verre, est l'œuvre du Diable que vous évoquez parfois, en regardant les éclats – surtout si vous vous blessez un doigt en les ramassant. Moi, je le fais toujours car je suis pianiste et toute blessure de cette espèce me prive de mon piano pour quelques mois. Les mois viennent et je ne touche pas le piano, et lorsque je le regarde, lorsque je regarde mon piano que mes mains ne touchent pas, je dis : « Diable, diable, diable. » Par parenthèse, si vous envoyez quelqu'un au diable, ce quelqu'un n'a pas recours à une voiture ou un train, sans parler d'un avion : le Diable est là, en personne. Et il est plus facile de le voir qu'un trou sur une autoroute où il n'y a pas de trous. Tant de saints ont combattu le Diable ; en pure perte. Alors, on se dit en toute sincérité que ces saints-là n'étaient pas de vrais saints et l'on se met à leur arracher leur couronne. Certains justiciers vont jusqu'à leur arracher le front ceint des lauriers (de l'auréole ?), si bien que, à la tombée d'un beau jour d'été, on voit parfois un homme dont la tête n'a pas de front. Alors, on se dit (et on le dit à son interlocuteur) : cet homme était un saint. « Il est toujours saint : personne ne l'a privé de son statut, de sa sainteté. Seul le Tout-Puissant peut le faire, tu sais. Un autre homme lui a enlevé son front, tout simplement. » « Ce n'est pas si simple que ça, dit le premier interlocuteur. Comment veux-tu arracher un front sans endommager le cerveau ? » « Il n'y avait sans doute rien à endommager », répond le deuxième interlocuteur.

Vous engagez un pari, et d'après ce pari, le Diable n'existe pas. Pour ne pas tomber de tout votre long, de tout votre court ou de tout votre moyen (comme les péripatéticiens et les bouddhistes) vous gardez le lit pendant toute la durée du jeu de hasard. Autrement dit, vous excluez le hasard de ce jeu. Certes, il y a des dormeurs qui tombent du lit, et c'est pour cela que vous avez décidé de ne pas dormir. Vous ne dormez donc pas, un jour, deux jours, trois jours. « Pas de mathématiques, crie Pascal qui est toujours dans les coulisses. Vous ne gagnerez rien grâce à vos additions. Vous ne vivrez pas plus longtemps. » « Ce n'est pas moi qui recours aux mathématiques, répondez-vous. C'est mon sommeil. » Et vous continuez à

ne pas dormir, comme si votre insomnie avait de la suite dans les idées. Et tôt ou tard vous prononcez le nom du Diable ; du coup vous perdez votre pari, dix mille dollars, vingt mille dollars. Après cette perte considérable, vous passez votre vie à crier le nom du Diable sur les toits. Pour mettre en garde les autres joueurs. « Pariez sur Dieu. Ne pariez jamais sur le Diable », criez-vous. Les croyants – ce terme, cette notion ne s’applique pas à ceux qui croient au Diable – disent aux athées : « Supposons même que vous ayez raison : Dieu n’existe pas. Nous l’avons tué, nous l’avons étouffé dans l’œuf – peu importe. Au moment où nous vous parlons, Dieu n’existe pas. Mais notre pari existe bel et bien. » Ce n’est pas la peine de parier sur l’existence du Diable.

Ce n’est pas la peine de porter des placards, des pancartes. Il y en va de même pour les vêtements : on en porte quelques-uns pour ne pas être inquiété dans la rue : la police ne raffole pas des nudités ; dans les lieux publics. Rien ne peut changer la disposition de votre âme, ni les paris ni les images ni les barbes ni les calvities, et Luther nous rappelle cette vérité à grand renfort de citations bibliques. Nous péchons sans arrêt – oh, si nous pouvions nous arrêter, ne serait-ce que pour boire une tasse de café – et le corps où les désirs font une nouba à tout casser (notre vie, entre autres) y est pour quelque chose ; personne n’en doute. Mais le corps est aussi un corps extérieur, un corps étranger, en quelque sorte ; ce qui compte s’appelle l’âme et tous les dictionnaires le savent et nous le répètent. Et nous savons – grâce aux livres pieux – que le corps est un obstacle et notre âme n’est pas toujours en bonne forme ; autrement dit, elle ne peut pas toujours sauter pour voler au-dessus de cet obstacle, de tous les obstacles. Pour s’envoler, pour ne plus rien avoir à voir avec nos dispositions terre-à-terre. Mon ange gardien ne me cache pas cette vérité, si bien qu’au cours du Jugement dernier, je ne pourrai pas dire aux juges : « Je n’étais pas au courant. Nietzsche n’a jamais dit que le corps était coupable de crimes, de méfaits – de quoi que ce soit. » Mon ange m’a dit qu’il fallait m’envoler, même s’il n’y avait pas d’obstacles autour de moi. Quelles que soient les circonstances, il faut quitter son corps et voler jusqu’à ce que l’on tombe sur l’harmonie universelle, parfaite et immobile. Si le corps avait des ailes (n’importe quelle mouche est bien supérieure aux êtres humains), nous saurions nous entendre avec lui ; et lui, il s’entendrait à merveille avec notre âme. Mais « Dieu a voulu autre chose », chantait le chroniqueur dans *Boris Godounov* ; il y quelques semaines. (Je n’écoute pas cet opéra tous les jours.) Bref, nous n’avons pas d’ailes. Certes, lorsque nous tuons une mouche, d’une manière ou d’une autre, nous remercions le Tout-Puissant de ne pas nous avoir fait subir et vivre le destin des mouches. Nous n’aimerions même pas être leur roi. Mais aux moments où nous broyons du noir (une âme en détresse, selon Kierkegaard), nous regrettons de ne pas

pouvoir nous envoler en disant : « Je donnerais n'importe quoi pour être une mouche ou même un moustique. » Et nous allons jusqu'à émettre le son associé au passage d'un moustique, comme si un son, un seul pouvait nous offrir cette métamorphose. G-G-G-G-G-G-G-G.

Si un moustique croyait en Dieu, nous pourrions donner notre accord pour endosser ses responsabilités. Si un moustique que vous écrasez ou n'écrasez pas croit en Dieu et vous, vous n'avez pas la foi dont saint Paul, saint Pierre, saint Jean et saint Valéry nous entretiennent inlassablement ; il vaut mieux être ce moustique, n'importe quel moustique. (Ils se ressemblent, même s'ils ne s'assemblent pas toujours.) Et la charité ? se demande-t-on. Ne sert-elle à rien. Nous donnons de l'argent aux pauvres et nous portons le sandwich proverbial vers leur bouche ; et nous le fourrons dans leur bouche, si nous nous rendons compte qu'ils ont assez de dents pour le mâcher. Et si, après un examen approfondi, nous constatons qu'ils n'ont pas assez de dents pour mâcher et même pour sourire, nous mâchons le sandwich pour eux avant de l'introduire dans leur bouche, dans leur gosier. Et nous sourions pour eux, nous sourions de bonheur. Et tout cela ne compte pas, si étrange et injuste que cela paraisse. Même si nous mâchons quatre sandwiches, le royaume des cieux nous échappera à coup sûr. Luther est formel là-dessus, et nous le savons depuis l'époque où nous étudions assidûment l'histoire des religions. Sans cesse on posait des questions à Luther, et la plupart de ces questions (rien d'étonnant à cela) concernaient la grâce. « Réponse : la grâce n'est rien autre que la prédication faite par le Christ, comme l'indique l'Évangile. Elle doit être telle – et telle est-elle en effet – que tu entendes ton Dieu te dire que toute ta vie et tes œuvres ne sont rien aux yeux de Dieu, mais que tu es destiné à la perdition éternelle, ainsi que tout ce qui est en toi. Si tu le crois vraiment, comme c'est ton devoir de le faire, il te faut désespérer de toi-même et reconnaître qu'Osée avait raison de s'écrier : « O Israël, tu n'as rien en toi qui ne soit ta perte, mais c'est en moi seul qu'est ton secours. »

Cette information vient du cosmos ; seuls les profanes doutent de cette vérité, une des rares vérités dont nous profitons sur terre. Rien ne vient de nous, contrairement à ce que disent ceux qui croient en eux, en soi, en moi, en toi – en être humain. Nous ne nous débrouillons pas mal, pensent-ils, et ils montrent leurs villas et aussi les prises de sang qui prouvent que tout va bien à l'intérieur de leur corps. Et l'extérieur, la lumière ou simplement l'énergie qui se balade dans le cosmos et sans laquelle il n'y a rien du tout, malgré les apparences ? Oui, les mystiques et les critiques de notre existence prosaïque nous parlent de la lumière – parce qu'ils nous simplifient la tâche. Autrefois, nous adorions le soleil et c'est pour cela que la lumière est en honneur dans le milieu humain, parmi les êtres humains qui

sont peut-être des « pas-être » ; en tout cas, sans cette énergie ils ne valent pas grand-chose. Ils ne valent peut-être rien du tout : ils sont insensibles, privés du septième sens qui nous lie au sens de la vie.

Il y a quelque chose qui vient de l'extérieur, et les êtres supérieurs, les surhommes croient qu'il s'agit d'un rayon laser. Les chrétiens l'appellent « rayon Lazare » – en l'honneur de l'homme que Jésus a ressuscité. Le problème se situe sur le plan que l'on appelle (le problème des noms) « réception », « communication », « solution ». Nous ne pouvons pas résoudre ce problème à cause de notre corps qui n'est pas très réceptif : il ne laisse passer ni les rayons du soleil ni même la lumière du jour. C'est pour cela que depuis quelque temps on parle des rayons lasers qui viennent de Dieu ; pour une fois, le progrès technique communique avec la mystique. Ces rayons lasers percent notre corps, mais nous ne savons pas ce qu'ils nous disent. Lorsqu'il s'agit d'un rayon de soleil, tout est clair et nous écrivons des hymnes, à l'instar de saint François. O soleil, o mon frère, o ma sœur et ainsi de suite. Mais ni saint François ni aucun autre saint n'a jamais écrit un hymne en l'honneur d'un rayon laser. Et si nous essayons d'honorer ces nouveaux rayons, nous glissons imperceptiblement vers le nom de Lazare qui nous aide à joindre la technologie moderne à notre histoire sacrée, la fierté de nos bibliothèques.

Comme d'habitude, il faut faire front aux conservateurs, aux réactionnaires – aux individus qu'on appelle « vieux jeu » ; ou « vieux », tout simplement. Ces individus disent que nous devons respecter nos traditions millénaires qui nous ramènent vers les premiers chrétiens et leur connaissance du cosmos. C'est la pureté et l'authenticité que les vieux exigent, et une fois de plus le corps se dresse sur la voie du salut et dit *no passaran* à l'énergie communicative, à notre lien avec l'Absolu (appelons-le ainsi). Quand nous pensons à tous les muscles, à tous les tendons, à tous les nerfs qui sont imperméables, nous cessons de nous étonner, de nous reprocher notre obscurantisme. Il est vrai que quelques bribes atteignent notre inconscient, et même notre conscience reçoit de temps à autre des sons et des lumières – pas de grandes lumières, cela va sans dire ; de toutes petites lumières. Mais n'importe quelle lumière est meilleure que l'obscurantisme, la nuit éternelle, la noirceur foncière.

Tout à coup nous entendons : « est oi, oi, oi. » Dans l'original, cette exclamation nous dit : « C'est moi, c'est moi. » De quel « moi » s'agit-il ? cette fois ? Un archange qui apporte toujours de bonnes nouvelles est tout à fait capable de nous parler de cette façon, mais nous n'entendons que « oi, oi » ; et nous décidons que c'est une oie qui nous parle ; pour une raison inconnue. Pourquoi une oie devrait-elle nous parler ? ou un canard ? À la rigueur, un

canard pourrait nous dire : « Ne me visez pas avec votre fusil. Ne me tuez pas. Ne me mettez pas au four. Ne me mangez pas avec des pommes sautées. » Le mauvais plaisantin, est toujours là présent/présent en toutes circonstances, dit au canard : « Voudrais-tu que l'on mette un peu de choucroute à tes côtés, comme accompagnement ? » Tout cela est absurde et à côté de la plaque, mais la plaque n'est jamais là lorsque le corps fait des siennes. Et nous sommes toujours à côté : à côté de toutes les plaques, à côté de nous-mêmes, à côté de la vraie vie, quelle que soit sa vérité, cette vérité. Et nous nous disons : « Oi, oi, oi », faute de mieux.

Et puis il y a des rumeurs, beaucoup de rumeurs ; et dans le domaine de la spiritualité, les rumeurs courent encore plus vite que dans n'importe quel domaine qui se rapporte à la vie quotidienne et même à l'argent, car la vertu et le Paradis sont plus importants ; presque tout le monde le sait. On se demande qui fait courir et colporter les rumeurs dans un domaine où les archanges tiennent le haut du pavé, mais les questions de ce genre sont oiseuses et intéressent surtout les spécialistes, pas le grand public. Celui-ci s'intéresse au contenu des rumeurs, ce qui se comprend, étant donné le caractère primordial que l'on attribue à l'au-delà. On dit, entre autres, que Dieu n'insiste pas sur l'exécution parfaite de ces ordres, sur l'obéissance totale et inconditionnelle. Et les archanges tolèrent même les déviations et les objections, de sorte que la police de l'au-delà craint une révolution qui couve dans les régions terrestres et risque de perturber l'harmonie universelle. On dit, par exemple, que Dieu, non seulement tolère les blasphèmes – Il les encourage en disant : « Parfois, un blasphème sincère vaut mieux que des génuflexions. D'ailleurs, les blasphèmes sont toujours sincères, étant donné le danger que l'on court en les proférant. Personne ne s'expose au danger éternel pour faire plaisir à sa mère. Par contre, la plupart du temps on prie pour satisfaire la tartufferie de ses parents. »

Les personnes qui colportent cette rumeur n'écoutent pas les discours de Dieu tous les jours, quels que soient leurs arguments à ce sujet, les preuves de ce qu'ils avancent. Ils lisent beaucoup, et tantôt Luther, tantôt Pascal ou saint Augustin disent quelque chose qui rappelle, ne serait-ce que vaguement, les affirmations des colporteurs. Certes, les convictions humaines s'inspirent de livres et d'autres rumeurs, mais on croit à tout ce que l'on entend car l'espoir règne dans les cœurs et une des remarques qui résonne dans l'air du soir ou celui de l'après-midi peut, et même doit, correspondre à la vérité absolue. Alors, on envoie le Seigneur au diable (ou encore plus loin) en se disant : « Cela apporte de l'eau à mon moulin. » On ne prie plus, on ne s'agenouille plus, sauf pour faire une déclaration d'amour, pour offrir des fleurs à la dame de son cœur. Et si un observateur de ces simagrées rappelle

le donateur à l'ordre (à l'ordre de Dieu), celui-ci proclame sa vérité personnelle : « Je préfère sentir les mains qui les reçoivent. Ces mains, je les baise ensuite, cela va de soi. Même si l'on embrasse une icône, on ne lui baise pas les mains. C'est toujours le visage que l'on honore. Les mains sont plus alléchantes par définition. » Et si vous demandez à ce fanatique du baisemain de quelle définition il parle, il s'éloigne à grand pas. Les astronomes disent que les astres s'éloignent du centre de l'univers. Et le centre ? où est-il ? Si vous vous trouvez sur terre – et vous y êtes, jusqu'à nouvel ordre – c'est depuis la terre que vous jugez l'univers. Par conséquent, c'est de la terre que les astres s'éloignent à grands pas, à grands coups d'ailes ; et je comprends pourquoi ils le font.

Les autres disent que Dieu n'est pas l'objet (ou le sujet) de notre discussion. C'est le salut de l'humanité qui compte, et de ce point de vue, les fanatiques du baisemain n'ont pas vraiment tort car ils s'adressent aux êtres humains, pas à Luther, pas aux abstractions géométriques. Rien d'étonnant que certains fanatiques qui appartiennent à cette secte parlent du Deo-humanisme ou même de la Deo-matière. Ils affirment que, pour sauver notre âme, nous devons composer une masse de corps et se pourvoir d'une multitude d'ailes. (Une vieille discussion sans issue.) Et si on leur dit que cette solution n'est pas envisageable, ils remettent sur le tapis la même Sophia. Et quand ils entendent qu'aujourd'hui Sophia ne pourrait guider le monde, vu la corruption des mœurs et le pouvoir de l'argent, ils rétorquent : « Mais l'argent a toujours eu le même pouvoir. N'oublions pas que Sophia régnait sur le monde qui n'était pas encore le monde. » Selon les Sophistes, la société régie par Sophia s'est formée bien avant le big bang, et je crois que je me suis déjà attardé sur ce sujet. Mais je suis presque sûr que je l'ai fait différemment, car l'éternel retour – tel quel, tel quel – n'existe pas : quelque chose change dans le retour de la même situation. Et cette forme d'existence s'appelle « variation » ; personne ne peut nier le rôle de Beethoven dans la formation de cette structure de notre *Weltanschauung*.

Le monde n'existait pas encore – le monde que nous connaissons aujourd'hui – et Sophia a vu quelques humains qui ne savaient que faire et comment vivre dans ce pré-monde ; comme s'ils savaient comment vivre dans le monde tout court, sans « pré ». Ils ne savaient rien ; ils ne savent toujours rien : c'est la vérité qui saute aux yeux lorsqu'on se donne la peine de regarder de plus près ce qui arrive tous les jours – ou à chaque seconde, pour être plus véridique. Les humains que Sophia avait repérés pendant ses randonnées à pied et à bicyclette ne se parlaient presque pas ; et pourtant ils connaissaient quelques mots qui leur auraient permis de se débrouiller dans l'espace où le sort les avait jetés sans crier gare. (Le sort n'a pas crié : « Gare à vous ! Le *Geworfenheit* est droit devant vous, à

quelques mètres de vos pieds. ») Sophia marche vers eux (ou pédale vers eux) et dit : « Désolée. J'aurais dû vous mettre en garde contre le *Geworfenheit*, mais je ne l'ai pas fait. *Mea culpa*. Je vous promets d'être plus circonspecte dorénavant. Je sais que le mal est fait et qu'il est trop tard. Mais ne vous désespérez pas. Sachez que même le désespoir peut vous être profitable. Tout dépend de la façon dont vous vous conduirez dans cette vie de misère et de déceptions. »

Au début, les humains se sont laissés conduire par leur guide – de droite et de gauche, de droite et de gauche. Ils ont même créé quelques sociétés et un club où ils se réunissaient tous les soirs pour boire, regarder quelques danses, quelques danseuses ; pour bavarder à propos de rien. Et puis quelqu'un a dit que cela n'allait pas et que cela n'irait jamais car une femme ne peut *rule the waves* ou rouler les vagues ou plus exactement être à la tête du gouvernement du pré-monde. « Je suis contre le matriarcat », a dit ce misogyne. On avait beau lui parler des mères et de leurs seins qu'il faut téter toute la vie pour éviter les pires ennuis. « *Bullshit* », disait le misogyne. « De la foutaise », traduisait l'interprète. Ensuite une dizaine de danseuses apaisaient les esprits, et les coureurs de jupons se disaient qu'une des danseuses aurait dû devenir présidente de la République avant la première dispute à propos du matriarcat. « Tout aurait été différent », se disaient-ils. Même les coureurs de jupons se rendaient compte qu'il était quasi impossible de suivre les directives de Sophia, sa prédilection pour le côté spirituel de la vie.

Pourtant cette Sophia initiale (primordiale) était charnelle, et on la voyait parfois danser à la ronde. Tout le monde se tenait par la main et traçait des cercles sur le sol, sur l'herbe ou dans le sable, au bord de la mer. L'histoire de l'humanité est assez longue, d'autant que, grâce aux exégèses récentes, on peut y ajouter la préhistoire, le pré-monde. À un moment donné on croyait que Dieu avait des seins que l'on pouvait téter, au lieu de s'adresser à Sophia ou n'importe quelle autre mère. Il y a eu beaucoup de stades dans l'histoire que nous vivons et d'habitude on divise ces stades en deux parties, grosso modo : corps et anticorps. Tout d'un coup, pour une raison inconnue, Dieu et Sophia étaient devenus incorporels ; pour les voir il fallait donner naissance et mûrir une paire d'yeux internes. Et ceux qui n'y réussissaient pas, se contentaient des larmes. Il fallait pleurer pendant des heures pour que les yeux externes se couvrent d'une pellicule à travers laquelle on pouvait voir les êtres invisibles et divins, inaccessibles aux yeux charnels, grossiers, vulgaires et rudimentaires. « Même les dinosaures avaient des yeux comme ça », disaient les gourous.

La querelle qui opposait les corpiens aux anticorpiens (or noncorpiens) s'étendait bien plus loin que l'on croyait en jetant un coup d'œil sur le nom de ces groupes, ces rivaux.

Certes, les anticorpiens rêvaient du départ qui était censé mettre fin à leur cohabitation : à la cohabitation de leur corps et de leur âme. Mon ange gardien en parle souvent, comme je l'ai déjà signalé, lorsque je parlais des choses et d'autres. Prenons, par exemple, mon odeur que mon ange gardien a détectée parmi tant d'odeurs qui nous empoisonnent la vie. (Oublions l'espace d'un instant les fleurs et Carl Lagerfeld.) Comment a-t-il pu réussir pareil exploit ? Il prétend que c'est à mon âme que je suis redevable de mon sauvetage, de la suite des événements ou de ma vie. Il n'y a pas de vie sans événements. Même si vous êtes étendu sur votre lit, vous créez un événement – tout comme les média qui parlent d'un défilé de mode. Votre sommeil ou veille est un événement en soi ; si vous ne le croyez pas, vous manquez de respect à l'égard de vous-même et de vos multiples passe-temps. Et qu'est votre vie, sinon un passe-temps ? Un tue-temps pour certains, un berce-temps, un baise-temps ; une sorte de baisemain.

Les anticorps se divisent en maintes parties, eux aussi. Il y a des voyeurs qui font fi des plaisirs charnels qu'on éprouve en serrant une femme dans ses bras ou entre ses jambes. On les appelle aussi les « grands masturbateurs ». D'après eux, la spiritualité séjourne dans le domaine de l'érotisme et, par conséquent, le cerveau qui se joint au corps – il imagine bien des choses – ajoute au processus beaucoup de sel ou plutôt d'épices de toutes sortes. Mais il y a aussi des voyeurs, des anticorpiens qui ne s'adonnent pas au plaisir solitaire, bien qu'ils demeurent solitaires au cours de leurs entretiens avec les esprits : aucun humain ne pénètre dans le cadre intime de leurs rencontres avec des anges. Il y a encore un domaine – à part celui des plaisirs – où les corpiens s'opposent aux anticorpiens. Une fois de plus, il s'agit du pré-monde et des complications qu'il apporte dans son sein, comme disent des salonards lors de leurs séjours dans les salons. C'est le péché originel qui, d'après les corpiens, n'a pas de sens en dehors des corps : l'âme ne mange ni fruits ni légumes, qu'ils soient défendus ou non. Et sans le péché originel, notre vie n'a pas de sens ; ou plutôt elle est inexplicable. Pourquoi péchons- nous les uns contre les autres ? Pourquoi nous entretenons-nous, même si nous n'avons pas d'armes en notre possession ? Nous nous tabassons jusqu'à ce que nous tombions et mourions sur place, parfois en présence des médecins et leurs appareils.

La faute en est au péché qui est à l'origine de notre vie ; et dans le pré-monde – si tant est qu'il soit aussi réel que ce monde-ci – il n'y a pas de fruits interdits. Il n'y a pas d'Adam non plus. Il y a des Jean, des Pierre, des Nicolas et Natasha, mais il n'y a pas d'Adam qui est le premier être humain de notre histoire. Il n'a rien à voir avec le pré-monde, malgré les chroniques qui pourraient décrire les épisodes de cette histoire-là, quelle que soit son appellation. Et s'il y avait eu des caméras à cette époque lointaine, on nous aurait déjà offert

une série télévisée dédiée à cette historiette. Une douzaine de DVD. La thèse que je viens d'exposer est souvent démolie par des critiques zélés qui nient la profondeur de notre histoire, sa multiplicité inhérente et convaincante. On me dit que l'on n'a pas besoin de fruits pour commettre un péché. Vous faites n'importe quoi et ce n'importe quoi constitue un péché, si l'on veut ; on le veut presque toujours, étant donné la force de l'imagination humaine et la méchanceté des membres de cette communauté qui règne sur terre. Vous prenez un couteau pour couper un saucisson et l'on vous accuse de meurtre avec préméditation. Et la lourdeur d'un meurtre est bien plus imposante qu'un repas au cours duquel on consomme un fruit.

Mais les forces majeures ne peuvent admettre notre immaturité, l'absence de qualités personnelles qui apparaissent dans un entourage, dans un monde où il y a des objets, les autres, l'environnement, le milieu. Tous les synonymes sont bienvenus pour décrire les conditions qui nous poussent à devenir ce que nous sommes. Supposons que nous voyons le jour dans un désert. Nous touchons notre corps, nous voyons nos membres, mais il n'y a rien à part nos membres, et leur présence ne suffit pas pour nous faire comprendre la plénitude de la création qui mérite encore un hymne, un grand merci. Il est vrai que nos membres sont si parfaits, si beaux qu'ils méritent un hymne, même s'il n'y a pas de nourriture pour les yeux, pour les oreilles. Il n'y a pas de quatuors de Haydn et de Beethoven ; il n'y a pas de Giovanni Bellini et de Salvador Dali. (Il y a des connaisseurs qui mettent Dali au-dessus de Klee.) On peut toujours dire : « Je suis là et ce n'est déjà pas mal. » Non, dit l'Eglise russe. Il faut louer notre Seigneur en connaissance de cause, et avant la création du monde aucune cause ne nous pousse à s'arrêter pile et à chanter, chanter, chanter : « O, O, O, O, c'est beau, merci, merci, *spasibo*. » Malgré sa beauté et son efficacité, Sophia ne peut remplacer Dieu – elle n'a d'ailleurs pas cette prétention – et seule l'apparition d'Adam démarre la conscience humaine. (C'est ainsi que s'expriment les Pères Orthodoxes.) S'il n'y a pas d'Adam, il n'y a pas d'homme. S'il n'y a pas de fruit défendu, il n'y a pas de légumes non plus. Si vous aimez le jus de carottes, il faut attendre la naissance d'Adam pour jouir de ce jus tous les matins, avant d'entamer la bouillie de flocons d'avoine ; ou le porridge ; ou les deux. Plus une omelette aux légumes variés et au bacon.

Par ailleurs, l'Eglise n'est pas née de la dernière pluie : c'est une institution éternelle ; elle doit mûrir, sortir de l'enfance pour nous servir d'un appui sérieux, digne de confiance. Au début, une basse russe chante : « Dieu, Dieu, Dieu, *Gospodi*. » Ce chanteur est un enfant, et l'église où il chante ne comporte que quelques pierres. Il est vrai que même une pierre (Pierre) peut devenir un fondement d'où une église s'élancera vers les cieux et d'autres

galaxies. Il vaut mieux ne pas utiliser un caillou : ce n'est pas respectable et ne mérite pas la voix d'une basse russe. Cette basse ne peut chanter qu'une minute ; il ne faut pas oublier qu'il s'agit du tout début de l'Eglise. On comprend tout de suite que cette description ne cadre pas avec la majesté du sujet ; la naissance et l'enfance de l'Eglise se perdent dans la nuit des temps, admettons-le. Et cette nuit se perd au milieu d'autres nuits. Et le milieu d'une nuit fait allusion à l'éloignement continu du pourtour, de la circonférence ; et l'on se souvient des mots prophétiques : le centre est partout, la circonférence nulle part.

Il y a des romans qui nous plongent dans la vie d'un héros ou d'une héroïne, et nous suivons cette vie pas à pas, comme s'il était nécessaire de se perdre dans les détails de la croissance (et des croisements, d'après Marx) pour comprendre notre pourriture, le résultat qui rebute les humanistes les plus acharnés. Ils crient : « L'homme est bon, l'homme est bon. La femme est bonne, elle aussi. » Ils nient l'évidence, et même l'apparition d'un ogre dans notre milieu ne les ébranle pas. Et s'ils sont ébranlés, leur nature imbibée de leurs convictions rousseauistes fait en sorte que tout se solde par une petite secousse ; rien de plus. Il y a un criminel qui tue les femmes qu'il viole, et cela paraît plus ou moins normal, vu la corruption de notre société nourrie par des films d'horreur. On nous dira tout de suite : « Rien d'étonnant à cela. Nous avons vu un film où Antony Hopkins brille comme d'habitude. C'est un ogre qui mange les gardiens de l'asile où il est enfermé. » Hier j'ai vu un film russe où rien ne présage la découverte qui concerne la nature du criminel, du violeur de femmes et d'enfants. Il viole ses victimes et puis il les dévore, tout comme Antony Hopkins. Mais c'est un homme plus ou moins normal – dans le cadre de la vie courante. Contrairement à Antony Hopkins, il ne rugit pas à l'approche d'un être humain ; il ne mugit pas, ne beugle pas. Il échange des politesses avec des gens qu'il voit dans la rue, dans les bars, dans les salons de thé. C'est pour cela que les jeunes femmes le suivent – dans les bois, parfois. Il les viole au milieu des racines d'un arbre, et il les mange, crues ou cuites ; s'il a assez de temps pour faire resplendir un feu de bois.

Lorsqu'une conversation s'oriente vers le cru et le cuit, les participants pensent immédiatement au livre de Lévi-Strauss qu'ils consultent sur place ou à leur retour chez eux. En tout cas, une conversation qui se respecte et roule sur la nourriture et la façon de se nourrir pour ne pas tomber malade ou raide mort ne peut se passer de Lévi-Strauss : il ne suffit pas aller dans un restaurant trois étoiles et consulter la carte à la recherche d'arguments-massues. J'ai suivi ce procédé et je continuerai à le faire pendant un certain temps car les aliments et les repas sont toujours à l'ordre du jour, même si nous n'avons pas faim. J'ai déjà parlé de mon séjour à l'hôpital où j'ai même fait la connaissance des soins

intensifs, ce qui ne m'était jamais arrivé. Je mangeais très peu, mais je pensais à la nourriture, aux trois étoiles, aux bons vins : ils étaient toujours sur mon agenda. Et les mythes ? Tous les mythes sans exception sont toujours sur l'agenda de toute l'humanité, sinon le nom que l'on applique à ce phénomène sans frontière – « mythe » – n'a pas de sens. Il ne s'agit tout de même pas d'une occasion unique, d'un souvenir isolé qui ne rime à rien. Les mythes riment à tout et c'est pour cela que l'on peut leur consacrer tant de pages, des milliers de réflexions entrecoupées d'exemples.

Considérons le mythe sur lequel je suis tombé en feuilletant le livre de Lévi-Strauss. Si bizarre que cela paraisse, ce mythe resurgit dans le film russe, et cela paraît bizarre à première vue : à deuxième vue on se rend compte que c'est tout à fait logique et naturel. Les mythes se répandent dans le temps et dans l'espace, et malgré toutes leurs particularités, les Russes ne sont exclus ni de l'un ni de l'autre. Cet ogre (le personnage principal du film) rend hommage à la fois au cru et au cuit : il mange les femmes et les enfants qu'il viole tantôt à la façon japonaise (il ne dit pas non au sashimi), tantôt à notre façon. À la cour de justice il raconte le mythe qui retentit à travers les âges et les espaces. Il dit : « Je suis un jaguar à mes heures perdues ou plutôt à mes heures retrouvées. J'aime les animaux sauvages, et souvent je m'identifie aux jaguars et aux lions. Dans les broussailles une adolescente aperçoit une carcasse de sa copine. 'Que j'aimerais être la fille du jaguar qui mange des filles et des garçons. J'aurais de la viande à satiété !' 'Rien de plus facile, lui dis-je. Viens avec moi, je ne te ferai pas de mal.' Vous savez, je ne mange pas tout le monde. Par exemple, je n'ai pas envie de vous manger, pas du tout. Vous n'avez pas l'air appétissant. On cherche la fille que j'ai épousée, mais on ne la retrouve pas car je la cache dans mon palais inaccessible, imprenable. Au bout de quelque temps, je constate que mon épouse éprouve de la nostalgie et passe son temps à se souvenir de ses parents et de ses frères. Je la laisse partir. Elle jure sur la tête de sa mère de regagner mes pénates, nos pénates dans le futur immédiat. En effet, elle revient assez vite et me met au courant de l'accueil qu'elle a reçu dans sa maison natale. Elle a dit à sa mère que j'étais son époux, que je la faisais vivre en abondance. À la question 'Quel gibier préférez-vous', ses parents ont répondu : 'Les jeunes filles et les jeunes garçons.' Et le lendemain son père constate que sa hutte est couverte de la viande bien grillée. On se régale. Deux jours plus tard, la provision est renouvelée. Je suis un grand bienfaiteur de l'humanité. » Par parenthèse, tout le monde est grand dans le domaine des mythes : ogres, masturbateurs. C'est cela la mythologie humaine, d'après Jung.

Il se peut que les groupes qui composent notre société (ils ne s'entendent pas) modifient les mythes à leur guise, selon leurs convictions. Cette fois, les misogynes ont

déformé un conte de fées pour en faire un conte où une sorcière joue un rôle néfaste qui ne conviendrait à aucune femme, même pas à Lady Macbeth. Cette femme était une sorcière. Elle souillait de sang menstruel des plantes qu'elle faisait ensuite manger à son mari. Leur fils dit à son père : « Ma mère te nourrit de son sang menstruel. » Le père remercie son fils et part à la recherche de miel dans la brousse. Au bout d'une heure, il découvre une ruche au bas d'un arbre et un serpent couché à côté de cette ruche : il y a des serpents qui ne peuvent vivre sans miel. S'ils ne mangent pas de miel trois fois par jour, ils meurent en se tortillant. Le mari confectionne pour sa femme une mixture. D'abord il tue le serpent, ensuite il lui coupe le ventre en deux, en trois. Il le coupe jusqu'à ce que les futurs enfants de ce serpent apparaissent sur la surface de la terre. Ensuite il ramasse les enfants et les ajoute au plat (« serpent au miel ») qu'il a déjà concocté pour sa femme. Celle-ci mange le plat, dit merci à son mari – le plat est succulent – et se met à gratter son corps. « Pourquoi grattes-tu ton corps ? » demande le mari. « Parce qu'il me démange », répond la femme. Elle mange le plat, le corps la démange : telle est la chronologie de cet événement. Mais elle n'est pas rassasiée, contrairement à ce que l'on pourrait penser. C'est pourquoi elle annonce à son mari qu'elle va le dévorer – sans sucre, sans miel. Celui-ci (le mari) s'enfuit, grimpe en haut d'un arbre où nichent des perroquets. « Les perroquets sont autrement plus délicieux », dit-il, en lançant trois oisillons en direction des pieds de l'ogresse. Elle les ramasse, les dévore et dit : « Non, c'est la viande humaine que je préfère. » Alors, son mari descend de l'arbre, creuse une fosse pendant que l'ogresse dévore un braconnier. Le mari se couche dans cette fosse, la femme s'y précipite, le mari l'évite et elle meurt sur le coup. Le mari l'enterre et voit des plantes qui poussent sur la tombe. Il sèche les feuilles au soleil et puis, au crépuscule, il en fait plusieurs cigares. Il fume et un passant l'interroge sur les origines du cigare et de la fumée. Le tabac est né, dit la légende. Depuis lors, tous les fumeurs sont suspects : les femmes pensent qu'ils ont tué leur femme. Les commentateurs prétendent que le début de cette histoire ou conte ou légende, son authenticité, pour exact, n'a pas été respecté par les misogynes qui font tout pour prouver que les femmes sont des sorcières, des prostituées, des traîtresses et des tigresses. Par contre, la fin s'est soumise aux pouvoirs des féministes qui en ont fait l'adaptation d'une vieille légende, de la légende du siècle. Une fois de plus, nous trouvons cet épisode dans l'épopée que Jung continue à appeler la « mythologie humaine ».

Rousseau avait sans doute raison : la culture, les arts et la métaphysique nous pervertissent, de sorte que notre innocence est méconnaissable. Et si l'on pouvait montrer la vraie innocence à n'importe quel représentant du monde d'aujourd'hui, celui-ci ou celle-là

dirait : « Connais pas. » « On ne vous demande pas d'affirmer que c'est la partie principale de votre nature, de votre 'moi'. Nous nous demandons simplement si vous connaissez cette substance, cette entité. » « C'est une chose en soi », dites-vous et l'on voit croire ; on ne peut faire autrement. (C'est une chose en soi, disent les Chinois.) Mais Rousseau se trompait car il croyait que les sauvages étaient meilleurs que nous. Il oubliait les ogres et les ogresses qui rugissaient au cours de leurs promenades dans les bois et les prairies. Si deux sauvages se rencontraient dans une vallée, ils commençaient séance tenante leur repas. L'un mangeait les doigts de l'autre ; l'autre mangeait les joues de l'un. L'un mangeait le ventre de l'autre où il trouvait des morceaux appartenant à d'autres sauvages. L'autre mangeait le derrière de l'un car les sauvages ne se faisaient pas prier à la vue des excréments. Et pourtant ils ne connaissaient pas la formule des misanthropes du XXI^e siècle : « Nous sommes des excréments et vice versa. »

Tout cela nous amène à la pensée que seul le pré-monde répond à nos souhaits, à notre soif de la pureté. Dans le monde, juste après sa création ou sa naissance, les maux et le mal se sont mis à pousser comme des champignons. Tout d'abord, on pense qu'effectivement, il s'agit de champignons : bolets, girolles, pleurotes. Non, disent les sociologues. Il s'agit de trompettes de la mort. (À la différence de Rousseau, ils ne se trompent pas.) On les appelle aussi « le Jugement dernier ». On parle de la pureté innée et cette pureté, ces gênes poussent leur propriétaire à chercher la vérité avant la poussée des champignons. Les médecins savent que dans le monde (et même dans le pré-monde) nous nous heurtons à des poussées, des instincts, des élans qui mènent à la corruption, la déchéance et la mort du monde, de tous les mondes : pré, post, modernes. Seules les poussées de la pureté ont droit de gouverner nos vies, mais elles se mêlent à d'autres poussées, à celles des champignons – contre leur gré. Il en résulte un méli-mélo où on ne distingue plus rien et c'est au moment où la différence entre le bien et le mal disparaît que l'humanité amorce une descente aux enfers. Rousseau n'a pas compris qu'il fallait chercher très loin, qu'il ne suffisait pas de détruire les machines, les théâtres, la culture ; d'après lui, seule la nature avait toutes les raisons d'être. Mais il y a une multitude de raisons, une multitude d'êtres. Dans la nature, au milieu d'une forêt virginale et primordiale on trouvera toujours un ogre qui mangera un corps humain, sans moutarde, à la croque au sel.

N'oublions pas que dans une forêt, qu'elle soit virginale ou non, qu'on s'y accouple ou non, il y a deux variétés d'ogres : ceux qui sont sophistiqués et les autres, les ogres ordinaires. Ces derniers ne pensent qu'à la nourriture ; ils mangent même des os, comme des chiens. Ils sucent des os humains jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien nulle part. Mais les

premiers, les ogres que l'on range dans la catégorie des sophistiqués, parlent à leurs victimes. Ils leur enseignent la doctrine de Plotin selon laquelle (ou lequel) l'âme dort profondément – tant qu'elle demeure dans la demeure appelée « le corps ». Plotin n'a jamais nié l'existence de l'âme, mais il disait qu'elle ne servait à rien – à l'intérieur du corps qui est un somnifère, rien d'autre. On dit même que, si les âmes souffrent de l'insomnie, on les envoie sur terre en leur disant : « Trouvez-vous un corps approprié, dormez un petit coup et revenez parmi nous pour travailler au salut de l'univers. » Les âmes descendent, trouvent des monceaux de chair, en font des corps auxquels elles donnent une forme et même une sorte de beauté et se couchent, roupillent, dorment d'un sommeil de plomb. On ne peut pas compter sur ses âmes : elles ne valent rien dans le domaine de la spiritualité.

Les vrais mystiques fabriquent des réveils qu'ils portent dans leurs poches ou dans leurs sacoches. À l'heure du crépuscule, au moment où le calme s'installe dans les villes et dans les vallées, les réveils se mettent à sonner et l'âme des mystiques – les autres âmes continuent à dormir du sommeil des injustes – s'envole et rencontre les esprits et les saints. Les âmes dignes de grands honneurs dansent avec les saints au Paradis ; les autres se contentent de discussions avec Plotin et Platon ou avec les patrons des anges. Mais les réveils se cassent assez souvent, et lorsque les mystiques constatent l'impuissance des réveils, ils crient dans l'espoir de réveiller leur âme. Ils font en sorte que leurs cris descendent dans leurs profondeurs ou tréfonds ; il faut à tout prix empêcher leur dispersion dans le monde extérieur. (Encore un monde qui se dresse sur notre chemin divin.) Une âme entend un cri et parfois elle réagit d'une manière adéquate. Elle se dit : « Le réveil de mon propriétaire ne fonctionne plus. C'est pour cela qu'il crie. C'est un homme calme, tranquille. Il ne crie pas pour rien. » Cette âme compréhensive quitte le corps et converse avec les esprits jusqu'à l'aurore. Mais il y a des âmes méfiantes qui se disent : « C'est le diable en personne qui nous appelle. Ne répondons pas à son appel, sinon bonjour les dégâts. » Ces âmes-là se disent : « Fais de beaux rêves » et s'endorment, et dorment sur les deux oreilles. La vie des mystiques se déroule de cette façon et il n'y a pas d'autres façons pour les mystiques. Ils n'ignorent pas la présence d'une âme dans leur corps. Ils savent aussi que cette âme dort, qu'il faut la réveiller. Et la plupart des mystiques savent fabriquer des réveille-matins. Les autres (les non-mystiques) ne savent pas exactement s'ils ont une âme ou non. Certains suivent le conseil de Pascal, parient sur l'existence de l'âme, mais ne gagnent rien du tout : ils ne savent pas la réveiller. (Elles non plus, malgré les efforts des féministes.) Pire encore, ils ne savent pas fabriquer des réveille-matins.

Les autres, les ogres intellectuels et mystiques expliquent de temps en temps ce qu'ils font à leurs victimes – pendant le processus ; ou le rite, comme ils disent. (Ils ne disent jamais « mon dîner » ou « mon repas ».) C'est l'âme et son sauvetage, sa libération qui les préoccupe. C'est pour cela qu'on les appelle des « libérateurs d'âmes ». (Dans le sillage de Denis Aréopagite, je pourrais intituler ce livre « Le livre des noms » ; et comme tous les noms sont divins – on nous nomme à la demande de Dieu – il s'agit une fois de plus de noms divins.) Un ogre se met au travail, mais avant de commencer sa fugue, il exécute une sorte de prélude au cours duquel il expose son point de vue relatif à la vie de l'âme à l'intérieur d'un corps humain. Il dit que l'âme souffre terriblement, malgré son sommeil profond, pareil à celui que les hindous décrivent dans leurs livres. Il dit que, contrairement à ce que la plupart des gens croient, on peut souffrir dans son sommeil – pas seulement à cause des cauchemars qui vous étouffent littéralement, si vous ne vous réveillez pas à temps. (À quel temps ? *dans* quel temps ?) Il dit textuellement : « Je vais t'aider. Ne pense surtout pas que je suis un pervers, un criminel qui tue pour tuer, pour voir le sang et entendre des cris. J'insuffle une nouvelle vie dans ta substance qui n'arrive pas à s'exprimer pleinement dans cette vie-ci, dans la prison de la vie que tu mènes. Sache qu'il vaut mieux ne mener aucune vie, ~~au lieu~~ que de gaver ton âme des somnifères. Même si elle ne fait pas de cauchemars au cours de son sommeil quasi-éternel, elle subit une torture sans pareille. Tu n'as pas l'air de savoir qu'elle est habituée aux visions et aux conversations divines. Toi, tu l'enfermes à côté de tes poumons et tu t'en soucies comme d'une guigne. Heureusement que je n'étais pas loin, que je suis là, sur place, au-dessus de ton corps. Je ne laisserai pas ton âme dans le pétrin. »

L'ogre en question – celui qui se positionne lentement, mais sûrement, au-dessus du corps, comme si celui-ci était posé sur une assiette – se donne même la peine d'éclairer la victime sur le progrès de ses dents, leur itinéraire et les morceaux qu'elles arrachent pour permettre à l'âme de s'échapper. « J'espère que tu comprends, mon ami, l'importance de ce processus. Il faut que ton âme puisse se frayer le passage vers les étoiles, vers les esprits supérieurs. Je sais que ton corps n'est pas entièrement dépourvu de l'esprit qui se cache dans les plis de ta substance matérielle. Cet esprit, tu en conviens, j'en suis sûr, n'est pas supérieur, loin de là. Mais il t'a donné des leçons au cours desquelles tu as appris qu'il y a notre Dieu unique et aussi les esprits qui voltigent autour de Lui pour Le mettre au courant du comportement de tel ou tel humain. Ce sont des mouchards, en quelque sorte. Ce sont des mouchards supérieurs, si tu veux. Grâce à mon travail de bienfaiteur, ton âme les rejoindra et dira tout ce qu'elle sait à ton sujet. Tous tes péchés seront étalés devant le Tout-Puissant qui est suffisamment puissant pour t'envoyer en Enfer. Voilà, encore un morceau. J'ai

l'impression que ton âme luit tout au fond du tunnel que je viens de creuser. Ne crie pas si fort. Je sais que ce sont des cris de joie, mais je te demanderais d'exprimer ta joie d'une manière plus discrète. Sois digne de la grandeur naissante de ton âme. Je te promets de boire ton sang à petites gorgées. Délicieux, ton sang. Je parie que tu as bu beaucoup de bonnes bouteilles au cours de ton existence. Je viens de constater que le tunnel n'est pas assez long. Je continue : pour rien au monde je ne te laisserai tomber. Je te félicite – ton âme grandit à vue d'œil. Grandeur nature, presque. Encore un petit effort. Heureusement pour toi, je meurs de faim ce soir. Mes collègues rassasiés bâclent souvent leur travail. Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien. »

Les misogynes prétendent que les ogres intellectuels sont un apanage masculin. Les femmes, disent-ils, dévorent tout ce qui leur tombe sous la main, et la plupart du temps, ce sont des hommes qui tombent des arbres. Une légende en parle avec brio et verve. Un homme et une femme jouent aux cartes cinq heures par jour, et au bout de cinq heures, fatigués et repus, ils vont dans les bois pour chercher et dénicher des perruches (*Myopsitta monachus*). L'homme grimpe dans un arbre et déniche une dizaine de perruches. Il lance à sa femme une *myopsitta*, puis deux *monachus*, puis trois *myopsittas*. Il s'aperçoit avec horreur que sa femme les dévore, l'une après l'autre, l'une avant l'autre. Il sait qu'il ferait mieux de s'enfuir sans trop tarder, sinon il risque la mort – entre les dents de sa femme et dans son gosier, dans son ventre. Mais la curiosité prend le dessus et il pose à sa femme deux questions : « Pourquoi dévores-tu ces oisillons ? à quoi ça rime ? » Sa femme ne condescend pas à répondre. Après un moment d'hésitation, l'homme entame sa descente et sa femme lui brise la nuque d'un coup de dents. Elle revient au village où elle est née vingt-six ans auparavant, et les enfants accourent – ses enfants, les enfants de ses copines. « Que portes-tu entre les dents ? » demandent les enfants. En guise de réponse, la femme sort la tête de son mari de sa bouche et la montre aux enfants. « C'est à qui, cette tête ? demandent les gosses. Tes dents l'ont abîmé. Elle est méconnaissable. » « C'est une tête de tatou », dit la femme. Avec impatience, elle attend la nuit pour manger tous les enfants qui posent des questions. Et même tous ceux qui ne posent jamais de questions l'excitent au point d'éveiller son appétit. Pendant la nuit elle mange tous les enfants du village et une fois le repas terminé, elle prend la brousse. Elle se métamorphose en panthère. Par conséquent, on dit que les panthères sont des femmes.

Les défenseurs de l'humanité, de son humanisme, affirment que le couple cherchait des perruques, pas des perruches. Ce couple aimait les neiges d'antan et s'affublait des perruques, d'autant qu'au XVII^e siècle tout le monde le faisait, même des serviteurs, des

domestiques. En tout cas, l'homme et la femme le disaient à ceux qui leur posaient des questions pertinentes. Le reste était à l'avenant : l'homme descend de l'arbre et sa femme l'accueille à bras ouverts. Elle porte son corps jusqu'à leur village natal sans tenter d'en arracher quelques morceaux avec ses dents qui passent inaperçues – par rapport à l'exploit que leur attribue la légende ci-dessus. Les enfants accourent, comme d'habitude – ils le font dans la plupart des légendes – et posent la question : « Ce corps est à qui ? » « Il est à mon mari. Vous ne pensez tout de même pas que je porterais dans mes bras le corps d'un homme inconnu de mon cœur ? »

Le raffinement du goût. On en parle de plus en plus rarement, mais il existe et on ne peut impunément piétiner son existence. On ne peut pas non plus passer sous silence la tendance qui pousse les hommes et les femmes à dévorer les représentants de leur race. Le côté vulgaire de ces innombrables récits insiste sur des repas purs et simples : les individus ont faim et pour assouvir cette faim (cette femme, comme dirait un obsédé) ils mangent d'autres individus. Pourquoi pas du jambon ? Parce qu'ils préfèrent la chair des hommes et des femmes : elle est plus succulente que les rognons et les côtelettes d'agneau. Un stade au-dessus inclut les ogres dont le souci principal concerne notre âme et la prison où elle séjourne, ce qui la prive d'une communication directe et même indirecte avec les messagers de Dieu et Dieu en personne que Michel-Ange a personnifié à outrance. Cette impossibilité ne suscite pas la colère de toutes les personnes concernées (il y a des personnes qui ne pensent jamais à l'âme – les inconcernés). On dit que l'âme se perd à l'intérieur d'elle-même ; plus elle s'approche du divin, plus elle se perd. Elle est littéralement écrasée par Dieu qui, au sommet des cieux, ne se cache plus dans les buissons ardents ou non-ardents. C'est comme s'Il disait à l'âme par trop audacieuse : « Me voilà dans toute Ma splendeur. As-tu vu le film d'Orson Welles *La splendeur des Amberson* ? Rien à voir avec Ma splendeur. Qu'en penses-tu ? »

Mais ce n'est pas le buisson et tout ce qui est lié à cet objet, à cette notion, à la divinité de tous les buissons qui effraient et déboussolent l'âme. Elle n'a pas peur de Dieu. Il est vrai que l'on peut avoir peur de son père et de sa mère, de son oncle, de son neveu et de sa tante. Il y a le revers de la médaille. Supposons que vous vouliez rendre visite à votre tante. C'est une femme que l'on compare volontiers au tonnerre, aux ouragans et même au Déluge. Vous tremblez de tout votre corps, et votre âme tremble, elle aussi ; et malgré son origine, sa divinité, ne serait-ce que partielle, elle ne réussit pas à réprimer les vibrations qui la parcourent. Vous vous approchez de la porte derrière laquelle votre tante se déchaîne régulièrement et vous appuyez sur le bouton de la sonnette. La sonnerie retentit dans

l'appartement ou dans la maison. Personne ne réagit à cette sonnerie qui est pourtant assez forte pour ressusciter les morts (pas besoin de Golgotha.) Personne n'ouvre la porte. Vous sonnez encore et encore ; vous sonnez dix fois de suite. Vous appelez la police : votre tante est riche et risque d'attirer l'attention des cambrioleurs et même de tueurs à gage. La porte cède à l'efficacité de la police et vous trouvez le corps de votre tante ou plutôt son cadavre. Elle est morte de sa propre mort. C'est de cela que l'âme a peur. Contrairement à la thèse de Nietzsche, Dieu est mort de mort naturelle : ce n'est pas nous qui l'avons tué. Il est mort tout seul. Comme un grand, ajoutent les blasphémateurs. Et pour adoucir leur blasphème, pour nous faire avaler leur remarque grossière qui dénote l'insouciance et l'incompréhension, ils ajoutent : « Il était grand, Il était grand ».

Avant le rendez-vous avec Dieu, l'âme tremble de tout son corps, parce qu'elle se souvient du buisson ardent et se dit qu'il n'y a plus de buisson pour elle. Il n'y a qu'ardent, rien d'autre ; pas de corps, pas de barbe. Rien qu'ardent : une définition de Dieu qui mérite notre attention. Mais revenons à la tante qui, malgré ses écarts, ses ouragans, son caractère de panthère ou de chienne n'était pas aussi effroyable avec sa panoplie de livres sacrés. Nous tremblons avant de rencontrer notre tante, et nous nous disons : « Rien n'est plus terrifiant que cette attente de la rencontre, cette approche, ces pas qui nous mènent inexorablement vers les tsunamis, une série de tremblements de terre. Et puis nous voyons notre tante morte ; nous voyons un rien, un zéro étendu par terre. La mort est encore plus monstrueuse que tous les adjectifs qui la décrivent et désignent sa faux. Laissez agir la faux de la mort, comme dit La Fontaine.

C'est la faute (la faux) de l'âme qui creuse sa propre tombe. Ou plutôt elle ne creuse rien et c'est là la faute la plus grave que l'âme puisse commettre. Il faut creuser, creuser, creuser. L'âme doit mériter le nom de Crésus pour se libérer du corps à temps – avant que la faux de la mort ne fasse son boulot. L'âme n'est peut-être pas matérielle, comme le prétendait Zénon ou quelqu'un d'autre, mais elle peut agir, même si elle ne peut tenir ni une pelle ni un marteau-piqueur. Elle envoie des rayons lasers et se fraie le chemin à travers les tendons, les nerfs et la chair : un chemin de croix, comme on dit. Mais il y a des âmes paresseuses qui se disent que tôt ou tard un ogre fera ce boulot, creusera tous les trous et leur ouvrira l'accès aux sommets de la création. En attendant un ogre, autrement dit. Et la pièce de Beckett subit des changements ou des ajustements, de sorte que ni Vladimir ni Estragon ne perdent dorénavant leur temps : l'ogre qu'ils attendent avec impatience viendra à la fin du premier acte pour manger Estragon. À la fin du deuxième acte, il dévorera Vladimir et les

deux âmes trouveront leur repos éternel – une annulation temporaire de la métempsychose – dans les bras du Seigneur qui sont plus rassurants, plus sûrs, que les bras de Morphée.

On a du mal à respirer et on désespère car le cancer des poumons n'est pas à l'abri de tout soupçon : on fume deux paquets par jour. Mais un ange gardien (peut-être le mien) rassure le souffreteux en disant : « Il faut que tu te réjouisses. Ton âme s'échine pour te tirer du pétrin. Elle grignote tes poumons qui l'empêchent de quitter ton corps pour ton bien. Tu penses que ta santé est ton unique bien. Tu te trompes lourdement. Pascal, Nietzsche et Épicure souffraient atrocement. Et alors ? » Les êtres humains sont impatients ; en tout cas, ils sont beaucoup moins patients que Vladimir et Estragon. Ils n'aiment pas souffrir, et cette attitude envers uye-la douleur ne changera jamais, même s'ils apprennent que tous les grands de ce monde doivent s'enliser dans la souffrance, sinon ils ne seront pas grands. Oui, ils seront de ce monde, mais ils ne seront pas grands. Il n'est pas difficile d'être de ce monde : tant des gens le sont, et ils ne sont pas plus grands pour cela. (La démographie galopante des pays en voie de développement.) Devenir grand et vouloir le devenir à tout prix – voici le chemin d'un Nietzsche (et peut-être celui de Pascal). Et les grands savent qu'il faut construire sa grandeur par ses propres moyens. Si nous nous mettons sous un pommier, tôt ou tard une pomme nous tombera dans la bouche. Il en va de même pour la confiance que nous pouvons avoir en n'importe quel arbre fruitier. Et la manne tombée du ciel ? Mais nous devons aller à la cuisine et préparer la manne nous-mêmes, sinon ses bienfaits seront minimes. À quoi bon nous gaver des nourritures terrestres ? À quoi bon remplir notre ventre ?

Les âmes n'ont pas de dents : cet ajout serait contraire à leur nature. Il est vrai que leurs rayons lasers sont puissants (dans la mesure du possible) et peuvent occasionner des dégâts considérables, si l'on considère la fragilité des organes de circulation, de digestion, de respiration. Il suffit d'une minuscule fissure pour que le foie refuse d'accomplir sa tâche sans laquelle ni l'alcool ni le sandwich le plus banal ne seront assimilés et éliminés selon les règles connues par le corps. Mais les dents sont plus efficaces et les âmes n'en possèdent aucune ; même des implants sont hors de leur portée. Les archanges et les humains ne leur imputent pourtant pas leur impuissance toute relative : il y a des phénomènes et des choses (en soi ou non) qui ne dépendent pas de nos âmes. Ces choses-là ne dépendent même pas de nous, de notre volonté ; nous voulons nous en débarrasser, détruire leur influence et consistance, mais elles perdurent et se moquent de notre haine.

Je reviens à ma maladie récente en espérant qu'elle, elle ne reviendra ni de si tôt ni jamais. Récemment j'ai revu un film consacré aux joies et misères de la Callas – n'oublions

pas qu'il y a eu plusieurs affaires Callas – et d'Onassis. Ses frasques m'ont touché, malgré mon aversion pour les réunions, les masses des gens qui s'amuse sur les bateaux, dans les montagnes, si bien que l'on voit une masse gélatineuse : l'humanité, comme on dit, et pas seulement dans les journaux. Cette fois, il m'a touché autrement – pas en détruisant la voix et la carrière de la cantatrice du siècle. C'est la destruction de son corps qui a retenu mon attention, à cause de mon propre corps : qui se ressemble s'assemble. Je visualise donc Onassis, son corps, pas tous les accessoires qui tournent autour de lui, passent leur temps dans son lit – sur son bateau, en tout cas. Pourquoi ? Parce que c'est mon corps et sa maladie qui sont toujours à l'ordre du jour : il n'est pas facile d'oublier un séjour dans un hôpital, surtout si l'on n'est habitué ni aux hôpitaux ni même aux médecins.

Une fois le film terminé, j'ouvre mes encyclopédies et j'étudie sa maladie qui m'excite d'autant plus que je n'habitais pas loin de l'hôpital américain. Il est mort à l'âge de soixante-neuf ans, et je me dis que j'ai beaucoup de chance : j'ai déjà soixante-douze ans et rien ne présage ma mort prochaine, en dehors de craintes mal-fondées. Même les ganglions qui ont trouvé refuge dans mon corps ne semblent pas vouloir y rester, selon le médecin que j'ai vu il y a quelques jours. Pourquoi ? Mon corps, que vous manque-t-il pour satisfaire les ganglions, leurs aspirations ? Seraient-ils pareils aux âmes ? Il se peut que seule la nourriture spirituelle puisse les combler. En ce cas, je ferais mieux de renoncer aux livres sacrés et même aux soufis – à Ibn' Arabî, entre autres. On lit dans le Coran : « Nos Envoyés vinrent chez Abraham, porteurs d'une heureuse nouvelle. Ils lui dirent : Paix ! – Paix ! – répondit-il, et sans tarder il apporta un veau rôti. Lorsqu'il vit que leurs mains n'entraient point en contact avec la nourriture, il en éprouva quelque malaise et conçut de la crainte à leur égard. Alors ils lui dirent : Ne crains pas ! Nous sommes envoyés vers le peuple de Loth. » La vie est imprévisible et nous ne pourrions jamais régler notre comportement sur les règles qui surgissent de nulle part, tous les jours ; et nous ne savons même pas comment réagir en présence de ceux qui mangent ou ne mangent pas en notre présence. Notre corps est sacré, malgré toutes ses défaillances, étant donné qu'il donne refuge à notre âme qui, grâce à lui, ne souffre pas des intempéries. Nous pouvons permettre à notre âme de ronger notre corps de l'intérieur, tout doucement : il s'agit plutôt d'un symbole qui ne porte aucune atteinte à l'état de notre santé. Mais si un ogre frappe à notre porte et dit qu'il a faim, nous faisons mieux de nous barricader dans notre maison pour ne pas assister à son repas. Dans le récit que nous lisons dans le Coran, le contraire a lieu. Abraham prend peur, parce que les mains de ses visiteurs *n'entrent pas* en contact avec la nourriture. Supposons que par hasard un ogre pénètre dans votre demeure ; par mégarde, vous avez laissé la porte ouverte et il est entré

sans annoncer sa présence. Ou il l'a annoncé de voix rauque : « Je suis un ogre. J'espère que je ne te dérange pas trop. » Peu importe : à présent il est assis en face de vous, à quelques centimètres de votre corps, et vous savez pertinemment qu'il peut vous manger tout cru ou tout cuit. C'est selon, comme on dit. Ses doigts s'approchent de votre chair, mais, à votre étonnement, vous constatez qu'elles ne touchent pas votre corps. Certes, on peut démolir votre corps à distance grâce à l'action infaillible des rayons lasers. Votre raisonnement vous confie cette vérité. Et puis vous vous dites que les ogres fonctionnent autrement : il ne faut pas les confondre avec les âmes qui sont bien plus spirituels ; même si les ogres lisent le Coran et les autres livres dictés par Dieu.

Onassis est mort de la même maladie, et j'imagine que son ganglion ne faisait pas le difficile pendant ses repas, sinon son propriétaire n'aurait pas expiré à l'hôpital où l'on n'est pas censé mourir, vu les fortunes qu'on y laisse. Les transfusions sanguines se succèdent, mais Onassis continue à crier de douleur. Et le ganglion se plaint, sans pour autant oublier son assiette et son contenu : « Je préfère un vieux bourgogne. Que me sert-on aujourd'hui ? Du beaujolais nouveau ? » La vie de ganglion ne dépend pas d'Onassis qui quitte son pays natal, et on dit qu'il a décidé de mourir à Neuilly, tout près de Paris où Maria Callas ne l'attend plus. Il paraît qu'il est apparu sous son balcon ; quelques années plus tôt, elle lui aurait chanté l'air de Juliette. Un opéra de Gounod, si je ne me trompe. Je sais qu'il y a Juliette – en dehors de la pièce de Shakespeare ; et j'ai même entendu cet air dont je suis en train de parler pour que la Callas sorte sur son balcon et salue Onassis qui ne peut rester trop longtemps dans la rue : il est au seuil de la mort et le ganglion connaît son boulot. Si Onassis avait mis la Callas au courant de sa maladie en criant : « Le ganglion ne dort pas. C'est mon âme qui dort », la Callas aurait sans doute chanté l'air de Norma, malgré le balcon, malgré le manque d'accessoires. Mais la fierté d'Onassis, son orgueil pour lequel il est puni dans l'enceinte du Purgatoire ne lui ont pas permis d'alarmer les habitants de Paris qui ne supportent pas la présence de la mort. (La fête qui est toujours là, avec nous, exclut cette présence.) Ils auraient dit à Onassis : « Ne crie pas. Va à l'hôpital américain. Tu as assez d'argent pour ça », et Onassis le savait. C'est pour cela qu'il n'a rien dit, ni aux parisiens ni à la Callas. Et son chauffeur savait où il devait l'emmener. Son ganglion le savait aussi. Et il savait que son destin ne dépendait pas des médecins qui travaillent à l'hôpital américain. Mes ganglions ne dépendent pas de moi (non plus), et dans trois mois on me dira ce qu'ils fabriquent dans mon corps. Si, après avoir examiné plusieurs photos, les médecins disent : « Cette fabrique groupe plusieurs ateliers », cela veut dire qu'à part les ganglions, on y voit aussi des nodules cancéreux et tuberculeux.

Le doute métaphysique dont René Descartes nous parle ne concerne pas uniquement la table qui est là (si le Grand Trompeur l'y a mise). On dit que deux et deux font quatre si personne, au dernier moment, ne perturbe notre calcul en plaçant un cinquième objet à côté des autres. Mais nous ne voyons pas la métamorphose, parce que nous avons décidé que deux et deux font quatre et pas cinq, même si nous avons cinq objets sous le nez. Parmi ces objets, il n'y a peut-être que quatre choses en soi – peu importe, il faut compter les objets. La table est peut-être à portée de main et le Grand Trompeur nous regarde depuis les nuages ou l'étoile polaire ou celle du matin. Le doute métaphysique qui nous concerne aujourd'hui hésite entre le corps et l'âme, entre la présence des ganglions (et des nodules) et leur absence. Les ganglions répondent présent et nous ne savons que faire : faut-il les éliminer ou non ? Si nous les éliminons – grâce aux rayons lasers qui n'ont rien à voir avec notre âme – nous perdons la clarté céleste où les vérités grouillent jour et nuit. Et le corps ? On le compare à de la viande avariée où grouillent des vers que nous ne devons pas confondre avec les vérités (la vérité). Il est vrai que Tolstoï parlait ainsi de la musique classique – des sonates de Beethoven, entre autres : « Cette musique est aussi avariée qu'une viande oubliée sur la table de la cuisine. Et si les vers ne sont pas encore là, c'est parce que vous jouez cela merveilleusement bien, Monsieur Goldenweiser. »

Et pourtant je ferais tout pour chasser les ganglions de mon corps, si leur présence dépendait de ma volonté. Je me rappelle la dernière visite des policiers qui ont décidé qu'ils pouvaient franchir mon seuil à volonté. « Vous n'êtes pas invités », ai-je dit et ils sont sortis. Je dis la même chose aux ganglions et aux nodules ; ils ne partent pas. Les formules exorcistes que l'on trouve dans les livres et les magazines spécialisés ne marchent pas non plus. En désespoir de cause, je consulte mon ange gardien qui m'envoie une vidéo où des médecins russes et allemands discutent du jeûne que l'on pratique pour tout éliminer, sauf une santé de fer. Le principe en est très simple : il ne faut pas nourrir les ganglions et les nodules qui aiment tous nos aliments, pas seulement les victuilles cancérogènes. Et si nous ne leur donnons ni saucisses ni saucissons, ils se mettent à respirer l'air frais qui leur parvient à travers nos organes purifiés. Il y a encore quelques jours, cet air des montagnes filtrait lentement à travers nos saletés alimentaires (et élémentaires). Il ne restait pas grand-chose de « l'air qu'Adam respirait au Paradis », pour emprunter la formule d'une station de ski. (On ne doit en aucun cas prononcer l'expression « l'air du temps », même s'il s'agit des tendances écologistes. « L'air de l'espace » est encore pire : on pense immanquablement à l'espace qu'Antonioni montre dans le *Désert rouge*.)

J'ai vu la moitié du film où l'on voit des gens qui jeûnent et il paraît qu'ils souffrent au troisième jour de la procédure quand le corps se vide : rien ne vient de l'extérieur. Ils constatent qu'ils doivent compter sur eux-mêmes, mais ils ne savent pas compter – dans aucun sens. Ils ne savent pas qu'ils thésaurisent des vitamines, de la nourriture. Bien plus – il y a même des saucisses à l'intérieur de notre corps, mais il s'agit de saucisses idéales, paradisiaques. Ce ne sont pas les saucisses diabétiques que les gens ordinaires (ils n'ont jamais entendu parler des jeûnes volontaires) connaissent et achètent dans l'espoir de vivre jusqu'à cent ans. Vous allez dans une boutique bio et vous achetez les produits sur lesquels vous voyez le mot « bio » que vous traduisez à votre façon : longévité, vie éternelle, bonheur, santé à toute épreuve, puissance sexuelle et mentale, impuissance des microbes et des virus. Même s'il n'y a pas d'inscriptions sur les produits que vous achetez, vous êtes dans une boutique bio et cela suffit à votre bonheur. Vous n'avez même pas besoin de manger les produits en question : le séjour dans la boutique bio vous a rempli d'une telle joie que vous ne mangez rien du tout : ni les produits bios ni les produits cancérigènes. Imperceptiblement vous commencez votre jeûne : les toits sur lesquels vous criez d'habitude ne vous attirent plus. Vous êtes assis dans votre cuisine en compagnie de toutes sortes de produits alimentaires. Parmi eux on distingue les pourvoyeurs des cancers et d'autres fatalités, d'autres morts. Mais il y a aussi les saucisses inoffensives que l'inscription « diététique » rend encore plus précieuses à vos yeux ; à n'importe quels yeux, sauf ceux qui sont habitués à la contemplation des jeûnes, des cliniques où ces jeûnes sont de rigueur et de mise.

Vous passez des journées entières dans la cuisine : la vue des aliments qui vous dégoûtent vous aide à combattre les sensations désagréables que votre ventre véhicule à travers votre corps pour atteindre l'endroit où vos douleurs deviennent palpables. Vous gémissiez, vous mettez les deux mains sur le ventre : rien ne vous porte secours, à part les aliments étalés tout autour de la cuisine. Ce panorama continue à vous soutenir psychologiquement et physiquement : la douleur disparaît peu à peu. Vous vous souvenez du personnage de Kafka qui « sanctifia le jeûne avant les russes et les allemands », selon un critique littéraire. Et les saints ? Ne jeûnaient-ils pas dans leur désert, dans leur cellule ? Actuellement, débarrassés de l'athéisme d'état, les Russes parlent des saints à n'en plus finir, et lorsque les pharmaciens leur font des reproches purement commerciaux, les jeûnistes leur disent : « N'oubliez pas que nous vivons en Russie, la sainte Russie. Moussorgski a eu tort d'obliger le chœur à chanter le mot 'pain' devant le palais du tsar. Quel mépris de la sainteté. Quelle méprise. »

Le chœur ne chante plus le mot magique « pain ». Tout change dans le monde ; les mots changent, eux aussi, et à présent tout le monde prépare ses poumons, sa bouche, ses lèvres à la création du mot « jeûne », et dès que l'on commence à parler d'une cure absolue, capable de vaincre la mort, les hommes se détachent de la foule et se portent volontaires. De quelle volonté parlez-vous ? Que voulez-vous porter ? où ? Un saint qui jeûne plus que les autres – il n'a jamais rien mangé – fait deux pas en avant et dit : « J'aimerais rendre visite au créateur qui crée la naissance et la mort. D'après ce que j'ai entendu dire, c'est un créateur complet, si bien qu'il doit savoir ressusciter les cadavres. » « Tu parles de Jésus Christ ? » demandent les représentants de la foule. « Vous n'avez qu'un nom à la bouche », répond le saint. Et il continue son exposé, la description de son exploit à venir. Il ne nie pas que l'on puisse ressusciter Lazare Berman et d'autres Lazare, d'autres Berman, mais il pense qu'il est plus logique de ne pas leur permettre de mourir. « À quoi bon perdre son temps ? Et puis la résurrection n'est pas si folichonne que ça. N'importe quelle opération de ce genre laisse des séquelles. Après chaque résurrection vous risquez de découvrir un cancer dans vos boyaux. Vous irez d'un cancer à l'autre, d'une résurrection à l'autre. » « Chaque résurrection, nous la fêterons. Nous boirons de la vodka », répond le chœur. « Non, vous ferez les cures de jeûne. Vous ne mangerez rien. Vous boirez de l'eau de source. »

Ce saint inoubliable veut donc rendre visite à ses supérieurs pour connaître le moyen de rajeunir des vieillards et de faire bourgeonner les arbres morts. « Il ne s'agit pas de les faire retomber en enfance », explique-t-il aux sceptiques. « Pourquoi pas ? » répond un autre saint. « Nous suivons les cures, nous devenons vieux, nous retombons en enfance, nous recommençons l'existence. » « Et si un jour vous vous rendez compte que le mécanisme est cassé, que vous n'arrivez plus à retomber en enfance ? Avez-vous lu *L'étrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* ? À un moment donné, Monsieur Hyde veut redevenir le docteur dont la vertu est connue de tous les admirateurs de Stevenson, mais il n'y arrive pas. Les cachets qu'il avale sont vieux, il est vieux, le monde est vieux. Le monde est las de la vertu, des Tartuffe. On préfère Monsieur Hyde, son manque d'hypocrisie. 'Il n'y a rien de plus dégoûtant que l'hypocrisie, disent les prédicateurs. Soyons ce que nous sommes.' Et tout le monde se met à dévorer tout le monde. »

Le saint dont nous parlons n'aime pas les ogres. Il n'aime pas non plus leurs victimes qui vénèrent tous Léon Tolstoï et ses doctrines : ils ne résistent pas aux dents des ogres ; leur chair non plus. Elle ne demande pas mieux que de se détacher des os qui la retiennent, ne la retiennent plus. Les disciples de Tolstoï se déshabillent à l'approche d'un ogre, vont dans la salle de bain, demandent à l'ogre qui se tient près de la salle de bain quels sels de bain il

affectionne particulièrement, mettent ces sels dans la baignoire, y plongent, s'y savonnent, sortent de la baignoire et l'ogre ouvre la porte. « Puis-je vous essuyer à ma guise ? » demande-t-il. « Je vous en prie », répond la victime. Une fois de plus, les philosophes coupent les cheveux en quatre : ils veulent déterminer à quel moment le repas de l'ogre devient sa victime. Il y a plusieurs moments-clés et un philosophe qui se respecte ne néglige aucun de ces moments. Par parenthèse, il nous renseigne sur l'apparition de l'ogre, sur la cause de l'intérêt qu'il manifeste vis-à-vis de l'homme qui se prépare à ses ablutions. Il paraît qu'il y a des hommes et des femmes qui téléphonent aux agences matrimoniales (c'est ainsi qu'on les appelle pour ne pas avoir trop de problèmes avec la police) et disent : « Pourriez-vous m'envoyer un ogre, s'il vous plaît ? Oui, ce soir, à l'heure de dîner. La propreté, je l'aime par-dessus tout. Je vous prie donc de m'envoyer un ogre propre. » « Vous pouvez le lavez vous-même, répond l'employé de l'agence. Cela vous coûtera dix roubles de plus. » « Je n'y tiens pas outre mesure, répond le client. Veillez à ce qu'il se lave avant de vous quitter. » « Quel parfum préférez-vous ? » demande l'employé. « Je n'aime pas la lavande », répond le client.

Les philosophes nous expliquent que l'homme ou la femme qui s'adresse à une agence matrimoniale mérite le nom de client ou de cliente au moment où la conversation avec l'employé se met en route. Mais son ogre personnel n'est pas encore choisi : quelles que soient les exigences de l'agence – on n'accepte pas n'importe quel travailleur – il y a des ogres antihygiéniques parmi les membres du personnel. On les tolère car on sait que parmi les clients il y a des sauvages – ceux qui aiment la brousse, le naturel (il est censé revenir au galop) et n'acceptent pas les hypocrisies chimiques. Le tueur à gage est choisi et il se dirige en ce moment vers la maison de sa victime qui devient sa victime au moment où il s'asperge du parfum qui fera plaisir au nez de celui ou de celle qu'il trouvera sur place. C'est la place Rouge ; on l'appelle ainsi à cause du sang que l'on voit partout, même sur les meubles – pendant le rituel et même plus tard : l'ogre reste à sa place, planté là à regarder son œuvre, les traces de ses dents. (On en trouve même sur les meubles.) C'est à ce moment-là que la victime mérite le nom de victime : avant la mort, elle peut se retourner contre l'attaquant et devenir ~~un~~ ogre à son tour, ce qui signifie que tous les humains sont des ogres, potentiels ou en action.

Nous découvrons notre nature peu à peu, avec le temps ; le temps n'existe que pour cela, pour notre découverte sans laquelle la vie sur terre n'a pas de sens. D'abord nous découvrons la nécessité de tuer les animaux et d'abattre les arbres. Nous le faisons jusqu'au jour où nous découvrons que la nature est dépeuplée, comme dit le poète : il n'y a plus ni

peupliers ni buissons ardents. Alors, nous découvrons une envie irrésistible de nourrir les animaux, de planter les arbres, de rendre les buissons qui sont à notre disposition encore plus attrayants – ardents, symbolisant l’amour. Si un ogre franchit le seuil de notre maison – c’est déjà fait, il est là, grandeur nature – nous admirons son teint, les muscles qu’il n’exhibe même pas : ils sont visibles et tangibles. Et puis il prend une assiette et y dépose la première portion de notre corps. C’est à ce moment-là que nous comprenons la vérité absolue : le corps humain est plus délicieux que n’importe quel caviar. D’ailleurs, il est plus cher que le caviar. Rappelez-vous *the pound of flesh*, la livre de chair qui figure dans la pièce intitulée *Le Marchand de Venise*. Alors, nous entamons des pourparlers de paix avec notre agresseur. Nous lui disons : « J’appelle la police, si vous ne me laissez pas goûter votre corps à mon tour. » Nous ne réfléchissons plus ; notre cerveau ne voit que la livre de chair dont parle Shakespeare. « *Pound of flesh* », disons-nous. « Pas plus », répond l’ogre.

Le saint dont nous avons parlé avant la visite de l’ogre continue à rajeunir les vieillards, et du coup nous nous trouvons dans notre monde où tout est produit pour les enfants : publicité, films, livres, installations. Déçu et dépit, le saint se met à vieillir les enfants, mais la télévision leur parle des bienfaits du jeûne. Les enfants vont en Allemagne, en Russie et reviennent en France pour jouer à la marelle et regarder *Le Seigneur des anneaux*. Le saint rêve de sa rencontre avec le créateur de l’univers. Il s’adresse à plusieurs habitants de l’au-delà qu’il prend pour le créateur. « Nous sommes ses cheveux, ses rognures d’ongles. Le Seigneur des ogres est venu pour le manger et pendant le repas il crachait tout ce qui ne lui faisait pas plaisir. Les humains crachent des os ; nos ogres crachent les rognures d’ongles. Nous sommes les crachats du Seigneur des ogres. » Enfin le saint arrive à la destination et dit au créateur : « Je ne veux pas que les vieillards rajeunissent. Je ne veux pas que les enfants vieillissent prématurément, sinon ils n’apprendront jamais rien. Je veux que les humains soient immortels. »

Tous les contes de fée se terminent par un échec, même si l’on vous dit : « Ils vécurent heureux. » On ne devient pas immortel du jour au lendemain. Et même si c’était envisageable, quelque chose se passerait entre le jour et le lendemain : on attrape un virus, on se querelle avec sa femme, on se jette par la fenêtre, on s’ouvre les veines, on ferme les veines – trop tard. Je ne me prends pas pour un saint, et c’est pour cela que je m’assigne un séjour ~~plutôt~~ prolongé au Purgatoire. Mais je crois que je me serais acquitté de la tâche que se proposait le saint de la légende avec plus de panache, d’autant qu’il ne s’en est pas acquitté. Avant sa montée aux cieux, on lui avait dit qu’il ne devrait en aucun cas fumer la pipe du créateur et accepter le cigare qu’il lui offrirait. Ce n’est pas la peine de me mettre en

garde contre ces tentations : je ne fume pas. Je n'ai jamais fumé et par conséquent j'aurais pu aller voir le créateur ~~même~~ dans ma jeunesse, malgré mon immaturité, mes enfantillages. Si vous prenez rendez-vous avec le créateur, il faut lui arracher le cigare des mains ou de la bouche. Je l'aurais fait même dans mon enfance : je suis allergique à la fumée. La légende sur laquelle je continue à me pencher – littéralement : le livre de Lévi-Strauss est sur mon bureau – poursuit son récit, et pour pouvoir le faire sans radoter, l'auteur introduit un nouveau personnage. La fille du créateur, Marie Madeleine, sort de son izba et voit le saint dont elle tombe amoureuse sur le champ. Elle crie : « Veux-tu un cigare de La Havane ? » Le saint se retourne et dit : « Merci, je ne fume pas. » Il y a une dizaine d'années, j'aurais fait la même chose. À présent, je suis perclus de rhumatismes ; je n'arrive ni à me retourner ni à me baisser. Par politesse le saint se retourne et voit un orteil de la jeune femme que ce coup d'œil rend enceinte. Le créateur voit son ventre et fait décapiter le saint qui avait obtenu de lui le droit d'immortaliser les mortels. Moi, je n'ai pas d'enfants, ce qui prouve que je ne regarde pas les orteils de jeunes filles.

On dit très souvent : « Ça n'a pas de sens. » On vous expose un projet, une idée ; on développe cette idée, on arrive à la conclusion et vous dites : « Ça n'a pas de sens. » On vous demande des explications, et vous dites : « Rien n'a de sens si l'âme n'est pas immortelle. Et si elle est immortelle, nous le sommes aussi. Et si nous ne le sommes pas, nous sommes des araignées qui tissent leur toile et attrapent des mouches. Elles ne font pas de jeûnes, elles ne se préoccupent pas de leur immortalité, de celle de leur âme. Elles s'en fichent. Et nous ? Nous y pensons, nous y veillons. Si notre âme a un bobo, si quelqu'un lui fait un bobo, nous tuons ce quelqu'un pour protéger notre âme de la méchanceté qu'il risque d'appeler à son secours dans le futur. Nous nous disons que même les choses en soi, même les objets immortels souffrent de temps à autre. » Heureusement que dans la vie il y a toujours des puis ; il y a des puis et des puits. Les premiers puis nous servent de transition : une âme meurt et une autre âme naît et la remplace, comme si de rien n'était. On retient « comme si de rien n'était » et on dit que l'âme n'est pas morte ; c'est la même âme qui vit. Et si l'on ne retient que « rien n'était », on se dit qu'il n'y avait rien et à présent il y a une âme dont on peut disposer à sa guise. C'est pour cela que l'on parle sans arrêt du meilleur des mondes. Et ceux qui n'en parlent pas, parlent du pire des mondes. Et ceux qui suivent la voie moyenne, parlent du monde couci-couça. Et le pessimisme gagne du terrain – il serait plus logique, plus mathématique de parler de l'optimisme qui perd du terrain – on dit « le monde couci » et puis « le monde ci ». Et puis on ne dit plus rien, ce qui veut dire que l'on n'est plus. Il ne reste du « on » que « l' ».

On remplace une âme par une autre et on dit que la quantité des âmes reste la même et que l'ensemble des âmes – comme si elles jouaient une symphonie de Haydn – est le même ; et il est harmonieux car, de par leur nature, les âmes sont harmonieuses. Une âme séjourne dans un corps et puis, à la mort de celui-ci, elle s'envole, choisit un autre corps et fonce sur lui pour percer sa peau et s'installer à l'intérieur. Les âmes changent de corps depuis des temps immémoriaux. Et les corps, pourquoi ne seraient-ils pas autorisés à changer d'âme ? La quantité des âmes demeure la même et la quantité des corps augmente sans cesse : il suffit de consulter le bilan démographique. Certes, la nouvelle venue ne connaît pas tous les tenants et aboutissants du travail qu'elle doit accomplir dans ce monde ; et dans les autres mondes. Mais elle apprendra à se conduire comme il faut et nous sommes là pour l'aider ; Dieu est là, Lui aussi. Que lui faut-il de plus ? Elle doit s'estimer heureuse de pouvoir faire partie de ce monde merveilleux. Et la défunte ? Elle est heureuse dans sa tombe qui est assez confortable – comme toutes les tombes destinées à abriter les âmes défunes. Les âmes, on les traite toujours avec respect, surtout dans le monde chrétien. Même si une âme atterrit en enfer qui est connu pour ses pistes d'atterrissage, on ne la maltraite pas. On la chatouille, on la gratouille, mais on ne la brûle pas. N'oublions pas que l'âme de Giordano Bruno n'a pas été brûlée, à la différence de son corps exposé à Rome, livré aux flammes au milieu d'une foule. On lui a donné quelques coups de fouets, c'est tout. Les ogres ne dévorent pas non plus nos âmes. Ils savourent nos corps, mais lorsqu'une âme touche leurs dents, lorsqu'elle se trouve entre leurs dents, ils la sentent et la recrachent. Un ange arrive, ses dents ramassent cette âme et sa mâchoire la transporte au ciel.

Tout compte fait, le transport d'âmes et même de corps ne présente aucun problème, étant donné que tout se passe dans le corps du Grand Être ou de l'Un (qui n'est pas l'Autre, pour une fois), de sorte qu'il ne faut pas voler à travers les étoiles, passer à travers les corps célestes pour atterrir quelque part, pas nécessairement en Enfer. Nous voyons le foie du Grand Être qui est en tous points semblable au nôtre et nous nous disons : « Nous sommes tombés assez bas : les intestins et le derrière ne sont pas loin. Et nous ne voulons pas nous retrouver dehors, dans des toilettes ou dans des latrines militaires. Nous devons par conséquent monter et Sophia n'est pas là pour nous donner un coup de main. Et si nous marchons le long des intestins, nous ferons l'expérience du cercle vicieux, ce qui ne fera pas notre affaire. Nous serons toujours loin du cerveau du Grand Être, de notre destination finale. » Ainsi parlent les interioristes qui pensent que nous sommes un organe du Grand Être, que nous ne devons pas nous asseoir en face de lui pour surveiller sa bouche, pour attendre son prochain bâillement. Ce n'est pas la peine de nous introduire furtivement dans

son gosier pour faire définitivement partie de sa substance. Nous sommes déjà là, d'après eux. Nous n'avons qu'à nous frayer le chemin à travers ses reins pour atteindre le but suprême, la sagesse qui éclaire l'univers. Objectivement, le Grand Être est aussi extérieur à chacun de nous que les autres existences réelles, dit Auguste Comte, tandis que subjectivement nous en faisons partie, du moins en espérance. Il y a donc les objectivistes et les subjectivistes. Les premiers installent un fauteuil en face de la bouche du Grand Être et attendent une ouverture de cette bouche. Et si cette bouche ne s'ouvre pas, malgré des heures qui s'écoulent selon leur rituel, les objectivistes déposent quelques somnifères sur l'assiette du Grand Être dans l'espoir de le faire bailler avant qu'ils ne s'endorment eux-mêmes. Les seconds n'ont rien contre les somnifères car il est plus facile de grimper vers le cerveau dans un corps tranquille, qui ne bouge pas trop. Même s'il ronfle, il ne perturbe pas l'ascension qu'effectuent les subjectivistes. Et si, tout à coup, ils se rendent compte qu'ils sont assis dans un fauteuil comme s'ils appartenaient à la race hérétique ou objectiviste, ils se disent : « Nous sommes dans son for intérieur en espérance, et c'est ce qui compte. »

Il y a des vérités qui, à première vue, paraissent incroyables ; et puis on s'y habitue et l'on se dit : « C'est toujours comme ça, rien d'étonnant. » Et l'on ajoute parfois : « Le monde est fou et seuls les fous le supportent sans crier, sangloter et se démener comme de beaux diables ou de belles déesses. » Il est bizarre que même dans le domaine spirituel où l'on est capable de passer des heures en face d'une bouche fermée ou entr'ouverte – même une ouverture modeste permet à un vrai croyant de s'installer à l'intérieur du Grand Être – les féministes et les misogynes qu'on appelle aussi les « masculinistes » continuent à se quereller, comme s'ils n'étaient pas tous assis devant le Seigneur, comme si tout le monde était déjà dans son for intérieur. (Ce n'est pas la peine d'ajouter « for » quand il s'agit de l'intérieur du Seigneur : tout est fort chez Lui.) On est tenté de chercher les coupables partout où il y a des fautes et des crimes et des méfaits. On regarde autour de soi et on jette le blâme, tantôt sur celui-ci, tantôt sur celle-là, comme je le dis d'habitude. Et s'il n'y a personne à proximité, on jette le blâme par terre où il traîne jusqu'à ce que quelqu'un le ramasse. Et alors, cela commence pour de bon : « C'est toi qui es à l'origine de cette pagaille. C'est toi qui as semé le vent et la zizanie. » Cette fois, les féministes lancent le blâme à la ronde – dans une pièce où les hommes prédominent ; physiquement, pas moralement et spirituellement. (Cela n'arrive plus jamais.) « Vous vous tournez les pouces, au lieu de forcer le destin. Pourquoi ne faites vous pas encore une belle promenade dans le ventre du Grand Seigneur ? » Les hommes ont beau rappeler à cette amazone que la bouche

du Seigneur est fermée. « Elle n'est pas fermée à double tour, dit l'amazone. Vous y percez un trou et la chose est faite. Faut-il vous dire comment vous pouvez y percer un trou ? »

L'homme – Adam, autrement dit – peut contempler son Seigneur en lui-même. Il contemple sa côte et se dit que le Seigneur y est domicilié pour le moment ; et personne ne sait combien de temps ce moment durera. Il se dit que cette côte lui appartient, jusqu'à nouvel ordre, mais aussitôt il corrige sa faute monumentale : cette côte appartient dorénavant à Ève. Elle est son corps, son cerveau, son esprit, son caractère et même son âme. Quoi qu'il en soit – on peut contester la présence de n'importe quelle âme dans une côte d'Adam – ce dernier (le premier homme) se saisit de lui-même sous son aspect *actif*. À l'instar de King-Kong il se tape la poitrine de deux poings, en criant : « Je suis un créateur, je suis un créateur ! » Mais sa méditation est multiforme et la silhouette d'Ève dont il raffole n'est pas le seul objet de ses pensées (à la différence de son désir). Il passe donc au stade suivant : il médite sur lui-même, après avoir effacé toute trace d'Ève, de sa présence omniprésente. Il prend possession de lui et perd son élan créateur et même une grande partie de son inspiration que sa femme entretient tous les jours. À présent il se contente de son côté créature. (Où est sa côte ? se demande-t-on.) Malgré tous ses efforts médiatiques, il n'obtient qu'une connaissance unilatérale de lui-même et de son Seigneur. C'est la totalité qui l'intéresse, et le Seigneur fronce les sourcils : « Il commence à raisonner comme un homme d'affaires, se dit-il. Il lui faut *la globalité*. » Action et passion. Comment les combiner, les mélanger ? Comment en faire un contrepoint ? Et Adam comprend que sans son épouse il ne réussira jamais de faire deux choses à la fois, à voir le même objet (ou le même sujet – lui-même, par exemple) à deux endroits différents ; à moins qu'il ne boive deux bouteilles de vodka, ce qui permet à un néophyte de voir tout en double. Pour le moment – tout cela se passe avant la Chute – Adam préfère accomplir cet exploit par l'intermédiaire d'Ève. Elle est à la fois créée et créatrice. Qui plus est, de cette façon elle devient la créatrice de l'être qui l'a créé – Adam.

Les féministes font de leur mieux pour prouver aux hommes, qu'à la différence de leurs homologues masculins, elles sont créatives et pas passives. Elles citent Jalâloddîn Rûmî : « Elle est *Créateur*, faudrait-il dire / Ce n'est pas une créature. » « Et vous, ajoutent-elles, vous n'êtes même pas des créatures. Vous n'êtes rien du tout. Vous êtes tous d'une nullité lamentable. » En guise de réponse, les hommes grimpent sur le Grand Seigneur, atteignent sa bouche et essaient de l'ouvrir sans recourir aux perceuses ; ils n'ont même pas la boîte à outils que l'on trouve indispensable au cours des opérations de salut. Alors, ils se disent qu'il y a une autre voie et abandonnent la bouche du Créateur à son propre sort pour

suivre la voie qui, en principe, doit les guider vers *leur* for intérieur. « Celui qui se connaît soi-même, connaît son Seigneur », répètent-ils dans le sillage des soufis. Lors de cet apprentissage, ils entament un nombre astronomique de conversations qui, à leur avis, doivent les aider à surmonter tous les obstacles – intérieurs aussi bien qu’extérieurs. Un homme dit à son copain : « Te connais-tu, à présent ? » « Non, pas encore », répond le copain. « Moi si, je me connais parfaitement bien et par conséquent, je connais mon Seigneur. » « Connais-tu aussi mon Seigneur, à moi ? » « Serais-je obligé de le connaître pour être heureux ? » « Oui. » « Je t’en prie, ne m’accable pas de ces idioties : ‘Nous ne sommes rien sans les autres – soyons tout !’ » « Ça, c’est une idiotie, je te l’accorde. Mais je ne te demande pas de me connaître. N’essaie surtout pas de te glisser dans ma bouche, dans mon gosier. Pour te connaître, tu dois nécessairement connaître mon Seigneur – notre Seigneur. À nous tous. » « Ah non, pas ça. Pas question. » « C’est une condition *sine qua non*. » « Alors, je renonce à cette entreprise. »

Celui qui ne veut pas connaître les autres seigneurs choisit la voie moyenne : il accueille dans son sein (c’est le cas de le dire) l’éternel féminin. Ce que l’on entend par la connaissance de soi-même qui ne se limite pas aux fouilles effectuées à l’intérieur de l’âme ; il s’agit surtout de la force créatrice, de tous les élans qui aboutissent à la création d’un être vivant, pas simplement d’un tableau ou d’un bouquin. Autrement dit, on pense aux enfants, aux bébés – pas aux œuvres d’art que n’importe qui est capable de fabriquer : nous sommes tous des artistes, comme disaient Marx, les marxistes et même les léninistes. L’homme qui adopte cette méthode doit accomplir sa tâche à l’instar de sa mère, de n’importe quelle mère dont l’utérus porte et supporte le fruit d’un acte sexuel et du destin qu’il ne faut pas ignorer : notre lit, c’est lui, comme disaient les anciens Grecs. Pendant tout un temps, vous continuez sur votre lancée ; vous êtes déjà à moitié mère, à moitié sœur. Et puis quelqu’un vous dit : « Ah bon, tu es une femme à présent. D’accord, montre-moi tes seins. » Et vous entendez un fou rire ; et ce n’est pas toujours agréable d’entendre un fou rire, d’autant que, pour une fois, vous vous occupez de votre spiritualité, pas des signes extérieurs de vos richesses.

Alors, on se rabat sur des noms dont la divinité ne fait aucun doute, même si l’on n’évoque pas (pour une fois) le nom de Denys l’Aéropagite. Chaque être (nous, les animaux, les plantes) doit son existence à Dieu qui se manifeste dans une âme –chaque fois différemment. Les noms conservent des vestiges du Seigneur et les transmettent à ceux où ils se réfugient des intempéries, comme on dit. Il suffit, par conséquent, de prononcer ce nom secret à haute voix pour devenir Seigneur ; un tout petit seigneur, contrairement à ce que l’on

pourrait imaginer, lorsqu'on parle du Grand Seigneur. Naïvement, on croit que l'on peut devenir le Grand Seigneur grâce à un nom ou à une paire de seins. Un homme dont la résolution ne varie pas à cause des intempéries est capable de dire à un bébé : « Tête ma poitrine. Tu verras que tout cela revient au même. » Un bébé – il n'est pas encore assez mûr pour connaître la différence entre un homme et une femme – suce la poitrine qu'il voit à proximité de ses lèvres, et au bout d'une heure il se sent rassasié (un effet psychosomatique). L'homme ouvre une bouteille de champagne pour fêter dignement son triomphe, mais l'enfant éclate en sanglots – pour une raison inconnue, répond l'homme-femme, lorsque ses amis le questionnent au sujet des pleurs ou des sanglots qui secouent le corps et le cœur chétifs du bébé.

Si cela ne marche ni avec la poitrine ni avec les noms, l'homme – il dit parfois : « Je ne suis pas l'homme : je suis le nom » – recourt (nous l'avons déjà compris) au langage qui dit ce que nous voulons qu'il dise ; si nous savons le manier convenablement. Et si on nous reproche nos usages et abusages, comme disent les Anglais, nous nous référons à Ibn 'Arabi qui a l'air d'encaisser tous les coups que lui donnent ses mauvais commentateurs. Ils disent qu'il tripote de simples faits lexicologiques ou grammaticaux pour en sortir ses vérités qui ne cadrent pas toujours avec la Vérité Absolue. Mais pour lui il ne s'agit pas de jeux de mots ni de jeux d'idées. « Ce n'est pas un jeu », écrit-il. Et il écrit ensuite que dans un *hadith* du Prophète, le conformisme grammatical subit une entorse de taille : contrairement à une règle d'accord fondamentale, le féminin, dans la phrase, l'emporte sur le masculin. (Dans la phrase et aussi dans la vie, selon les féministes.) Ce dérèglement donne un coup d'envoi à une série de remarques dont la signification peu orthodoxe s'amplifie démesurément dans les écrits des commentateurs. Ibn 'Arabi déclare qu'en arabe tous les termes qui marquent l'origine et la cause, sont du féminin. Par conséquent, si la phrase attribuée au Prophète est grammaticalement incorrecte, c'est que le Prophète tenait à nous convaincre que le Féminin est l'origine de toutes choses.

Un Anglais peut toujours affirmer que dans sa langue tous les mots s'adressent à l'éternel féminin, mais un Français préfère d'autres arguments, d'autres preuves. Il dit : « Vous n'avez qu'à regarder une femme enceinte. Et si vous regardez par la fenêtre et voyez plusieurs hommes, vous pouvez toujours demander à votre femme ou à votre maîtresse de se mettre devant cette fenêtre pour boucher la vue que vos yeux ont envie de scruter – par pure curiosité ou perversion. Ainsi vous saurez que le monde est au féminin, que la femme règne partout et donne naissance à tout ce qu'il y a de mieux de par le monde ou plutôt au meilleur des mondes possibles. Et si les hommes ne vous croient pas, s'ils parlent des tremblements

de terre, comme le faisait Voltaire (il regardait une femme et disait « Lisbonne »), vous leur montrez une femme enceinte ; et ce miracle de la nature ou de Dieu est un argument massue qui vient à bout de tous les autres arguments, grâce à notre engouement pour la naissance telle quelle – nous pensons aux rois mages – et pour les bébés, quelle que soit l'intensité de leurs cris. (Nous pensons à l'âne et le bœuf de la crèche.) La vie est un miracle, prétendons-nous ; ensuite nous admettons que la mort fait partie de la vie. Par conséquent, les accidents et les cancers en font partie aussi, et notre enthousiasme meurt de mort naturelle : tôt ou tard, tous les enthousiasmes le font tout naturellement.

On pourrait aussi parler de la Joconde, et à ceux qui affirment qu'il s'agit d'un autoportrait de Léonard, on signale la dépendance des œuvres d'art de ceux qui les créent. De ce point de vue – la vue de la dépendance – toutes les œuvres d'art sont des autoportraits, et n'importe quelle installation sur laquelle on tombe dans un musée d'art contemporain (un monceau d'excréments, par exemple) représente son auteur. Une amie qui est *presque* folle – elle ne se prend pas encore pour Marie-Antoinette – dit que les écrivains ne sont pas méchants, qu'ils ne couvrent pas leurs collègues de boue, que la boue se retire au bon moment pour ne pas tenter les artistes. « Ils sont toujours prêts à dire du mal des autres, mais ce n'est pas digne d'eux. Un grand écrivain se distingue de ses mauvais homologues par sa dignité, par son silence à l'endroit des faiblesses des autres. » Elle n'est pas loin de sa personnification de Marie-Antoinette : soit elle n'a rien lu, soit elle n'a rien compris de ce qu'elle a lu. Je viens de consulter un livre où les diatribes fleurissent : c'est un des buts de ce livre consacré aux philosophes de notre passé glorieux. Schopenhauer brille par sa présence, par les injures dont il couvrait et recouvrait Hegel. On se demande où il est allé chercher toute cette boue où il traîne son confrère ou homologue. Supposons que la boue allemande est à bout ; et pourtant Schopenhauer a pas mal d'insultes à sa disposition. Et sa disposition ainsi que ses insultes se tournent vers Hegel, s'orientent vers sa philosophie, son *Weltanschauung*. Que pourrait-on faire dans cette situation ? Schopenhauer va à Hambourg, marche vers un bateau, le long d'une passerelle qui le conduit à sa cabine et s'installe dans un lit sans toucher aux sandwichs dont il avait rempli sa sacoche. Il plonge dans ses notes pour apprendre par cœur les injures, les insultes et les humiliations qu'il avait rangées dans le chapitre intitulé *Hegel*. Il débarque en Russie réputée pour la quantité et la qualité de sa boue et sourit, ce qui constitue un événement psychologique et moral : il ne sourit plus depuis des années. Mais dès que son regard l'informe de ce qui se passe autour de lui, il sourit car, non seulement il voit de la boue sur les routes, dans les rues, dans les maisons, mais les habitants de ce pays, eux aussi, sont pleins (couverts) de boue : moralement,

psychiquement. Il n'a que l'embarras du choix, et c'est à lui de choisir le morceau (mieux encore : le monceau) qui anéantira Hegel une fois pour toutes. Ce morceau de choix effacera Hegel des annales de l'histoire. Il le bannira du futur qui compte plus que le présent ; en tout cas, dans mon cas. Schopenhauer trie la population sur le volet, choisit un homme hargneux, plein de boue intérieure (et extérieure, à en juger par ses vêtements) et s'adresse à lui en ces termes : « Pourriez-vous me donner quelques morceaux de votre boue ? » « Je pourrais vous les prêter », dit l'homme. Schopenhauer attend, mais l'homme ne bouge pas. « Où sont ces petits bouts que vous m'avez promis ? » demande le philosophe. « Combien ? » demande l'homme. « Vous vendez votre boue ? » s'étonne le philosophe. « Tout est à vendre dans le monde », répond l'homme.

Schopenhauer sort et se promène dans la rue. Il voit de la boue partout, mais il se rend compte que la qualité de cette boue n'est pas la même : elle n'est pas suffisamment humaine. Il continue à chercher de la boue au milieu des humains. Il y a des pauvres qui vivent dans la boue, mais leur âme est pure, comme disent les Évangiles, et par conséquent elle ne servirait à rien pendant la joute oratoire qui opposera Schopenhauer et Hegel. C'est précisément l'âme de Hegel qu'il vise dans ses rêves. Ce n'est pas la peine de viser son cerveau : il aura toujours un disciple qui déclarera : « La philosophie de Hegel explique le monde et le justifie. » Bref, l'entreprise de Schopenhauer échoue et il revient bredouille à la maison où il blesse une servante à qui, pendant des années, voire des décennies, il « rembourse cette blessure », comme disent ses biographes et disciples.

Le monde est le symbole le plus pur de l'éternel féminin : personne ne le conteste. Et ceux qui le contestent, on les traîne dans la boue jusqu'à ce que l'on ne voie plus de boue à l'horizon. Mais que peut-on faire de cette féminité, de cette éternité ? Un homme s'adresse à un chirurgien qui le métamorphose à tel point que ses seins gagnent des concours de beauté. Il montre ses seins et dit : « Vous ne comprenez toujours pas que le créateur est féministe. Qui plus est, c'est une femme. » Mais, malgré tous ses efforts, l'homme n'arrive pas à donner naissance à un bébé que tout le monde chouchoute à l'avance. Il y a des hommes et des femmes qui passent des journées entières dans le voisinage de cet homme dans l'attente de ce bébé. Tout ces gens se préparent à sa venue et on entend « Su-su-su-su-su-su-su-su » à des kilomètres à la ronde. Le bébé ne gratifie personne de son apparition, sans parler de sa présence dans les bras de sa maman-papa. Et la foule conspue les éprouvettes.

Mais l'homme n'oublie pas que la connaissance de soi-même mène vers le Seigneur qui est toujours grand, même dans les autres galaxies, les autres mondes : Il n'a pas besoin de la terre et des terriens, de leur imagination pour être grand. Et l'homme s'attaque à lui-

même (une fois de plus, une fois de plus), et l'étude de lui-même – il joue les études de Chopin et de Liszt pour s'habituer à la notion d'« étude » – lui révèle que dans les mêmes tréfonds où les processus les plus profonds se déroulent il est déjà femme car cela ne peut être autrement. Ce n'est pas pour rien qu'on l'a toujours pris pour un homosexuel. On n'avait qu'à entendre sa voix pour arriver à cette conclusion, sans doute un tantinet hâtive. Il est vrai que certains individus hésitaient : ils n'étaient pas sûrs à cent pour cent que l'homme en question était homosexuel. Mais au bout de quelque temps – cela leur prenait d'habitude trois, quatre jours – ils arrivaient à la même conclusion que le reste du monde : l'homme en question (il n'était plus en question) était homosexuel ; même un pédé, peut-être. On l'observait en compagnie des garçons, et s'il manifestait le désir de leur enseigner quelque chose (quoi que ce soit), on se disait (et parfois on le disait tout haut) qu'il était pédé ; comme la plupart des ecclésiastiques. On ajoutait que le nouveau pape était très sévère dans ce domaine – au point de licencier les prêtres qui s'adonnent sans réserve à la pédophilie. (Dans ce cas précis, on utilise le terme « licenciement » pour humilier les serviteurs de l'église.)

L'homme se souvient de ses déboires avec les autorités : cette méprise a eu lieu dans les années soixante quand les homosexuels ne se sentaient pas encore à l'aise dans la société humaine, « ce qui veut dire que cette société n'était pas encore humaine », disent les journaux aujourd'hui. Il (notre homme) se dit : « Quel dommage que je ne sois pas homosexuel : cela me faciliterait la tâche. » Et pourtant l'éternel féminin l'habite – grâce à son omniprésence à tous les niveaux, à tous les stades de l'histoire de chaque humain et de l'humanité entière. Chaque créateur est une femme, puisqu'il enfante quelque chose – pas tous les jours. Mais lorsque l'inspiration et l'imagination sont au rendez-vous, un bébé voit le jour, même s'il n'y a personne autour de ce créateur, de son bureau, dans son bureau ou dans son jardin. Personne ne fait : « Su-su-su-su-su-su-su-su-su-su. » On termine un gros bouquin et on se dit qu'un nouveau monde est là. Et machinalement on su-su-su-sure pour saluer son propre triomphe.

Pour les hommes, la connaissance de soi se limite à la découverte de la femme – dans son for intérieur, cela va de soi. Dommage que l'on ne puisse pas montrer à tout le monde (à tous les sceptiques et les détracteurs) cette femme symbolique, cette preuve de créativité, de foi. Mais on se dit que saint Pierre appréciera cette découverte à sa juste valeur, même si la femme intérieure n'est pas belle, même si ses seins ne correspondent pas à l'étalon, à l'archétype de la beauté que les magazines spécialisés exhibent tous les jours ou toutes les semaines. Les humains sont plus difficiles : leur spiritualité n'est pas à la hauteur de celle

que l'on admire au cours des rencontres avec saint Pierre. Leur méchanceté, leur mauvaise volonté plaisent au Diable : il en fait ses délices. Les humains disent : « Ses seins sont de travers. De toute façon, ils sont trop petits, trop flagada. Et ses jambes ! Parlons-en ! » « Parlez, parlez, dit l'homme. Que pouvez-vous dire au sujet des jambes de ma femme ? » « Rien, rien », répondent les humains : les récipients où se nichent leur méchanceté et leur mauvaise volonté sont déjà remplis à ras bord. N'étant pas disposés à perdre leur temps, ils jettent leur dévolu sur un autre semblable et, sans crier gare, ils se mettent à le harceler d'autant plus volontiers que, lui aussi, leur montre sa femme intérieure, sa foi, son appartenance à l'église catholique, apostolique et romaine. Au lieu de « su-su-su-su-su », on entend donc : « Ses seins, ses seins, ses seins, ses seins. » Et en écho : « Moche, moche, moche, moche, moche, moche, moche. » À la place de quoi ?

Rien ne tombe du ciel, et souvent un homme ou une femme regarde le ciel en désespoir de cause, et un philosophe se dit qu'heureusement très peu de gens savent par cœur les textes de Kierkegaard qui se rapportent au désespoir. Il y en a trop, et un désespoir suffit parfois pour vous emmener à la salle de bain et vous fourrer un couteau dans la main. Rien ne tombe, et on se dit que c'est logique : les enfants ne tombent pas du ciel et même les idées, l'inspiration, sont des créations terrestres, et si vous êtes mal luné (dans tous les sens du terme), vous restez seul au milieu de nulle part : et l'éternel féminin ainsi que l'éternel enfantin s'éloignent de vous à toute allure. Alors, vous méditez, vous méditez, et le mot Absolu apparaît dans votre cerveau. D'abord, vous voyez une lettre capitale, et peu après vous vous rendez compte qu'il s'agit de la lettre A. Vous continuez à passer par divers stades ; et la vie continue à les échelonner le long de votre route. En fin de compte, vous réglez vos comptes avec les lettres et le mot Absolu apparaît devant vous, comme si quelqu'un l'avait écrit sur un tableau. Vous voyez tantôt à Absolu, tantôt à Absolut, et vous avez l'impression que votre amour pour les associations linguistiques, la connaissance basée sur les chiffres et les lettres se précipite vers un comble d'absurdité. Au paroxysme de cette absurdité, vous voyez une bouteille de vodka sur la table de la cuisine. (C'est dans la cuisine que d'habitude les Russes boivent de la vodka, comme s'ils estimaient cette boisson indigne du salon.) À la fin du siècle dernier, la vodka suédoise était à la mode en Russie car on avait peur du contenu chimique des produits locaux. Et même au XXI^e siècle il n'est pas facile de discuter avec mes compatriotes de l'Un, de l'Entité Suprême : ils se poussent du coude en gloussant et disent qu'au cours de la première décennie de ce siècle, la qualité de notre vodka a dépassé toutes les qualités et toutes les vodkas étrangères.

On se dit à mi-voix : « l’Absolu, *Absolute*, Absolut, l’Un, Dieu, *Geist*. » Peu à peu on comprend que l’on existe partout et que la multitude des langues symbolise cette omniprésence à la perfection. On se dit que même la foule qui écoute le pape et ses urbi, ses orbi devant la basilique saint Pierre est moins représentative, moins spectaculaire, malgré son côté tape-à-l’œil. On dit que la place où fourmillent les êtres humains – qu’elle soit à Rome ou ailleurs – s’apparente à Dieu, au troisième stade de son développement. Il se rend compte qu’Il est grandissime et que son expression matérielle (et même spirituelle) se situe au niveau des êtres humains. Certains hommes se prennent pour Dieu et ne tressaillent pas quand on les appelle « Notre Seigneur ». Ils n’ont pas tout à fait tort, même si leurs subordonnés les condamnent pour leur orgueil. Parfois ils le font eux-mêmes – Dante, par exemple. Il se prenait pour Dieu pendant la distribution des peines et des prix à ses personnages. Dante a connu les trois stades grâce auxquels Dieu réussit à se comprendre, à comprendre son importance : l’importance de s’appeler Dieu. Ses parents, ses camarades de classe savaient qu’il était un enfant prodige. Puis il a connu l’amour, l’exil ; il s’est vu ailleurs dans tous les sens du terme : à l’étranger, dans une étrangère. Au troisième stade il s’est attelé à sa tâche digne de Dieu Lui-même, que seul le Tout-Puissant était en mesure d’accomplir. « Il regarda son œuvre et se dit : ‘Je suis beau.’ » (Valery Luria, *Dante et Dieu*.)

Nous devons comprendre que, si nous ne sommes pas Dieu en personne, nous ne sommes rien, et aucune internationale ne nous sauvera. Vous grimpez sur une tribune et dites à la foule d’une voix rauque ou sépulchrale : « Nous ne sommes rien, et vous le savez mieux que moi. Dieu est tout. Comme le disaient les révolutionnaires russes : ‘Il est *contra* et il faut l’exécuter. Et un peloton d’exécution s’en chargeait. Mais nous ne devons pas agir comme cela : ce serait stupide. Nous avons déjà tué Dieu mille-et-une fois dans nos contes de fées, et le résultat est désastreux. Pourquoi ? Parce que nous ne pouvons pas compter sur nous. Nous sommes toujours au premier stade du développement d’un objet qui naît, vit et meurt soit dans son lit, soit dans les champs. Nous voyons vaguement ce qui est devant nous, et nous arrachons à la nature tout ce dont nous avons besoin, même si nous n’en avons pas besoin. Nous ne savons même pas ce sans quoi nous ne pouvons vivre. Si, nous savons que sans la nature, ses fruits et son air frais nous ne pouvons exister, ne serait-ce qu’une décennie. Et nous arrachons tout cela à la nature, à l’air et au ciel. C’est le deuxième stade : nous regardons par la fenêtre et nous voyons des arbres, des plantes, des fleurs et des étoiles. C’est ainsi que nous créons le monde qui loge hors de nous. Ne lui disons pas : « Hors de nous », sinon nous périrons. Nous devons arroser les plantes et même l’herbe à chat. N’oublions pas de l’arroser, sinon notre chat risque de manquer de vitamines. Au troisième stade nous

devenons notre propre Seigneur. Nous sommes le Seigneur et le Seigneur est nous. Nous sommes tout ce que nous voyons et sentons. Et nous mangeons de l'herbe à chat. »

C'est l'amour qui pose problème, nous le savons tous. Même ceux qui n'ont jamais éprouvé ce sentiment connaissent ses retombées, comme on dit. Supposons que vous regardiez le trafic, un bouchon qui se forme sous vos yeux. Un passant que vous connaissez à peine ou que vous ne connaissez pas du tout s'arrête, se tourne vers vous, met une main sur votre épaule et dit : « Je ne t'aime pas. » Quoi ? Il n'aime pas quoi ? Vous pouvez lui poser la question. Supposons que vous le fassiez, après un moment de réflexion. Il répond : « Tout. Tous tes membres, toutes tes pensées. Il n'y a rien dans ta substance qui corresponde à mes critères esthétiques, éthiques, cosmiques. Tu n'appartiens pas au cosmos. On peut vivre sans toi. » Et même si cette personne ne vous tue pas séance tenante, une sensation désagréable vous envahit et, quoi que vous fassiez, elle reste dans vos entrailles pendant des heures, voire des semaines. Si c'est votre cœur qui offre une sorte d'hospitalité à cette sensation, vous arrivez à vous en débarrasser assez vite. Votre cœur bat pour vous, pour toi – nous sommes toujours dans le domaine de l'amour – et à chaque balancement il décharge des mauvaises sensations. Il les lance en l'air : ses balancements mécaniques l'assistent dans cette tâche. Mais que faire des intestins, des boyaux ? Ils ne se balancent pas *mécaniquement*. Certes, vous arrivez à les balancer, si vous faites de la gymnastique pendant des heures. Mais, à votre désarroi, au bout de ces heures vous constatez que les mauvaises sensations sont toujours là – à l'intérieur des boyaux, par exemple. Vous êtes allés plusieurs fois aux toilettes. Avec soulagement, vous notez dans votre journal : « Je ne suis plus constipé. » Et les mauvaises sensations ? N'est-ce pas la pire constipation que nous puissions endurer (patiemment ou impatiemment) dans cette vie ? Quand nous sommes constipés, nous avons l'impression de vivre dans le monceau que j'ai décrit à plusieurs reprises. D'accord, nous en sommes sortis. Pour mener quelle vie ? pour vivre comment ? C'est encore pire : les excréments matériels sont deux mille fois pires que les excréments sentimentaux. Un ami vous dit : « Fais-moi part de tes réflexions », et vous accédez à sa demande. Vous lui dites : « J'ai peur de l'amour. Supposons qu'elle ou il ne m'aime pas et me le dise. Rien que d'y penser, tu sais. Je visualise mes boyaux, je vois à quel point ils sont tordus. »

Mais si nous restons nous-mêmes, si nous laissons nos boyaux tranquilles, tout va bien. Certes, nous demeurons au premier stade de notre développement organique, cosmique, spirituel, raisonnable, mais nous tenons à nos intestins sans lesquels notre digestion risque d'avoir des ratés. Et notre rate ? N'en parlons pas. Nous demeurons donc au premier stade ; c'est notre demeure et nous y tenons car nous ne voulons pas avoir de problèmes du côté des

intestins et même du côté de notre cœur. Il a beau se balancer à droite et à gauche, de haut en bas : il y a un dépôt qui demeure, comme nous le disons en ce moment. Et ce dépôt est négatif, pernicieux, nuisible. Parfois, au cours de nos investigations, nous tombons sur un regard malveillant. Nous ne savons même pas où il demeure ou loge, mais nous sentons ses retombées, comme s'il nous tombait sur la tête toutes les deux minutes. Cela nous rappelle immanquablement le supplice chinois qui est d'autant plus inhumain qu'en ce moment le monde entier parle du virus chinois, de sa tyrannie, de son impérialisme. (Nous sommes au tout début de l'année 2020.) Au tout début (de notre supplice) nous nous disons qu'il s'agit des gouttes de pluie. « Il pluvine », nous informe notre cerveau. « C'est un crachin, rien de plus », nous disons-nous avant de nous rendre compte qu'il s'agit d'une autre espèce de gouttes, d'une autre pluie. (« C'est un pluvinage », dit la section linguistique de notre cerveau.) Quel genre de pluvinage ? nous demandons-nous.

Chaque fois qu'il y a lieu de nous alarmer, nous nous rassurons en nous disant : « Ce n'est rien. C'est déjà arrivé tant de fois, et nous sommes toujours en vie. Et nous aimons notre femme, notre mari, nos enfants, nos neveux. Tout ira bien. Il pleut. Et alors ? J'ai un parapluie. » Nous ouvrons notre parapluie et nous constatons avec horreur que la pluie le perce, que les gouttes qui nous étonnent continuent à nous étonner d'une manière encore plus surprenante. Elles percent le parapluie que nous tenons au-dessus de notre tête – sans laisser des traces sur leur passage. Il n'y a pas de trous au-dessus de notre tête ; *and yet* (et pourtant) les gouttes nous frappent et nous blessent. On peut dire : « À l'aise, Blaise », mais on ne peut dire : « À l'aise, blesse ! Blesse-nous autant que tu veux ! » Après tout, nous ne sommes pas masochistes.

La station nucléaire située à Tchernobyl commence à se déchaîner et les journaux s'emparent de ce déchaînement de gouttes de pluie qui tombent sur la tête des occidentaux. Ceux-ci lèvent la tête plus souvent que prévu – à la recherche d'un nuage menaçant, et prennent leurs jambes à leur cou, même si le ciel est bleu et les nuages sont au-delà de l'horizon. Mais tout le monde sait que les nuages conçus à Tchernobyl volent plus vite que les avions à réaction. Par conséquent, les hommes de toutes races et de toutes conditions se sauvent tant qu'ils peuvent encore se sauver. Nous ne pouvons pas nous sauver globalement (corps, âme, chaque tendon), mais localement nous sommes encore assez puissants pour nous abriter sous un toit ou sous un auvent, faute de mieux. Aujourd'hui, il n'y a pas de nuages ni au ciel ni à l'horizon. On entend un cri : « J'ai reçu une goutte », et tout le monde se met à courir en direction du cri qui continue à résonner dans les intestins, dans les boyaux. « Où ? quoi ? comment ? quand ? » vocifèrent les passants. « Sur mon front », répond la

victime. « Quand ? » « Il y a trois minutes. » « C'est une goutte comment ? » demandent les passants. « Elle vient de Tchernobyl, c'est tout ce que je sais. »

Je connais une femme. Elle habite à Bruxelles. Pendant la catastrophe dont nous continuons de parler – « Ce sont les gouttes qui parlent », dit-elle – cette femme rendait visite à un ami Polonais dont elle était tombée amoureuse à la Hulpe, aux environs de Waterloo. À un moment donné, elle a entendu des cris : « Gouttes, gouttes ! » « Et alors ? J'aime la pluie », était sa réponse. « Savez-vous de quelle pluie il s'agit ? » La voix de son ami lui arrivait depuis sa maison, par une fenêtre entrouverte. « Voulez-vous me rappeler l'épisode de la manne ? J'ai lu la Bible en trois langues. » « Tchernobyl. » Quand mon amie a entendu cette réponse, elle a tout compris – même les arcanes, l'origine et la destination de la matière noire, mais c'était trop tard : elle était déjà contaminée.

Elle rentre à Bruxelles, s'adresse à un médecin qui la connaît presque par cœur et dit : « Je suis en train de mourir. Aidez-moi, si vous pouvez. » « Aimer ? Vous aimer ? Mais je suis marié, voyons. Et j'aime ma femme, ma famille. Je vous aime en tant que patiente, pas plus. » « Ce n'est pas le même genre d'amour. Aidez-moi, je vous en supplie. » « Pardon, votre articulation laisse à désirer. » « Parce que je suis atteinte d'une maladie fatale. » « D'accord. Que ressentez-vous ? Vos symptômes ? » « Tchernobyl est mon symptôme. » « Vous y étiez au moment de la catastrophe ? Cette femme avec le drapeau rouge que j'ai vue à la télévision. C'était donc vous ? Était-ce vraiment nécessaire de le clouer sur le toit, ce drapeau ? Je vous demande pardon : cette femme est déjà morte, si mes souvenirs sont bons. Était-ce une femme ? Je me le demande. Un homme, plutôt. Ou un gamin écervelé. » Le médecin lui parle d'un médicament que l'on trouve en Allemagne. Mais on le trouve aussi à Bruxelles dont la position géographique justifie toutes sortes d'interventions dirigées contre les retombées (au sens littéral) de la catastrophe de Tchernobyl. Bruxelles est le centre de l'Europe administrative et nos administrateurs s'exposent aux nuages pendant leurs voyages. Par conséquent il y a une pharmacie (à Bruxelles) où l'on peut commander ce médicament. Grâce à ce médicament, mon amie vit toujours, mais elle ne tombe plus amoureuse ; elle n'a pas de force pour l'amour.

Pour aimer, pour être aimé, il faut beaucoup de forces ; il faut être fortifié au maximum. (Il n'y a pas de minimums dans la sphère de l'amour.) Supposons que vous n'aimiez personne ; c'est mon cas. Mais on vous aime, on vous aime. (Ce n'est pas mon cas.) On vous dit : « Que puis-je faire pour toi ? » Vous répondez : « Rien, merci. » « J'aimerais tellement faire quelque chose pour toi. Dis-moi ce que tu veux et je le ferai tout de suite. Ne fais pas tant de façons pour accepter. » « S'il te plaît, laisse-moi tranquille. »

Mais la personne qui vous aime ne lâche pas prise. Et chaque fois que cette prise se manifeste, vous sentez une goutte sur votre crâne et ensuite dans vos intestins. Cette goutte est un parfait tord-boyaux. Elle glisse d'un boyau à l'autre et tous les boyaux finissent par se tordre – à contrecœur, la plupart du temps. Il n'est pas agréable de recevoir le sentiment d'amour en cadeau – si vous n'aimez pas la personne qui vous aime, si elle vous dégoûte, à plus forte raison. Même si cette personne ne vous harcèle pas de ses déclarations intempestives, vous recevez des gouttes sur votre crâne, sur vos organes génitaux. Et ces déclarations, ces témoignages laissent des traces partout : cette fois, quand vous examinez votre parapluie, vous constatez qu'il est plein de trous.

Platon affirme : « La victime souffre beaucoup moins que le coupable, même si celui-ci n'est pas puni par la loi et par ses serviteurs. » Quand une discussion roule sur l'amour, il ne faut surtout pas perdre de vue le fait que l'on passe sous silence – parfois à bon escient. L'aimé est toujours coupable car il ne répond pas (la plupart du temps) aux sollicitations de l'amoureux, sinon on dirait « les amoureux » ; on ne parlerait pas d'aimé ou d'aimée, comme s'il ou elle était seul(e). Les amis le harcèlent, eux aussi : « Pourquoi ne réponds tu pas à son amour ? Tu pourrais au moins prendre un thé avec elle, de temps en temps. Une fois par an. Tu lui dis : 'Fous le camp.' C'est vulgaire. Tu devrais lui dire plutôt : 'Je suis très occupé en ce moment. Si tu pouvais me laisser travailler, ne serait-ce qu'une demi-heure. Ensuite je serai à toi.' Une demi-heure te suffira pour déguerpir, pour partir à l'étranger. Ne sois pas impoli, cruel. » Vous êtes donc indifférent à l'égard de celle qui vous harcèle de son amour. Elle vous met littéralement l'épée dans les reins. (Un tiercé dans le désordre, comme on dit : l'épée est de votre côté et les reins sont un euphémisme ou un trope.) Vous aimez une autre femme, par-dessus le marché. Et cette femme vous dit : « Je t'aime, c'est certain. Ça se voit, tout le monde le dit. Mais tout le monde me dit aussi ceci : 'Aie pitié de ta rivale : elle souffre beaucoup. Elle n'est pas aussi belle que toi. C'est une laideronne connue et reconnue. C'est pour ça que tu dois lui céder ton amant. Tu ne dois pas faire fi de l'humanisme que notre époque a mis en épingle. Pour rien au monde.' »

Nous sommes habitués aux transpositions, aux transitions, et l'histoire de notre race peut être attribuée à Dieu – pas seulement à un tourbillon de dieux païens qui sont aussi pervers que nous (un peu moins stupide, tout de même), mais à notre Tout-Puissant, à cause de l'image où nous Le voyons, Lui et nous. Un humain dit à un prêtre : « Dieu ne m'aime pas. Mon père, dites-Lui, s'il vous plaît, que notre époque est pétrie d'idées et d'actions humanistes. Il est sans doute plus féru d'idées divines, mais Il pourrait peut-être faire une exception – pour une fois. Je ne m'adresserai plus jamais à Lui, je vous le promets, mon

père. Je ne l'embêterai plus. » « Mais il faut vous adresser de Lui sans arrêt, mon fils. Avez-vous oublié toutes vos prières ? » « Une dizaine, pas toutes. Ma mémoire faiblit de plus en plus, vous savez. Dites-le à Deus. Il me reproche mon manque d'assiduité, de verve religieuse. Mon père, pensez-vous que je dois embêter notre Dieu ? » « Il ne demande pas mieux, mon fils. Entre nous soit dit, Il ne peut demander ni mieux ni pire : Il a tout ce qu'il Lui faut, dans la mesure où cela est nécessaire. Ainsi soit-il, amen. Retenez ceci, pourtant : Dieu ne peut rien demander, rien du tout. À qui pourrait-Il demander quoi que ce soit ? à Lui-même ? à son fils ? à la mère de son fils ? »

On dit que les dieux sont interchangeable ; les païens le disaient, si personne ne les entendait car c'était un blasphème : même dans le monde païen il y avait des blasphémateurs qui terminaient leurs jours entre les mains des petits inquisiteurs. Zeus n'est pas Poséidon, Hermès n'est pas le fondateur de boutiques dont la maison mère resplendit au milieu de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Bizarrement vous pouvez dire que vous êtes Dieu le Père – au cours de vos contemplations et méditations – et personne ne vous mettra en prison, malgré l'insolence de votre affirmation. Vous dites que, vous aussi, vous êtes un créateur, et le mot « image » se propage à l'aide de comparaisons, de métaphores, de théories mal-fondées et ainsi de suite. Et vous faites des déclarations d'amour adressées à Dieu en Personne pour pouvoir dire : « Il ne m'aime pas. Il ne répond pas à ma déclaration d'amour, comme s'Il ne m'entendait pas. Serait-Il sourd et muet ? Personne ne considère un sourd-muet comme un pinacle de la création, même si vous respectez les règles que la politique du *correctness* vous dicte sans pitié ni répit. Même si vous dites que Dieu est un malentendant et un malparlant (ou plutôt un pasparlantdutout), personne ne s'exclamera : « Sans doute faites-vous allusion à l'Être le plus parfait, le plus accompli du cosmos. » Si vous êtes un malentendant, personne ne vous empêche de débiter vos discours à la manière de Cicéron. Et pourtant aucun théologien ne vous comparera à Dieu qui, d'après les mêmes théologiens, a l'oreille absolue. « Et Ses opéras sont supérieurs à ceux de Mozart », ajoutent-ils sur leur lancée.

Quand on se promène dans le monde – même si l'on reste au lit, toute la journée, toute la nuit, on se promène quelque part – on se dit inévitablement : « Il y a ceci, il y a cela », ou tout simplement : « Il y a, il y a, il y a. » C'est pour cela que le monde existe, sinon on ne dirait même pas « il y a ». Et « je pense », on peut le reléguer aux oubliettes car je ne pense pas – et tant mieux, comme disent les sages sagissimes : il vaut mieux dire « il y a » ou le pensez, sans dire mot. Il y a une cuisse et puis, à la place de la cuisse, on voit une femme qui, selon les écritures saintes, s'appelle Hélène ou Ève. Et puis on voit une côte et à côté de cette

côte une femme ou une cuisse ; ou les cuisses d'une femme. Mais cela ne mène à rien, même pas au salut de l'âme, le corps étant condamné une fois pour toutes. Et l'amour dans tout cela ? On aime la cuisse, mais on n'est pas sûr que l'on aimera la femme qui en sortira un des ces jours. Elle sort et on lui dit : « Je ne t'aime pas. Ma cuisse était beaucoup plus belle. Et la beauté, j'y tiens par-dessus tout. » C'est quoi, la beauté ? La mer Noire est belle, la belle Hélène est belle, par définition. (Et les définitions comptent autant que les noms.) Une cotelette d'agneau est bonne, et l'on avoue qu'on ne connaît pas la différence entre « bon » et « beau ». L'amour, on le sent, et il faut reconnaître que parfois il n'est pas bienvenu. Et pourtant, sans amour on ne se connaîtra jamais ; on le dit, on le répète, jusqu'à en mourir. On meurt et cela recommence de plus belle, de plus bonne.

La dialectique nous dit que nous ne sommes pas enfermés en nous-mêmes, ne serait-ce que parce que nous pouvons dire « vous » : cela fait partie de notre vocabulaire. Et notre vocabulaire comporte un nombre effrayant de mots et de définitions, de sorte que l'on ne doit pas le jeter à la poubelle ; pas toute de suite, en tout cas. On ne jette donc rien à la poubelle, par peur d'y jeter le vocabulaire en question. On y jette des questions et des réponses, et tout cela constitue un tout qui s'appelle « notre vocabulaire » ou « notre logos ». Et cela recommence – peut-être pas de plus belle, cette fois : la variété de la vie nous importe autant que sa monotonie salubre. La monotonie de notre santé à toute épreuve, par exemple.

Nous allons dans une clinique où l'on fait des prises de sang, l'une après l'autre. Notre prise de sang est l'autre, et ce mot (l'autre, les autres) affleure ; comme un roc, comme une couche de sable. Mais laissons les autres de côté ; à côté d'une côte d'où notre Ève sortira un de ces jours ; l'autre jour. Notre sang est bon et le médecin nous le dit avec un sourire indicible. Nous sourions à notre tour et tout va bien, très bien, comme Madame la Marquise. (Quand tout va bien, Madame la Marquise est toujours dans les parages. Même en russe. En Russie, il n'y a plus de marquises, mais il y a Madame la Marquise. Pourquoi ? Parce qu'il y a « il y a ».) Contrairement à ce que l'on pourrait croire, nous ne disons pas à notre médecin : « Fichtre, c'est toujours la même chanson. J'en ai ras-le-bol », au lieu de quoi nous nous disons : « Bravo, je vivrai jusqu'à cent-vingt ans. » Et la séparation dans tout cela ? la dialectique ? Sans elle, même Dieu ne se connaît pas. Il se regarde dans un miroir céleste et se pose la question : « Qui est-ce ? Il a l'air d'être parfait de tous les points de vue. Mais il y a sans doute des points de vue qui m'échappent. Il y a tant d' « il y a » qu'il est hors de questions de les connaître tous et toutes. » Les théosophes nous disent qu'au moment donné – il y a des moments et ils sont toujours donnés, d'après notre foi chrétienne – le Seigneur (ou Dieu, ou l'Être Suprême ou l'Un) entend une voix. Et les théologiens de se demander

d'où vient cette voix. Oui, avant de s'efforcer de la déchiffrer, avant de faire cette tentative louable et payante, ils se posent des questions sur la provenance de cette voix. D'où pourrait-elle venir ? Dans quel point stratégique a-t-elle pris son envol ? Ce point est-il situé en dehors de la création, de Dieu Lui-même ? Ou est-ce la voix intérieure que Dieu entend ? Le démon de Socrate ? Ce démon Lui dit : « Ne crée pas le monde, Imbécile. Croirais-tu que de cette façon Tu Te connaîtras ? Tu Te fourres le doigt dans l'œil. » Mais il y a une autre voix, et cette voix appartient au philosophe qui s'appelle Hegel – tout le monde est au courant de cette attribution du nom (du nom d'Hegel, du nom du philosophe). Et le nom de Hegel prononce les mots : « Il faut Te séparer de Toi-même, sinon adieu la dialectique et bonjour les dégâts. »

Comment Dieu se sépare-t-Il de Lui-même ? Il se dit : « Le monde, c'est Moi, cela va sans dire. Mais je peux dire quelque chose à ce sujet : je peux tout et ce sujet n'est pas une exception à la règle. Donc, je dis quelque chose et ma remarque intervient dans l'écoulement paisible de la vie où j'occupe une place privilégiée, pour ne pas dire exclusive. Il y a une remarque (ou même un mot) qui perturbe mon entité, comme si l'on avait mis un bâton dans mes roues. Je dis que tout s'écoule paisiblement, et par conséquent il y a des roues sur lesquelles tout est installé pour pouvoir rouler, s'éloigner de quelque chose, s'étendre à perte de vue. Mais, à un moment donné on doit perdre de vue une partie de soi : cela ne peut se faire autrement. Autrement cela n'aurait pas de sens. Je perds donc de vue une partie de moi-même. A ce moment – et une fois de plus, ce moment est donné – cette partie appartient à quelqu'un d'autre, à un espace qui ne s'appelle pas « Moi ». Comment s'appelle-t-il ? quel est son nom ? A-t-il déjà mérité une nomination ou une appellation quelconque ? Cette appellation, est-elle contrôlée ? Par qui ? Moi, Je n'ai pas l'air de la contrôler. En tout cas, Je n'en sais rien. En d'autres termes, même si Je la contrôle, je ne suis pas au courant de ce contrôle. Mais on me dit que c'est une bonne chose ; une voix Me le dit. Et ce n'est pas ma voix : le timbre de la voix que J'entends est différent de tous mes timbres. Même le timbre de mes pas est différent, sans parler du froissement de mes robes. »

L'homme ne réagit pas de la même façon. Dès le début pénible de votre existence, vous savez que vous n'êtes pas seul : il y a une sage-femme, il y a une mère qui vous caresse, au lieu de vous laisser tranquille, en compagnie de vos tristes pensées. Mais votre mère est encore plus humaniste que tous les autres ou simplement les autres : elle sent votre tristesse car elle sait à quel point vous étiez heureux dans son utérus. Elle est triste, elle aussi. Ce n'est pas de gaîté de cœur qu'elle accepte votre départ, votre séparation d'avec elle, votre créatrice – votre institutrice, en quelque sorte. Jusqu'ici, c'est elle qui vous enseignait l'art

de vivre, la science de vie et la structure de l'univers. Et cette structure (comme nous le savons, à présent) n'est rien d'autre que l'utérus de notre mère. Le nouveau-né dont nous parlons n'est pas informé des arcanes de la vie et de la mort ; c'est un ignare dans tous les sens du terme. Et tant mieux, tant mieux, nous assurent les prêtres et même les Pères de l'Église. (On aurait dû répertorier quelques Mères de l'Église.)

Mais il n'ignore pas les autres, et ce n'est pas la peine d'essayer de le convaincre que sans les autres il ne connaîtra ni soi-même ni Dieu. On lui dit : « Si tu ne têtes pas le sein de ta mère, tu mourras comme un chien, comme le héros du *Procès* de Kafka. À propos, il faut que tu apprennes à lire le plus tôt possible pour t'instruire, pour ne pas rester ignare toute ta vie, ce qui serait un désastre. » Ainsi, dès le départ, dès que vous mettez votre pied droit ou gauche sur le sentier de votre vie, vous vous mettez à vous balancer entre la connaissance et l'ignorance, entre « connais-toi toi-même » et « il vaut mieux ne rien savoir ». Je me rappelle qu'à un moment donné (je longuais déjà le sentier de la vie ; à grand pas) j'ai tout fait pour me séparer des autres : je lisais les contes de Pouchkine, mais j'ignorais complètement la dialectique de Hegel. Par conséquent, j'ignorais (imbécile que j'étais) l'importance de toute séparation. Il paraît qu'il faut commencer par des objets qui nous sont chers. (Je ne parle pas des objets de nos désirs charnels.) Par exemple, vous aimez un bibelot, mais vous vous souvenez de quelques pages que vous avez lues la veille, avant d'aller vous coucher, avant de profiter de la chaleur de votre couverture. Par malheur, ces pages se trouvent dans un traité de Hegel où la dialectique bat son plein. Elle bat aussi ceux qui croient en ses bienfaits, à la justesse de ses conclusions sans appel. Vous regardez votre objet favori et vous vous dites : « Si cet objet reste en ma possession, je prendrai toutes mes décisions à l'aveuglette. » Et alors ? Il n'y a pas de mal à cela : un Père de l'Église nous dit textuellement : « Ne prenez pas de décisions. Laissez-vous faire. » « Comment m'y prendre ? » demandez-vous. Et un prêtre vous explique que Dieu est l'Être le plus intelligent qui soit. « Et même si vous ne croyez pas en son existence, ajoute-t-il, ce Non-Être, votre Dieu personnel, est bien plus intelligent que vous. Et si vous vous soumettez à Lui, si vous vous fiez à son art de vivre, vous serez heureux. » « Mais comment dois-je me comporter ? insistez-vous. Donnez-moi un exemple. » « Faites de votre mieux pour visualiser votre corps au milieu d'un fleuve dont le courant vous porte au-delà de l'horizon. Vous ignorez les contrées qui vous attendent dans tous ces au-delà, mais vous faites confiance au courant et aussi au fleuve, à la terre où le fleuve coule depuis des siècles ou des millénaires. Dieu est ce fleuve. Ou le Non-Être, si vous préférez. »

Mais vous ne savez pas nager et cela pose des problèmes inconnus du prêtre, cet ancien champion de natation qui peut se fier aux fleuves et à sa technique, à son dos, pendant des heures en croyant que Dieu le guide infailliblement. Vous êtes seul. C'est votre faute, votre désir qui est à l'origine de cette situation. Même dans mon enfance je désirais vivre seul. À ce stade de la vie, on s'appuie d'ordinaire sur tout, même sur les fauteuils à côté desquels on passe pour utiliser les toilettes ou la générosité des robinets qu'exhibent la baignoire et la salle de bain en général. À l'âge de deux ans on peut appeler sa mère ou n'importe quel membre de sa famille pour atteindre les toilettes ou la salle de bain ou la cuisine où se cache une dizaine de tablettes de chocolat, mais je n'appelais personne. Et ce n'est pas la peur qui guidait ma décision de ramper jusqu'à la cuisine pour m'emparer de ce chocolat, la peur d'être enguirlandé par ma grand'mère : elle estimait que ma consommation de chocolat dépassait toutes les limites. Quelles limites ? Elle me disait : « Si tu continue à manger du chocolat à volonté, tu souffriras du diabète. J'en souffre et j'imagine que tes gênes éparpillent mon diabète tout autour de ton corps. » Non, je n'avais peur ni à cette époque-là ni aujourd'hui. Même les ganglions dont parlent les médecins et que je soumettrai à un scanner dans deux mois ne me font pas peur. Je marche à quatre pattes pour ne pas avoir à supporter la présence d'un être humain à mes côtés. C'est ainsi que j'exprime mon allergie, la teneur, la consistance de mon allergie, de mon énergie, de sorte que de temps à autre je me mets à quatre pattes, même s'il n'y a personne autour de moi, aucun humain, aucune femme inhumaine. Je sais que ces créatures risquent de troubler ma paix intérieure, extérieure et aussi ma paix médiane (celle qui se situe entre les deux paix primordiales) à n'importe quel moment : les gens arrivent à l'improviste et rien ne les arrête. Vous avez beau leur dire que vous travaillez, que vous êtes au milieu d'une phrase. « Tu as l'air fatigué, disent-ils. Tu dois te reposer. Tu travailles trop. Plus tu écris, moins on te lit. Arrête, arrête, la tombe n'est pas loin. Elle est à deux pas et tu les franchiras si tu t'acharnes à détruire ta santé. » Alors, je me mets à quatre pattes, et si l'on me pose des questions, je dis que la tombe se trouve à dix mille pattes de mon corps, « si bien que j'ai du pain sur la planche ».

Même à cet âge tendre j'étais séparé de la race humaine ; par conséquent, la séparation sur laquelle insiste Hegel ne s'applique pas à mon cas : je ne suis pas conscient de l'acte même de séparation. Il faut que ce soit un objet, par conséquent, un objet que j'aime par-dessus tout. Par exemple, ma commode estampillée Jean-François Hache. Je l'aime bien plus que n'importe quel humain : elle ne m'empêche pas de suivre mes pensées lorsque je suis assis à mon bureau. Elle ne me dérange pas non plus au cours de mes promenades autour du quartier. Une voiture s'arrête, un être humain me salue et engage une conversation qui dure

une vingtaine de minutes. Le rythme de ma promenade s'évapore et ma santé en souffre, j'en suis certain. Ma commode ne pratique pas ce genre d'intervention, et même si elle avait des jambes, comme les petits bateaux ou un gros bêta qui pose des questions stupides, elle ne perturberait pas le rythme de mes promenades – par respect, par amour peut-être.

Supposons qu'un être humain – nulle autre substance n'est capable d'une telle action – arrive à l'improviste et supprime cette commode de mon espace. Je me sens séparé de moi-même et je fais mon possible pour récupérer cette partie de moi-même qui vient de me quitter pour m'enseigner la doctrine de Hegel. Le jeu n'en vaut pas la chandelle, cela va de soi. Mais il se peut que je comprenne cette doctrine de travers, cette théorie, cette philosophie qui a inspiré Marx, Engels et Lénine. (Pas Staline.) Il ne s'agit pas de mon objet préféré, d'une perte ne serait-ce partielle de mon moi. Si, si, je suis censé perdre une partie de mon moi : la doctrine de Hegel sème un doute qui m'oblige à comprendre que je ne suis pas partout, que je ne suis pas le Seigneur de Spinoza. Je ne peux pas dire : je suis cet arbre et vous pouvez vous réfugier dans l'ombre de mon feuillage si le soleil s'attaque à votre nudité. Et pourtant, d'après mon ange gardien, je peux le dire car le placenta joint au cordon ombilical ressemble à un arbre, à ses racines, à ses branches ; qui plus est, le cordon ombilical est le tronc de cet arbre et la sève coule le long de ce tronc, monte et nourrit l'arbre aussi bien que le ciel, les étoiles. De cette façon, on construit le cosmos tout en restant un bébé qui crie dans les bras de sa mère. Et un bébé qui marche à quatre pattes à la recherche de chocolat ? En me regardant, on avait l'impression que je voulais partager le sort des chiens et ma mère percevait le secret qui m'éloignait de plus en plus de mes semblables. Je crois que mes parents ont fait une grave erreur quand ils m'ont montré un nouveau-né : il était né le jour-même ; j'avais un an, même pas. J'étais horrifié, je criais encore plus que le bébé, ce qui n'est pas étonnant : lui, il ne sentait qu'à moitié l'horreur du monde extérieur ; moi, à la vue de cet être repoussant, je l'ai senti entièrement. J'étais assez intelligent pour comprendre qu'un an auparavant j'étais son semblable, que j'étais aussi hideux, infect – infectissime, me disais-je. (Mes jeux linguistiques ont pris leur essor ce jour-là. Tant de choses ont pris leur essor, ont creusé leur propre tombe à la vue de ce bébé.) Mais je dévie de mon sujet, je m'en sépare, ce qui est plutôt un bon signe : j'aimerais parler de la séparation à la Hegel.

Admettons que je sois un arbre et aussi tous les arbustes que je vois dans mon jardin. Mais je ne les vois pas de la façon dont Dieu (dont-dieu, ding-dong) les a vus un jour, lorsqu'il a pris la décision monumentale à laquelle Hegel consacre des milliers de pages dans son livre *La dialectique de Dieu*. Dieu se contente de sa propre majesté, et puis il constate

que sa majesté n'est pas assez majestueuse : personne ne recourt aux majuscules en écrivant Sa majesté, Sa décision, Sa cruauté, Sa justice, Son injustice. Comment faire pour que les majuscules me collent à la peau ? se demande-t-il. Se demande-T-Il. Il scrute ses lettres et se dit : « Ce t doit être majuscule, sinon personne ne me respectera. On continuera à s'agenouiller en face des idoles pour leur baiser les pieds et aussi les organes de procréation. Et grâce à ces baisers, les idoles produiront des millions d'idoles, et je serai obligé de raturer mon injonction, de l'enlever de la Bible : 'Multipliez-vous !' Si les humains obéissent à mon ordre, ils se multiplieront pour idolâtrer les idoles. Voici comment je me représente ce processus qui, peu à peu, acquiert l'allure d'un rite. Les humains baisent les organes génitaux des idoles fabriquées par leurs soins. Ses organes puisent leur énergie sexuelle dans ces baisers, de sorte que l'épuisement leur est étranger. Ils font l'amour vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Oui, il y a des femmes parmi ses idoles car les féministes abhorrent le machisme dans tous les domaines, dans tous les royaumes. Elles fabriquent donc des femmes, et leurs produits font l'amour avec les produits des hommes, avec leurs homologues masculins. Il en résulte que les idoles surpassent en nombre les humains. Et les humains finissent par se dire : '*We are greatly outnumbered.*' Ils parlent anglais, ces humains. La langue anglaise a déjà supplanté la langue française. Dommage. Continuons sur notre lancée. Suivons leur exemple, l'exemple de ces adorateurs d'idoles. Ils se multiplient et ne prennent même pas leur temps pour le faire. Ils se multiplient à une vitesse incroyable, à la vitesse de la lumière. Mais c'est la vitesse des ténèbres qu'ils adoptent, étant donné le côté macabre des idoles. Ils n'ont pas d'autres côtés, à ma connaissance. À Ma connaissance. Je ne dois en aucun cas négliger ma propre Majesté. Majesté, majuscule. C'est à cause des idoles que l'humanité affronte le problème démographique. Les idoles sont omniprésentes et les humains leur emboîtent le pas. Il est temps de recourir à un déluge. » Et peu de temps après, on voit de l'eau partout. Des idoles en bois flottent dans l'espoir de sauver leur peau, alias leur corps (elles n'ont pas d'âme) ; les humains les enfourchent et cette position inconfortable ne les empêche pourtant pas de baiser les pieds et les organes génitaux des idoles. Puis ils se disent qu'ils peuvent appliquer leurs lèvres à d'autres parties : pour ne pas tomber dans l'eau trop souvent. (Un baiser sur les lèvres.) Et tout le monde suit son petit bonhomme de chemin.

Si je voyais pareil spectacle, je ne serais pas devenu un étranger à moi-même, à quelqu'un qui pourrait mesurer la distance entre soi et l'autre. Je me souviendrais de toutes les images, de toutes les inondations que j'ai vues à la télévision ou à propos desquelles j'ai lu –dans Pouchkine. Après tout, il ne faut surtout pas oublier son poème *Le chevalier de*

bronze dédié à Pierre le Grand ou plutôt à son monument que le héros du poème déteste et menace de son poing. Je me sentirais plutôt à l'aise – chez moi, grâce à Pouchkine et à la pensée qui me travaille depuis quelque temps : l'humanité mérite encore un déluge, la version définitive des déluges, cette fois. Ce dont j'ai besoin doit me dépayser pour que je sente l'espace du monde, pas seulement la prison où je me suis mis moi-même. Je tâte les murs de cette prison – c'est comme si je me caressais en pensant à un rendez-vous avec la Belle Hélène ou Athéna en personne. Et même si je regarde par la fenêtre, je vois les mêmes voitures, la même déchéance ; et pourtant j'ai commandé une nouvelle BMW. Tout dépend de la personne qui est au volant, même si cette personne (moi, en l'occurrence) ne peut prendre son envol et quitter ce cloaque une fois pour toute. Je me pose souvent une question au sujet des ailes de mon ange : en a-t-il (elle) ou non ? Je sais que ni ma voiture actuelle ni celle qui arrivera dans le courant du mois d'avril n'en ont. « Justement elle en a : des ailes avant et des ailes arrière », dit mon ange. Je ne lui répond pas.

Dieu ne regarde que son nombril et l'on dit (comme à propos d'une multitude de parvenus) : il se prend pour le nombril du monde. Au bout de quelque temps (ou de quelques éternités) Dieu s'interroge et se dit : « Ce n'est pas possible. Je dois avoir un corps, un visage. Ma substance divine ne se limite pas à ce nombril, quelle que soit sa beauté intrinsèque. » Dieu se met à regarder autour de lui, mais au lieu d'un corps normal, humain – un ventre, une paire de jambes – il voit le monde, la nature ; les lacs, entre autres. Est-ce moi, se demande-t-il ? Hegel pense que c'est Dieu, si je ne me trompe. (Tôt ou tard, immanquablement, vous confondez tout le monde avec Spinoza.) Et Dieu admire ce qu'Il voit ; d'après la Bible. D'après les poètes et les dramaturges, Il ne se contente pas de mots : « Ça n'est pas mal tout ça. » Il se lance dans un monologue sans fin pour louer sa création, pour s'identifier à elle ; sinon son retour hégélien n'aura pas de sens. Il est censé regagner ses pénates, sa forme habituelle – même la barbe dont on se moque à la maison et au Vatican. Mais si Dieu se dit : « Je dois faire raser cette horreur », il ne sera plus Lui-même ; en tout cas, pendant un certain temps. Il récupère donc sa barbe et redevient ce qu'il est à Vatican, sur les tableaux, sur les fresques ; et même dans l'esprit des catholiques pratiquants. Le troisième stade hégélien se voit donc accompli. Pas tout à fait, disent les méchants moqueurs, les incorrigibles blasphémateurs. Il est parti à jeun. À présent son ventre est bien rempli. Fini la cure de jeûne. Immédiatement, les ecclésiastiques leur rabattent le caquet. « Il y a d'autres cures de par le monde, disent-ils. Prenons la thalassothérapie, par exemple. » Et les ecclésiastiques de discourir sur le côté maternel de la thalassothérapie. Ils maintiennent que cette cure vous fait oublier les conséquences désastreuses du servage.

Tantôt nous parlons des trinités, tantôt nous nous rabattons sur la dualité qui se manifeste surtout à l'intérieur des couples. Deux personnes se promènent bras dessus, bras dessous, et même si l'on nous rappelle qu'il y a beaucoup de triangles de par le monde, qu'une tierce personne peut toujours se joindre à ce couple, d'une manière ou d'une autre (pas nécessairement dans un lit), nous répondons que lors d'un baiser, lors de ce témoignage touchant de l'amour, cette tierce personne se sentirait mal à l'aise : il n'est pas facile de s'embrasser à trois. Il n'y a rien de plus facile que de faire l'amour à trois : n'importe quelle trinité humaine est en mesure de le faire. À l'exception de ceux qui préfèrent l'intimité aux partouzes et même à la présence d'une tierce personne. « Après tout, cette personne n'est aussi indispensable que le Saint-Esprit », disent les réticents ; c'est ainsi que l'on appelle ces tâtilons. Évidemment, dès que l'on entend des propos qui manifestent le mépris de la trinité trop humaine, on voit d'habitude une personne se précipiter vers un couple dont les membres s'enlacent pour démontrer le contraire. Cette personne les enlace à son tour et les embrasse partout : sur les lèvres, sur le ventre, sur les seins. Par la même occasion, cette personne (la honte de la race humaine) déclare : « Je l'ai embrassé sur les seins. Avez-vous joui de cet acte d'amour ? Oui, cet homme a des seins – comme la plupart des hommes, d'ailleurs. » Les théologiens ne disent rien, ne protestent pas, et les non-croyants parmi lesquels il y a pas mal de blasphémateurs se demandent si cette passivité n'a pas son origine dans leur vénération de la Sainte-Trinité – *in all shapes and sizes* (de toutes sortes et de toutes les tailles). « De toutes les tailles » n'est pas un détail gratuit : il se peut que la tierce personne soit trop petite pour embrasser les amoureux sur les lèvres. C'est pour cela que, de temps en temps, on voit cette personne en compagnie d'un tabouret qui lui permet de participer au rite « sans problème », comme disent tous les membres de la trinité. Il faut parfois rappeler à cette personne, à cette perfectionniste, comme on dit, qu'elle peut embrasser n'importe quelle parcelle d'un de ces deux corps qui se présentent à sa vue et à son toucher. « Ça revient au même » disons-nous. « Non, ça ne revient pas au même », répond-elle. Et elle se met à embrasser les cuisses, les mains, les omoplates ; elle fait le tour des deux corps. Et puis elle fait une grimace pour nous prouver que le goût et la sensation tactile ne sont pas les mêmes, que l'extase éprouvée au contact des lèvres est bien supérieure. « Et les seins ? » Si on lui pose cette question, elle reste interdite ; une minute au moins.

Si un homme vous dit : « Hier soir, j'ai vu la belle Hélène », vous aussi, vous restez interdit. La personne qui vous parle n'est ni un fou, ni un maniaque sexuel, ni un sémiologue, ni un visionnaire. Ou elle est tout à la fois. De toute façon, que vous parliez de la Belle Hélène ou de votre imminent séjour au Purgatoire, cela revient au même : vous êtes

soit Le Goff, soit un visionnaire ; mais vous n'êtes sans doute pas un maniaque sexuel. (Vous l'êtes en vertu de votre description détaillée du sex-appeal de la Belle Hélène.) Si vous l'êtes (un maniaque), vous n'irez pas au Purgatoire : c'est une cellule en Enfer que l'on prépare pour vous en toute hâte. J'ai un manuel, grâce auquel je pourrai entrer au Purgatoire sans problème. Il y a un problème par ci, il y en a trois par là. Je les élimine et j'entre au Purgatoire. Il est vrai que saint Pierre n'est pas là pour m'accueillir, mais il a trop de choses à faire ailleurs. (C'est ce qui m'effraie : il y a toujours un ailleurs. On calcule tout, on possède une dizaine de mappemondes, mais on se trompe et on tombe et on trombe.) J'entre au Purgatoire et on commence à me purger à qui mieux mieux. Il y en a un et il me purge ; il y en a un autre qui me purge aussi, et ce dernier me purge mieux que l'autre, son collègue qui l'a précédé. On me purge, mais je dis toujours : « J'ai vu la Belle Hélène. »

Or d'après Ibn et plusieurs Arabiens, cette Hélène avec qui je ne fais pas l'amour jusqu'à nouvel ordre – le nouvel ordre arrive : « Fais l'amour avec la belle Hélène », et j'y obéis – est Sophia et c'est à ce moment-là que le vrai problème surgit. Quelle imagination s'accapare-t-elle de mon corps ? Est-ce une imagination conjointe ? Suis-je le mari de la Belle Hélène, autrement dit ? Ou ne le suis-je pas ? Si je le suis, je suis le conjoint de mon imagination. Et vice versa : mon imagination est ma conjointe. Si un policier arrive chez moi et dit : « La femme qui habite en face de chez vous, qui est-ce ? » Je peux évidemment lui dire : « C'est ma femme. » Je le dis et l'interrogatoire démarre. On se demande de quoi on peut parler au Purgatoire ; avec saint Pierre ou sa servante. Moi, je poserais plusieurs questions au sujet de Sophia, mais je n'irais pas jusqu'à proclamer : « C'est ma femme. » Alors n'importe qui, même la servante de saint Pierre, m'opposerait un démenti : « Mais vous ne savez pas qui elle est. Son identité vous échappe. Sophia, Sophia – c'est tout ce que vous savez d'elle. Il y a d'autres Sophia de par le monde. Dites-moi de quelle Sophia il s'agit en l'occurrence. Une chose est certaine : ce n'est pas votre femme. Vous en avez déjà une. Seriez-vous un musulman ? »

Il vaut mieux ne pas avoir de femme au Purgatoire ; ni sur la surface de la terre, d'ailleurs. N'oublions pas que nous devons nous purger même avant d'entrer au Purgatoire. Supposons que vous décidiez de vous protéger des feux et d'autres purgations qui vous attendent dans un au-delà plus ou moins humaniste. (Au Purgatoire on ne vous arrache pas les yeux ; pas que je sache.) Sur votre porte d'entrée vous pouvez coller une inscription : « Pas de purges. » Aiguillonnés par leur curiosité et leur sens des valeurs humaines, ils – Qui ? Tous les autres ? – vous bombardent des questions qui se rapportent aux purges en général : seule une personne sur dix mille vous demande s'il s'agit du Purgatoire et de sa

façon de nous purger l'esprit et le corps. Les autres pensent immédiatement à l'Union Soviétique, aux purges staliniennes. Pour vous, ce n'est qu'un signe semblable à la Croix : vous mettez une croix par terre et vous y ajoutez un cercle ou simplement une ligne ; et Satan bat la retraite. Mais votre inscription ne s'adresse pas à Satan : vous avez assez de croix dans votre bureau pour faire fuir un millier de diables de tous les âges, de tous les genres. Au moment où cette idée vous est venue à l'esprit, vous croyiez à la tendance que la plupart des humains manifestent quand ils décident de prendre l'initiative et purifier tout ce qui leur paraît impur. On a beau leur dire que les objets et les personnes sur qui ils jettent leur dévolu sont purs et simples, simples et purs. On leur répète cette formule dix fois, vingt fois – jusqu'à ce qu'ils daignent de répondre : « La pureté est sale. » Et si on leur pose la question : « D'où tenez-vous cette vérité ? » ils répondent : « Nous lisons les philosophes chinois. Pas vous ? » Si ces gens voient cette inscription, ils se disent : « une chose qui donne à réfléchir. » Si vous leur dites en tête à tête : « S'il vous plaît, ne me purgez pas aujourd'hui. Je sais que je pêche tous les jours, plusieurs fois par jour. Mais je me repens pendant une heure, tous les jours. Si vous trouvez que ce n'est pas assez, j'ajouterai encore une demi-heure à mon repentir quotidien. Je ferai tout ça moi-même. Je vous le promets, à condition que vous m'épargniez vos purges. » « Une fois de plus, vous avez rêvé de la Belle Hélène. Elle vous excite outre mesure. » « Puisque vous connaissez la Belle Hélène, vous devez comprendre que l'élan de mon imagination est dissociable du sujet. Je n'incorpore pas Hélène, ce qui constituerait un péché plutôt grave. » Mais rien ne peut les convaincre : leur éloquence ou leur purgation sont intarissables. En croyant qu'une langue n'a pas assez d'énergie pour battre en brèche votre obstination, ils prononcent quelques mots anglais : *self-abuse*, entre autres. L'inscription vous permet d'éviter cet inconvénient qui, entre parenthèse, atteint le but contraire : il enfonce de plus en plus l'image de la Belle Hélène dans votre conscience et aussi dans votre corps.

Donc, ces personnes voient l'inscription et se disent : « Ce ne sont pas les paroles en l'air. Toutes les paroles sont en l'air, nous le savons tous, mais le mot écrit s'apparente au logos, à un livre sacré, dicté par Dieu Lui-même. Une chose qui donne à réfléchir. Reculons et ne sautons plus. » Et puis ils se souviennent que vous n'êtes pas marié – cela pose de multiples problèmes, même dans le Purgatoire – et par conséquent vous êtes plus ou moins libre. Il faut respecter les lois physiques et du moment que vous le faites, que vous ne dédaignez pas la force gravitationnelle, votre vie n'est pas toujours en danger. Par contre, si vous êtes marié, il y a une chaîne conjugale qui vous lie à votre conjoint de façon à vous priver de plusieurs gestes, actions et mouvements. Un bon mari ne sort pas de chez lui sans

informer sa femme du but de sa sortie. À son retour, il doit décrire les péripéties auxquelles il a été confronté au cours de sa promenade, et nul mensonge ne doit s'insinuer dans son récit : tel est le devoir conjugal de tout mari qui se respecte. Et s'il se respecte, comme il se doit, il respecte sa femme, sinon nous ne parlons pas d'un mari exemplaire. Et votre femme peut vous adresser des questions auxquelles vous êtes tenu de répondre, une fois votre chapka rangée et votre manteau pendu. Ces questions sont souvent indiscrètes, mais vous devez faire preuve d'indulgence envers votre femme : ceci aussi fait partie de votre devoir sacré. Votre épouse peut même franchir certaines limites et renifler votre manteau, votre chemise, votre pantalon, vos sous-vêtements pour élucider certains points de votre récit. Et si les senteurs que vous dégagez ne correspondent pas à ces points, aux détails de votre vagabondage dans la neige, elle a le droit de vous gifler. On appelle cela « le purgatoire domestique ».

Si vous n'êtes pas marié, vous avez moins d'obligations – surtout dans le domaine financier ; comme c'est mon cas (je suis célibataire), j'oublie tout ce qui se rapporte aux lois conjugales. J'oublie aussi les règles qui poursuivent les hommes mariés à leur entrée dans l'enceinte du Purgatoire : cela ne me concerne pas. Saint Pierre leur pose un tas de questions intimes et ils ne peuvent esquiver les rigueurs de cet interrogatoire. La plupart de ces questions se réfèrent aux règles, à cet aspect délicat et épineux de la vie conjugale. Si mes souvenirs sont bons, le mari doit se comporter en fonction de ce que sa femme lui dit ou ne dit pas. (Nous restons toujours dans le domaine des règles.) Il se peut qu'elle lui dise : « Chéri, dans quelques jours je m'éloignerai de toi : noblesse oblige. Sois sage, ne découche pas, sinon les enfants suivront ton exemple. Dans une dizaine d'années. Les enfants suivent toujours les mauvais exemples. Les adultes aussi, d'ailleurs. Je me demande pourquoi si peu d'individus suivent les bons exemples. Serions-nous foncièrement, organiquement mauvais ? Notre code génétique ne prévoit-il pas la bonté, la vertu ? » Cette femme est exemplaire et, pour être à la hauteur des ses standards moraux, le mari est obligé de retenir sa femme : « C'est moi qui partirai. Tu te sentiras mieux à l'intérieur de nos pénates. » « Sois sage pendant ton voyage », dit la femme à la fin d'un long baiser. Si le mari ne dit rien, s'il n'est pas à la hauteur de sa tâche, du comportement que sa noblesse présumée lui dicte, il passera deux ans supplémentaires dans le feu du Purgatoire.

Il y a beaucoup d'autres règles qu'il faut observer pour ne pas brûler dans l'au-delà – ni éternellement ni temporairement –, mais comme je l'ai dit plus haut, cela ne me concerne pas personnellement. Il est vrai que l'on peut se consoler en lisant les tortures auxquelles les Égyptiens exposaient leurs morts. Parfois on a besoin d'une consolation superficielle, et la

description de ces tortures est plus profonde (sur le plan historique et spirituel) qu'un des films de la série *Alien*. Il y a des individus qui regardent ces films pour pousser plusieurs soupirs de soulagement : nous sommes à l'abri de ces horreurs, se disent ces spectateurs. À la vue d'une nouvelle victime, ils se mettent à applaudir et se félicitent de leur destin. Souvent ils encouragent les monstres, comme si ceux-ci pouvaient les entendre. Moi, je me console différemment : malgré sa cruauté inimaginable (je pense au Purgatoire ou à un des volets d'*Alien*) – nulle imagination n'est capable de l'imaginer dans toutes sa grandeur – il existe quelques consolations par ci, par là, et il faut en tirer avantage pour ne pas mourir d'une crise cardiaque ou d'une crise d'apoplexie.

Saint Augustin – nous connaissons tous sa cruauté, son intolérance – divise les chrétiens en quatre catégories. Le groupe qui mérite une définition plutôt indulgente – pas tout à fait méchant – subit une destinée vague, pas trop fatale. « Damnation plutôt tolérable », écrit saint Augustin. Si l'on vous enfonce les aiguilles sous les ongles (dix ongles, dix aiguilles) vous vous enrouez à force de crier ; au bout de dix minutes (logique, n'est-ce pas ?) vous ne criez plus. Et les bourreaux se disent que ce n'est pas la peine de vous enfonce dix aiguilles dans les orteils : vous ne sentez plus rien. Et même si le pape décidait de vous absoudre, vous ne sentiriez pas son absolution. « Pendant que la bouche accuse, le cœur absout », dit le poète. Supposons que le pape ne vous accuse pas du tout : même sa bouche prononce son pardon et celui de toute la christianité. Vous n'entendez pas leur pardon, ce qui ne veut pas dire que vous n'êtes pas pardonné. Encore une consolation. Et la damnation encore plus tolérable ? On vous enfonce trois aiguilles, au lieu de dix. Et votre bourreau vous dit : « Tu dois me remercier. Tu vois à quel point je suis clément. » Et vous remerciez votre bourreau, ainsi que saint Augustin. Et votre bourreau de vous rappeler les anciens Égyptiens, leurs tribulations, leurs enfers. Le feu y figure aussi, cela va de soi. À côté de nombreuses flammes, on y rencontre la perte des organes des sens. On détruit votre unité, votre identité. Vous ressemblez aux divinités hindoues, à Bouddha lui-même. Encore une consolation. Malgré le poids de toutes ces têtes, de tous ses bras, vous devez escalader une montagne aux pentes escarpées. Et il ne s'agit pas du Mont Purgatoire : pas de Paradis au bout.

Mais il n'y a pas de mal à ça, disent certains. Vous perdez votre identité. Vous y tenez tant que ça ? Seriez-vous si parfait ? Notre Soliman le Magnifique ? Le changement est la clé de l'amusement, comme tous les coureurs de jupons le savent. N'importe quel coureur, n'importe quel jupon et pantalon le savent. L'âme change d'identités comme de gants : c'est pour cela qu'elle compare les corps où elle séjourne après ces voyages interstellaires. Elle

dit : « J'ai froid, j'ai chaud, je suis troué, je suis sale, il faut que votre assistant remplace ce corps pourri. » C'est ainsi que l'âme parle aux archanges et même à Dieu. D'après ce texte copte, une âme n'est pas toujours lasse du corps qui l'accueille, malgré la monotonie des relations platoniques. Comme l'âme n'est pas charnelle, elle ne peut faire l'amour avec le corps, sauf si nous nous donnons la peine de nous éloigner du monde charnel pour trouver l'amour érotique qu'une âme est capable de porter au corps, quel que soit sa beauté ou sa laideur. Quand les scientifiques étudient les concordances et les coïncidences, ils s'étonnent souvent de l'écart entre la beauté d'un corps et la laideur de l'âme qu'il écoute au cours de ses voyages. Et vice versa. Mais il y a aussi des bonnes surprises dans le domaine des concordances : les savants regardent les couples, sourient et disent à haute voix : « Ils sont fait l'un pour l'autre. »

Autrement dit, ce n'est pas le plus grand malheur que nous puissions subir dans tous les mondes que nous traversons, où nous mourons pour renaître Dieu sait où (et Dieu ne sait pas toujours où nous renaîtrons ou resouffrirons pour remourir), mais si nous sommes optimistes, nous nous attendons à une bonne surprise car il ne faut surtout pas exclure cette catégorie de notre existence sans laquelle elle (notre existence) serait plutôt tronquée, pour ne pas dire misérable. Nous changeons d'identité, de sorte que notre nom n'est plus Paul, et si nous sommes une jeune femme à propos de laquelle Schubert a composé son lied, nous ne nous appelons plus Marguerite. (Il y a encore plusieurs femmes mortes dans les lieder de Schubert. Dans n'importe quels lieder.) Nous nous arrêtons quelques instants – cela ne nous fait pas toujours du bien de courir à droite et à gauche – et nous répétons à haute voix : « Paul, Paul, Paul, Paul, Nathalie, Nathalie, Nathalie, Nathalie » – histoire de nous habituer à notre nouveau nom. Et puis nous reprenons notre promenade, comme si de rien n'était. Et si quelqu'un se présente à nous et nous tend la main, nous disons : « Paul », ou « Marguerite ». Ou bien nous changeons de corps, tout en gardant nos autres attributs, tels que l'âme et le mauvais caractère. Si nous adoptons cette version, cette métamorphose purement humaine (pas de nuances kafkaïennes, pour une fois), nous saluons comme d'habitude nos amis qui ne nous reconnaissent pas. « Comment ça ? Je suis Paul. C'est moi qui t'ai giflé la semaine dernière. » « Je me rappelle la gifle, dit Pierre, mais c'était un autre Paul qui m'a giflé. » « C'était moi, moi, le même Paul », répondons-nous. Une fois sur deux, la réponse de notre interlocuteur se limite à une gifle.

Le nouveau corps peut nous offrir des amusements auxquels nous n'avions même pas pensé ; ou nous en avons vu quelques-uns à la télévision. Les images nous plaisaient, mais nous nous disions que ce passe-temps nous était inaccessible, étant donné la faiblesse de nos

muscles et l'aspect cacochyme de notre corps. À la vue d'Onassis, nous poussions quelques soupirs et nous confions à notre voisin de table : « Même s'il m'invitait sur son yacht, je ne serais pas en mesure d'accepter l'invitation : je n'ai pas le pied marin. » « Mais son yacht est si grand qu'elle écrase tous les roulis, toutes les vagues, nouvelles, anciennes. » À présent vous pouvez accepter n'importe quelle invitation. Certes, Onassis n'est plus là. Heureusement que l'humanité n'est pas à court de milliardaires.

Il ne faut pas non plus négliger les plaisirs du sexe, et dans ce domaine votre nouveau corps bat tous les records. Vous ne connaissez pas les résultats du récent championnat du monde, mais vous vous souvenez (vaguement) de vos propres exploits, comme vous les appeliez. Ils pâlisent tous à côté de ce que vous êtes capable de faire aujourd'hui, demain et après-demain. Vous n'en croyez ni vos yeux, ni vos muscles. Vous ne croyez plus à rien, sauf en Dieu, naturellement. Vous croyez de plus en plus en Dieu. Après de tels miracles, aucun doute n'est possible : Dieu existe et Il protège l'humanité. Quotidiennement, Il offre des cadeaux à la race humaine qui ne sait pas toujours en profiter au maximum. Mais une fois de plus, au mauvais moment, au moment de l'euphorie presque totale, on se souvient qu'un virus ravage les corps et les âmes, et aucune âme extra-terrestre ne peut se décider d'atterrir sur une planète dont les habitants portent des masques et n'ont pas le droit de sortir de leur maison pour ne pas contaminer les récoltes, les vignes. L'espace d'un instant, ces voyageurs potentiels oublient les pesticides – grâce à l'interview de Jean-Michel Cohen, publié dans *Le Figaro*. Il nous dit (à nous et aux anges) que les pesticides ou plutôt le sujet dont ils traitent n'est plus à la mode, mais les médias ne nous laissent pas tranquilles, d'après ce savant de renom. Il y a quelques années, les alarmistes « appuyaient leurs démonstrations apocalyptiques par des tests réalisés sur du pain de mie, des céréales du petit déjeuner et des fèves. Ces produits contenaient des résidus de glyphosate. Les gens ont eu peur. Ensuite, il y a eu une deuxième étude sur des tests d'urine d'un certain nombre de personnes. 80% d'entre elles contenaient des résidus de pesticides. » Le savant s'étonne qu'il n'y en ait pas eu 100%, car les pesticides sont partout. Si un certain nombre d'anges s'arrêtaient à ce point-là, la terre serait dépeuplée : nous ne pouvons pas vivre sans nos anges gardiens. Mais les anges, eux aussi, doivent manger, et sans pesticides notre nourriture aurait déjà disparu des magasins d'alimentation ; et de nos tables. Les pesticides et leur élan vital permettent aux agriculteurs de ne pas perdre leur récolte et d'abaisser le coût de l'alimentation. Par conséquent, chacun (les anges y compris) se nourrit à volonté.

Plus je vis, plus je m'approche de mon prochain anniversaire et plus je pense aux morts, à n'importe quels morts. Autrefois, je pensais à Dante, Shakespeare, Platon, Héraclite,

Pythagore et leurs pairs. À présent j'écoute les chiffres, les nombres, les diagnostics. On me dit : « L'homme à qui vous aviez l'habitude de dire 'bonjour' au cours de vos promenades est mort. » « Ah bon ? Quel âge avait-il ? » « Soixante-deux ans. » « De quoi souffrait-il ? » « D'un cancer du poumon. » Je n'ai pas connu cet homme suffisamment pour l'accompagner au cimetière et pleurer sur sa tombe. Je me dis simplement que j'ai déjà vécu plus longtemps que lui. Je me dis aussi que je ne fume pas. Le dernier médecin que j'ai vu dans « mon » hôpital, m'a dit : « Vos poumons sont hors d'atteinte. Après tout, vous n'avez jamais fumé. » Je pense que Gilels et Chostakovitch sont morts à l'âge de soixante-dix ans. Si ma vie s'était arrêtée à cet âge-là, j'aurais été bien malheureux ; dans l'au-delà. J'aurais passé des journées entières à me lamenter, à regretter le temps perdu. « J'aurais pu écrire une centaine d'essais et enregistrer *Hammerklavier*. » Bref, ma vie aurait été tronquée. Il ne me reste qu'à remercier toutes les forces (mon ange gardien compris) de m'avoir prolongé cette expérience au-delà d'une limite injuste, quoique logique, étant donné que je suis né dans un pays où l'espérance de vie ne dépasse pas soixante ans.

Je pense aux maladies, aux âges ; à l'âge d'or, par exemple. Je pense aussi à l'au-delà : plus je vis, plus ma façon de penser devient logique et naturelle, presque bio. Il se peut qu'une des mes vies antérieures se soit déroulée dans l'ancienne Égypte. Alors, l'intérêt que je porte à l'au-delà égyptien et aux supplices mis en scène dans ces contrées lointaines et peu hospitalières s'inscrit dans la logique de ma mentalité actuelle. Supposons que ma perte d'identité concerne à la fois mon corps et mon âme. Dans ce cas, je serai complètement perdu, dans tous les sens du terme, dans toutes les naissances. J'erre à travers les plaines, je saute par-dessus des cratères, et ma vie dépend du premier dinosaure dont la silhouette cauchemardesque risque d'apparaître à l'horizon ou même au coin de la rue que je longe dans l'espoir de trouver quelque chose de reconnaissable. Ce n'est qu'un rêve, ce n'est qu'un rêve, d'après Offenbach. On ne badine pourtant pas avec des rêves. Tertullien les situe entre le sommeil et la mort. Il appelle les rêves (*somnia*) les activités du sommeil (*negotia somni*), et le mot « actif » nous place directement au centre de l'action. Quelle action ? L'apparition du dinosaure, par exemple. Heureusement que cela marche dans les deux sens. Si nous voulons voir le dinosaure de plus près, nous le laissons s'approcher de nous ; il y a un mur de verre qui nous sépare, et ce mur est archi-solide, archi-épais : il est en mesure d'arrêter les ondes produites par une explosion nucléaire. Nous attendons, le dinosaure approche et à la surprise générale, nous constatons que le dinosaure est plus énergique, plus intense que n'importe quelle bombe atomique ou à hydrogène. Alors, nous recourons au droit du veto, nous levons la main et disons : « Arrête, ce n'est qu'un rêve. Aurais-tu perdu la raison ? »

Je crois que mon ange gardien appartient à cette catégorie de créatures : c'est une création de mes rêves. Après la mort de ma mère, j'ai toujours rêvé d'un protecteur, et en vertu de son activité, ce rêve récurrent a donné naissance à cet ange qui m'a déjà sauvé la vie en détectant mon odeur, l'odeur de ma peau, de mon être. Mon séjour dans l'au-delà est aussi un rêve qui représente le revers de la médaille : c'est un vrai cauchemar. C'est cauchemardesque à tel point que je suis presque sûr de la victoire finale d'un quelconque dinosaure. À part les dinosaures, on y rencontre (dans l'au-delà égyptien ou plutôt dans un cauchemar) des puits de feu, des abîmes de ténèbres, des couteaux meurtriers, des sabres russes ou caucasiens, des courants d'eau bouillante, des exhalaisons fétides, (l'haleine de mon ancien contrôleur des impôts), des serpents ardents (mes voisins), d'affreux monstres et des créatures à têtes d'animaux, des êtres cruels et assassins de différents aspects. L'inspiration de E. A. Budge (l'auteur de cette liste) a l'air de se dégonfler vers la fin, comme si nos cauchemars ne pouvaient aller plus loin encore. Une créature à tête d'animal ne m'effraie pas du tout. Les dinosaures sont morts depuis une belle lurette, et nous avons affaire à une variété de chatons. Et il n'y a rien de plus beau, tendre et touchant qu'un chaton, même s'il se déguise en lion. Quant aux serpents ardents, mes voisins sont bien plus repoussants ; sans être ardents, pour autant.

On pense à l'instant où l'on vit et que l'on arpente : il vaut mieux représenter cet instant de tous les côtés pour le rendre volumineux, presque éternel. C'est ainsi que vivent les sages et tout le monde le dit, malgré les contradictions qui se tapissent sous un meuble ou simplement derrière une porte. La porte s'ouvre et les contradictions ne tardent pas à apparaître, à resplendir à la lumière du jour. Vous vivez dans l'instant qui s'étire pour vous faire plaisir, mais en même temps vous faites un projet ou plutôt vous avez déjà conçu un projet important ; et ce projet résume votre vie. Ce projet n'est pas toujours à la hauteur d'une symphonie de Mahler, mais c'est tout de même une ligne droite qui mène vers un but glorieux. La solution la plus facile concerne les enfants dont les épaules supportent un poids considérable, étant donné que ce poids doit racheter et rattraper tous les ratages des parents et des grands-parents. Le message est clair : nous attendons de vous une grande revanche. Et vous porterez nos gènes (ou plutôt notre gêne) à une époque lointaine que l'on ne voit pas d'ici. Si quelqu'un la voit, le projet est raté. Et si l'on nous dit que la terre ne tiendra pas le coup aussi longtemps (n'ira pas aussi loin), nous dirons : « Tant pis pour la terre. Nous déménagerons sur une exoplanète. On y trouve de l'eau, vous savez. Sur ces exoplanètes. » « Ce n'est pas parce qu'on a trouvé de l'eau dans l'atmosphère d'une exoplanète, objecte Michel Mayor, que celle-ci abrite forcément de la vie. » « Alors, nous nous installerons sur

Mars. Il est vrai que Mars est unique : il n'y a pas beaucoup de planètes comme elle. Il n'y en a peut-être pas du tout. Peu importe : une planète saura soutenir notre projet, physiquement et moralement. Selon Philippe Lognonné, Mars occupe une place à part, parce que c'est la seule planète où l'homme, en tant qu'espèce pensante, arrive à se projeter dans un possible habitat. Elle possède des nuages et une fine atmosphère (irrespirable). »

Oublions tout cela ; c'est ce qu'on dit quand on ne sait pas quoi dire. L'oubli est un des meilleurs remèdes dont la science dispose aujourd'hui, sauf que l'oubli n'est pas toujours accessible à notre mémoire. Tantôt elle oublie presque tout, tantôt elle se souvient de choses qu'on aimerait oublier à tout prix. Une douleur nous ronge littéralement un genou : il n'en reste pas grand-chose, et ce qu'il en reste, on peut le voir dans *Alien 3* (ou 2) qui est rempli de membres rongés jusqu'aux os. Quand on vous montre une chose pareille (et il ne s'agit pas d'un rêve, contrairement à ce que pense Tertullien), vous imaginez une sorte de chien de Baskerville (ou Basque en ville) qui grignote cette chose trois heures par jour. Il est vrai que chaque film est un rêve, surtout s'il nous montre un paysage ou une maison désirable ; ou un homme et une femme archi-sexy. Mais laissons tout cela de côté (une autre forme d'oubli). Nous parlons de l'amour ou plutôt de l'oubli qui ne fonctionne pas toujours ; pas à cent pour cent, en tout cas. Revenons à notre genou qui nous fait atrocement mal. Nous donnerions n'importe quoi pour ne pas revenir là-dessus ; hélas, nous y revenons sans cesse, comme si la douleur que nous éprouvons valait le voyage, comme si le guide bleu en parlait en ces termes : « Ne ratez surtout pas cette douleur. Elle est remarquable à plus d'un titre. Elle vaut le détour. » Le guide décrit cette douleur par le menu, de sorte que vous ne voyez pas la nécessité de continuer votre voyage : tout est dit, tout est ressenti. Dans la vie courante cela se passe souvent de cette façon, parce que notre capacité à oublier nous fait défaut aux moments critiques. En tant que pianiste, j'apprécie cette incapacité à oublier, ce qui serait très utile sur scène, pas dans un hôpital, mais c'est sur la scène que l'on baisse les bras et regarde le clavier, comme si un regard, un simple regard pouvait terminer l'exécution de la sérénade oubliée avec le brio requis. Dans une telle situation, Alfred Cortot avait l'habitude de se tourner vers le public pour s'excuser d'une voix (qui était) aussi forte qu'un fortissimo dans une œuvre de Liszt. Il tenait absolument à ce que l'on entende chaque syllabe de son discours : il ne faut pas tout rater au cours d'une soirée. (Un pianiste génial, entre parenthèses.)

Freud appelle cela « l'instinct de la mort » : on revient toujours vers la mort, même si l'on ne ressuscite pas. Il y a des néophytes et des ignares qui affirment que pour pouvoir mourir encore une fois, il faut ressusciter. Ils ne comprennent donc pas que l'on n'a pas

besoin de vivre pour mourir. Il est vrai que les extrémistes disent : « Nous sommes toujours morts, quoi qu'il nous arrive. » Les exagérations nous font du bien, de temps à autre, mais il ne faut pas en abuser : les abus font mal, à la longue. Ce que je raconte s'appelle « l'instinct de la douleur » ; à la différence de la mort, on n'oublie pas la douleur. Autrement dit, il est difficile de jouir de la vie, si l'on est perclus d'une dizaine de rhumatismes. On n'arrive ni à marcher ni à rester au lit ni à boire, sans parler des sandwiches. On sait qu'il faut regarder celui ou celle qui vous adresse la parole. Et si votre cou néglige obstinément votre politesse et ses commandes impératives ? Sans parler du corps, naturellement : il ne bouge plus depuis longtemps, pour ne pas dire depuis toujours. En tout cas, on a cette impression.

Une douleur persistante et lancinante nous fait croire à l'éternité, disait un disciple de Freud. D'après cette remarque, on comprend (Cette remarque nous fait comprendre) que l'instinct de la mort est une règle qui tolère des exceptions : il ne faut pas confondre l'instinct de la mort avec la mort elle-même. Il y en va de même pour l'amour. Dans quel sens ? Il nous fait penser à l'éternité et à la béatitude, mais nous ne devons pas céder à la tentation et confondre toutes ces notions qui sont séparées les unes des autres. La béatitude n'est pas identique à l'amour car pendant le processus que l'on appelle « amour » la douleur est au rendez-vous, et la chaleur qui se répand dans la poitrine décroît, dépérit, et la douleur la remplace. Il est vrai que la chaleur n'est pas tout à fait dissociée de la douleur : je me souviens toujours de la fièvre qui me harcelait pendant la première semaine de ma vie hospitalière. Bref, l'amour n'est pas seul ; il n'est pas séparé d'autres phénomènes qui empoisonnent littéralement son existence. C'est pour cela que l'on ne dit pas : « Dans ma poitrine il y a une grande quantité d'amour. S'il vous plaît, faites attention quand vous vous en approchez. Ne touchez ni ma poitrine ni mon dos : une partie de mon amour loge dans mon dos, tout le long des vertèbres. » Si vous continuez votre discours – sur votre lancée, comme d'habitude – quelqu'un est capable de vous interrompre pour demander si vous avez aussi une certaine quantité d'amour dans les orteils. Et sans attendre votre réponse, cette personne met ses pieds sur vos orteils et commence à sauter en vous regardant droit dans les yeux. Et vous dites à cette personne : « Je pensais aussi à toi, à ta personne, tu sais. L'amour est un sentiment universel. Si on ne le partage pas avec l'humanité entière, on ne l'éprouve pas. On est le plus minable des hommes. Tu m'as fait mal. »

Comme j'ai dit tout à l'heure, l'amour n'est pas seul : pas de « seuleté suis », pour une fois. L'amour saute aux yeux, de sorte que vous le voyez de loin. Vous vous promenez (c'est dans les parcs que l'on rencontre un grand nombre d'amoureux) et tout à coup, quelqu'un vous saute aux yeux. Vous vous frottez les yeux et voyez un homme qui a l'air absent ; il y a

quelque chose de vague dans son comportement et même dans la main qu'il vous tend pour une raison inconnue : vous ne vous êtes jamais rencontrés. Mais il se sent uni à l'humanité entière en vertu de l'universalité du sentiment dont nous parlons. Tout est vague et luisant ; il irradie la lumière, et vous vous dites que cette lumière est originaire de la planète qui s'appelle « l'amour ». Vous vous comportez en gentleman, et la délicatesse que vous démontrez à son égard ne connaît pas de bornes. Mais vous n'êtes pas seul, vous non plus. Il y a des gens qui se moquent de tout ce qu'ils voient, et l'amour attire leur dérision comme un aimant ; comme un amant, en l'occurrence. Ils regardent le quidam et se mettent à sourire – pour commencer, pour démarrer leur rituel. Et puis ils échangent quelques remarques du genre : « As-tu vu ce type ? Un amoureux, hein ? Il n'est pas malheureux, à ce qu'il me semble. Veux-tu que le rendre malheureux ? Rien de plus facile. Eh toi ! » L'amoureux n'entend ni « eh » ni « toi » : il est toujours dans les nuages ou plutôt dans le corps de sa bien-aimée ; ou à côté de son corps, serré contre son corps. Son interlocuteur répète « eh toi » plusieurs fois. Au bout de quelques interpellations il change de tactique ; il se dit que « eh » est bien suffisant. Alors, il crie : « Eh, eh, eh, eh, eh, eh ! » L'amoureux ne bouge pas. Alors, le quidam s'approche de lui et lui assène un coup sur une épaule. Vous regardez cette scène avec flegme, mais à la longue vous vous posez quelques questions. Vous vous demandez pourquoi l'amoureux ne veut pas partager l'universalité de son amour avec le quidam qui lui tape sur l'épaule. Seriez-vous plus digne de ses confidences ? L'espace de quelques instants, le sentiment de fierté envahit votre poitrine où il y a assez de place pour toutes sortes de sentiments condamnés par l'Église ; l'orgueil, par exemple. Vous n'êtes pas amoureux et la place que l'amour occupe d'habitude est libre. L'orgueil en profite et s'y installe – « pour t'empêcher d'aller directement au Paradis », comme dit le prêtre que vous consultez de temps à autre.

Entre-temps le jeu s'engage. Un groupe de malotrus fait quelques pas vers l'amoureux et se met à lui parler de sa bien-aimée. « Tu sais qu'elle couche avec tout le monde ? Avec moi, par exemple. Regarde mes muscles. Pas mal, hein ? Et toi, tes muscles ? Montre-nous tes muscles. Il n'y a pas de quoi être fier. Il n'y a pas de quoi être orgueilleux non plus. Elle couche avec toi ? C'est vrai ? Tu en es capable ? Tu arrive à faire l'amour ? Montre-nous ton pénis. Déshabille-toi. Entre autres, on aimerait voir tes cuisses. Et tes fesses, tant qu'à faire. Elle aime tes fesses ? Elle n'est pas difficile. Personne à part elle ne peut aimer tes fesses. Ni tes cuisses, d'ailleurs. Je ne suis pas sûr qu'elle t'aime. Qu'en pensez-vous, les potes ? » Et les potes répondent comme un seul homme (pas comme une seule femme, pour une fois) : « On pense que c'est hors de question. La question ne se pose même pas. » Je me demande si

le tour des pierres est déjà venu. D'habitude, au bout d'une demi-heure de moqueries, on se met à ramasser des pierres. Il y a des malotrus qui portent toujours un sac rempli de pierres de diverses tailles – pour ne pas perdre de temps sur place, car le temps est précieux. Cette fois, on ne dit pas que le temps est de l'argent, que le contenu du temps est l'argent, rien d'autre. On dit (on le pense, en tout cas) que le temps est la douleur – physique et psychologique. Personne ne se demande pourquoi les voyous commencent par la partie psychologique : si l'on commençait par les pierres, à la fin du rituel il n'y aurait plus rien. Plus rien : pas d'oreilles pour entendre, pas de cœur pour se sentir blessé, pas de cerveau pour comprendre quoi que ce soit. On commence donc par les insultes et les humiliations que l'on classe sous la rubrique : Moquerie. Au cours du rite, les insultes peuvent grandir tant qu'elles veulent : pour une raison inconnue, les malotrus disent : « Les insultes ne tuent pas. » « Et le ridicule ? dit un passant versé dans la psychologie. Ne classez-vous pas le ridicule sous la rubrique : Insultes ? » Du coup, les houligans mettent fin au jeu de pierres (pour eux ce n'est qu'un jeu) et abordent le stade suivant. On l'appelle tantôt « insultes », tantôt « moquerie ». Dans la deuxième partie de ce stade, on passe à l'action. On peut rétorquer que l'action bat son plein depuis pas mal de temps, mais les rustres ont déjà préparé la réponse : « La vraie action concerne la femme. Et nous allons chercher la femme, comme on dit. » Ils questionnent la victime qui, bien à contrecœur, donne à ces goujats l'adresse de sa bien-aimée. Si elle habite loin, il appelle le taxi et paie le chauffeur. On amène la jeune femme – ou une femme d'âge moyen – et le cirque recommence de plus belle, comme on dit et comme on fait, tout en répétant : « Action, action. »

Tout d'abord on lance des pierres, en créant ou provoquant une douleur lancinante. Mais il y a des exceptions à cette règle. Si la femme en question est aussi belle que la Belle Hélène, les violeurs se disent : « Ne gâchons pas le futur plaisir. À quoi bon porter atteinte à la beauté ? Portons plutôt atteinte à la virginité ou, en mettant les choses au pire, à la pureté des mœurs. » Ils déshabillent la victime, arrachent quelques feuilles d'un arbre le plus proche pour couvrir sa nudité et se mettent au travail. Ils travaillent comme Stakhanov, et c'est pour cela qu'on les appelle assez souvent « les stakhanovistes ». Et si un policier intervient, les héritiers de Stakhanov lui disent que la vocation de l'amour est de propager et de se propager, et si l'on honore ses rites dans l'intimité, confiné chez soi, l'humanité ne sera ni sauvée ni même ennoblie. Et si un des malotrus travaille mal ou pas assez longtemps, on lance des pierres dans sa direction, ce qui prouve que ces individus-là sont objectifs, équitables : ils mettent tout le monde sur un pied d'égalité. (Le policier converti participe avec enthousiasme à l'application de cette loi éthique.) C'est le moment de citer une des

Apocalypses dont la littérature ecclésiastique est émaillée. Il est vrai que seul l'époux ou le compagnon est en mesure de le faire : on vient de l'attacher à l'arbre le plus proche, privé de quelques feuilles au cours de l'opération, et il ne doit pas se concentrer sur le striptease offert par sa compagne ou son épouse : il connaît son corps par cœur. Il peut le visualiser, le réciter, le dessiner, le peindre en noir et blanc et en couleurs. Il se consacre donc à la récitation de l'Apocalypse d'Esdras. « Il vaudrait mieux que l'homme n'ait pas été engendré, il vaudrait mieux qu'il ne soit pas en vie. Les animaux, privés de raison, ont un sort meilleur que l'homme, parce qu'ils ne subissent pas de châtement. » « Et les chatons qu'on noie ? » objecte un des malotrus. « Ce n'est pas un châtement, répond une des victimes. C'est un supplice infligé par un malotru. » « À qui penses-tu en prononçant le mot 'malotru' ? » demande un des malotrus. Et il gifle celui qui offense tous les malotrus de la terre. Puis il enlève sa ceinture et flagelle son offenseur jusqu'à ce que son copain ne l'invite à prendre sa place au-dessus du corps de la femme torturée, mais pas encore libérée ; loin de là. Par parenthèse, au lieu de jouer aux cartes, nous ferions mieux de consulter les modèles cosmologiques. Même un modèle standard nous montre et démontre qu'aux premiers instants, « Dieu créa autant de matière que d'antimatière. Elles auraient dû s'annihiler presque entièrement ». Alors, on se demande pourquoi toute cette matière gravite autour de nous, en nous. Elle ne devrait pas être là, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Notre présence, paraît-il, est un défi à la physique ; mais pas à Dieu qui ne connaît pas les défis.

« Mais nous, tu nous as façonnés pour nous livrer au jugement. » « Tu te trompes, dit un autre malotru. Dieu t'a façonné pour que je puisse me moquer de toi et te casser la figure. » Et le malotru casse la figure de l'érudit qui connaît par cœur plusieurs Apocalypses. Au cas où. Et l'érudit de continuer la récitation : ce qui lui reste de la figure est bien suffisant pour cet exercice spirituel, comme aurait dit Ignace de Loyola. Il se rend compte qu'il ne sortira pas vivant de cette aventure : un des goujats vient de sortir un long couteau de sa sacoche. Il s'adresse au goujat, en désespoir de cause : « Je vois que tu me tueras. Mais je te demande d'épargner mon âme immortelle. » « Elle n'est pas immortelle », dit le goujat. « Si tu l'épargnes, elle sera immortelle. » « Même si elle est immortelle, je l'emporterai. » « ~~Par~~ Comment pourrais-tu l'extraire ? » « Je la tirerai par ta bouche. » « J'ai récité beaucoup de textes sacrés. Ce n'est pas par là qu'elle sortira. » « Je l'emporterai par tes narines. » « Mes narines ont respiré la beauté de ma bien-aimée. » « Je l'emporterai par tes yeux. » « Mes yeux ont vu les cuisses de ma bien-aimée. » « Et alors ? » lance le malotru.

On se dit que les horreurs de ce genre n'appartiennent qu'à la nature de la terre. Pourquoi ? « Parce que Dieu décida de la punir », dit Maximilian dans son Apocalypse. La

terre, en quoi a-t-elle péché ? se demande-t-on. Et Dieu répond à l'humanité : « Après avoir entendu ma terrible menace, l'adversaire se cachera. Voilà pourquoi je ferai fondre la terre et, avec elle, le révolté de la race des hommes. » « Quel révolté ? De quoi, de qui parles-Tu ? » Et comme Dieu n'a pas envie de répondre aux questions impertinentes, les commentateurs s'y mettent avec plaisir et zèle. Pour commencer, ils disent que l'adversaire dont Dieu nous rebat les oreilles depuis la naissance d'Adam (et d'Ève) est bien connu. Ce n'est pas Poutine, contrairement à ce que la plupart d'observateurs pensent et écrivent dans les journaux. Ce ne sont pas les Chinois et les Nord-Coréens. C'est Satan en personne. Certes, on peut toujours dire que Poutine est cette personne, Satan en personne, mais Satan existe bel et bien, et l'on devrait prendre cette existence en considération. Et le révolté ? Ce n'est pas Poutine. Ce ne sont pas les Russes, malgré la révolution d'Octobre. D'habitude on craint les mots, surtout si c'est un grand journal qui les emploie pour décrire une situation sans issue (d'après les journalistes). On lit par exemple : « La tragédie expose les manquements du régime autoritaire qui a camouflé l'épidémie au nom de la censure. » Il s'agit de la Chine, de l'épidémie qui s'appelle coronavirus. Au fait on pourrait appeler ce phénomène « coronavirusépidémie », mais tout le monde sait de quoi il s'agit, et tout le monde panique et dit à ses amis : « Sauve qui peut. » Et l'on ajoute que personne ne peut se sauver car cette pandémie est très tenace et ne lâche personne avant que cette personne (quelle personne ?) ne soit morte. La pandémie n'exige pourtant pas que la personne en question soit enterrée : la mort lui suffit amplement. « Cette épidémie n'a pas de temps pour les enterrements », écrivent les journalistes. « Le bilan ne cesse de s'alourdir chaque jour, pour atteindre plus de 630 morts. » Et on nous laisse entendre que les autorités chinoises « font suivre à l'épidémie une cure d'amaigrissement » – une figure de style fort appréciée dans le monde journalistique : le bilan est 36 fois plus lourd. Cela fait combien ? 630 multipliés par 36 ?

Il y a encore quelques jours, un prêtre m'a dit : « Heureusement que Dieu nous donne des malades au compte-gouttes. » Et puis les gouttes se sont mises à tomber, comme pour nous faire savoir que nous n'avons pas pris de douche depuis quelques mois, à l'instar des souverains d'autrefois. « Pour qui vous prenez-vous ? disaient les gouttes. Pour le roi de France ? » Je ramasse un journal qui traîne dans un magasin pour tenir les clients au courant de leur mort prochaine, et je lis : « Le monde se barricade. » Et moi, je ne me suis pas encore barricadé ; et pourtant j'ai suffisamment de chaises, de fauteuils, de commodes pour résister à n'importe quelle attaque terroriste, sauf à celle de ce virus que certains qualifient de pire gangster du siècle naissant. (Notre siècle a tout de même vingt ans, si mes calculs sont bons.)

En tout cas, mon jardinier a dit il y a trois jours : « C'est la troisième guerre mondiale. » « Madrid est une ville fantôme », dit le journal, et je viens de recevoir un appel téléphonique d'un homme qui pense qu'il plaisante tout le temps – pour ne pas mourir d'ennui, comme il dit. Pour ne pas mourir du coronavirus – que mon correcteur d'orthographe connaît, quelle horreur ! – il continue à faire de mauvaises plaisanteries. Il dit : « Si tu vois un fantôme, ne te pose pas de question sur son identité : c'est Madrid. Profites-en ! Rend visite au Prado. » « Le Prado est fermé », lui dis-je. Le Louvre, la Tour Eiffel et le Château de Versailles sont fermés, eux aussi. Je me demande s'il s'agit de fantômes ou non. Et les restaurants ? Je vois une photo où l'on discerne quelques êtres humains, ce qui paraît incroyable, étant donné l'ampleur de la décimation, comme disaient les Romains que chantaient Virgile et Fellini, entre autres. Ces individus sont attablés dans un restaurant et la légende donne les précisions dont nous avons besoin : « Les Belges qui pensaient aller au restaurant en France devront changer leurs plans. » À première vue, un repas dans un restaurant français ne devrait pas être la tête de liste des touristes Belges, surtout si l'on prend en considération la fermeture du Louvre et du Château de Versailles. Je continue à me poser des questions à propos des gens attablés sur la photo. Ce restaurant est-il fermé ou non ? Ces gens seraient-ils les membres du personnel ? Non, à en juger d'après leurs vêtements. Comment s'habille-t-on pour faire un repas dans un restaurant fermé ? Il paraît (encore un fantôme) qu'une personne de plus est décédée à la suite de « l'attrape du virus », comme dit le mauvais plaisantin dont j'ai *esquissé* un portrait, me semble-t-il. (Dans le monde des fantômes on ne *peint* pas.) Le journal renchérit sur cette information en disant que cette personne âgée de quatre-vingt-ans « a été rattrapée par cinq personnes, ni plus ni moins, parmi lesquelles on trouve un(e) centenaire. » C'est plutôt rassurant. Je me dis que, si les médecins (et les journalistes) mettent dans le même sac les centenaires et les individus d'âge moyen – tout le monde, quoi – je peux me permettre d'attendre encore trente-trois ans pour attraper le virus.

Nous faisons attention aux mots que nous lisons dans un journal ; même si ces mots sont imprimés dans une feuille de choux. Que dire alors des mots sacrés ? ceux que nous lisons dans la Bible ou dans les évangiles apocryphes ? Le révolté. Les yeux isolent ce mot du contexte et nous nous mettons à réfléchir, la tête posée sur les deux poings. « Hier, j'ai remis en question le choix que Dieu a fait au moment de la Création ; quelques instants avant cet événement crucial qui continue à secouer le monde. Serais-je ce révolté ? » Voilà ce que nous nous disons dans l'intimité de notre chambre, dans notre lit, à mi-chemin entre le sommeil et la veille. Il y a des doigts dans les livres sacrés ; ils sont parsemés tout au long de ces livres, et l'on est même tenté de les voir partout, tout autour de ceux qui désobéissent à la

loi, aux lois et à Dieu Lui-même. Un doigt pointe vers vous et on a l'impression d'entendre sa voix rauque : « C'est toi, le révolté dont parle le livre. » Moi, je me suis senti coupable à plusieurs reprises, et ces reprises se multiplient à mesure que je continue à vivre, au lieu de profiter du calme de la tombe, de la vraie tombe : le tombeau de Couperin décrit musicalement par Ravel ne fait pas mon affaire. En quoi serais-je ce révolté ? Est-ce cela la vraie angoisse ?

On ne sait pas de quoi on est coupable, mais il y a un doigt qui semble indiquer une faute, et c'est peut-être la faute, le crime qu'il indique, vers quoi il pointe même sa colère. On se met à énumérer ses méfaits, et l'on constate qu'il y en a partout, même sous le lit, sous toutes les commodes. Et l'on se souvient de l'Adversaire que l'on a aperçu dans un des livres sacrés où Dieu parle du jeu de cache-cache qu'Il engage quotidiennement avec Satan et ses acolytes. Satan se cache – sous une commode, sous une couverture qui recouvre un corps humain pendant son sommeil de plomb. On cherche des cachettes plus sophistiquées, plus reculées, lointaines, exotiques. Satan se cache sous une couverture que l'on enlève partiellement pour glisser sous elle le corps qui nous appartient ; jusqu'à nouvel ordre. « C'est un ordre », résonne dans l'atmosphère et l'on se rend compte que le corps n'est plus là. Et l'âme ? Autrefois, on pouvait insérer quelques doigts entre les lèvres, dans la bouche, pour vérifier si l'âme était toujours là. À présent il n'y a plus de bouches, plus de doigts, plus de lèvres, si bien que l'on ne peut même pas donner un bisou à un être humain qui est notre semblable et mérite par conséquent de grands sentiments, une grande manifestation d'amour.

Et même si nous nous disons : « Ce n'est qu'un rêve », et nous étendons notre main vers un objet qui excite nos sens au point de vouloir réveiller tout notre corps en sursaut, Satan arrive sans crier gare et coupe ce bras en un rien de temps. Satan se balade avec une scie et nous nous disons qu'il taille des branches dans notre jardin : il est notre jardinier et soigne les arbres, les plantes et même les abeilles qui ont leur nid tout au fond du jardin. C'est ainsi que les optimistes raisonnent. Pour eux, dans leur optique, même la faux que nous voyons dans les mains de la mort entretient la beauté des parcs où nous nous promenons, tombons amoureux et faisons l'amour quand le temps s'y prête. Nous oublions le révolté pendant ce processus – en faisant l'amour au milieu des arbres. Nous nous disons : « Je ne me révolte plus. L'amour est là, simple et agité au maximum, et c'est ainsi que nous nous sauvons. C'est cela notre salut, notre béatitude. » Et puis nous nous cognons contre un arbre, et nous réalisons (c'est cela la réalité) que nous n'en faisons pas partie. Et la femme ou l'homme dont nous sommes amoureux et sur le corps duquel ou de laquelle nous sommes étendu en ce moment est aussi impénétrable que les arbres et les murs qui entourent le parc,

le jardin ou la propriété où nous nous défoulons. Certes, si un arbre a un trou, nous pouvons y fouiller pour chercher quelque chose, une lettre, un trésor. Il y en va de même pour le corps étendu sous notre corps : nous pouvons y pénétrer pour y laisser une particule de notre substance. Peu importe si cette pénétration débouche sur une apparition, une naissance quelconque. Le fait est là : nous pouvons communiquer avec les corps humains en y pénétrant. Les paroles que nous prononçons franchissent la peau des crânes et une partie de notre corps s'introduit dans une partie du corps étendu sous nous ou au-dessus de nous, de notre ventre. Est-ce cela la manifestation universelle de l'unité, de la sphère que l'on appelle « le cosmos » ?

Nous revenons sans cesse à l'Adversaire de Dieu car ce mot bouleverse nos notions, notre représentation de l'univers que nous croyons soumis à la volonté du Tout-Puissant, sinon pourquoi l'appeler le Tout et le Puissant ? Il n'est ni l'un ni l'autre, étant donné qu'un tout petit Satan peut se dérober à sa vue, à son œil de lynx et aussi à ses mains qui sont censées lui tordre le cou. Pour commencer, nous nous demandons pourquoi le mot « adversaire » mérite le « A » majuscule. Comme s'il s'agissait d'un autre Dieu. Et le sens de ce mot, sa signification ? Adversaire. Notre Tout-Puissant ne peut avoir aucun adversaire, et s'il y en a un quelque part, si un adversaire se promène dans les bois ou dans le parc de Versailles où je me suis promené pendant une vingtaine d'années, notre Protecteur s'en débarrasse d'une chiquenaude. Il n'a pas besoin de toute la longueur de son nom : la première lettre fera son et notre affaire. T.

Mais supposons que le problème de l'espace qui nous sépare et nous empêche de nous pénétrer, de nous interpénétrer soit résolu. Après tout, personne ne peut nier la pénétration de la lumière et des sons : ils franchissent beaucoup d'obstacles et nous les entendons, le soleil nous éclaire, malgré la présence des fenêtres. Que ferions-nous sans soleil – y a-t-il un roman intitulé *Sans soleil* ? au sujet des orphelins démunis ? –, sans son message d'amour ? Et les chansons d'amour. Il y a une chanson qui nous dit : « *O sole mio*. » Il y en a une autre qui chante : « *O amore mio*. » Ces chansons proclament le triomphe, la victoire finale de l'amour sur la mort et du soleil sur les ténèbres épaisses. Et les chansons ne mentent pas : pour deux raisons. Premièrement, les paroles, ces logos que le ciel nous envoie, pèsent dans la balance. Et cette balance arbitre la lutte qui oppose le bien et le mal, Satan et Dieu. (Il est dangereux d'utiliser le terme « le Tout-Puissant » ; pour le moment, en tout cas. On ne sait pas encore de qui on parle lorsqu'on recourt à cette notion.) Et il ne faut surtout pas négliger la musique dont la beauté nous terrasse littéralement, surtout lorsqu'il s'agit des chansons napolitaines. Caruso chante : « *O sole mio* », et nous tombons à la renverse, entraînés vers le

bas par le poids des paroles et la beauté de la mélodie qui descend et monte à travers le chant de notre ténor. Nous sommes déjà descendus : nous sommes par terre. Et puis nous montons – sans l’aide de Sophia, pour une fois, ce qui veut dire que Sophia n’est pas le seul moyen de transport dont nous disposions sur terre : la musique nous emmène au ciel, vers *le sole mio* ; elle aussi. Encore une victoire sur l’espace et sur la force gravitationnelle. Nous ne chantons pas : « O ma force gravitationnelle » ; cela ne nous viendrait pas à l’esprit ; pour deux raisons. *Primo*, cette force est tellement forte qu’elle nous écrase, sans que nous chantions quoi que ce soit. *Secundo*, cette chanson nous ferait franchir la distance qui nous sépare de l’Enfer (on se le demande) en quelques secondes. Il est vrai qu’il y a lieu de se demander si une quelconque distance – si minime soit-elle – nous sépare de l’Enfer, mais passons, passons. L’amour a déjà résolu tant de problèmes ; un problème de plus ou de moins – cela ne compte pas vraiment.

De toute façon, nous avons un moyen infaillible pour effacer tout espace qui nous sépare des autres humains. Il suffit de barrer cet espace – mécaniquement, sans nous lever du siège installé en face de notre ordinateur. Nous écrivons Paul et nous nous souvenons que ce jeune homme est amoureux de Virginie. Nous ajoutons Virginie à Paul, à la phrase où Paul figure en première position et mettons un espace entre eux, ce qui est logique et réaliste : ils sont séparés soit par un océan, soit par une jungle. Cela donne ceci : Paul espace Virginie. Voici la nouvelle version : Paul Virginie. Voici la version définitive : Paul + Virginie = amour. Mais la version définitive ne garantit pas le succès absolu de notre entreprise. + est si lié à – (les deux signes font partie intégrante des mathématiques) que le second remplace le premier tout le temps : si l’on regarde le carnet d’un mathématicien, on voit sur chaque page des chiffres, ce qui n’étonne personne. Et entre ces chiffres il y a alternativement – + – + – + – + – + – + –. Heureusement que la force gravitationnelle existe aussi dans le cadre des relations humaines : nous tombons amoureux les uns des autres, et nos corps tombent, chutent régulièrement sur d’autres corps. Et les extases arrivent (déferlent) à toute vitesse – à la vitesse de lumière, comme disent les amoureux. Hélas, elles ne durent pas éternellement ; un instant, deux instants et tout est terminé. Pire encore, nous sommes las, repus et même dégoûtés ; jusqu’à un certain point. Mais ce point est certain et il nous empêche de jouir de la vie pleinement, sans répit, sans pauses-déceptions. Voici la parabole de notre vie : extase, pause-déception ; extase, pause-déception ; extase, pause-lassitude ; extase, pause-dégoût ; extase, pause-tentative de suicide.

Il y a encore un souci ; comme s’il n’y en avait pas assez. Un souci surgit et nous disons à Dieu ou à notre conjoint : « C’est comme s’il y avait un manque de soucis, un

shortage de soucis, comme disent les Anglais. Nous ne sommes pas *short* de soucis, me semble-t-il. » Ce souci concerne les regrets que nous éprouvons pour un oui et pour un non. Si c'est le « non » qui l'emporte, nous regrettons le passé, une extase que nous avons vécue il y a quelque temps. (Peut-être jamais : nous inventons tant d'histoires au cours de notre vie. Nous faisons croire aux autres et à nous-mêmes qu'il y a eu des sensations agréables à un moment donné, jadis, *once upon a time*.) Et « oui » se rapporte au futur où les souffrances nous attendent, nous guettent, tapies dans leur coin. Et nous faisons de notre mieux pour ne pas dire « oui » à ce futur-là. Nous préférons l'avenir radieux, et même le mot « avenir » nous paraît plus propice, plus conforme à notre attitude envers le sort humain. Ah ! ce passé irrattrapable ! « Irrécupérable » conviendrait mieux à la situation. Nous employons l'adjectif « irrattrapable » pour désigner un ballon qui n'atteint pas son but. Supposons que nous jouions au football, ce que je faisais assez souvent dans mon enfance, jusqu'à l'âge de douze ans. J'étais un bon gardien de but, mais parfois le ballon glissait, me passait littéralement entre les doigts ou plutôt entre les deux mains tendues, et le goal devenait inévitable. Je dirais au moment où je penserais une fois de plus à un de ces ballons perdus : « C'est irrattrapable. » Vous avez beau vouloir courir après ce ballon pour l'empêcher d'atterrir dans le filet. Vous êtes incapable de le faire car vous êtes étendu sur le sol, parfois de tout votre long. Comment vous lever, comment sauter, comment serrer le ballon contre la poitrine ? Irrattrapable est le mot juste et le plaisir de l'avoir trouvé me récompense de tous les ballons que j'ai laissés échapper de mes mains, au grand dam et à la colère de mes coéquipiers. On m'insultait abondamment, et je remercie le destin de ne pas avoir mis trop de pierres sur les terrains de foot.

On se souvient d'une extase et l'on se dit : « Trop tard. Je ne goûterai plus jamais une telle excitation, même si la femme (l'homme) de mes rêves fait son apparition dans les parages. Je me demande d'ailleurs si les parages sont assez grands pour accueillir un être exceptionnel. Je n'ajoute pas « dans *tous* les sens du terme » car un terme, un seul sens me remplirait d'une joie ineffable : « beauté ». Qu'est-ce que c'était beau ! se dit-on. Et parfois on ajoute même : « mon Dieu » pour élargir et spiritualiser le cadre du souvenir. Et puis on se dit que l'on n'entre pas deux fois dans le même fleuve : je ne suis pas seul à vieillir. L'objet de mon ancien désir le fait peut-être avec plus de zèle que moi. Mais il y a d'autres objets, d'autres sujets, me dis-je. Et j'ajoute « trop tard » : il faut être honnête avec soi-même. On commence par mentir aux autres, ce qui n'est pas grave, d'après les médecins : ils n'ont pas envie de dire aux mourants qu'ils meurent, que la mort est imminente, à portée de la main. Il y a des malades qui refusent de tendre leur main, même s'ils voient une main

tendue à quelques centimètres de leur corps. « C'est la mort qui est à portée de la main, pas une autre main. Pas une main secourable, en tout cas. » Plus on vieillit, plus on radote, comme si la mort elle-même était stupide ; et la mort est plutôt intelligente.

On se demande s'il ne vaut pas mieux renoncer au monde extérieur ; pas dans le sens que les sages attribuent à tout ce qui est extérieur. Certes, on peut visualiser toutes sortes de beautés, et l'on en voit pas mal sur les écrans qui poussent partout dans le monde actuel et extérieur. (Il y a aussi des écrans intérieurs, cela va sans dire.) On sort, on voit un être humain qui pousse beaucoup de ses concitoyens au suicide, et l'on se dit : « Trop tard. » On essaie quand-même, et au bout de quelques heures ou quelques minutes on se rend compte que cela ne marchera jamais, même si l'on s'entraîne jour et nuit. Si l'on s'entraîne. Dans quel sens ? Il faut s'entraîner dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, ce qui est hors de question, jusqu'à nouvel ordre. Et cet ordre ne peut être donné que par la machine à remonter le temps. Il y a des individus qui conçoivent le monde sous une forme littérale : pour eux, tout existe littéralement. Et si on leur dit ce que je viens d'écrire, ils dessinent un cadran et deux aiguilles dans le sable, sur une plage, et se mettent à marcher dans le sens inverse des aiguilles de cette montre sablonneuse. Et si un vacancier s'enquiert de la signification de ce manœuvre pour le moins extravagante, ils disent : « Je veux retrouver ma jeunesse, ma Juliette, mes forces d'autrefois et aussi mes faiblesses – tout le passé, chaque instant du bonheur, du temps qui s'est fourvoyé en route. » De temps à autre, ils s'arrêtent, embrassent la portion de l'air qui se trouve près de leurs lèvres, se couchent, font l'amour au sable (sans faire l'amour, ce dont ils sont incapables dans tous les sens). Ils bougent, mais n'importe qui peut arriver à la conclusion suivante : ils ne bougent pour rien. Autant ne pas bouger, autant dormir. Un flâneur leur conseille de regagner l'hôtel, de consommer un repas léger – il ne faut pas surcharger l'estomac avant d'aller se coucher – et de rebrousser le chemin de la vie dans un rêve, au lieu de marcher en pure perte autour d'un cadran ; dans le sens inverse, dans tous les sens.

C'est le mouvement rectiligne qui est à l'origine de la plupart de nos malheurs et des malentendus auxquels nous sommes quotidiennement exposés au cours des entretiens avec nos semblables. Nous fonçons sans regarder à la ronde car nous avons peur d'arriver trop tard ou mal à propos au but de notre démarche ; nous marchons, marchons, marchons, et nous savons qu'il est plus facile de marcher vite le long d'une ligne droite que de faire des détours. Si nous nous proposons de guider les mêmes semblables vers un but suprême (pas vers n'importe quel but), nous risquons de semer le doute ou la panique dans l'esprit de ceux qui croient en nous. Ils sont capables de nous dire de but en blanc : « Que faites-vous ?

Pourquoi ce détour ? Vous hésitez ou quoi ? Allons-y plus vite. Nous perdons notre temps. » Et pourtant vous élargissez le cadre de vos conquêtes, et par la même occasion vous invitez les autres à enrichir leur cerveau, leur expérience vitale sans laquelle aucune conquête n'est envisageable. Cette démarche ou cette marche est d'autant plus dangereuse que souvent nous nous démenons dans le domaine de l'amour qui ne supporte pas les marches forcées, la violation de tous les droits liés à notre personnalité, à l'intimité de notre vie spirituelle et sentimentale. Nous rêvons d'un Apollon et brusquement un malotru – il y en a pas mal, tous les aspects de notre existence en fourmillent – fonce sur nous et fait un trou dans notre corps, sans parler de notre vie mentale. Il est vrai que son harcèlement démarre plutôt doucement : on a l'impression qu'il ou elle nous fait la cour. Quelle erreur de jugement : il ou elle court, elle ou il fonce, et la ligne droite met notre paix d'esprit et de corps en péril. En un rien de temps le trou est fait et notre partenaire nous reproche la pauvreté de notre approche de la condition humaine. « Tu sous-estimes la complexité et l'infinie variété de la vie », dit ce partenaire. (Cette partenaire ?)

Une approche volumineuse ponctuée de détours de toutes sortes est bien plus apte à nous rendre tout-puissants en face du temps. Si nous ne quittons jamais la ligne droite (la flèche du temps nous oblige parfois de céder à la facilité), nous continuons à tracer les cadrans sur le sable ou sur un tapis autour duquel nous marchons pour retrouver un moment délicieux. Pourquoi ne pas aller à droite et à gauche ? De cette façon nous réussirons à casser la flèche du temps et à sortir des cercles vicieux. Le temps n'est pas linéaire ; il s'écarte de lui-même, selon Bergson. En tout cas, nous ne voulons pas qu'il soit linéaire car tout ce qui est linéaire est associé dans notre tête à la seconde loi de la thermodynamique. Nous courrons à notre perte, autrement dit. Mais si, pour une raison ou pour une autre, nous nous écartons de la ligne droite, de cette course (sans obstacles, cette fois), nous avons l'impression que notre corps esquivé la seconde loi – et la mort, par la même occasion. C'est comme si cette loi changeait de numéro ; au lieu de porter le numéro deux et s'appeler la deuxième loi de la thermodynamique, elle s'appelle à présent « la troisième loi de la thermodynamique ». Et tant que nous y sommes, pourquoi ne pas nous débarrasser de la thermodynamique, de cette notion pernicieuse qui nous pousse vers la tombe, nous et l'univers entier ? Si incroyable que cela paraisse, à l'intérieur de l'univers il y a assez d'espace pour la tombe de l'univers ; et même pour le cimetière où cette tombe se trouve, d'après les physiciens et tout ceux qui croient en cette loi suicidaire. D'accord, admettons que la tombe de l'univers se trouve *en dehors* de l'univers, à quelques mètres de ses frontières. D'accord. Et alors ? Cela nous fait une belle jambe : c'est notre propre tombe qui

chatouille notre curiosité et nous remplit d'horreur. Et nous sommes prêts à tout pour retarder ce rendez-vous fatal où notre corps est censé rencontrer notre tombe. C'est pour gagner du temps et nous octroyer un répit que nous découvrons la quatrième loi de la thermodynamique : à notre avis, la troisième loi est trop près de la deuxième.

Le problème se situe ailleurs et cet ailleurs concerne le temps, pas l'espace, contrairement à ses habitudes. Le mot « ailleurs » est utilisé pendant les conversations qui roulent sur les voyages ou même sur la marche dont j'ai parlé plus haut : la marche rectiligne qui s'apparente à la seconde loi de la thermodynamique. La quatrième loi de la même dynamique (une perte permanente de l'énergie, tout s'éteint peu à peu) nous autorise de petites excursions à droite et à gauche, et nous élargissons le temps, les secondes qui nous sont comptées. Notre compte est différent : il ne coïncide pas avec la marche inexorable de l'univers que Dieu est en train d'éteindre, d'étrangler – selon Ses propres paroles. Comme d'habitude, une trompette retentit, et la plupart des mélomanes se félicitent : ils pensent qu'il s'agit d'un opéra de Wagner. Ils sont à Bayreuth, ils mangent des saucisses dans l'attente de la représentation qui ne tarde pas à secouer l'atmosphère : le ciel tremble et le soleil s'apprête à tomber sur la terre. Mais il ne tombe pas ; c'est l'opéra qui commence. Siegfried prend son cor que les apocalypses appellent « la trompette » et le porte à ses lèvres. On entend des sons que l'on n'oubliera pas de sitôt. Un dragon apparaît, lui aussi. Il n'a pas de cor, mais sa gueule lui suffit pour produire des sons inoubliables. Tout résonne, tout sonne ; les voix s'y joignent et les mélomanes exhibent un sourire béat. « C'est du Wagner », se disent-ils, et ils ont entièrement raison.

« Écoute mon prophète. Il apparaît tantôt comme un enfant, tantôt comme un vieillard, mais personne ne croit qu'il soit mon Fils bien-aimé. » Les wagnériens le croient et ils applaudissent tous les exploits qu'ils voient se dérouler sur scène et aussi dans les coulisses. L'enfant est Siegfried et tout le monde sait qu'il est fils de Wotan. Et la plupart des païens continuent à penser que Wotan est Dieu le Père. En tout cas, il est le père de Siegfried – personne ne le conteste. Et le vieillard ? C'est Wotan lui-même. Il se promène autour de la scène pour démontrer son pouvoir et aussi son incertitude. Un paragraphe de l'Apocalypse d'Esdras nous dit que « les tombeaux seront ouverts, et les morts ressusciteront, incorruptibles. » Les croyants aussi bien que les non-croyants pensent que c'est une bonne nouvelle. Il est vrai que les scientifiques qui consacrent leur vie à la démographie s'inquiètent : il y a trop d'individus vivants sur terre. Où pourra-t-on caser tant de personnes ? se demandent les pères de famille en regardant leurs enfants. Où vivront-ils ? Y aura-t-il du travail pour eux ? Même si nous considérons cette résurrection massive comme

une nouvelle rassurante, il ne faut pas oublier les problèmes qui nous accablent depuis l'avènement du capitalisme qui, d'après Marcuse, est un crime contre l'humanité. Cette notion s'applique à présent aux ressuscités : eux aussi, ils ont besoin de nourriture. La tombe ne les a pas guéris de la faim qui est une maladie, en quelque sorte.

Nous hésitons, mais les Russes votent pour la résurrection des morts, entraînés par le philosophe autodidacte Fiodorov. Pour une fois, un nom russe ne pose pas de problème. Nous nous souvenons du fils de Boris Godounov, Fiodor, et nous ajoutons « ov » ou « off » à son prénom. Bon, nous autres Occidentaux, nous nous rangeons du côté de cette résurrection inattendue : nous aussi, nous sommes inspirés par l'élan de Fiodorov. Mais ce qui suit nous paraît grave : « Alors, l'adversaire, après avoir entendu la terrible menace, se cachera dans les ténèbres du dehors. Alors, le ciel et la terre et la mer périront. Alors je brûlerai le ciel sur quatre-vingts coudées et la terre sur huit cents coudées. » À la réflexion, je me dis que j'ai déjà cité quelque chose de semblable. Rien d'étonnant à cela : dès qu'on ouvre les livres sacrés, on tombe sur l'effondrement du cosmos. On s'agenouille, on prie ou on décide de chercher une autre terre, des conditions d'habitation qui sont épargnées, que la colère de Dieu contourne, respecte. « Voilà pourquoi je ferai fondre la terre et, avec elle, le révolté de la race des hommes. » Voilà la phrase que l'on trouve plus haut. Bizarrement, je ne me suis pas penché davantage sur la disparition de la terre : c'est le pourquoi qui m'a inquiété outre mesure. Et ce pourquoi se réfère à l'Adversaire qui ne laisse pas notre Seigneur tranquille. Et Celui-Ci (en l'occurrence, même « ci » doit être écrit avec un C majuscule) en parle dans toutes les apocalypses, si bien que les scribes se voient dans l'obligation de Lui rappeler l'existence de la race humaine. « Et nous ? et nous ? vocifèrent-ils. Tu ne penses qu'à Ton Adversaire, à Satan. De quel droit accapare-t-il toute Ton attention ? »

On dit que Dieu ne répond jamais ni à nos questions ni à nos prières. Nous lui demandons un million de dollars, et si nous trouvons une dizaine d'euros dans notre boîte aux lettres, nous nous félicitons et prions pendant une heure minimum ; à genoux ou même sur le ventre. Nous remercions Dieu pour chaque respiration, même s'il n'y a pas de roses sous notre nez. Mais il nous arrive de vociférer et *une* vocifération sur *mille* arrache quelques mots de la part de Dieu. Nous entendons (et nous savons que cette fois il ne s'agit pas de Wagner) : « Tout d'abord, je ferai des tremblements de terre, chute des quadrupèdes et des hommes. Et, quand vous verrez le frère livrer le frère à la mort, les enfants s'élever contre les parents, la femme abandonner son mari, quand on se lèvera en guerre nation contre nation, alors vous saurez que la fin est proche. Alors, donc, le frère n'a pas pitié de son frère, ni

l'homme de sa femme, ni les enfants de leurs parents, ni les amis de leurs amis, ni l'esclave de son maître. » On le voit tout le temps, et on l'a toujours vu – depuis le début de tous les temps analysés par Einstein. On voit bien plus : le frère livre le neveu à la mort par pendaison ; les grands-parents s'élèvent contre les petits-enfants et les plongent dans l'eau bouillante ; la femme abandonne son mari et aussi tous ses amants pour pouvoir sortir librement dans la rue et s'abandonner à tous les passants sans exception ; l'esclave brûle la propriété de son maître, chante les louanges de Staline et assassine tous ses frères et sœurs. Staline imprègne l'air du temps au XXe siècle, mais le reste s'est toujours déroulé en conformité avec ma description. C'est pour cela que les premiers chrétiens et les deuxièmes chrétiens répétaient à n'en plus finir : « C'est la fin » ou « la fin est proche » ou « la fin se tient derrière la porte » ou « la fin est sur le point de frapper à la porte ». À présent tout le monde est habitué à ces trahisons, à ces pendaisons, et tout le monde frappe aux portes. Mais on ne dit plus : « C'est la fin. » On dit plutôt : « Ce n'est que le début. »

Un enfant ramasse son père ivre. Il le traîne par les cheveux, ouvre une fenêtre et met son père ivre sur le rebord de la fenêtre. Le père retrouve sa sobriété inhabituelle et dit à son fils : « Que fais-je sur le rebord de la fenêtre ? » « Tu veux exécuter un saut », répond le fils. « De quel saut s'agit-il ? » demande le père. « Un saut périlleux dans tous les sens du terme. » « Je te demande de me mettre au courant d'un de ces sens. » « Tu t'écraseras la cervelle sur le bitume ou sur le goudron. » « Pour quoi faire ? » « Pour mourir comme un chien. » « Épargne au moins notre chien », dit le père avant d'entamer le saut ci-dessus. Ce chien nous aide à comprendre à quel point les apocalypses sont perverses : les humains et les animaux y sont sur un même pied (un pied d'égalité) ????ou sur une même patte (une patte d'égalité). « Chute des quadrupèdes et des hommes. » Je n'en crois pas mes yeux : les chiens et les chevaux sont incriminés au même titre que les hommes et les femmes. À quels chiens fait-il allusion, notre Seigneur ? Aux pit-bulls ? Et les chevaux ? Faudrait-il punir les chevaux qui n'ont gagné aucune course à Longchamp ? L'injustice de Dieu ne connaît pas de bornes, disent les théologiens qui croient que notre Seigneur ou leur Seigneur aime les blasphèmes. Oui, n'importe quel blasphème prouve l'existence de Dieu. Faudrait-il la prouver ? une fois de plus ?

Mais occupons-nous de la terre. C'est trop tard ; seul Donald Trump ne le sait pas encore. Quand je parle de cette occupation stérile, je veux dire qu'il faut quitter la terre le plus tôt possible. Mais où peut-on s'installer ? On nous informe que l'air de Mars est irrespirable. Et la machine à oxygène ? Elle m'a rendu un service précieux pendant quarante jours. On l'installe dans le salon ou dans le cosmos et elle crée de l'oxygène sur la base de

notre air qui est aussi irrespirable que celui de Mars. Le problème du salon n'est pas un problème, d'autant qu'il peut être réglé (il *a* été réglé de cette façon) grâce à un employé de la société qui fabrique ou distribue des machines de ce genre. (Ou les deux.) L'employé sonne à la porte, vous ouvrez cette porte et vous voyez une sorte de radiateur qui avance et avance, comme s'il ne pouvait résister aux coups de pieds que lui assène l'employé dont les bras sont visiblement fatigués. Il propulse l'appareil vers le centre du salon et je lui demande de le décentrer, de le mettre en face du téléviseur pour que je puisse regarder mes DVD sans étouffer, sans m'empoisonner de l'air irrespirable. Puis l'employé s'attaque au câble qui est censé relier mon nez à l'air paradisiaque, guérisseur, à ce fournisseur de l'immortalité. (Il y en a tant à présent que l'on ne doute plus un instant de notre éternité personnelle, comme disait Spinoza.) Mais aucun câble n'est assez long pour transporter quoi que ce soit dans le coin du cosmos où logent les constellations ou même la planète Mars. Que faire ?

Dans un poème de Victor Hugo, Booz dort et voit une constellation dont le nom m'échappe, comme d'habitude. (Depuis quelque temps, la plupart des noms m'échappent, et je ne sais pas où s'arrête cette plupart et si elle s'arrêtera un jour.) Et Booz ou plutôt son sommeil – les bêtises de cette espèce ne nous assaillent que dans les rêves – imagine une main qui « lança un jour cet objet vers le ciel où il s'arrêta, soumis comme nous tous au pouvoir de la force gravitationnelle ». Je ne sais pas si la main à laquelle Hugo fait allusion dans son poème est unique au monde, mais je sais qu'il me faut une main semblable pour arranger mon voyage dans l'espace. Je ne crois pas que je pourrais enfourcher ce pourvoyeur d'oxygène – on pense au voyage de Münchhausen sur un boulet de canon – pour franchir la distance entre l'atmosphère irrespirable du Mars et ma maison d'où l'appareil en question a disparu il y a quelques jours. Certes, si je trouve un lanceur de distributeurs d'oxygène, je pourrai tenter l'expérience. Quant à moi, à mon voyage sur Mars, je devrai sans doute m'adresser à un lanceur d'hommes – pas au sens figuré : je n'ai pas envie de devenir une star sur le tard, d'autant que cette lancée n'a pas l'air d'être inscrite dans l'agenda de Dieu. Non, tout ce que je vous demande de faire concerne mes pieds. Je vous les tends et vous les agrippez de toutes vos forces. Ensuite vous soulevez tout mon corps et vous vous mettez à le tourner dans l'air irrespirable, à l'instar des lanceurs de marteau. Faites attention : il ne faut surtout pas que je m'apparente au marteau sans maître immortalisé par René Char et Pierre Boulez. Le corps me tourne et puis je me sens projeté vers les cieux où flotte ma planète d'accueil que je salue tout au long de mon voyage. C'est ainsi que l'on peut résoudre le problème que pose la destruction apocalyptique de la terre nourricière. Faut-il regretter cette annihilation, cette annulation sans appel ? Était-elle une bonne nourricière, ces derniers

temps ? L'air irrespirable, les légumes et les fruits immangeables. Et la viande, les poissons ? Parlons-en, ne parlons pas-en. Depuis quelque temps, depuis le début de ces derniers temps, j'ai l'impression de vivre sur une autre planète. Pas sur Mars, hélas ; pas sur Vénus.

Ce n'est pas la peine de discuter de ce projet avec des amis que je n'ai pas : ils me diraient à brûle-pourpoint : « Et l'amour ? et la communication ? Avec qui pourrais-tu communiquer sur ces planètes ? Avec les Pléiades ? » On associe l'amour à la lumière, mais si vous dites à quelqu'un : « Dans le cosmos il y a beaucoup de lumière, malgré la présence incontestable de la matière noire », on vous répondra : « Et la chaleur humaine ? qu'en faites-vous ? Il fait froid dans l'espace. » Peu leur importe la façon dont je ferai mes promenades soit sur Mars, soit sur Vénus : l'appareil qui me maintiendra en forme nécessite un transport ; nous avons déjà conclu que les câbles ne sont ni infinis ni infiniment extensibles. On me dira que cela revient au même ; je dirai que non : il y a une différence entre un câble de poche (infiniment extensible) et un câble sur lequel vous trébuchez car vous ne pouvez pas faire autrement. Ce câble consiste en un nombre infini de nœuds où vos pieds s'empêtrant incessamment, de sorte que votre promenade ressemblerait plutôt au jeu de la marelle. Même pas : vous ne réussiriez pas à extraire vos pieds des deux premiers nœuds. Imaginez le tableau de votre propre impuissance : vous êtes au milieu d'un désert, empêtré dans deux nœuds ; et le désert est recouvert d'un câble sans fin.

Après pareille description, on serait tenté de dire « oui » à la vie communautaire remplie à ras bords d'idiots de toutes espèces. (Rien à voir avec le prince Mychkine.) Même si cette vie était remplie de crétins d'une seule espèce, elle aurait été insupportable ; encore plus insupportable, à cause de sa monotonie. D'autre part, on ne peut pas dire que l'on s'amuse au milieu d'une variété de débiles mentaux, même si leur variété et leur débilité sont amusantes par ci, par là, de temps à autre. Mais le problème du salut resurgit – on se demande s'il y a quelque chose dans ce monde qui ne constitue pas un problème ou un souci, comme on dit – et on se dit qu'il n'y a pas de salut sans amour, même si l'on ne se souvient pas de saint Paul et d'autres sources d'information. Et ces sources sont nombreuses, comme nous le savons : n'importe quel passant est prêt à se lancer dans une discussion au sujet de l'amour ou prononcer un discours sur le même sujet. Il va sans dire que ce passant – il a beaucoup de problèmes – préfère la seconde solution. Tantôt il cite des évangiles ou des épîtres bien connues, appréciées et citées ; tantôt il puise les mots dans son cerveau qui a l'air de vouloir éclater de la surabondance des thèses sur l'amour. Vous lui dites – au cas où un tel passant se manifesterait – que la foi dont votre âme se nourrit tous les jours ne laisse pas de place aux humains et à leurs bêtises. Personne ne vous empêche de citer Luther, et

même si ce passant vous met en garde en disant : « Je suis un catholique pratiquant. Surtout pas de Luther », vous pouvez lui désobéir car les textes de Luther sont éloquents et vous dispensent de traumatiser votre tête en l'obligeant à fournir des arguments-massues : « Ni au ciel, ni sur terre, l'âme ne possède rien en quoi elle puisse vivre justement, librement, chrétiennement, si ce n'est le Saint Évangile, la parole de Dieu, prêchée par le Christ. » Contrairement à ce que vous craigniez, le passant ne s'enfuit pas. Il ne vous demande même pas de citer Luther dans l'original, ce que vous pourriez faire, étant donné la qualité de votre érudition. (*Hatt die seele keyn ander dinck, widder yn hymel noch auff erden...*) Le passant vous écoute et vous pose la question : « Pourquoi parlez-vous du ciel ? Comptez-vous y vivre ? » « Oui, répondez-vous. La terre n'est plus habitable. Il faut prendre les devants et s'installer sur Mars – avec un ballon d'oxygène. » « Il pèsera combien, ce ballon ? » « Désolé, je me suis mal exprimé. Je compte y transporter un appareil qui fabrique de l'oxygène dans une atmosphère irrespirable à tout point de vue. » « Quel moyen de transport utiliserez-vous ? » « J'engagerai un lanceur de marteau. Mais je n'aurai besoin d'aucun lanceur pour y transporter ma Bible de poche. »

Et les œuvres auxquelles Luther ôte toute valeur et signification ? Nous mourons de faim mais un petit sauveur – Luther l'aurait appelé « un sauveur de pacotille » – arrive avec des croissants et un pot de marmelade d'orange, et du coup nous ne mourons plus de faim. Certes, nous sommes en train de périr. Et la cause de notre périssement ? Dorénavant, personne ne dira : « Il est mort de faim. » D'accord, la cause de notre mort est un cancer, une hémorragie cérébrale ; comme d'habitude. Le petit sauveur est trop petit pour nous guérir des maladies mortelles qui nous poursuivent à travers notre existence, où que nous vivions : sur Mars, sur la lune. Par parenthèse, sur la lune les sauveurs sont encore plus petits, vu les dimensions de notre satellite. Peu importe : les sauveurs comptent, quelle que soit leur grandeur physique. On vous offre un croissant et vous êtes sauvé dans tous les sens du terme : en plus du reste, vous vous sentez digne car vous avez eu un vrai petit déjeuner, pas quelques miettes jetées par un richard qui, de temps à autre, pense à notre Seigneur et aux œuvres que Luther descend en flammes. Ce richard compte les œuvres auxquelles il consacre une dizaine de minutes par jour et se dit : « Ça suffit pour aujourd'hui. J'ai mérité une place d'honneur au Paradis dont la Bible nous parle. » Et s'il trouve qu'il n'a pas accompli assez d'œuvres de salut, il s'approche d'un estropié ou d'un boiteux et dit : « Voulez-vous aller aux toilettes ? » « Pas pour le moment », répond l'invalidé. « Vous en êtes vraiment sûr ? » « Oui », répond l'invalidé. « Ne seriez-vous pas constipé ? » « Je ne crois pas », répond l'invalidé. « À mon avis, il faut que vous alliez aux toilettes, sinon vous risquez d'avoir des

problèmes de digestion et des maux d'estomac. » « Je ne crois pas », dit l'invalidé. « J'aimerais vous conduire aux toilettes pour accomplir mon devoir de ce matin. Vous devriez penser aux autres, de temps à autre. Et les autres veulent aller au Paradis. Alors, laissez-moi vous conduire aux toilettes. Un aller simple : je ne vous attendrai pas à la sortie. Trop c'est trop. » L'invalidé pense aux autres – après tout, il a besoin du salut, lui aussi – et se laisse conduire aux toilettes. Tout le monde est content, sauvé et gratifié. C'est grâce à ces petites choses que la terre tourne encore.

Mais nous sommes un peu las des petits sauveurs. Un croissant, une visite aux toilettes – ce n'est pas sérieux ni digne du genre humain. Y a-t-il quelque chose de plus sérieux qu'une visite aux toilettes ? à un moment critique ? Ceux qui sont en proie aux coliques dans la rue, à l'heure des embouteillages, savent à quel point les petits sauveurs sont nécessaires et même vitaux. Et les grands sauveurs ? ou plutôt des sauveurs moyens ? Il pleut et un clochard se réfugie sous un pont où il retrouve la même compagnie, le même nombre de clochards. Et puis il y a un sauveur qui flâne dans Paris à la recherche d'un malheureux : il a envie de mettre en marche sa magnanimité rouillée. Il voit notre clochard et lui dit : « Voulez-vous passer la nuit sous ce pont ? » « S'il cesse de pleuvoir, je dormirai en plein air. » « La météo n'est pas favorable à votre dessein, à votre rêve. Il pleuvra jusqu'au petit matin, et il y a trop de monde sous le pont. Vous êtes à l'étroit dans cet endroit, et pour rien au monde il ne faut négliger le confort qu'un homme magnanime peut offrir à un misérable ou à une misérable. Avez-vous lu le roman de Victor Hugo ? Peu importe. Sortons d'ici et installons-nous à l'air libre. » « Et la pluie ? » s'enquiert l'invalidé. « Je protégerai votre corps. » « Comment ? » « Ma Mercedes est garée à quelques mètres d'ici. Vous dormirez à l'intérieur de ma Mercedes. »

Mais les perfectionnistes critiquent le moyen sauveur : à leur avis, il est trop moyen, trop ridicule. Il met sa Mercedes à la disposition d'un clochard et passe la nuit dans un hôtel cinq étoiles. « D'accord. Demain il dînera avec moi dans cet hôtel et il y dormira sur ses deux oreilles. » « Non, disent les perfectionnistes. C'est trop facile, cette charité de luxe. Le paradis est destiné aux pauvres. Il faut que vous dormiez tous les deux à la belle étoile. Vous devez vous coucher sur le corps du clochard pour le protéger de la pluie. C'est de cette façon que vous aurez une chance de mériter une place au Paradis. » Le sauveur se dirige vers le pont, retrouve le clochard (il a déjà retrouvé la pluie) et lui dit : « Nous passerons la nuit sur les quais. » « Et la pluie ? » s'inquiète le clochard. « Je vous couvrirai de mon corps. » Hélas, les perfectionnistes sont fidèles au poste. Ils ne sont pas satisfaits de la démarche du sauveur. À leurs yeux, il n'est pas assez magnanime. « Déshabillez-vous avant d'étendre

vosre corps sur celui du clochard. Exposez-le à la cruauté de la pluie. » Le sauveur leur obéit et passe la nuit nu, son corps étendu sur celui du clochard. Mais, comme d'habitude, les problèmes ne tardent pas à apparaître : le destin du sauveur les étale au grand jour, malgré les couleurs de la nuit. « Il se couche sur le corps du clochard parce qu'il veut faire l'amour avec lui. » Et l'on constate avec amertume que le champion du jeûne de Kafka est de nouveau sur le tapis ou plutôt dans sa cage. Le public guette ses moindres mouvements pour ne rater aucun indice de supercherie : les spectateurs croient qu'il grignote un morceau de pain en cachette.

Cette fois, la nourriture n'est pas à l'ordre du jour : le millionnaire a tout ce qu'il faut dans sa voiture et dans n'importe quel restaurant trois étoiles. C'est la chaleur humaine qui compte pour lui, surtout pour lui. Le clochard serait mieux sous le pont en compagnie de ses copains qui partagent une bouteille de bière et racontent leur vie, leur vagabondage à travers Paris et le temps qu'il fait ; dans tous les sens du terme : n'oublions pas la pluie. Le millionnaire s'occupe soigneusement de son salut. Il enlève tous les vêtements, sous-vêtements y compris, et les badauds, les spectateurs s'exclament : « Vous voyez ! Il enlève son slip. Pourquoi ? Qu'en pensez-vous ? Il veut introduire son pénis dans le corps du malheureux clochard. » « Mais le clochard ne s'est pas encore couché sur le ventre », disent les autres. « Cela ne va pas tarder », rétorquent les premiers spectateurs. Le clochard ne bouge pas, et les flâneurs commencent à s'impatisier. « *Get a move on* », disent les Anglais et les Américains. « Il le caresse », dit un Français. « Je ne vois rien », dit un autre Français. « Il est discret », dit un troisième Français. « Pas tant que ça », dit un Suisse qui prétend avoir aperçu un geste lascif. Le temps passe et chaque seconde rapproche le millionnaire de son but, du Paradis. Il pourrait s'y trouver en un rien de temps, s'il attrapait la crève, si la pluie était un peu plus glaciale. « Seuls les martyrs méritent une place au Paradis », dit quelqu'un, peut-être Tertullien. La pluie s'arrête, mais les deux corps ne bougent pas.

Si vous écrivez quelques lignes, vous pouvez croire que vous avez créé une œuvre. Vous avez envie de ranger cette œuvre parmi celles dont les Pères de l'Église parlent dans leurs écrits en l'absence de Luther qui pourrait déchirer leurs œuvres et brûler les bouts de papier dans une cheminée quelconque. Hélas, votre œuvre n'est ni un croissant ni une visite aux toilettes. Et même si vous prenez vos œuvres complètes (une dizaine de livres) et en couvrez le corps d'un clochard pour le protéger contre les intempéries et les violeurs de toute espèce, vous n'irez pas au Paradis. Un gardien risque de vous claquer la porte du Purgatoire au nez, en disant : « Tu n'es pas Dante, que je sache. » Supposons que vous écriviez un ballet et que les anges – parmi lesquels il y a pas mal de cygnes – aiment ce ballet au point

de le danser, lorsqu'ils ont un moment de liberté. Vous mourez et vous vous présentez devant le portail du Purgatoire sur lequel quelqu'un a écrit : « Si tu réussis à franchir ce seuil, tu n'es pas obligé de perdre tout espoir. » Le gardien sort de sa cabine et dit : « J'imagine que tu as de bonnes références. » « Oui », dites-vous, en poussant sur un bouton. Vos ballets retentissent dans l'au-delà et les cygnes ainsi que quelques casse-noisettes se mettent à virevolter, incapables de résister à la beauté et au rythme de votre œuvre. « C'est quoi ça ? » demande le gardien. « Ce sont les œuvres que j'ai accomplies », dites-vous. « Vous avez donc beaucoup travaillé, dit le gardien. C'est le moment de danser. » On vous installe dans les flammes et vous y dansez tantôt *Le lac des cygnes*, tantôt *La belle au bois dormant*. Et vous priez, priez ; jour et nuit. Voici le texte de votre prière : « Mon père qui est aux cieux ! Donne-moi la permission de danser le rôle de salamandre ! »

Même à l'école primaire, on nous donne des leçons consacrées à l'importance de l'amour, à l'art qui nous fait ressentir tous ses avantages, tous ses privilèges. Il y a des élèves qui, pendant les récréations, restent dans leur coin et ne participent pas aux jeux, ne donnent des coups de pieds ni aux ballons ni à d'autres écoliers. Ils ne cassent pas les vitres, n'essaient pas de mettre le feu aux vêtements de leurs instituteurs qui hochent la tête et disent : « Ce garçon est peu sociable. Qu'allons-nous faire ? » On explique à ce garçon que seule une foule peut accomplir la tâche de la réunification ; et pour une fois, il ne s'agit pas des deux Allemagnes. « Après la destruction de la tour de Babel (expliquent les instituteurs), les diverses générations ont entrepris la réunification des êtres humains qui ne se comprennent plus, malgré un nombre impressionnant de linguistes. » Et les instituteurs emmènent le garçon à l'opéra où l'on donne *Le lac des cygnes*.

Ce ballet peut nous fournir beaucoup de renseignements au sujet de l'amour, de l'efficacité des foules, des sauveurs, petits, grands et moyens. Tout d'abord, nous nous demandons comment nous pouvons sauver notre âme, et de ce point de vue, les cygnes ne peuvent nous intéresser. Ils pataugent dans leur lac, chantent leur chansons (pas dans le ballet : c'est un violon qui chante) et disparaissent dans les bois où dort la future princesse. Mais l'âme s'appuie sur les œuvres, comme disent les Pères de l'Église que nous écoutons attentivement, parfois au détriment de Luther qui nie beaucoup de choses en bloc. Le ballet de Tchaïkovski nous enseigne l'efficacité des interventions inspirées par l'amour. On peut aimer une femme, on peut aimer l'humanité ; en bloc. Si vous n'aimez personne à part l'humanité entière qui ne risque pas vous décevoir – il y a toujours des exceptions à la règle – vous ne devez pas vous contenter d'un exploit solitaire. Autrement dit, vous ne devez pas suivre l'exemple de saint Antoine ou de Simon du Désert dit aussi Simon le Stylite.

D'ailleurs, je ne suis pas sûr qu'il s'appelle Simon. Je sais que son nom ou plutôt son prénom commence par un « S », de sorte qu'il pourrait être Sébastien (mais pas Sévérin). Saint Simon rappelle un autre personnage qui passait son temps *autour* des colonnes, pas au *sommet* d'une colonne. Peu importe – c'est l'inutilité de sa posture comique (pas cosmique) qui frappe les vrais croyants. À quoi bon tout cela ? Serait-ce simplement un coup de pub ? Vous grimpez sur une colonne et votre regard s'immobilise dans l'espace, comme s'il voyait quelque chose à l'horizon. Il ne voit rien à part sa propre gloire, comme disent les mauvaises langues ; même les bonnes langues le disent de temps en temps. Les touristes arrivent en masse avec des sacs et des boîtes de conserves. Il y a du gibier dans les sacs, des canards sauvages et du jambon. Et les bocaux contiennent des cornichons marinés qui viennent directement de Russie. « Simon, Simon », crient les admirateurs, mais Simon se bouche les oreilles. Un admirateur dit à ses collègues : « Ne l'appellez pas. Il fait un effort pour ne pas entendre vos cris. » « Quel effort ? » demandent les autres admirateurs. « Il se bouche les oreilles, ce qui demande un double effort. Il faut d'abord lever les bras et une fois ce geste accompli, appliquer deux index aux oreilles de manière à interdire aux sons de frapper les tympans. Le tympan transmet les vibrations sonores à l'oreille moyenne, vous savez. » « Faut-il aussi boucher l'oreille moyenne ? » demandent les autres admirateurs. « Pas nécessairement. Mais si vous criez trop fort, Simon se trouvera dans l'obligation de boucher l'oreille moyenne et même l'oreille basse. »

Ensuite les admirateurs lui proposent des coussins et des ventilateurs, et les croyants – même les faux croyants le comprennent – se disent que tout cela ne rime à rien. Autour de nous et surtout en Afrique, il y a des millions des gens qui meurent de faim, et Simon ou Sébastien pose pour des photographes sur sa colonne. Et les adolescents – et même les personnes âgées – gravent leur nom sur cette colonne pour épater la postérité ; au lieu d'aller en Afrique avec des valises remplies de croissants et de miel. Et les successeurs de saint Antoine se battent contre Satan dans leur désert, entourés de pierres et de stripteaseuses. Ils sucent les pierres et disent « Fichez-moi la paix » aux stripteaseuses. (Et aussi aux stripteaseurs.) Et quand ils voient Satan grandeur nature, ils lancent les pierres en direction de sa grandeur et aussi de sa nature. Et Satan de les tancer vertement : « Vous perdez votre temps, dégénérés que vous êtes. Certes, vous avez déjà porté atteinte à mon corps qui souffre terriblement. Mon âme, en revanche, vous est inaccessible : seul Dieu est en mesure de l'atteindre, de la retirer de son habitacle. » Il est vrai que certains croyants s'avouent séduits par l'idée de priver l'âme de Satan de son adresse, comme disent les gens chics. Et alors ? Que comptez-vous en faire ? Voulez-vous la brûler vive, cette âme maudite ? Ce n'est pas la

peine de la maudire avant de la brûler ; ne perdez donc pas votre temps. Les Pères de l'Église vous ont épargné ce labeur. Mais ne vous posez-vous pas des questions au sujet de ce feu et son efficacité ? Soumise au supplice du feu, une salamandre se porte comme un charme. Croyez-vous que l'âme de Satan soit moins résistante que le corps de salamandre, que n'importe quel corps ?

On se souvient de la voie moyenne, et si ce souvenir rentre au bercail au bon moment – pas trop tard, en tout cas – on renonce à l'âme de Satan : on risque de perdre la sienne pendant l'enlèvement de celle-ci du corps de cette substance maudite que l'on nomme le Diable ou autrement. On se contente de son corps qui se dénude et s'offre à nos pierres dans un désert quelconque ; ou même à notre domicile. Nous lançons quelques flèches qui blessent ce corps, et pendant ce processus, ce tir à l'arc, on répète : « Voilà notre réponse au supplice que saint Sébastien a enduré pour sa foi. » « Mais c'est grâce à ce supplice, à son sang exposé dans un flacon qu'on l'a reçu au Paradis », répond Satan. « Il n'y a pas de quoi t'enorgueillir, disons-nous. Ce n'est pas toi qui as mis un seau au-dessous de ses blessures pour préserver son sang de l'oubli injustifié. » Une fois la vengeance accomplie, on laisse le Diable lécher son corps et on s'installe à mi-distance entre lui et notre Seigneur. On n'est plus ni sur une colonne ni dans un désert. On est assis sur une souche où l'on mange une brioche rassie. Il en va de même pour l'amour : l'amour platonique est un désert, l'amour charnel une brousse. On se fraie un chemin au milieu des troncs, des branches ; on se frotte contre eux (et contre elles), on les serre contre son corps. Et dans le désert on parle à Sophia qui est de retour pour s'occuper de l'âme ou du côté impalpable du corps, si tant est que cela existe.

Il paraît que l'un ne peut vivre sans l'autre ; le côté spirituel devient trop stérile, si on le prive de l'enveloppe charnelle qui redonne de la vie à toutes ces pensées et intuitions quasi transparentes. Elles volent, elles soupirent, elles aspirent aux idéaux, aux sommets qui se perdent dans les nébuleuses, tandis que le corps respire, respire, manque d'air, s'essouffle ; et souffle enfin pour recommencer un quart d'heure plus tard. Ces soufflements, ces essoufflements sont tellement délicieux que l'on n'a aucune envie de s'en séparer, de quitter cet état, cet état de choses. On s'embourbe dans le corps. C'est la formule préférée de nos gourous qui veulent nous mettre sur la bonne voie, sur la voie moyenne. Elle nous autorise à esquiver cet embourbement grâce à la méthode associée aux dialogues de Platon – au *Banquet*, en particulier. « On grimpe », comme disent les platoniciens qui parlent d'abord de l'amour en termes précis : jambes, silhouettes, lèvres, bouches, entrejambes, tous les entres que l'on peut imaginer, tous les fruits de l'imagination, respiration saccadée, essoufflement,

reprise du souffle. Trop précis, trop sexy. Platon n'était pas dupe du côté unilatéral de sa doctrine, de la voie qu'il proposait à ses disciples. Il fallait donc grimper sur « l'arbre de l'amour », comme il le nommait. Il disait que cet arbre ne manquait pas de fruits interdits. « Il faut les arracher des branches et les jeter à terre », précisait-il. Il purifiait l'expérience, l'ascension le long du tronc, comme il s'exprimait. Au cours de cette expérience, emporté par l'élan purificateur, il ordonnait à ses disciples de redescendre pour dénuder le tronc, révéler l'essence de l'amour. « Le tronc est l'essence de l'amour », disait-il. Et si un disciple lui demandait s'il faisait allusion à l'image du phallus, au phallus lui-même, il répondait : « Pas du tout. Cette vulgarisation de ma doctrine me déplaît au plus haut point. » On élague donc cet arbre hautement symbolique et on regagne la terre pour le contempler d'en bas. On voit le tronc nu et du coup on comprend que l'amour ne tolère ni les nuances corporelles ni les soubresauts de la libido. C'est la pureté platonicienne que l'on vise et obtient, grâce à l'élagage, au ramassage des fruits, à l'annihilation de leur pourriture.

On est sur terre dans tous les sens du terme. Le vide qu'on fixait de son regard s'estompe car il est vide, tout simplement ; et l'on n'est pas encore prêt à faire l'expérience de ce *Nichts* dont j'ai déjà parlé trente-six fois. On plonge dans le vide, et malgré le caractère désertique de ce vide (ce qui se comprend aisément), on y trouve tout : tous les désespoirs, tous les dieux païens qu'il ne faut pas négliger car ils précèdent le vrai Seigneur. Et ce qui précède, les précédents ou les ancêtres comptent énormément – saint Jean Baptiste est un bon exemple – surtout si l'on veut rester seul, sans les autres. On s'appuie alors sur ces ancêtres. Et si l'on entend une voix qui dit : « Vous ne ferez rien tout seul, parce que vous n'existez pas », on répond : « Je suis avec mon arbre généalogique. Et je n'ai aucune intention de l'élaguer et de ramasser les fruits qui l'embellissent. À vrai dire, je les ramasse, mais je ne m'en débarrasse pas : je ne les jette pas. Je les mange, même s'ils sont un peu pourris. J'aime la pourriture, vous savez, une légère pourriture. » Bref, on est au bout de l'arbre, à l'autre bout – à l'opposé du sommet, de sorte que la terre est tout près et l'on a envie de se nourrir de cette terre d'une manière ou d'une autre. Et l'on se souvient d'Antée qui se couchait de temps en temps sur sa mère pour lui faire l'amour et prendre d'elle tout ce qu'elle pouvait lui donner : des forces, l'énergie dont il avait besoin pour vaincre Héraclès. La terre inspire des réflexions qui n'ont rien à voir avec le vide ; elles sont remplies, ces réflexions, et comme d'habitude, elles sont remplies à ras bord. On a envie de la vie matérielle, non-spirituelle, anti-spirituelle, anti-platonicienne, aristotélicienne. On a envie du corps humain qu'Aristote pointe sur le célèbre tableau de Raphaël. On renonce à l'épurer, à l'élaguer, comme disent les platoniciens. Les platoniciens et les ultra-chrétiens (les

maximalistes, comme on dit) citent tous les testaments qui leur tombent sous les mains : « Si la main droite t'offense, tu la coupes sans hésiter un seul instant. » Oui, d'après vos théories, la main droite m'offense depuis longtemps. Elle caresse les seins des femmes, elle s'occupe de mes plaisirs privés sans lesquels ma vie privée n'a pas de sens. D'accord, je la coupe/sectionne/supprime. Et après ? J'entraîne ma main gauche qui est à présent aussi habile que la droite, mon ex-main droite. C'est toujours ma main droite, mais elle n'est plus reliée à mon corps ; elle séjourne dans une poubelle en ce moment. Je compte la garder à mes côtés aussi longtemps que possible, en faisant fi des éboueurs et de leurs passages.

Il ne faut pas oublier mes jambes : elles aussi, elles m'offensent continuellement ; de *leur* point de vue. Et mon ventre m'offense, et mon dos s'adonne aux mêmes délices, aux délices charnels. J'aime me coucher sur mes partenaires, et je ne suis pas seul dans cette catégorie que l'on appelle poétiquement « le soleil couchant ». Tantôt c'est mon ventre qui jouit des contacts humains, tantôt c'est mon dos qui en profite. Et à ceux qui me reprochent de ne pas vouloir communiquer avec mes semblables je montre ces positions en disant : « Voici la position dorsale. Voici la position ventrale. » Une conclusion s'impose : on ne peut se passer des jeux corporels, sinon on risque de sombrer dans un déséquilibre destructeur qui, la plupart du temps, débouche sur la sensation de l'amour tronqué. On regarde le plafond, on contemple les idées quasi-transparentes et l'on se demande s'il s'agit du vrai amour, platonique, chrétien. Mais il suffit d'étendre le bras droit pour sentir un corps qui remet les pendules à l'heure. L'amour des platoniciens est incomplet, désincarné ; si on ne l'incarne pas, il sera sans valeur. La vie sera consacrée à la contemplation du plafond, et même si ce plafond est peint par Michel-Ange, même si l'on est dans la chapelle Sixtine, on doit trouver un corps (sans sortir de la chapelle, pourquoi pas ?) et profiter au maximum de sa chaleur humaine. On met une main sur ce corps et l'on sent sa chaleur ; et on jouit de cette chaleur et de tout le reste. L'apprentissage de l'amour passe par ces stades. D'abord une main s'aventure dans l'espace où gît un corps humain que l'on appelle « le corps d'un de nos frères ou de nos sœurs ». Ou de nos neveux, ou de nos nièces. La liste est très longue et si on s'y attarde trop, le corps risque de disparaître pour toujours. Ce corps que l'on convoite se dit : « Il n'a pas envie de me toucher. Il touche cette liste, ce bout du papier qui n'est ni charnel ni chaud. Il ne comprend rien à rien. Il est platonicien jusqu'aux bouts des ongles. Et ces bouts que je convoite s'abandonnent à un commerce stérile, sans avenir, sans fondement. »

Les gourous avisés nous conseillent de marier les deux procédés, les deux manières d'approcher la vérité de l'amour. Il y a un corps sur votre lit ; et s'il n'y en a pas, vous

envoyez un SMS à un corps que vous connaissez et qui, à votre avis, sera prêt à affronter l'expérience amoureuse. Le corps arrive – parfois il arrive à grands pas – et l'expérience démarre. Et s'il arrive à petits pas ? Une fois de plus, cela nous rappelle Petipa, son *Lac des cygnes*, sa *Belle au bois dormant*. La belle arrive à petits pas et nous lui disons : « Je sais que vous êtes habituée aux bois et aux palais. Chez moi, vous ne trouverez que ce lit qui, à mon humble avis, est assez confortable. Quoi qu'il en soit, vous avez accepté mon invitation, et je vous en remercie infiniment. À présent vaquons à nos affaires. Devinez-vous à quelles occupations nous devons vaquer cet après-midi ? Vous n'êtes pas ma secrétaire, Dieu soit loué : il n'y a rien de plus embêtant que de dicter des lettres à sa secrétaire. Il est vrai que, après avoir dicté une lettre ou deux, on peut passer à l'acte et faire l'amour avec sa secrétaire. Mais on peut commencer par l'amour, d'autant que c'est un sujet très intéressant et important – bien plus important que le business sur lequel se concentrent les secrétaires et leurs patrons. Nous commencerons par l'amour et nous terminerons par l'amour. Voici ce que me dit mon agenda. Allons-y, mettons-nous en marche, comme on dit aujourd'hui. Installez-vous dans le lit, je vous prie. Prenez votre temps. Pendant ce temps-là, je ferai de mon mieux pour me concentrer sur le plafond, sur mon plafond platonicien. Vous savez, les idées et ainsi de suite. Cela ne vous concerne pas au premier chef. Je m'en occupe. C'est moi qui assure le fonctionnement de l'aspect platonicien de nos relations. Vous n'êtes même pas obligée de regarder le plafond. Regardez plutôt mon corps, ma silhouette, mes galbes. Inspirez-vous, excitez-vous. Si vous ne recevez aucun appel de votre libido, souvenez-vous des films érotiques ou pornographiques que vous avez vus récemment. Et si vous ne raffolez pas des films X, visualisez Brad Pitt ou Pitt Brad : je ne retiens pas les noms des acteurs d'aujourd'hui. Je connais George Sanders qui est mille coudées au-dessus de tous ces Brad, de tous ces Pitt, de tous ces bulls. »

Pendant votre discours, vous fixez vos yeux sur le plafond, et vous ne les en détachez pas, même à la fin de votre instruction verbale. Votre méditation vous mène vers la pureté de l'amour décrite dans le *Banquet* que vous avez lu en russe et en français. Vous vous permettez de vous souvenir de quelques repas somptueux, ce qui sert à la transition que vous amorcez en mettant votre main gauche sur le ventre de la demoiselle. Vous laissez votre main explorer ce ventre à sa guise – sans perdre les traces de l'amour pur et simple ; de la notion platonicienne de l'amour. Même vos mains doivent être au courant de cette notion. Tantôt votre corps représente un monument à la contemplation de la pureté, des plus hautes sphères de l'amour où il n'y a ni Pierre ni Marie – rien que le mot AMOUR. C'est votre mantra et vous la rendez audible en détachant les lettres du contexte, en les réinstallant dans

le contexte, en les manipulant jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien, sauf la béatitude associée à Sophia qui n'est pas une simple vision, notion, idéal. Elle est corporelle, elle aussi. Certes, elle est le quatrième membre de la Sainte Trinité que l'on appelle à cette occasion la Sainte Quaternité. La faute que l'on fait quand Sophia s'installe au centre de la méditation concerne sa désincarnation.

Résumons-nous, débarrassons-nous du chaos qui résulte souvent de la lecture simultanée de Platon, des Pères de l'Église et des Mères de l'Église, parmi lesquelles on reconnaît l'icône majestueuse de Sophia. Vous les lisez, vous les confondez, vous regardez le plafond tandis que vos mains explorent les corps situés à droite et à gauche de votre propre corps. Tantôt vous les sentez, touchez et vous jouissez de leurs réponses et réactions ; tantôt vous les laissez en paix pour vous consacrer entièrement à la paix de votre esprit, aux idéaux qui surgissent de la doctrine qui s'appelle « de l'amour avant toute chose ». Vous vous immergez dans ce chaos, vous vous en libérez pour jouir de l'air libre et vos mains cessent de tripoter tous les corps qui leur tombent sous la main. Pour vous concentrer sur l'aspect spirituel de l'existence humaine que l'on appelle parfois « la condition humaine » ou « la condition inconditionnelle de l'humanité », vous regardez une icône. Pour assurer l'alternance à l'intérieur et aussi à l'extérieur de cette existence, vous relisez un certain nombre d'apocalypses et tombez sur cette description, sur cette tranche de la condition humaine : « Puis, ils me firent descendre jusqu'au fond de la perdition, et je vis là les douze plaies de l'abîme. Ils m'emmenèrent vers le sud, et je vis là un homme pendu par les paupières et les anges qui le fouettaient. » C'est cela, la fameuse condition humaine. Elle consiste en deux volets. Le premier volet se déroule dans le lit où vous pouvez rester tant que vous voulez, à condition de pouvoir nourrir vos membres et vos intestins. Si vous avez hérité une fortune de vos parents, vous contemplez le plafond ou le baldaquin et chemin faisant – votre contemplation et votre méditation sont des chemins, elles aussi – vous saluez les idées de Platon, surtout celle qui sont en charge de l'amour. Second volet : vous vous levez et vous vous engagez dans les jeux dangereux du monde. Quoi que vous fassiez peut et même doit être rangé sous la même étiquette : « Pêché. » Vous allez aux toilettes (même les saints commettent ce péché) et durant votre séjour dans cet endroit, vous salissez le monde. Vous mangez un sandwich, vous le mâchez et l'avalez. Ce qui en résulte vous guide le long du même chemin, vers le même péché : l'empoisonnement de l'environnement. Il est vrai que même au lit vous empoisonnez la terre et l'atmosphère, mais vous le faites à une autre échelle, et à la fin de la journée, au crépuscule, on ne vous pend pas toujours par les paupières. On vous fouette, mais vous restez debout, appuyé contre un mur ou une commode

Louis XV. C'est nettement plus agréable, même si aucune peinture murale ne vous délecte tout au long de ce petit supplice, ce supplice de chambre, comme disent les musiciens.

Vous regardez le plafond, vous méditez à n'en plus finir à l'aide de quelques mandalas que votre mémoire visuelle garde précieusement. Les représentants de la loi arrivent et disent : « Et les affamés ? Et tous ceux qui ne disposent même pas des produits de première nécessité ? Vous ne faites rien pour eux. » Les contemplateurs. Autrefois, en Union Soviétique, on les arrêtait parce qu'ils ne faisaient rien pour le communisme naissant et grandissant. « Ne vous réjouissez-vous pas de la croissance du communisme ? demandaient les représentants. « Si, je m'en réjouis. » « Savez-vous que le communisme aurait été encore plus grand, si vous aviez porté des briques, au lieu de répéter '*Aum, aum, aum*' ? » « Non, je ne le sais pas. » « À cause de votre passivité criminelle, le communisme a déjà perdu plusieurs centimètres. Voulez-vous qu'il perde un mètre ? » Si vous ne répondiez pas à cette dernière question, on vous condamnait à cinq ans de réclusion criminelle. Si vous répondiez : « Non, je ne le veux pas. Et je ferai de mon mieux pour ajouter au communisme la longueur perdue », on vous condamnait à deux ans de réclusion dans un hôpital psychiatrique. Il y avait des criminels qui protestaient contre l'injustice de leur arrestation. Alors, les représentants disaient nonchalamment : « C'est un hommage à Kafka. Qu'avez-vous contre cet écrivain ? »

Il nous arrive de déplorer la monotonie de la vie. Nous nous plaignons à nos voisins : « Toujours la même chose, je connais la chanson. Ce train-train est insupportable, cette routine me tue. » Mais la vie est multiforme – elle *est* multiforme, malgré la disparition de milliers d'espèces – et sa multiformité nous fatigue encore plus, car nous ne savons pas comment nous y prendre. Et cet « y » surgit tout le temps, venant de nulle part ; en tout cas, nous ne savons pas d'où il vient. Et pendant que nous nous demandons ce qui se passe, nous nous détruisons. Certes, c'est une force extérieure qui nous détruit, mais l'intérieur se trouve à l'extérieur et vice-versa : nous le savons depuis la publication des écrits d'Hermès Trismégiste. Nous apprenons à nos dépens qu'il faut agir vite, sinon c'est fini ; et même si ce n'est pas fini une fois pour toutes, nous sommes physiquement et moralement diminués. Notre peau devient de plus en plus flasque, et notre moral est dans les chaussettes. Mais comment agir dans les circonstances ? Nous ne savons même pas quel nom donner au mal qui nous ronge. Et chaque remède requiert la présence d'un nom contre lequel il peut s'insurger et lutter jusqu'au bout. Tous ces malheurs proviennent du caractère multiforme de la vie, et l'une de ses formes – et nous rencontrons cette forme dès notre naissance et même avant elle – s'appelle « mère ». Le pendu que l'on trouve dans l'Apocalypse d'Esdras est

puni pour le désir sexuel qui l'a forcé à faire l'amour avec sa mère. Ce crime défie l'imagination : aucune imagination n'arrive à nous montrer une force capable de nous pousser vers notre mère pour lui arracher ses vêtements. Supposons qu'il y ait trois hommes dans notre demeure ; trois boxeurs ou trois lutteurs japonais. Un lutteur nous pousse dans le dos ; les deux autres manipulent nos bras de façon à rendre la résistance de notre mère inefficace. Elle est prête à tout faire pour son fils, mais ce qu'il exige à présent dépasse non seulement n'importe quelle imagination – même celle de Swift ou Joyce –, mais tous les codes de conduite. Un de ces codes nous informe que nous pouvons embrasser notre mère sur les deux joues. Ses lèvres nous restent aussi interdites que les autres ouvertures de son corps. Nous ne pouvons même pas insérer nos doigts dans ses oreilles sous prétexte d'en enlever un bout de quelque chose ou cette chose elle-même.

Violer sa mère n'est admissible que dans le cadre d'une société primitive où, contrairement à ce que pense Lévi-Strauss, l'inceste est envisageable. Habituellement, les gens croient qu'un nombre considérable de jeunes hommes font l'amour avec leur mère qui n'a rien contre cette union, cette démonstration de l'amour filial. Et même si, irrésistiblement envoûté par la beauté de sa mère, son fils se jette sur son corps sans se donner la peine d'enlever ses vêtements – ses propres vêtements et ceux de sa mère – on croit que la dernière ou la première – la mère, autrement dit – ne dénoncera jamais son fils qui est plus important (pour elle) que n'importe quel tabou. Cette mère vient d'enterrer son mari et, contrairement à ce que croit la foule, elle n'a pas encore trouvé un amant ou son futur époux. La foule est convaincue qu'elle a toujours eu des amants – plusieurs amants à la fois ; malgré l'existence de son mari qui quittait rarement la maison. Si les membres d'une foule se mettent à bavarder, vous entendez sans cesse les mots « amants » « petit ami » « pauvre mari » ou « pauvre femme », ce qui revient au même. La même foule (ou n'importe quelle autre foule) croit aussi que cette mère peu exemplaire couche avec son fils. « Mais elle ne le dénoncera jamais aux autorités », ajoute un membre de cette foule. Il y a des membres, des clubs et leurs membres, qui proposent une autre hypothèse et cette hypothèse s'appelle « un monde à l'envers ». Selon cette hypothèse, le fils qui n'est pas pervers n'éprouve aucun désir illégal à l'endroit de sa mère. C'est le contraire qui se produit quotidiennement, une dizaine heures par jour – aux moments où la mère ne pense pas aux deux bouts qu'il faut joindre. Et même à ces moments-là elle pense à son fils car il représente un bout et elle l'autre, le deuxième. Elle veut joindre ces deux bouts, malgré la résistance de son fils qui, à part les considérations liées aux tabous et à la morale, n'aime ni le corps ni le sourire de sa mère ; et de toute façon, il préfère les jeunes filles plutôt sveltes. (Sa mère est obèse.) Le rêve de la mère – Gorki n'a

pas décrit ce genre de rêves qui font pourtant partie de l'univers des mères – ne peut se matérialiser dans le cadre des relations auxquelles tout le monde est plus ou moins habitué : l'amour filial, l'amour maternel – sans excès. Un jour la mère franchit la ligne de démarcation qui sépare la vie normale, légale et sociale des excès parmi lesquels figurent l'inceste et le meurtre. La mère demande à son fils de venir la rejoindre – pas dans la cuisine où le fils épluche des pommes de terre, mais dans le lit. Et pourtant le fils sait à quoi sert le lit car il y a vu sa mère dans les bras de son père et aussi dans ceux de son oncle. Il sait que les bras qui agissent avec force ne le font pas pour rien ; ces efforts inclinent le corps de la mère, le font basculer vers l'horreur de l'acte sexuel. Pour le fils, les bras et leur action ne sont qu'un prélude ~~plutôt~~ amical à l'acte brutal où tout est mécanique, antihumaniste, fasciste et destructeur. Il est étonné de voir sa mère souriante – à la sortie de ces étreintes, de ces exercices qui s'apparentent à l'atmosphère de la salle de gymnastique où l'on exige des élèves de tourner, sauter, s'écraser au sol ; sinon ils ont rendez-vous avec le directeur et aussi avec des coins variés. Ils y restent pendant des heures pour racheter leur maladresse, la lourdeur inadmissible de leur corps.

Aujourd'hui la mère remplace le professeur de la gymnastique. Elle appelle son fils et sa main confirme la portée implacable et transparente de sa voix qui ordonne à son fils de la rejoindre au lit, sur l'autel de l'extase. Le fils n'est pas allergique au corps de sa mère, quoiqu'il la trouve obèse. Mais, après tout, l'obésité ne lui déplaît pas. Il se souvient de cette remarque qu'il attribue à sa tante : « Mon corps chéri, il faut que je l'aie en abondance. » Il se dit que le corps de sa mère est peut-être trop abondant, et il le constate une fois de plus, lorsque sa mère décide de ne pas le laisser tranquille, de ne pas lui permettre de terminer ses devoirs scolaires. Elle exige sa présence à ses côtés, et le fils obéit sa mère. Il connaît peut-être les préceptes de la Bible qui nous ordonne d'honorer un père et une mère qui méritent cet honneur. Et le fils, mérite-t-il l'horreur qui l'attend au lit et même en dehors de celui-ci – dans la salle de bain, par exemple ? Sa mère s'apprête à installer son corps (son corps, à lui) dans la baignoire où une petite quantité d'eau l'attend, paraît-il, d'après les dires de sa mère. Elle lui explique (à son fils, à son futur amant) que la salle de bain est très érotique, très exotique – infiniment propice à l'éclosion de sentiments de toutes sortes. « Quels sentiments ? » demande son fils. « Le sentiment que l'on associe à l'amour, à l'union des êtres humains, à l'harmonie universelle, à la *Neuvième* de Beethoven que Bernstein a dirigée des deux côtés du mur de Berlin – quelques jours avant la réunification des deux Allemagnes. Il y a aussi des sensations qui nous procurent des plaisirs que nous ne pouvons pas goûter ailleurs car ils n'existent pas ailleurs. Ils n'existent que dans cette baignoire où

l'eau nous aide à déchiffrer les mystères de la vie et surtout de l'amour qui est la partie essentielle de la vie. Mon fils, tu es grand et mur à présent. Ce matin je peux te dire mon vrai nom que je n'ai jamais prononcé en présence de ton père. Il n'aurait rien compris, de toute façon. Je m'appelle Sophia. » « Comme Sophia Lauren ? » « Non, non, pas du tout. Ne me compare surtout pas à des actrices défuntées. Je mérite un meilleur sort. Je suis la porteuse de la grâce, malgré mon obésité que tu apprécies, j'imagine. En tout cas, l'éducation que tu as reçue doit te faire apprécier la beauté indescriptible des corps auxquels Rubens a dédié tant de tableaux. Te rappelles-tu nos visites aux musées ? Et la maison de Rubens à Anvers ? T'en souviens-tu ? Ce n'est pas la peine de te souvenir de la maison. Ce sont les corps qui comptent. As-tu compté le nombre de corps dodus que tu as vus dans ces musées, dans cette maison ? » « Des centaines », répond le fils. « Exact. Alors, j'espère que ton inspiration sera au rendez-vous. Te sens-tu inspiré ? » « Dans quel sens ? » demande le fils. « Je sais que tu es fêré de la poésie et que ton passe-temps favori a pour cadre ton bureau et le stylo que tu préfères aux ordinateurs. Tu crois qu'un vrai poète ne se sert jamais d'ordinateurs, et tu as peut-être raison, je n'en sais rien. Et je ne veux rien savoir là-dessus. Ce n'est pas le moment de discuter de poésie, et c'est un autre genre d'inspiration qui retient mon intérêt. Cette inspiration est indissolublement liée à la salle de bain et à la baignoire qui s'y trouve. Qu'en penses-tu ? Que penses-tu de cette inspiration ? Est-elle au rendez-vous ? Puis-je compter sur elle ? »

Cette mère parle trop. Rien d'étonnant que le fils se sent refroidi et même si, à un moment donné, il était prêt à tout, à toutes les horreurs qu'il avait vues soit dans la chambre de ses parents, soit dans ses cauchemars. Mais le bavardage de sa mère ne rime à rien, sauf aux idées qu'elle nourrit dans le domaine du sexe, du harcèlement sexuel, de l'inceste. D'ailleurs, on se demande si le mot inceste fait partie de son vocabulaire. Pour elle, une nuit passée en compagnie de son fils est un passe-temps qui peut et même doit devenir la norme, le fondement de la vie de famille. On se débarrasse de son mari et on caresse son fils, on l'étouffe dans ses bras. Voilà la vraie vie de famille que l'on chante dans les livres sacrés et dans les romans. Une mère ne doit pas nécessairement tuer son mari : il y a des maris qui sont sur la même longueur d'onde. Non seulement ils mesurent correctement l'étendue de l'amour que leur épouse porte à leur fils, mais, de leur côté, ils ont envie d'entraîner leur fille vers la même salle de bain où l'eau (différente, selon Héraclite) attend les corps humains et leurs passions. Donc, cette mère – et un tas d'autres mères font la même chose – parle à son mari, lui expose sa théorie de l'amour. Et le père s'exécute. En tout cas, il a l'air de ne pas apprécier la proposition de son épouse ; il fait semblant de l'aimer par-dessus tout et « la

séparation d'avec toi signerait mon arrêt de mort », ajoute-t-il. Mais intérieurement il sourit, et son sourire devient de plus en plus large, de sorte qu'on le voit à présent dans le salon où la discussion se déroule. La mère interprète le sourire correctement et dit : « Je sais que tu convoite notre fille. Achète une maison aux environs de Paris où tu pourras la peloter tant que tu voudras. Tu peux même acheter une maison avec trois salles de bain. »

« D'accord », dit le mari. Sans perdre une seconde, il informe sa fille de la décision prise par sa mère ; la fille pleure un petit coup : elle préfère sa mère à son père, mais elle s'exécute à son tour, et le couple quitte la maison dans l'intention de s'installer définitivement à Versailles ou sur l'île Saint-Louis. Parfois, c'est le fils qui s'en va avec son père qui ne partage pas les tendances sexuelles prônées dans la Bible et dans les manuels de la vie normale. Cette vie pousse une mère vers son fils qui s'initie du coup aux principes de la vie hors de la loi ancestrale et civile. Cette loi dit : « Vous couchez avec tous vos parents et tous vos enfants. Il n'y a pas de mal à cela : l'amour s'exprime partout à volonté. Lors de réceptions et dans certains restaurants vous buvez du champagne à volonté. Pourquoi ne pas faire l'amour à volonté ? L'amour est plus précieux pour l'humanité, pour son entente cordiale, que le champagne. » Mais un groupe de bons-vivants s'oppose à cette thèse, en disant : « Nous remplissons nos verres du Krug et nous trinquons avant de les vider. Il n'y a rien de plus fraternel que ce geste amical. » Laissons ce rite de côté : il n'a presque rien à voir avec le départ du père en compagnie de sa fille. Je le répète : c'est son fils qui pourrait être à ses côtés : il y a des pères qui préfèrent leurs fils à leurs filles, quelle que soit la beauté de ces dernières.

Les relations entre les pères et les fils sont autrement plus complexes – à cause des interventions malencontreuses de Tourgueniev et de Freud. Dans le roman de Tourgueniev, le fils met en doute le conservatisme de son père, avant de se moquer de celui-ci ouvertement, au vu et au su de tout le monde. Certes, il ne dit pas : « Mon père est un demeuré mental », mais c'est tout comme. Il est vrai que le père ne désire pas son fils qui s'appelle Bazarov ; je crois que le père, lui aussi, porte ce nom. Tourgueniev était amoureux de Pauline Viardot (pas Girardot), et il n'était même pas au courant des obsessions homosexuelles qui écartent une grande partie de l'humanité de ce qu'on appelle à tort « le droit chemin ». « Il n'y a pas de droit chemin, il n'y a que des chemins », affirment les démocrates et ceux qui gardent l'esprit libre. Il y a des divergences idéologiques et technologiques dans notre monde, et Tourgueniev rend hommage à ces divergences, au détriment des tendances sexuelles ; comme si la modernité ou sa suppression était plus importante qu'un simple acte sexuel exécuté au lit, dans une baignoire ou sur l'herbe. (L'acte

sexuel sur l'herbe.) Il faut pourtant remercier Tourgueniev pour l'élargissement du cadre où se déroulent les relations entre pères et fils. Avant lui, on pensait que ces relations se limitaient à l'amour paternel, à l'amour filial et au meurtre ; Œdipe reste une référence dans ce domaine. (Pour les Freudiens, Moïse est aussi une référence.) Les Soviétiques ont continué ce travail, dans le sillage de Gogol qui renverse la situation, une fois de plus : c'est le père qui tue son fils dans *Taras Boulba*. « C'est moi qui t'ai donné naissance. C'est moi qui te donnerai la mort », dit-il avant le meurtre. Que se serait-il passé, si le fils avait répondu : « Tu te trompes, père. C'est ma mère qui m'a donné naissance. Toi, tu n'es qu'un auxiliaire. Pas très précieux, d'ailleurs. » « Et toi, tu fais partie des dégâts collatéraux », aurait-dit le père.

Dans la mythologie soviétique, ces relations revêtent une dimension supplémentaire, grâce au concours d'un adolescent qui dénonce son père aux autorités kolkhoziennes. (Les kolkhozes se composent de foules qui sont obligées de labourer les mêmes champs où, au bout de quelque temps, plus rien ne pousse.) Cet adolescent dit au président du kolkhoze qui mange beaucoup de pain et ne connaît pas la géographie : « Mon père cache beaucoup de blé, et c'est à cause de cette tendance cachottière que la population soviétique meurt de faim. » Le père apprend la trahison de son fils. Il lui dit : « Tu agis exactement comme Œdipe qui a tué son père. Ne sais-tu pas que nous vivons à l'époque stalinienne ? qu'on fusille tout le monde ou presque ? Il y a des procès qu'on filme pour que les étrangers se rendent compte à quel point le sabotage fleurit en Union Soviétique. Pas aux États-Unis. Les Soviétiques aisés cachent le caviar, et leurs camarades malaisés ne mangent rien du tout, même pas du pain rassis. De ce point de vue, du point de vue des autorités qui ne veulent pas que les gens meurent dans leur pays, tu as raison : il faut dénoncer son père, sa mère et même ses neveux, si ces derniers cachent du blé dans leurs nombreux greniers. À ta place, Œdipe aurait pris un fusil pour me tuer sur le champ que les kolkhoziens cultivent en pure perte. Ils ne savent pas cultiver la terre. Qui plus est, ils sont paresseux. » À la sortie de l'izba du président du kolkhoze, bourrelé de remords, le fils éclate en sanglots : il a honte de sa trahison que la postérité condamnera sans appel. Mais en écoutant le discours de son père, il constate que celui-ci n'est pas simplement un cachottier, un paysan aisé et par conséquent un criminel. Son père calomnie les travailleurs, les travailleuses, les kolkhoziens – et tous les Soviétiques, par la même occasion. Il calomnie aussi le régime et la doctrine matérialiste de Marx, de Lénine et de Staline. Il regarde autour de lui à la recherche d'un fusil. Il le trouve – son père va à la chasse assez souvent –, vise la poitrine de son père et tire. Pas de chance : le fusil n'est pas chargé ; pour une fois. Alors, le fils fait tomber le fusil et prend ses jambes à

son cou pour dénoncer le père à Staline lui-même. Le père ramasse le fusil, met une balle dans le canon, ouvre la fenêtre et tire. Le père est pendu à un bouleau, conformément à la tradition de la sainte Russie et de la Russie insane, alias l'Union Soviétique. Je crois que dans le dernier livre de Freud, les Israéliens (les fils de Moïse) trahissent leur père au Seigneur, au Tout-Puissant, à Yahvé. Et Dieu leur dit : « Moïse est sacré. Si vous osez toucher à un cheveu de votre guide... » Personne n'entend la fin de la phrase ; personne n'a peur. Moïse périt et le livre est écrit. On a écrit une multitude de livres en Union Soviétique sur le garçon qui a trahi son père. Les journaux en ont parlé pendant plusieurs années. On disait : « Enfants, vous avez l'obligation de trahir vos parents qui veulent vous violer, vous mettre dans leur lit. Ils vous mettraient dans des baignoires s'ils avaient des salles de bain à leur disposition. Heureusement pour vous, il n'y a pas de salles de bain en Union Soviétique. Vos parents violent, soit leurs enfants, soit la mère patrie. Ils cachent tout ce qu'ils peuvent cacher et brûlent tout ce qu'ils peuvent brûler. Heureusement, il y a une pénurie d'allumettes en Union Soviétique. Et même les Occidentaux n'ont pas encore mis en vente des briquets. »

Aujourd'hui, on fait plus attention à la terre, puisqu'on est en train de la perdre ; et ce que l'on perd est plus précieux que les choses qui demeurent, comme si elles étaient immortelles. Elles ne le sont pas, cela va sans dire, mais un départ impressionne toujours plus que l'immobilité, même si l'objet ou le sujet qui ne bouge pas pourrit, s'éteint pour ne pas s'allumer de nouveau. La terre quitte l'humanité et aussi la flore et la faune, et tout d'un coup, on change de vocabulaire lorsqu'on parle de la terre. Au lieu de dire : « Il faut diminuer la quantité de pesticides » on dit : « Vous violez la terre. C'est un viol pur et simple, ou plutôt sale et compliqué. C'est comme si vous violiez votre mère. En violant votre mère, vous ne portez pas atteinte à la santé des millions de vos concitoyens. Même leur moral reste intact car vous ne criez pas : 'La nuit dernière, j'ai violé ma mère' ni sur le toit de votre maison ni sur celui de votre voiture. Vous ne le criez pas chez vous non plus, par crainte de mettre les voisins et la police au courant. Dès que vos voisins entendent un des vos cris, ils se précipitent vers le commissariat le plus proche pour dire : « Notre voisin viole sa mère tous les soirs, vers huit heures du soir. Le soleil se couche, et notre voisin suit son exemple : il se couche à côté de sa mère. C'est un soleil noir, notre voisin. » Les puristes ne sont pas d'accord avec ce procès-verbal. Ils disent que le nouveau couple crie au lit, pas sur les toits. Ce sont des cris organiques qui ne dénoncent personne et ne chantent pas les exploits de celui qui crie à tue tête. Ce sont des cris que l'on attribue à juste titre à l'expérience que l'on appelle « l'extase anti-platonicienne ». (Ou « l'extase aristotélicienne, comme je l'ai signalé plus haut.) Et la terre ? Vous n'avez pas besoin d'un lit ou même d'un

tapis persan pour la violer. Vous y enfoncez un piquet, et un écologiste scrupuleux se précipite vers ce piquet et se met à crier : « Au viol ! Au viol ! » Le même écologiste ne lèverait pas le petit doigt pour vous empêcher de déverser des produits chimiques sur l'herbe où autrefois les bourgeois et aussi les aristocrates et les ouvriers étendaient leurs nappes, mettaient leurs plats, leurs zakouskis. À ma connaissance, aucun produit chimique ne ressemble à des organes génitaux, tandis que les piquets ainsi que les parapluies sont les piliers des œuvres de Freud.

Quand on vit seul, on commence à apprécier la violence, les insultes, et l'on se dit que l'humanité n'est pas tout à fait inutile. Certes, elle ne peut offrir ni l'amour ni la sagesse que l'on trouve chez les Grecs, chez les Chinois. Elle ne peut pas non plus offrir le Tout-Puissant ; pour le retrouver il faut vivre en Israël à l'époque d'Isaïe. Elle peut m'offrir un attouchement, cette fameuse chaleur qui se définit comme humaine. Et nous le savons : cette chaleur se présente souvent sous forme de bousculade, de poussée dans le dos. Vous êtes seul, et vous vous dites que, pour une fois, un corps humain ne contredirait pas vos désirs les plus secrets, les plus libidineux. Oui, vous éprouvez une petite extase qui, à la différence d'une grande extase, ne vous plongera pas dans la mer turbulente qu'on appelle « la vie conjugale ». Et ce n'est pas la peine de revoir le film de Bergman ou la *Danse de la mort* de Strindberg pour comprendre de quoi elle a l'air. On dirait qu'elle n'a pas d'air du tout : tout est défiguré, caricaturé. Vous proposez quelque chose et votre femme vous rit au nez. Et votre fils ne se donne même pas la peine de vous tuer. Il dit simplement : « Crève dans ton coin. Et si ce coin est trop petit pour ta mort, je peux l'élargir, l'agrandir. Je peux creuser ta tombe, si tu veux : j'ai tout ce qu'il faut pour ce boulot. J'ai une pelle, une pioche. » Non, votre fils ne vous tue pas pour ne pas se retrouver en prison, car même si vous dites aux autorités : « Je ne rêve que de ça », ils suivront les indications des lois qui noircissent leurs livres. Vous dites aux autorités : « Je suis trop peureux pour commettre un suicide. Oui, j'ai essayé plusieurs fois de me jeter par la fenêtre, mais je n'ai pas réussi à grimper sur le rebord des fenêtres qui se situent à l'étage de ma demeure conjugale. J'ai demandé donc à mon fils de m'aider, de me pousser vers la délivrance, vers la différence, comme dit Derrida. Ne le condamnez pas à la perpétuité. »

D'accord. Je crois que je pourrai me suicider sans aide extérieure. Et s'il faut être conforme aux lois du Purgatoire, je m'installerai dans ma cheminée que je ne fais pas marcher, par peur de détériorer mon piano qui ne supporte aucun changement de température. Il ne supporte pas la sécheresse non plus. Et le feu dans une cheminée rend l'âme plus moite, mais il sèche les pianos, si bien qu'ils craquent, se couvrent de fissures.

Mais je pourrai me passer du piano au milieu du Purgatoire, d'un de ces feux décrits dans les livres mi-sacrés. Si j'avais un fils, il allumerait la cheminée pour m'y pousser, pour y installer ma peau et mes os. Supposons que mon fils refuse en disant que le commissaire de la police et le juge d'instruction n'écouteront ni ses arguments ni ses explications. « Mon père voulait mourir. » « Comment ? pourquoi ? D'après son médecin, il n'était pas gravement malade. Pas de cancer, pas d'ulcère. » « Mais il n'aimait pas le monde. » « Comment peut-on ne pas aimer notre monde ? » « Il admirait Freud au point de vouloir incarner ses théories. » « Quelles théories ? » « Freud pensait que n'importe quel fils voulait tuer son père. » « N'importe quel père ? même celui qui lui offre des voitures ? » « Oui. Les fils ont tué Moïse. Et pourtant il les menait vers la Terre promise. » « Oui, il leur avait promis la Terre promise, mais ils pensaient qu'il ne tiendrait pas sa promesse. Ils marchaient, marchaient, marchaient. Et puis, excédés et déçus, ils l'ont tué. Vous, vous avez promis une villa à votre fils, et vous l'avez achetée. En Toscane. »

Il y a quelque temps j'ai frôlé la mort, et je m'en rends compte aujourd'hui. Et je m'en rendrai compte demain : je suis sûr que je ne changerai pas d'avis à ce sujet ni demain ni après-demain. Mais sur le moment, je ne savais pas que la situation était grave ; je ne suis pas habitué à contempler avec méfiance le seuil de la mort. Il y a des gens qui le font presque tous les jours. Ils ouvrent les yeux et se disent : « Tiens, voici le seuil de la mort. Je ne l'ai pas vu depuis un petit moment. Je le reconnais pourtant : il est impossible de ne pas le reconnaître. Il est si reconnaissable, tout compte fait. Je reconnais même mes pas. On dirait qu'à un moment donné, j'ai hésité quelque peu, comme si je voulais continuer à vivre à tout prix, au prix de tous ces malentendus, tous ces échecs. On échoue et on se dit : 'Tant pis.' Et puis, au moment du bilan définitif, on ne sait pas par où commencer. Et la voix intérieure, ce *daimonion* ou démon vous souffle à l'oreille : 'Compte le nombre de tant pis que tu as prononcés au cours de ta vie.' Oui, on laisse tomber quelque chose ; on se dit que cela ne vaut pas la peine de se pencher, de ramasser quoi que ce soit. On se dit qu'on ne veut pas échouer une fois de plus. On perd un doigt et on se dit : 'Tant pis, je ne jouerai plus les sonates de Beethoven. Seuls les concertos pour la main gauche me sont accessibles.' Et puis on perd la main gauche – pas pendant la guerre, dans la rue, tout bêtement. On traverse la rue adjacente (adjacente à quoi ?), une voiture arrive et le chauffeur crie à tue tête : 'Attention à votre main gauche.' Vous n'y faites pas attention, malgré les cris réitérés et la main gauche se détache du bras gauche et tombe. »

Je ne sais pas si j'ai vu le seuil de la mort. Je ne me rendais pas compte de la gravité de ma situation, mais il se peut que j'aie vu le seuil de la mort sans le reconnaître, sans

l'identifier. Ce seuil ou cet objet était sans nom. Inconsciemment je devais me dire que le seul fait de nommer un objet l'animait, lui insufflait la vie ou l'âme. Les objets inanimés n'ont pas d'âme. Vous arrivez, vous vous demandez ce que vous voyez à vos pieds, et vous répondez à votre question : « Je vois le seuil de la mort, par conséquent je mourrai, si je le franchis. » Le seuil s'anime et vous dit : « Le moment est venu de prendre la décision de ta vie ou de ta mort. Dis-moi quelle décision tu as prise, la première ou la seconde. » Vous vous mettez à tergiverser : après tout, pareille question demande réflexion. Vous dites au seuil : « Laisse-moi réfléchir. À ma connaissance, je ne couve pas de maladie mortelle. » « Qu'est-ce que tu en sais ? » dit le seuil. « D'accord, j'héberge une maladie – dans mon sein, si tu veux. Alors, c'est à elle de décider, si je dois te franchir ou non. » La maladie, si tant est que vous souffriez d'une maladie mortelle, demande la parole et dit : « Je dois réfléchir, moi aussi. Pour le moment, je ne crois pas que j'ai assez de microbes à ma disposition pour tuer cet individu au sein duquel je séjourne. C'est une pension complète, vous savez. Mais une pension complète ne signifie pas toujours un 'arrêt de mort'. Il ne s'agit peut-être qu'un arrêt de vie, un tout petit arrêt. » Et deux minutes plus tard, on recommence de plus belle. On peut vivre comme ça pendant des siècles ; c'est une façon de parler, cela va de soi. On peut tout de même vivre, et il y a beaucoup de gens qui le prouvent. Et si on leur pose la question rituelle : « Pourquoi regardez-vous cet objet, ce seuil ? » ils répondent : « Il est très beau. » Alors, on vous dit : « Ne voudriez-vous pas l'acquérir pour l'admirer à l'aise chez vous ? Grâce à cet objet, une de vos portes serait mise en valeur. » « Non, répondez-vous. Je préfère l'admirer de loin. » Et vous le faites pendant des siècles ou des décennies.

Je n'ai pas vu le seuil de la mort, mais une de mes jambes était sans doute de l'autre côté, de sorte que j'ai franchi le pas. J'en suis sûr à présent, mais je continue à me poser des questions : « Quel pas ai-je franchi ? L'ai-je franchi entièrement ou partiellement ? Ma santé actuelle introduit un problème dans le cadre de mes hésitations, de mes réflexions. Mes jambes ne sont plus ce qu'elles étaient il y a encore trois ans. Si j'en lève une – et cela paraît nécessaire pour franchir quoi que ce soit d'une manière matérielle et réaliste –, je ne pourrai pas garder l'équilibre éternellement ; et c'est cela que l'on aimerait faire au seuil de la mort. Je tomberai inévitablement, et je n'ai aucune idée, quant à la direction et la destination de ma chute. Comme disent les mystiques : « Peu importe comment vous chutez. Vous chutez – c'est ce qui compte. » La plupart des mortels savent que la chance ou le hasard intervient très souvent dans notre vie. On peut perdre dix mille euros à la roulette ; on peut en gagner autant et même plus. Au seuil de la mort, on réfléchit différemment. On ne se dit pas : « Le casino

est ouvert tous les jours. Je reviendrai demain ou même ce soir. Je suis libre ce soir. Pourquoi ne pas gagner quelques milliers de dollars ? » Au seuil de la mort, on pense à son équilibre, et j'y pense d'autant plus spasmodiquement que mes jambes sont prêtes à me lâcher à n'importe quel moment. Je n'ai même pas besoin de leur poser cette question : « Êtes-vous prêtes ? » Elles sont toujours prêtes, mes jambes ; depuis quelques temps, elles sont fidèles au poste. À quel poste ? Au poste du déséquilibre. Et ce poste est partout ou presque. Certes, si je suis dans mon lit, mes jambes peuvent me faire ressentir une douleur fastidieuse et même intense, par moments. Mais je ne peux pas les accuser de mes chutes éventuelles. Un cauchemar ou même un beau rêve me fait rouler d'un côté à l'autre. Si je voulais écrire un roman au sujet de ces roulements, je l'intitulerais *De l'autre côté du lit*. Quoi qu'il en soit, si je tombe du lit, ce ne sont pas mes jambes que j'accuserai de ma chute et éventuellement de ma mort. On ne sait jamais avec les chutes et les roulements. Même un roulement de tambour peut être dangereux – si vous êtes sur un échafaud, par exemple.

Au seuil de la mort, le hasard ne joue parfois aucun rôle. Votre cœur bat la chamade et puis il ne bat plus, ni pour vous ni pour quelqu'un d'autre. Silence. Pour une fois on obtient le silence que l'on cherche depuis plusieurs années : si l'on est déconcentré, on n'écrit pas de beaux livres. Même Nietzsche n'aurait pu le faire. Mes voisins et leurs tondeuses ne me laissent pas tranquille, et pourtant je n'ai aucune intention de recourir à ce moyen ultime pour les réduire au silence, les voisins et leurs machines : l'arrêt du cœur. Vous n'hésitez pas, et vous ne perdez même pas l'équilibre. Votre cœur s'arrête, c'est tout ; on ne vous demande pas votre avis ni avant son arrêt (de mort) ni après. (Serait-ce un arrêt de vie, comme j'ai dit plus haut ?) Je suis donc suspendu (en quelque sorte) au-dessus de l'abîme que l'on appelle « le seuil de la mort ». À tort peut-être. Malgré son propre décès, on continue à jouer avec les mots et l'on se dit qu'il s'agit sans doute du seuil de la vie car on voit des arbres et un feu. Quand on découvre les arbres, on se dit qu'on est au Paradis. Mais le feu apporte une mauvaise nouvelle : pour mettre les choses au mieux, on est au Purgatoire.

Je me demande jusqu'à quand la question de l'équilibre se pose et quand la notion du hasard expire pour nous laisser en pleine possession de nos moyens. Mon ange gardien a dit ce matin : « Ce n'est pas toi qui parles. Tes paroles ne t'appartiennent pas. » Très bien : tout appartient à Dieu et à Ses messagers qu'il ne faut pas confondre avec la messagère du printemps (l'hirondelle). Les messagers en question logent très souvent au sein de l'automne qui a aussi des seins, comme disent les féministes. Et les féministes d'ajouter : « Quand vient la cueillette du raisin, les ouvriers qui travaillent sur vos vignes tripotent les seins de l'automne. Dites-leur de faire attention. Il faut qu'ils soient tendres. » Il y a aussi des

seintoïstes (pas des shintoïstes) qui prétendent que des seins sont partout et que l'on ne peut vivre sans eux, même si l'on est grand et vacciné et cultivé et que l'on connaît la musique – Schoenberg et les derniers opéras de Richard Strauss, entre autres. Chaque planète est un sein, selon les seintoïstes. Ils pensent que pour goûter une œuvre d'art il faut la téter : il n'y a pas d'autre solution. Vous retombez en enfance, dans votre *babyhood*. Si vous ne dites pas à un archange : « Je veux retomber en *babyhood* », il ne vous comprendra pas. Aujourd'hui, les archanges ne parlent que l'anglais. Mais personne ne se pose des questions sur les connaissances linguistiques du Tout-Puissant, d'autant que depuis quelque temps Il ne parle que la langue des signes sémiologiques. Et les seins constituent un signe que l'on respecte car il s'agit des mères. Si vous ne respectez pas n'importe quelle mère, vous êtes n'importe qui – n'importe quel fils. Vous voulez être un fils, sinon tout le monde oubliera le passé, les parents, les origines de la vie. On n'est jamais seul, même si l'on n'a ni femme ni enfants ni oncles. Si personne ne vous humilie, ne vous rabaisse et ne rabat votre caquet, vous n'existez pas ; mais vous faites tout pour vous dérober à cette épreuve. Et pour accomplir cette tâche, il faut faire en sorte qu'on ne l'atteigne pas (la tâche). Vous êtes un bébé et tout le monde dit que ce n'est pas la peine de vous rabattre le caquet, pour la bonne raison que vous n'avez aucun caquet. Même un tout petit caquet ne vous sied pas. On dit : « Ce n'est pas son caquet. D'ailleurs, ce n'est pas un caquet, tout bien pesé. » Parfois, on se donne la peine de peser vos vêtements car on ne sait pas exactement ce que « caquet » veut dire. Serait-ce une casquette ? Cela rendrait la vie facile à beaucoup de gens : il suffirait d'enlever la casquette d'une tête qui la porte habituellement et de la jeter par terre. On peut la piétiner, si l'on veut. Mes jambes sont fatiguées au plus haut point, au plus bas point. Je n'ai envie de piétiner personne, même pas mes pires ennemis.

À quoi cela servirait-il ? Vous les piétinez, mais ils se redressent de temps en temps pour crier : « Il nous piétine. Police, police ! » S'ils ne se redressent pas, ils s'imaginent qu'ils ne sont pas sur les toits, et ils y sont la plupart du temps, même si vous continuez à les piétiner. C'est un phénomène bizarre, un phénomène à part : vous piétinez les gens, mais ils réussissent à crier sur les toits. Pour eux et pour le monde entier, marmonner sous les pieds signifie crier sur les toits. Et même si tous ces gens disent : « Nous crions sous les bottes », tout le monde les entend. On les prend en considération et on leur pend des médailles sur la poitrine et même sur le dos pour que les gens qui marchent derrière eux voient leurs médailles, les admirent, les respectent et leur rendent hommage. Comment ? En essayant d'obtenir les mêmes médailles pour leur prochain anniversaire. Le prochain étape : ils se demandent si cet anniversaire arrivera un jour. Les anniversaires traînent toujours. Toujours

vous voulez fêter votre anniversaire, pour une raison ou pour une autre. Vous voulez faire plaisir à votre mère. Vous voulez pouvoir lui dire : « Maman, votre fils est septuagénaire » Et même si vous n'avez que cinquante ans, vous dites à votre mère : « Maman, votre fils est septuagénaire. » « Ces rides, ces joues flasques, dit ma mère. Les rides, j'imagine que ce sont des cicatrices. Tu les as reçues pendant la guerre de Crimée. Mais tout le reste ? Tu as l'air d'une poire pourrie. » « Maman, vous jouez avec les mots ou plutôt les lettres. Avec les allitérations, pour être exact. Vous ne me comparez pas à une pomme pourrie : il n'y a pas de 'r' dans le mot 'pomme'. Vous voulez m'humilier en mettant tous ces 'r' ensemble. Poire pourrie, pot-pourri. »

Vous êtes toujours au seuil de la mort : toujours, toujours, comme disent les gourous, les jourous, les toujoursous. Vous ne vous penchez même pas : vous ne vous donnez pas la peine de bouger votre corps dans un sens ou un autre. Pour rien au monde, vous ne perdriez ce soi-disant équilibre, si vos jambes dépendaient de vous. Comme on dit, elles ont déclaré leur indépendance il y a deux ans et vous devez faire avec, comme on dit. On vous dit « avec », mais on ne dit pas quoi. Vous devez faire avec des jambes qui ne marchent pas bien. Cela demande une grande attention de votre part, de ma part, en l'occurrence : vous descendez un escalier (moi aussi) et vous faites attention à chaque pas. Si vous ne le faites pas, vous vous écroulez et on vous ramasse. Vous n'avez rien contre vos écroulements, mais vous ne supportez pas les ramassages, même s'ils sont nécessaires. On vous demande : « Que préférez-vous ? ramassage ou massage ? » Vous répondez : « Ramassez-moi d'abord. Faites-moi un massage ensuite. Si vous ne me ramassez pas, vous ne pourrez pas me faire un massage, j'imagine. » « Si, on me répond. On peut vous faire tous les massages que vous voulez, que nous voulons, sans vous ramasser. On peut le faire sur place, sur l'espace et sur le temps. »

Vous êtes suspendu au-dessus de ceci et de cela, et vous vous dites en passant (en passant dans les airs) : « Je m'écroulerai tôt ou tard. Il faut que je sache au-dessus de quoi je suis suspendu ou je vole. D'accord, je vole, mais cela ne me facilite pas la tâche car je dois m'écrouler ou tard : c'est ça la vie, comme on dit. » Et une voix me dit : « Tu voles au-dessus d'un fusil. Tu ne risques pas de trébucher sur une planète, parce que ton sort n'a mis aucune planète sur ton chemin. » « Pas d'astéroïdes non plus ? » « Non, c'est ton père qui te tueras. » « Mais mon père ne s'appelait pas Taras Boulba. Je ne suis pas son fils. Je n'ai trahi personne. » « Tu as trahi ton pays natal que tu as quitté en 1974. Ton père ne t'a jamais pardonné cette trahison. » « Mais il se peut que je ne sois pas le fils de mon père. J'ai toujours eu des doutes à ce sujet. Un jour, à Versailles, j'ai rencontré une femme qui m'a dit

que mon père était un comte polonais, que sa mère le connaissait, que sa mère m'avait reconnu tout de suite. » « Ton père a tué beaucoup de faisans. Tu es son faisan à présent. » Nous pensons que nous avons le choix, que le libre arbitre nous accompagne partout, même dans les airs. Nous ne savons pas comment nous avons atterri dans les airs – on atterrit même dans les mers et dans les mères –, mais nous sommes convaincus que la suite des événements dépend de notre choix. Choir ou pas ? par exemple. Nous avons oublié nos vies antérieures, notre karma ; et aussi nos parents qui tuaient les oiseaux et les poissons. Nous voulons nous baigner dans la mer, tandis que notre père va à la pêche. Nous voyons une tranche de saumon sous notre nez, nous la mangeons et nous nous envolons dans les airs. Puis nous atterrissons à côté de notre père qui enlève un crochet de notre bouche et nous jette dans un panier. En quoi consiste à présent notre libre arbitre ? Voulons-nous être mangé cru ? en sashimi ? On nous coupe en petits morceaux, on verse un peu de soja sur ces morceaux et on mâche ces morceaux, on les prépare à leur rendez-vous avec l'estomac.

« Tout est à vous et la vie et la mort, et les choses présentes et les choses à venir. » Je vois une assiette sur ma table, et il y a plusieurs tranches de thon et de saumon sur cette assiette. Mon libre arbitre m'informe que je peux les manger et que telle est ma volonté ; ma représentation est liée à ma volonté, dictée par elle. Une assiette de sashimi est à moi : il n'y a pas une ombre de doute là-dessus. Mais la mort n'est pas semblable à une assiette de sashimi, d'autant qu'au Japon elle ne se présente pas sous cette forme : la représentation est différente. Vous êtes devant un comptoir et on met des tranches de ceci et de cela sur le comptoir, pas loin de la sauce soja. Quoi qu'il en soit, la mort est différente. Il est vrai que si vous mangez une tranche de fugu, vous pouvez en mourir sur le champ, sous le comptoir. La mort en général est différente. D'ailleurs, je me demande si cette mort, la mort générale existe quelque part. Il y a toujours des morts autour de vous, et chaque mort est individuelle. Même le déluge n'englobe pas l'humanité entière. On voit des rescapés sur le pont d'une arche quelconque, et l'on se dit qu'il s'agit de saints. Alors, on se jette dans la mer – une œuvre maîtresse du déluge –, on nage vers l'arche et l'on crie au saint le plus proche : « S'il vous plaît, laissez-moi baiser un bouton de votre pantalon. Si je ne me trompe, ce n'est pas une fermeture éclair que vous avez sur l'emplacement de vos organes génitaux. Et même s'il s'agit d'une fermeture éclair, je l'embrasserai ardemment, quitte à estropier ma langue. Bénissez-moi, prolongez ma vie jusqu'à la dernière limite ! »

Le saint se contente de la citation ci-dessus et cette fois vous la comprenez littéralement. Vous ne cherchez pas midi à quatorze heures ; vous ne vous dites pas que le saint parle d'une mort symbolique : vous vivez toujours, mais votre esprit est sur son lit de

mort. Vous ne croyez plus en Dieu, et vous ne vous identifiez pas à Jésus Christ. Vous ne passez pas trois heures par jour sur une croix ; vous ne portez aucune croix sur le dos, lorsque vous prenez un bus pour arriver à votre bureau plus tôt que prévu. Certes, on vous insulte, mais les insultes que vous entendez ne sont pas à la hauteur des insultes qui, d'après Pascal et Kierkegaard, continuent à résonner tout le long du chemin de croix. Et la lance ? Vous l'avez exclue de votre cérémonie qui, du coup, a l'air inachevée, voir grotesque et ridicule. Si l'on vous demande pourquoi vous n'imitiez pas le soldat qui a porté le coup mortel au corps de Jésus, vous répondez : « J'ai peur de me tuer. Il faut choisir entre la durée de mon cérémonial et son côté spectaculaire. En bergsonien convaincu, je vote pour la durée. » « Mais vous ne devez pas transpercer votre corps. Il suffit de le blesser, de laisser une cicatrice. Ce que vous faites ou ne faites pas témoigne de votre manque de respect vis-à-vis de notre Sauveur. Soit vous allez jusqu'au bout, soit vous ne faites rien. » « Si je me contente d'une blessure, d'une cicatrice, je n'irai pas jusqu'au bout de toute façon. » « De toute façon, vous n'irez pas jusqu'au bout, même si vous vous tuez pour de bon. Vous n'êtes pas notre Sauveur, que je sache. »

« Tout est à vous et la vie et la mort. » D'accord, la mort est à moi et j'en fais ce que je veux. Je suis déjà retombé en enfance, et quand un enfant reçoit un nouveau jouet, il demande à son papa ou sa maman : « C'est à moi ? » « Oui, c'est à toi. » « Alors, je peux en faire ce que je veux ? » « Tout ce que tu veux. » Et l'enfant casse le jouet et piétine les morceaux jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien ni par terre ni dans le jardin. Oui, il joue au football et certains morceaux atterrissent dans le jardin. À la longue, ils disparaissent tous sous terre. C'est ainsi que les enfants jouent à leurs jeux, et je suis un enfant à présent. Saint Paul m'offre la mort et je l'accepte avec des remerciements. La vie m'a appris à remercier les donateurs – surtout ceux qui m'offrent la mort. Je la tiens donc dans mes mains, et je la ridiculise pour me venger de toutes les peurs qu'elle a engendrées dans mon cœur, dans mon âme et même dans mes poumons. (C'est elle que j'accuse de la bronchite qui m'a conduit aux urgences.) Je lui dis : « Tu pensais que tu allais m'installer dans un cercueil ? grâce à ta collection de virus ? Montre-moi tes virus. Et dire que j'avais peur de ces boules idiotes, inoffensives. » Je casse quelques boules, alias quelques virus, et je sors un canif d'un tiroir où je garde mes instruments de torture. (Je savais que tôt ou tard j'aurais la mort entre mes mains.) Je regarde la mort droit dans les yeux – à présent je peux le faire sans courir aucun danger, sans encourir la peine de la mort – et je mets le canif à contribution. Elle est petite, cette mort ; petite et mignonne. Néanmoins, mon canif remplace un œil par un trou béant. Et je dis à la mort : « En principe, tu dois voir ceux que tu te prépares à tuer, à effacer du livre de

la vie. Tu n'as plus qu'un œil à présent, mais tu dois voir tout mon corps, pas sa moitié. Et bien, je te dis que même si tu essayais de me nuire, tu ne pourrais anéantir que la moitié de mon corps. Et mon âme, tu n'y touche pas. Tu m'as entendue ? Tu n'es pas censée mordre mon âme. Pas même une toute petite morsure. Il ne t'est même pas permis d'exercer une domination morale sur mon âme, sur tout ce qu'il est immortel, par nature et par définition. Il ne faut pourtant pas que ton deuxième œil se moque du premier, du trou béant qui me regarde. Ha, ha, ha, ha, ha, comme disent les Russes et cet ophtalmologiste que Shakespeare nous montre dans le *Roi Lear*. Voilà qui est fait ! Deux trous béants ! Bé, bé, bé. La mort, ça se mange ? La mort en général. Pas une mort particulière. (Un champignon vénéneux.) C'est la question que je me pose. Cru ou cuit ? » Je fais une flambée dans la cheminée et mets la mort au milieu des flammes. On purifie la vie en brûlant la mort ; la logique du Purgatoire. Je regarde la mort brûler et je change d'avis : je n'ai pas faim et la mort brûle si somptueusement que je n'ai pas envie de la retirer des flammes. Elle se métamorphose en une poignée de cendres, et je me dis que je suis devenu immortel. Et je commence à jouer avec la vie, avec les microbes, avec les virus.

Je me tenais au seuil de la mort. C'était ma mort, à moi, mais je ne le savais pas. Je savais que j'allais très mal et cela suffisait pour déclencher une série de réflexions, une série d'images qui n'avaient rien à voir avec l'opinion publique, les idées reçues. On nous dit qu'au seuil de la mort – au moment de la noyade ou à la vue d'un boulet de canon – nous revoyons toute notre vie dans les moindres détails. Je ne voyais rien de tel ; je voyais peut-être mes vies antérieures. Je voyais surtout ma vie virtuelle : celle que j'aurais pu vivre, si j'avais donné cours à certaines de mes impulsions. Je suis ravi de ne pas être devenu un chef d'orchestre. Je parle des autres avec déplaisir, et parfois même des expressions inoffensives, telles que « de temps à autre » me mettent mal à l'aise. « De temps en temps » est plus pur, bien plus acceptable : vous allez d'un temps à un temps qui se trouve à côté ou un peu plus loin ; ou même au-delà de l'horizon. Cela n'a pas tellement d'importance car nous avons toujours affaire aux temps, pas aux gens. Quand nous disons ou écrivons « de temps à autre », nous avons l'impression de passer d'une notion délicieuse (le temps peut et doit être délicieux) à quelque chose ou plutôt à quelqu'un qui fait tout son possible pour gâcher n'importe quel temps. Si nous passions d'un temps à l'éternité, nous serions peut-être encore plus heureux. Une chose est certaine : cet « autre » doit être éliminé, et c'est d'autant plus facile (en l'occurrence) qu'il y a plusieurs expressions qui expriment le même état de choses. (Pas le même état d'hommes ou de femmes, Dieu soit loué.) Et si nous sommes à court

d'expressions françaises, nous pouvons passer à l'anglais : « *From time to time* », « *now and then* », et ainsi de suite.

Si vous dirigez un orchestre, vous avez affaire aux autres qui vous comprennent parfois, grâce aux ondes que vous propagez depuis un podium. Très souvent vous dépendez de ces ondes : les gens ne comprennent ni les mots ni les gestes. Ils ne comprennent même pas les ondes, mais leur corps les comprend, de temps en temps, d'espace en espace. Par conséquent on peut éprouver des moments d'un repos divin : vous ne faites presque rien et les corps, les cœurs travaillent à plein temps (à plein espace). Tout bat la chamade, comme disait Furtwängler. Tout bat la chamade, mais personne ne travaille. Tout se fait tout seul. La musique se compose, résonne, vibre, vient, plane dans les airs, et l'on a l'impression qu'on écoute le silence ; qu'on ne l'écoute même pas. Cela se passe, et cela ne se lasse pas. Et cela ne passe pas : la mémoire est une symphonie inachevée. La mémoire et la musique nous font comprendre que rien n'est achevé, pas même la vie d'un cadavre rongé et mangé par les vers. Les vers continuent à vivre ; le cadavre aussi. Les ossements continuent à vivre, à vibrer au rythme de la musique que seuls les morts entendent. C'est pour cela qu'il ne faut pas avoir peur de la mort : il y a des délices et des orgues qui nous attendent dans l'au-delà, même si l'au-delà n'existe pas.

Il y a d'autres problèmes ; nous nous laissons faire, si c'est nécessaire pour le bonheur de tous, de toute la terre : il ne faut pas être trop égoïste. Mais la liberté, le problème qu'elle constitue depuis le big-bang, est quasi-insoluble, étant donné que nos vies antérieures existent, même si nous protestons contre ce fait, même si nous levons nos poings et menaçons les nuages et les oiseaux migrateurs. D'accord, nous ne nous souvenons de rien : ni de nos pérégrinations à travers l'Empire Romain ni de notre séjour en Union Soviétique. Et notre âme ? Même si nous nions son existence, nous ne devons pas négliger l'hypothèse selon laquelle notre âme se prépare à la vie (à notre vie) bien avant sa descente sur terre et son installation. Une fois installée dans le corps, l'âme perd tout espoir de renouveau, de

changement, comme disent en France les candidats qui visent les honneurs présidentiels. Par conséquent, tout doit être fait avant : l'âme est tenue de se renseigner au sujet de la vie sur terre, si elle est originaire d'une autre planète, ce qui est presque toujours le cas. Toutes les âmes ont en leur possession un télescope, même si elles sont terriennes et si elles savent que leur prochaine incarnation s'effectuera sur la terre et pas dans le cosmos, dans une galaxie connue des auteurs de science-fiction. Et des lecteurs de cette littérature. Comme un bon joueur d'échecs, une âme professionnelle conçoit son jeu en fonction de ce qui se passera après cette vie misérable – quelques coups à l'avance. Elle dirige son télescope vers les planètes où la vie n'est pas encore corrompue, et l'on dit à propos de cette âme : « Elle est rousseauiste dans l'âme. »

Admettons que chaque âme digne de ce nom traverse plusieurs vies avant d'atterrir dans notre corps ; pour le meilleur ou pour le pire. (La plupart des individus qui assistent à ce genre de conférence disent, en hochant la tête : « Où ont-ils trouvé le meilleur ? De quoi parle-t-on ? ») Elle se dit que la phrase « quel plaisir en perspective » n'est pas de mise : rien de plaisant ne l'attend dans le futur vers lequel elle oriente ses pas, ses jambes ou plus exactement ses ailes. (Maman, les petites âmes ont-elles des ailes ?) Mais quelque chose l'attend, et elle veut savoir de quoi il s'agit pour ne pas faire un saut dans l'inconnu. Par parenthèse, je n'arrive plus à sauter : ma colonne vertébrale ou plutôt deux vertèbres s'y opposent. En bon chrétien, je remercie ces vertèbres car ils m'empêchent de faire des sauts périlleux. Je ferme la parenthèse et reviens à l'âme qui tripote tantôt un télescope, tantôt un microscope : elle cherche le virus qui sévit actuellement en Chine. (Maman, les petites âmes peuvent-elles attraper un virus ? un virus chinois de surcroît ?) Le problème que je scrute depuis quelque temps me rappelle le créateur (notre Créateur, un autre créateur) qui, avant de créer un monde, trace des diagrammes sur une feuille de papier ou dans l'herbe où son déjeuner refroidit. Mais un monde (même un monde futur qui aura lieu après moi, comme le déluge) est bien plus important qu'un déjeuner, même si la bouteille qui se dresse près d'un chêne vénérable a l'air majestueux et promet un plaisir digne de l'expression « quel plaisir en perspective ». Le créateur fait des calculs et décide d'exclure « deux et deux font quatre » qu'il est sur le point de créer. Pourquoi ? Parce que c'est trop sage, selon l'homme souterrain de Dostoïevski. C'est banal, barbant, embêtant et cela vous ôte l'envie de vivre jusqu'à cent-vingt ans. Cette longévité, on la promet partout : à la télévision, dans les rues, dans les clubs et même dans les boîtes de nuit où l'on fait le maximum pour profiter de l'instant qui coule, s'écoule et demeure présent, malgré tout. « Il faut que chaque instant réponde 'présent' », selon la célèbre formule hédoniste.

Comme il arrive souvent, pendant tout un temps une âme se laisse bercer par des concepts flatteurs, des promesses et des contes de fée. La vie est belle, le meilleur des mondes. Et puis elle achète *Le Monde* ou *Le Figaro* ; ou son collègue lui en fait cadeau. Elle lit un article au sujet d'un nouveau virus (multipliez-vous !) : « Or ces virus ont la particularité de beaucoup muter, pouvant ainsi devenir brutalement plus contagieux, virulents, ou s'adapter à une nouvelle espèce, voire se recombinaient avec un autre virus. Pour se multiplier, ils utilisent une enzyme. » Même une âme, malgré son immortalité, ne connaît pas tous les termes médicaux. Elle comprend, pourtant, que la terre est un endroit dangereux et qu'il vaut mieux peut-être de ne pas tenter l'expérience. Mais, si étrange que cela paraisse, les âmes ont des sentiments humains : seulette suis, se disent-elles parfois. Elles ont envie de se caser ; elles sont fatiguées du cosmos, de leurs odyssées de l'espace. Elles se croient plus intelligentes que les individus où elles élisent domicile. Que le virus se métamorphose à une vitesse incroyable : elles le reconnaîtront sous tous ses déguisements. Et il ne faut pas sous-estimer l'esprit combatif des vaccins.

LE PARADIS DES CHATS

Méritons-nous le Paradis ? N'importe qui, quelqu'un, un saint, une mère Theresa, deux mères Theresa. N'importe quel chat le mérite, un chat, un seul. Et les idées platoniciennes ? qu'en fait-on ? L'idée du calme, de la tendresse. Je regarde mon chat. Il n'a nul besoin de mon regard. Du coup, je sais que je n'ai nul besoin de quoi que ce soit. Je suis là, lui aussi. Mon chat défunt, Musil, lui aussi. Il est mort il y a trois ans. Il incarne (inchate) l'idée de paix, d'harmonie, d'union. Tous les chats, tous les animaux le font, même s'ils vivent toujours. Un chat, un cheval. Je suis un être humain. Dommage.

Mon chat est mort il y a trois ans. Aujourd'hui, à trois heures de l'après-midi, j'ai acheté des fleurs pour sa tombe. Je n'y vais pas, je ne lui rends visite que deux fois par ans, pour ses anniversaires. Je n'arrive toujours pas à supporter sa mort. Si je m'écroulais en face de sa tombe, à quoi cela servirait-il ? à qui ? À Dieu, sans doute. Mais Dieu sait que je m'agenouille tout le temps ; pour ne pas brûler dans le feu du Purgatoire, pour ne pas brûler tout court, pour ne pas être tout court.

Mon ange gardien (Son ange gardien) s'occupait de sa mort. Je l'ai mis dans sa maison, elle l'a repris. Elle l'a transporté à l'hôpital où il est mort deux jours plus tard. Nous, les autres, nous connaissons ce genre de choses, mais nous ne connaissons pas d'autres choses. Nous connaissons les autres, les êtres humains qui nous côtoient. N'importe qui,

Pourquoi suis-je né ? Pour faire du bien.

Je suis né pour aller au Paradis.

Mais je ne suis pas bien, c'est là le problème. Pour aller au Paradis, il faut passer pas l'aiguille d'un chat. Et je ne suis pas un chat. Sophia peut-être, mon Ange Gardien.
